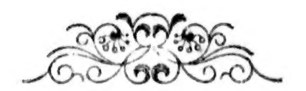
ROMAN CANADIEN

REPRODUIT DE "L'OPINION PUBLIQUE."

L'INTENDANT BIGOT

PAR JOSEPH MARMETTE.



MONTREAL:
GEORGE E. DESBARATS, EDITEUR.
1872.

L'INTENDANT BIGOT.

PAR JOS. MARMETTE.

PROLOGUE.

I.

Un froid intense faisait craqueter la neige sous les pas rapides des piétons qui, dans la nuit du vingt-quatre décembre mil sept cent cinquante-cinq, se dirigeaient, renfrognés dans leurs fourrures, vers la cathédrale de la bonne ville de Québec.

La cloche du lourd beffroi dont la silhouette se dessinait nettement sur un ciel bleu tout semé d'étoiles étincelantes, rendait un son mat et sec qu'étouffait encore une épaisse couche de neige dont les millions de parcelles cristallines scintillaient sur la terre gelée, comme autant de vers luisants ; tandis que la lumière pâle de la lune estompait les larges ombres de la cathédrale sur la grande place de l'église.

Chacun se hâtait. Car la bise mordait les joues rougies des femmes sous la capuce de leurs pelisses chaudement doublées d'ouate ; et les bons bourgeois sentaient leur barbe frimasser rapidement par suite d'une respiration fréquente que doublait leur marche précipitée.

Puis, si l'on allait si vite, n'était-ce pas aussi pour arriver plus tôt à l'église, toute illuminée depuis la grande porte jusqu'à l'autel, en l'honneur de l'Enfant-Dieu ?

Oui certes : et les derniers tintements de la cloche, se mêlant aux grincements de la corde que le froid avait raidie et qui gémissait là-haut en frottant l'une des parois du clocher, annonçaient l'approche du service divin.

Déjà même on pouvait entendre du dehors le refrain joyeux de l'un de ces vieux noëls que nous ont légués nos pères de France, et que nous conservons précieusement. Aussi frappait-on vite du pied le parvis de l'église pour y secouer la neige amassée durant la marche ; car on entendait du dehors les fraîches voix de jeunes enfants de chœur qui chantaient, à pleins poumons, dans la cathédrale :

« Ça, bergers, assemblons-nous."

La pesante porte de chêne venait de se refermer sur le dernier des arrivants, quand elle fut rouverte pour donner passage à un vieillard et à une petite fille, qui avaient dû refouler, tous deux, le courant des fidèles pour sortir ainsi de l'église au moment même où presque toute la population de la ville y entrait.

Comme il lui avait fallu jouer quelque peu des coudes pour se frayer un passage, l'homme importun, cause de ce dérangement imprévu, avait arraché des murmures aux vieilles dévotes agenouillées dans la grande allée ; et celles-ci, qui égrenaient leur chapelet, ne s'étaient déplacées qu'en marmottant une menace entrecoupée d'un lambeau d'*Ave*.

L'homme et l'enfant qui le suivait s'étaient rendus des premiers à l'église.

Ils s'étaient avancés vers l'autel pour s'agenouiller le plus près possible d'une crèche tout ornée de fleurs où reposait un petit Jésus de cire dont la vue faisait ouvrir bien grands les yeux des bambins qui avaient arraché des parents la permission d'assister à la messe de minuit.

Il y avait à peine quelques minutes qu'ils étaient arrivés, lorsque la petite fille, dont la figure pâlie par la misère prenait des tons de marbre blanc à la lumière des cierges, se pencha vers le vieillard aux habits duquel elle se retint en disant d'une voix faible :

—Oh ! que j'ai faim, mon papa ! Tu m'avais dit, pourtant, que l'enfant Jésus nous voudrait bien donner du pain !

L'homme n'avait pas répondu. Mais il s'était tourné vers sa fille, et avait jeté sur elle un long regard de tendresse douloureuse; puis un frisson nerveux avait passé sur sa figure, et l'on avait pu voir deux grosses larmes glisser sur ses joues hâves pour aller se perdre dans ses longues moustaches grises.

Et prenant la petite fille par la main, il s'était relevé péniblement pour sortir du saint lieu.

Chacun les regardait.

Le vieillard, manchot du bras droit, était fièrement drapé dans une vieille capote militaire usée jusqu'à la corde, mais dont les déchirures, cicatrices du temps, soigneusement recousues, annonçaient la dignité en lutte avec l'indigence. La croix de l'ordre de Saint-Louis brillait sur sa poitrine.

Quant à la petite fille, une légère robe d'été que recouvrait, en guise de pelisse, un reste d'habit d'officier, dont certains vestiges des parements de couleurs trahissaient la glorieuse origine, revêtait à moitié son corps grêle et transi de froid.

Ses méchants bas, trop souvent ravaudés, laissaient voir, par de nombreux accrocs que l'aiguille industrieuse avait vainement voulu refermer, les pauvres frêles jambes de la petite, toutes bleuies par les caresses sournoises de la gelée ; pendant que les souliers, privés

de leurs boucles, semblaient se complaire à mettre en contact immédiat avec la neige les mignons pieds qu'ils auraient dû si soigneusement protéger.

C'était une courte mais nâvrante histoire que celle de leur misère.

Vieux débris des guerres occasionnées par les successions d'Espagne et d'Autriche, M. de Rochebrune avait émigré au Canada, où il avait été d'abord enseigne, puis lieutenant d'une compagnie de la marine, à venir jusqu'à l'été de dix-sept cent cinquante-cinq.

C'était un pauvre officier de fortune. Il n'avait pour tout bien qu'une petite rente qui venait de s'éteindre par la mort de sa femme. Or, comme le faisait remarquer M. Doreil dans une lettre du 20 octobre 1758, adressée au ministre de la guerre, le maréchal de Belle-Isle, il était presque impossible à un lieutenant dont le traitement n'était que de cent quinze livres par mois de ne pas mourir de faim, vu la disette qui sévissait dans la colonie. On s'imaginera donc sans peine que le vieux gentilhomme et sa fille se trouvaient dans une gêne extrême depuis la mort de Mme. de Rochebrune, arrivée en dix-sept cent quarante-huit.

Le vieil officier vécut ainsi tant bien que mal jusqu'à l'été de mil sept cent cinquante-cinq, pendant lequel il perdit le bras droit à la glorieuse bataille de la Monongahéla, où huit cents canadiens et sauvages remportèrent une victoire complète sur les douze cents hommes commandés par Braddock.

Rendu invalide par ce dernier malheur, M. de Rochebrune se vit obligé de quitter l'armée et fut mis à sa demi-solde vers la fin de l'été de mil sept cent cinquante-cinq.

Depuis quelques mois cependant, une grande famine sévissait à Québec, par suite des malversations et du pillage éhonté auxquels se livraient l'intendant Bigot et ses amis Péan, Deschenaux, Cadet, et autres fonctionnaires-vautours de cette trempe.

« On s'arrachait le pain à la porte des bou- « langers," dit l'auteur des *Mémoires sur les affaires du Canada depuis* 1749 *jusqu'à* 1760. (1) « On voyait souvent les mères déplorer de « n'en avoir pas assez pour donner à leurs en- « fants, et courir à l'intendant Bigot, implorer « son secours et son autorité. Tout était inu- « tile ; il était assiégé d'un nombre d'adula- « teurs qui ne pouvaient comprendre, au sortir « des abondants et délicats repas qu'ils ve- « naient de prendre chez lui, comment on « pouvait mourir de faim."

On paya intégralement au vieil officier ses deux premiers mois de pension.

Mais lorsqu'au commencement d'octobre, il alla chez M. Péan, capitaine et aide-major des troupes de la marine, pour toucher sa demi-solde, on lui en fit attendre le paiement jusqu'à la fin du mois.

Puis, on ne lui donna plus rien.

C'est alors que la misère força la porte de l'invalide.

Trop fier pour demander un secours que de plus riches compagnons d'armes lui auraient octroyé avec plaisir, M. de Rochebrune, au contraire, voulut cacher sa pauvreté, ferma sa porte à tous, et ne sortit plus que pour faire quelques tentatives auprès des commis de Péan, lesquels, de concert avec leur maître, et intéressés comme lui au pillage des deniers du roi, surent toujours éconduire l'officier en retraite avec de menteuses promesses.

Il essaya bien alors de faire parvenir ses plaintes jusqu'à Bigot, mais il en fut empêché par le secrétaire de l'intendant, Deschenaux, qui, du reste, était probablement de connivence avec son maître.

« L'impitoyable Deschenaux, toujours « alerte," dit l'auteur du Mémoire déjà cité, « écartait tout ce qui pouvait nuire ; on s'en- « quérait, avant de faire parler à l'intendant, « de ce que l'on voulait lui dire ; les bonnes « gens avouaient le sujet pour lequel ils ve- « naient ; alors on les faisait parler à Desche- « naux, qui commençait par les maltraiter et « les menaçait de les faire mettre en prison. « S'ils persistaient de vouloir parler à l'inten- « dant, il allait le prévenir et les dépeignait « comme des rebelles ; on les faisait appro- « cher, on n'écoutait point leurs raisons, « on les maltraitait, et ils se trouvaient encore « heureux de n'être point emprisonnés ; en « sorte que personne n'osait se plaindre."

Aussi, quel ne dut pas être le désespoir du vieux militaire, le soir où il rentra chez lui, après sa dernière et infructueuse démarche auprès des indignes fonctionnaires devant lesquels tremblaient presque tous les honnêtes gens du pays !

On était rendu au quinzième jour de décembre.

L'hiver s'annonçait rigoureux, et le bois manquait complétement au logis. La famine avait porté les vivres à un prix excessif dans la ville, et c'est à peine s'il restait à M. de Rochebrune un écu sur le dernier paiement qu'il avait touché !

La petite Berthe, sa fille unique, âgée de treize ans, avait d'autant plus froid, dans cette maison dont le foyer désert attendait vainement la visite du feu, qu'elle manquait tout-à-fait de ces bons vêtements que les mères attentives tirent de la profonde armoire au linge, alors que les enfants joyeux veulent aller s'ébattre sur la première bordée de neige que nous apportent les brouillards de novembre.

Berthe avait, le printemps précédent, donné ses vêtements d'hiver, un peu passés, à une petite pauvresse. La demoiselle de Rochebrune ne se doutait pas que l'hiver suivant la verrait aussi dénuée de tout que cette mendiante qu'elle secourait alors.

Le père et la fille vécurent, du douze au vingt de décembre, de petites provisions que M. de Rochebrune s'était procurées avec la minime somme qui lui restait ; celui-là osant à peine prendre, chaque jour, deux ou trois bouchées de pain sec, afin de permettre à sa petite Berthe de satisfaire un peu son appétit.

---

(1) Ce Mémoire, publié en 1838 par la Société Historique de Québec, abonde en renseignements sur cette sombre époque de notre histoire. Pour m'exempter de le citer trop souvent, je dirai de suite que j'y ai puisé presque tous les détails qui concernent Bigot et ses complices.

Lorsque l'enfant remarquait l'extrême frugalité de son père, celui-ci répondait que son âge et le soin de sa santé ne lui permettaient pas de faire aucun excès de bonne chère, et que ce sévère régime lui allait bien mieux.

Pour preuve, il prenait Berthe sur ses genoux et la faisait sauter en chantant.

Mais lorsqu'il sentait les mains froidies de son enfant glacer les siennes, les larmes lui montaient aux yeux, et il se détournait pour pleurer sans être vu.

Le matin de la vingtième journée de décembre, le malheureux père s'aperçut qu'il ne restait plus que quelques sols, juste assez pour suffire à la nourriture de Berthe durant trois ou quatre jours.

—Je jeûnerai complétement, se dit-il.

Et lorsque l'enfant cassait, le matin, de ses doigts gourds, le morceau de pain qui représentait son déjeûner, son père lui affirmait que, s'étant levé avant elle, il l'avait aussi devancée pour prendre son premier repas.

Quand arrivait le midi, le vétéran disait n'avoir pas faim à cette heure de la journée.

Et comme Berthe était au lit quand il rentrait le soir, il était censé souper seul.

Le matin de la veille de Noël, Berthe n'eut pas assez de pain pour son déjeûner. Elle en demanda d'autre. Il n'en restait plus!

Le père, qui la regardait manger, laissa tomber sa tête sur la table où il était accoudé, et pleura.

L'héroïque vieillard n'avait pas pris autre chose que de l'eau froide depuis quatre jours!

L'enfant vint entourer de ses petits bras le cou de son père, et lui demanda pardon, en l'embrassant, de lui avoir causé de la peine.

Les sanglots du vieillard redoublèrent, puis il tomba dans un état d'extrême prostration.

Quand les forces lui revinrent un peu, il vit que sa fille, endormie par le froid et la faim, s'était assoupie sur ses genoux. Il la déposa bien doucement dans son petit lit tout glacé, la recouvrit avec soin, et reprit sa place auprès de la table.

Les tiraillements aigus de la faim montaient maintenant de l'estomac au cerveau du vieillard exténué; et la fièvre des hallucinations se mit à faire tournoyer sa pensée comme une roue sous son crâne.

Il lui vint d'abord un désir de suicide qu'un reste de raison, dont la lueur brillait encore dans un recoin de sa tête, lui fit repousser aussitôt.

Ce fut ensuite une idée de vengeance qui succéda à la première. Et les noms de Bigot, de Deschenaux et de Péan passaient sur ses lèvres avec de sanglants reproches et d'affreuses menaces.

Enfin le sommeil le reprit et il s'endormit de nouveau.

L'infortuné ne rêva que collations, petits soupers et festins.

Les plats les plus succulents et les plus variés passaient en songe devant lui, dans une procession fantastique et interminable. Ce n'étaient que jambons rosés, chapons gras, dindonneaux truffés, perdrix rôties à la broche et pâtés de venaison, que suivaient en foule compacte les crêmes, les conserves, les gelées et les fruits variés du dessert; le tout suivi d'une formidable arrière-garde de vins de choix.

En un mot, tout ce que la vengeance d'une faim non-satisfaite peut inventer pour torturer le cerveau d'un homme exténué.

Des plaintes étouffées le tirèrent de cette délirante hallucination.

Mais il fut quelque temps à se remettre et à comprendre d'où venaient ces gémissements.

C'était Berthe qui sanglotait sur son lit où elle se tenait à demi-agenouillée.

M. de Rochebrune se leva; mais ses jambes fléchirent sous lui, et si la table n'avait été à la portée immédiate de sa main, il serait tombé.

—Qu'as-tu donc, mon enfant? lui demanda M. de Rochebrune, qui se dirigea en tâtonnant vers le lit.

Car la nuit était venue, et quelques pâles rayons de lune éclairaient seuls l'appartement.

—J'ai faim, mon papa, et mon lit est bien froid! répondit l'enfant au milieu de ses pleurs.

—Mon Dieu! s'écria le pauvre père, accablez-moi de tout votre courroux, mais au nom de votre infinie miséricorde, prenez pitié de mon enfant!

Soudain, le son joyeux des cloches de la cathédrale et des communautés de la ville répondit à cette douloureuse exclamation.

Le vieillard se ressouvint que le lendemain était Noël, et que ce gai carillon appelait maintenant les fidèles à la messe de minuit.

—Habille-toi, dit-il à Berthe. Nous irons à la messe, et le bon Dieu que nous prierons voudra, sans doute, nous donner ce que nous refusent les hommes.

Et tous deux, grelottant dans la nuit, s'étaient rendus à l'église.

On a vu qu'ils en sortirent bientôt.

Quand ils eurent fait quelques pas dans la rue de la Fabrique, le vieillard s'arrêta.

Où donc aller à cette heure avancée?

La cathédrale, la chapelle du Séminaire et l'église des Jésuites étaient bien illuminées; mais comment aller troubler les fidèles en prières, pour leur demander du secours?

On ne voyait pas de lumière dans les maisons qui avoisinaient la grande place. Et d'ailleurs, la seule idée d'aumône réveillait toutes les susceptibilités du vieux gentilhomme.

Un geste de désespoir lui fit porter la main à son front. Dans ce mouvement, il rencontra sous ses doigts la croix d'or qu'il devait à son courage.

—Oh! mais comment n'y ai-je pas pensé plus tôt? s'écria-t-il. Ne me reste-t-il pas encore ma croix? Mon Dieu! aurais-je jamais pu m'imaginer qu'il me faudrait un jour trafiquer cet insigne d'honneur! N'importe, viens, Berthe, tu auras du pain cette nuit! Allons à l'intendance, où j'échangerai, à *la Friponne*, contre quelques vivres, ma croix de Saint-Louis! Clavery, le garde-magasin, veille peut-être encore, occupé à compter les profits de sa journée!

Les Québecquois appelaient *la Friponne* une maison de commerce établie par Bigot, près de l'intendance, dans le but de s'attirer tout

le négoce et surtout de fournir les magasins du roi.

" L'intendant envoyait tous les ans à la cour l'état de ce qui était nécessaire pour l'année suivante: il pouvait diminuer à son gré la quantité à demander, qui d'ailleurs, par les circonstances, n'était jamais suffisante, et que souvent on amoindrissait. Ce magasin se trouvait justement fourni de ce qui manquait à celui du roi; alors on n'avait plus recours, comme auparavant, aux négociants, et par là, on les réduisit à un simple détail.

" On trouva encore le moyen de fournir plusieurs fois la même marchandise au roi, et toujours de la lui faire acheter plus cher."

M. de Rochebrune et Berthe se remirent à marcher.

Après avoir descendu la rue de la Fabrique, ils s'engagèrent dans la rue Saint-Jean, qu'ils laissèrent bientôt pour entrer dans la rue *des pauvres* ou du *palais*.

Leur ombre, grêle et allongée, que la lumière et l'inclinaison de la lune faisaient se dessiner derrière eux, sur la neige, semblait le spectre de la faim qui s'acharnait à les suivre.

Ils allèrent ainsi vers la porte du *palais*, le père chancelant à chaque pas et l'enfant pâmée de froid. Cette porte conduisait au palais de l'intendant, qui s'élevait sur le terrain maintenant occupé en grande partie par des usines, et dans le voisinage immédiat de la rivière Saint-Charles.

Pour retracer l'origine du palais des intendants, il faut presque reculer à un siècle de distance de l'époque où remonte ce récit, c'est-à-dire au temps où l'administration vigoureuse et éclairée de M. Talon donnait un si bel essor à la prospérité naissante de la Nouvelle-France.

Celui-ci, dans le dessein d'établir une brasserie à Québec, avait fait élever, sur les bords de la rivière Saint-Charles, des constructions qui devinrent ensuite, avec des additions et des embellissements considérables, la résidence des intendants français.

Le palais se nommait ainsi parce que le conseil-supérieur s'y assemblait.

Un incendie le dévora complètement dans la nuit du cinq janvier dix-sept cent treize. M. Bégon et sa jeune femme, qui l'habitaient alors, n'eurent que le temps de s'échapper en robes de chambre et perdirent, dans ce désastre, tous leurs effets mobiliers.

Charlevoix nous apprend, par la description qu'il fait, en dix-sept cent vingt, du nouvel édifice, que l'ancien était bâti sur la rue, très-près du cap, et qu'il n'avait pas d'avant-cour.

Le palais fut encore réduit en cendres en dix-sept cent vingt-six, et construit de nouveau.

C'est dans le dernier que Bigot demeurait. On y arrivait par une grande porte cochère dont les ruines étaient visibles, il n'y a pas longtemps encore, dans la rue Saint-Vallier. L'entrée se trouvait du côté du cap et des fortifications qui, en cet endroit, bornaient la vue.

Au fond de l'avant-cour s'étendait le palais, grand pavillon à deux étages, dont les deux extrémités débordaient de quelques pieds. Un perron à double rampe conduisait à la porte d'entrée, au-dessus de laquelle grinçait la girouette d'un clocheton qui s'élevait sur le milieu de la toiture.

Les magasins du roi se trouvaient sur la cour à droite et la prison derrière.

Les cuisines s'élevaient sur la gauche. Et, coïncidence singulière, la cheminée, qui en subsiste encore, sert aujourd'hui à l'immense fonderie de M. George Bisset. Ainsi les mêmes pierres qui virent autrefois rôtir les perdreaux des intendants français se rougissent maintenant au contact de la fonte ardente d'un industriel anglais.

De l'autre côté, la vue s'étendait sur un grand parc, puis sur la rivière Saint-Charles et plus loin sur les Laurentides qui bornent fièrement au loin l'horizon.

De toutes ces magnificences, il ne reste plus que des murailles en ruines, et qui ne s'élèvent pas plus haut que le rez-de-chaussée. Le lecteur curieux les pourra voir en arrière de la brasserie de M. Boswell, et des usines de M. Bisset.

Quand M. de Rochebrune et Berthe eurent dépassé la porte de la ville, le palais leur apparut éclairé depuis les cuisines jusqu'au salon. Chaque fenêtre, à partir du rez-de-chaussée jusqu'aux mansardes, jetait des flots de lumière sur le blanc tapis de neige qui recouvrait le jardin et les cours.

C'est qu'il y avait grand gala chez M. l'intendant Bigot.

—Oui! murmura le vétéran, tandis que ces vauriens se réjouissent là-bas, les honnêtes gens meurent de faim!

Et ce fut en grommelant qu'il descendit la côte qui menait droit au palais.

La porte cochère en était restée toute grande ouverte pour les invités.

Le vieillard et sa fille entrèrent dans la cour; obliquant à droite, ils prirent le chemin des magasins du roi.

Autant la façade du palais était resplendissante de lumières, autant celle des bâtisses consacrées au commerce était sombre.

Le vieil officier frappa vainement aux portes; il n'entendit pour toute réponse que les aboiements furieux d'un dogue que l'on y enfermait chaque soir pour la garde des marchandises.

Ce chien était plus fidèle que ceux qu'il servait.

—Il ne me fallait plus que ce dernier coup du sort pour m'achever! s'écria le malheureux en se rongeant les poings. Oh! s'il faut que d'honnêtes gens meurent de faim cette nuit, ce ne sera pas du moins avant que j'aie flétri de ma dernière malédiction les misérables qui en sont la cause!

Surexcité par une fièvre atroce qu'éperonnait encore une faim délirante, M. de Rochebrune se dirigea à pas précipités vers la grande entrée du palais.

Les domestiques avaient assez à faire ailleurs, et la soirée se trouvait en outre trop avancée pour qu'il fût besoin d'un valet qui annonçât les invités, maintenant au complet; aussi personne ne gardait la porte.

M. de Rochebrune l'ouvrit et entra.

II

Somptueux devait être l'intérieur de la résidence d'un homme tel que Bigot, qui avait apporté de France ces goûts de luxe, de bien-être et de mollesse qui distinguèrent le règne du roi Louis XV.

L'histoire et la tradition, d'ailleurs, sont là pour nous prouver que M. l'Intendant du roi sembla chercher à imiter son illustre souverain, en ayant, comme lui, des maitresses, avec en outre, comme nous le verrons plus tard, maisons de ville, de campagne et de chasse.

Aussi pouvons-nous avancer sans crainte que le coup-d'œil présenté par les salons de l'intendant, le soir du vingt-quatre décembre mil sept cent cinquante-cinq, était des plus ravissants.

Les flots de lumière jetés par mille bougies dont la flamme scintille en gerbes multicolores sur le cristal des lustres, éclairent superbement les lambris dorés, les tapisseries luxueuses et les riants groupes de petits Amours et de colombes amoureuses qui se becquettent sur le plâtre des plafonds au milieu de guirlandes de fleurs artistement dessinées; pendant que de hautes glaces semblent doubler en nombre un riche mobilier d'acajou que l'esprit du temps a chargé d'une profusion surannée de ciselures et de reliefs.

Enfin, sur un moëlleux tapis de Turquie, où les souliers à boucle s'enfoncent et disparaissent presqu'entièrement, s'agitent et se croisent de nombreux invités dont les brillants costumes sont en harmonie avec les somptuosités qui les entourent.

Entre tous les galants cavaliers qui papillonnaient auprès des dames, lesquelles n'étaient pas le moins bel ornement de ce lieu enchanteur, M. l'intendant, leur hôte, se faisait remarquer autant par la coupe gracieuse et la richesse de ses habits que par l'exquise urbanité de ses manières.

Il portait un habit de satin aurore, à très-larges basques et à revers étroits lisérés d'or. Ce brillant justaucorps laissait voir une veste de satin blanc, par l'échancrure de laquelle s'échappait une cravate de mousseline dont les bouts très-longs pendaient par devant en compagnie des cascades de dentelle qui tombaient de la chemise.

La culotte, de même étoffe que l'habit, descendait en serrant la jambe jusqu'au dessous du genoux; là, elle s'arrêtait retenue par de petites boucles en or et recouvrait le bas bien étiré sous lequel se dessinait avec avantage un musculeux mollet.

Des souliers à talon, attachés par des boucles d'or, emprisonnaient ses pieds.

Quant à ses cheveux roux, ils étaient poudrés à blanc, relevés et frisés sur le front et les tempes, pour venir se perdre en arrière dans une bourse de taffetas noir.

Une épée de parade à poignée d'ivoire ornée de pierreries, relevait par derrière les basques de son justaucorps.

Mais la nature avait gratifié M. Bigot d'un défaut terrible, puisque, disent les intéressants mémoires de M. de Gaspé, Bigot était punais! Aussi parfumait-il à outrance et sa personne et ses habits, afin de rendre son approche tolérable aux intimes.

François Bigot était d'une famille de Guyenne, illustre dans la robe. Nommé d'abord commissaire à Louisbourg, où il se distingua tout de suite par cet éminent esprit de calcul qui lui fit toujours accorder ses préférences à la soustraction, il avait été élevé plus tard à l'emploi d'intendant de la Nouvelle-France, qu'il occupait depuis quelques années au moment où nous le présentons au lecteur.

Il pouvait avoir trente-cinq ans. Doué d'une taille au-dessus de la moyenne, d'une figure sympathique où se lisait pourtant une expression de ruse et d'astuce aussitôt qu'il parlait d'affaires, tranchant du grand seigneur par ses manières courtoises et sa prodigalité, Bigot avait su se faire un grand nombre d'amis.

Porté par tempérament aux excès qui caractérisent l'époque de Louis XV (1), cette fièvre de jouissance dont l'incessante satisfaction exigeait un revenu dix fois plus considérable que ses ressources personnelles et ses appointements, lui fit bientôt rejeter le masque d'honnête homme dont la nature l'avait doué. Alors, il se montra tel qu'il était réellement, c'est-à-dire le plus effronté pillard que jamais roi de France ait eu pour fermier-général ou pour intendant.

Afin de voiler un peu ses exactions, il sut inviter ses subordonnés et leurs commis au silence, et leur inspira des goûts de luxe qu'ils ne pouvaient satisfaire qu'en imitant ses propres malversations.

L'on croira sans peine que ses amis et complices formaient non-seulement la grande majorité, mais même la totalité de ses hôtes. Car les honnêtes gens de Québec fréquentaient peu Bigot, déjà suspect à cette époque.

Après le maitre, celui qui par ses saillies se faisait le plus valoir auprès des dames était le secrétaire de l'intendant, Brassard Deschenaux. Il était fils d'un cordonnier de Québec.

Les mémoires de l'époque nous le montrent comme un homme laborieux et de beaucoup d'esprit, mais d'un caractère rampant. "Il avait une envie si demesurée d'amasser de la fortune, que son proverbe ordinaire était de dire: "qu'il en prendrait jusque sur les autels."

Puis l'on voyait le sieur Cadet, fils d'un boucher. Protégé par Deschenaux, qui avait eu occasion de reconnaitre son esprit intrigant, par l'entremise de M. Hocquart, prédécesseur de Bigot à l'intendance, Cadet, qui dans sa jeunesse avait gardé les animaux d'un habitant de Charlesbourg, remplissait maintenant les fonctions de munitionnaire-général.

Venaient ensuite le contrôleur de la marine, Bréard, qui, de très-pauvre qu'il était lors de sa venue en Canada, s'en retourna ex-

---

(1) En cela Bigot tenait de race. On peut s'en convaincre en lisant les Historiettes de Tallemant des Réaux, où le nom des aïeux de Bigot figure *honorablement* à côté de ceux des grands personnages dont Tallemant raconte, avec un peu trop de détails, les amoureuses prouesses. Voir, entre autres, l'article sur M. Servien, "qui était amoureux d'une Mme Bigot, une belle femme mariée à un M. Bigot dont le père avait été procureur-général du Grand-Conseil." Cette dame Bigot demeurait à Angers.

trêmement riche ; puis le sieur Estèbe, garde-magasin du roi à Québec, et son commis Clavery, préposé, comme on l'a vu, à l'administration de la Friponne.

Enfin, c'était Jean Corpron, l'associé et le commis de Cadet, que ses coquineries avaient fait chasser de chez plusieurs négociants dont il était l'employé, et bien d'autres fonctionnaires de même acabit, dont l'histoire n'a pas jugé à propos de nous conserver les noms.

Le plus laid et le moins spirituel de toute cette société d'intrigants, c'était sans contredit l'aide-major des troupes de la marine, Michel-Jean-Hugues Péan. Bien qu'il n'eût aucun talent et nulle disposition pour la guerre, il avait obtenu ce poste élevé grâce aux charmes de sa moitié qui avait su plaire à M. Bigot.

C'était une adorable coquette que Mme Péan. Elle avait de la beauté, de la jeunesse, de l'esprit, disent les mémoires ; et sa conversation était amusante et enjouée.

" L'intendant fut attaché à elle tout le temps qu'il demeura en Canada, et lui fit tant de bien qu'on envia sa fortune. Il allait régulièrement chez elle passer ses soirées ; car elle s'était faite une petite cour de personnes de son caractère, ou approchant, qui méritèrent sa protection par leurs égards et firent des fortunes immenses."

Le mari fermait les yeux sur la liaison de sa femme avec l'intendant, et comme il s'enrichissait vite, grâce à Bigot, il s'efforçait de porter noblement son infortune en faisant la cour à la femme de l'un de ses collègues en pillerie, Pénissault, qui était chargé, à Montréal, de la direction d'une maison succursale de la Friponne.

Mais la chronique impitoyable nous apprend que Péan ne fut guère plus heureux de ce côté que dans son ménage, vu que la jolie et spirituelle dame Pénissault finit par lui préférer le chevalier de Lévis, qui l'enleva pour l'emmener en France.

Il va s'en dire que Mme Péan éclipsait toutes les autres femmes auxquelles la faveur, plus encore que le rang, avait, ce soir-là, ouvert les portes du salon de l'intendance.

Aussi se sentait-elle parfaitement à l'aise dans cette somptueuse demeure où elle régnait en maîtresse.

Inondée de bouillons de soie, noyée de brouillards de blonde, elle était mise avec tout le superbe mauvais goût auquel surent arriver, par trop de recherche, les femmes du temps de Louis XV.

Elle portait une robe de soie moirée, à dos flottant, ouverte de corsage et à la jupe qui ondoyait d'autant plus à la lumière des lustres, qu'un énorme panier—cet ancêtre de la crinoline, laquelle vient de disparaître à son tour—gonflait de manière à obliger ceux qui lui parlaient de se tenir à six pieds de distance.

Des échelles de rubans couvraient la poitrine au défaut de la robe, tandis qu'un gros nœud à deux feuilles s'étalait tout en haut d'un corsage que la mode lascive du temps voulait être très-échancré ; chose dont ne semblait nullement songer à se plaindre la jeune femme qui étalait avec complaisance les épaules les plus parfaitement blanches et arrondies qu'ait jamais effleurées l'haleine d'un valseur.

Un mignon collier d'or et de rubis d'orient s'enroulait comme une couleuvre autour de son beau cou.

Ses luxuriants cheveux noirs, dont la couleur tranchait vivement sur son teint de blonde, se relevaient sur le sommet de la tête, de manière à former autour du front et des tempes une espèce de diadème terminé par une rivière de diamants.

Des manchettes à trois rangs composées de dentelle, de linon et de fine batiste, retombaient en éventail sur un avant-bras nu, rond, blanc et potelé comme en dut rêver le statuaire qui créa la Vénus de Médicis.

Quand cette femme arrêtait sur un homme son œil bleu, dans lequel se miraient, ainsi que de grands roseaux sur les bords d'un lac limpide ses longs et soyeux cils noirs, et qu'un sourire frissonnait sur ses lèvres voluptueuses, il se sentait aussitôt vaincu par le charme magnétique de cette fascinatrice beauté.

Bigot, son esclave, ne le savait que trop.

Cependant, l'on avait apporté des tables de jeu autour desquelles s'étaient placés ceux qui voulaient tenter la fortune.

A l'exception de Mme Péan qui suivait le jeu avec intérêt, les autres dames, raides, guindées et la figure vermillonnée, se tenaient assises à l'écart.

Quelques invités, dont les habitudes de froid négoce se refusaient aux hasards du tapis vert, causaient avec elles en chiffonnant d'une main distraite la dentelle de leur jabot ; tandis que certaines dames s'amusaient beaucoup de la contenance gauche de l'ex-bouvier Cadet, qui ne savait que faire de son petit tricorne galonné que l'étiquette ordonnait de porter sous le bras.

L'un des plus joyeux joueurs était sans contredit Bigot. Et pourtant, il était d'une malchance désespérante, pendant que la fortune favorisait Péan qui restait froid ou ne faisait entendre qu'un rire sec lorsqu'on le complimentait sur le monceau d'or qui allait toujours s'entassant devant lui.

Etait-ce par affection pour son mari ? je n'oserais vraiment répondre à cette question. Toujours est-il que Mme Péan suivait les différentes phases du trente-et-un avec une animation toujours croissante.

—Vingt-deux en pique, dit Bigot.

—Vingt-sept en cœur, répondit Péan qui étala son jeu.

—Vous gagnez, repartit nonchalamment Bigot, tandis que Péan tirait à lui deux jointées de pièces d'or avec un petit mouvement de langue qui lui était familier quand lui réussissait une opération monétaire.

—Vous devez avoir devant vous une vingtaine de mille francs, reprit à quelques moments de là Bigot. Si vous le voulez bien, Péan, nous les jouerons d'un seul coup. Il faut en finir ; car je m'aperçois, dit-il en se retournant vers les femmes retirées à l'écart, que ces dames qui ne jouent point s'ennuient de ne pas danser.

Un imperceptible mouvement nerveux plissa le front de Péan.

C'était bien dommage, en effet, pour un homme âpre au gain, d'avoir à risquer une si forte somme d'un seul coup. Mais enfin, sous peine de passer pour un ladre, il lui fallait s'exécuter.

—C'est bien, dit-il en faisant les jeux, pendant que les autres joueurs plus timorés abandonnaient la partie et se penchaient vers la table, pour mieux voir l'intéressante tournée de cartes qui allait suivre.

—Trente en trèfle, dit Bigot avec insouciance.

—Trente-et-un en cœur répondit Péan d'une voix émue.

—Deschenaux, reprit l'intendant qui savait perdre en grand seigneur (1) et sans sourciller, vous compterez demain vingt mille francs à M. l'aide-major.

—Cordieu! comme les cartes.... et le cœur portent chance à ce damné Péan, souffla le contrôleur Bréard à l'oreille de Deschenaux.

—Oui; mais c'est parce que M. l'intendant joue à qui perd gagne, ajouta le malicieux secrétaire en jetant à la dérobée un regard à la belle Mme Péan.

—La Péan doit aimer beaucoup l'or pour rester attachée à ce punais, dit à sa voisine une femme laide et près du retour qui faisait tapisserie sur une causeuse.

—Oui! ma chère; et je pensais précisément que l'odeur désagréable exhalée par le cher homme, malgré tous les parfums qu'il emploie pour la combattre, est peut-être cause de la largeur démesurée des paniers de sa maitresse, qui sait ainsi tenir... en société du moins, l'amant à une respectueuse distance.

Et l'envieuse jeta un regard de convoitise sur la robe chatoyante qui retombait avec une riche ampleur autour de la femme enviée.

On enleva les tables de jeu.

—Ne disiez-vous pas tantôt, Bréard, fit Bigot en se dirigeant vers les dames, que les bourgeois se plaignent hautement de la taxe que nous leur avons imposée pour l'entretien des casernes?

—Oui, monsieur. Il en est même qui ne se contentent pas de murmurer, mais qui menacent.

— Ah! bah! qu'importe, pourvu qu'ils payent!

Cette répétition du fameux mot de Mazarin eut un succès fou et fit rire aux éclats les courtisans de Bigot.

—Oui! riez, messieurs! répondit comme un écho une voix vibrante qui partit de l'extrémité de l'appartement.

Les femmes se retournèrent avec effroi, les hommes avec surprise.

Et tous aperçurent à la porte du salon un vieillard qui semblait plutôt un spectre, avec ses joues hâves et ses yeux creusés par la misère.

Derrière lui apparaissait la tête curieuse d'une pâle enfant dont les grands yeux noirs regardaient avec autant de timidité que d'étonnement la brillante réunion qui les frappait.

C'était M. de Rochebrune et sa fille, que le peu de lumière produit par l'éloignement des lustres ne permettait pas de reconnaitre à l'endroit reculé où ils se trouvaient tous deux.

—Allez! continua le vieux militaire d'une voix puissante qui avait plus d'une fois dominé le tumulte des batailles, gaudissez-vous, valets infidèles, car le maitre est loin et le peuple, que vous volez sans merci, courbe la tête! Allons! plus de vergogne, vous êtes ici tout-puissants et le pillage amène l'orgie! Il fait si bon, n'est-ce pas, pour des roués de votre espèce, s'enivrer à table alors que la famine règne sur la ville entière! Certes, je conçois que ce raffinement réveille même l'appétit d'un estomac blasé!

“ Prenez garde pourtant, mes maitres! car de l'escroquerie à la trahison, il n'y a qu'un pas à faire! Et si le voleur risque au moins sa réputation, l'autre joue sa tête.

“ Écoutez! continua le vieillard, comme saisi d'une subite inspiration. L'ennemi s'avance...... j'entends au loin le bruit de son avant-garde qui franchit la frontière...... Manquant de vivres et de munitions, nos soldats inférieurs en nombre, retraitent pour la première fois..... l'Anglais les suit...... il s'approche.... il arrive.... et je vois ses bataillons serrés entourer nos murailles.... Bien qu'épuisés par la disette et la lutte, le soldat, le milicien, le paysan disputent avec acharnement à l'étranger le sol de la patrie... La victoire va peut-être couronner leur courage...... Mais non! des hommes éhontés se sont dit: “ Le moment est venu d'éteindre le bruit causé par nos exactions sous le fracas de la chute du pays que nous avons si mal administré... Entendons-nous avec l'Anglais...” Et guidés par un traitre, je vois nos ennemis tant de fois vaincus, surprendre et écraser nos frères! Honte et malheur! Ce traitre, c'est par vous qu'il sera soudoyé!

“ Oh! puisse la malédiction d'un vieillard mourant et première victime de vos brigandages, stigmatiser votre mémoire, et, spectre funèbre, escorter votre agonie au passage de l'éternité!”

Stupéfiés par cette brusque apparition qui pesait sur eux comme un remords, subjugués par cette voix tonnante qui leur jetait si hardiment leurs méfaits à la face, tous, maitres, femmes et valetaille, avaient écouté sans pouvoir interrompre.

Bigot fut le premier à recouvrer ses esprits.

—Tudieu! marauds! cria-t-il aux valets ébahis, ne mettrez-vous pas ce fou furieux à la porte!

—Arrière! manants! exclama Rochebrune, qui retraversa lentement l'antichambre et sortit du palais suivi de loin par les domestiques qui n'osaient se rapprocher de lui.

Lorsque le plus hardi d'entre eux sortit sa tête au dehors, par la porte entrebaillée, il vit le vieillard chanceler et s'abattre lourdement sur le dernier degré du perron.

—Au diable le vieux fou! fit le valet en refermant la porte, qu'il s'empressa cette fois de verrouiller au dedans.

(1) L'histoire nous dit que pendant que les pauvres gens crevaient de faim dans les rues de Québec, il se faisait chez Bigot un jeu d'enfer, et que l'intendant perdit deux cent mille francs dans une seule saison.

—A-t-on jamais vu pareille impudence! murmuraient les invités.

—Bah! ce n'est rien, repartit Bigot. Seulement j'aurai soin désormais de placer le lieu de nos réunions hors des approches de pareils marouffles. Allons! mesdames, je crois qu'un peu de danse vous remettra. Violons! une gavotte!

Et tandis que les premiers accords de l'air demandé roulaient sous les hauts plafonds de la salle, l'intendant offrait le bras à Mme Péan avec laquelle il ouvrit le bal.

Quelques instants plus tard, à voir l'entrain des hommes et la coquetterie des femmes, on n'aurait jamais cru que la colère et l'effroi venaient de faire trembler cette foule enivrée maintenant de musique et de danse.

Cependant, un homme de cœur se mourait en ce moment de froid et d'inanition sur les degrés du palais.

A peine avait-il mis le pied hors de l'intendance, que cette exaltation fébrile, qui avait un instant rendu ses forces à M. de Rochebrune, l'abandonna complétement.

Saisi par le froid au sortir de la chaude atmosphère qui régnait dans le palais, il se sentit aussitôt faiblir. Ses pieds glissèrent sur la neige durcie; il tomba.

Quelque peu ranimé par les cris que jeta Berthe en voyant sa chute, il voulut se relever; mais ses forces brisées lui refusèrent leur secours et sa tête retomba lourdement sur le seuil.

L'enfant s'agenouilla près de lui dans la neige, entoura de ses pauvres petits bras le cou du vieillard, et essaya vainement de relever son père.

Mais voyant que ses efforts étaient inutiles:

—Viens-t'en, papa, dit-elle en sanglottant, j'ai peur! Allons-nous-en chez nous, où du moins il ne fait pas si froid qu'ici.

Le malheureux, aidé tant soit peu par son enfant, se souleva la tête.

Tout-à-coup, ses yeux gardèrent une effrayante fixité; puis il parut tendre l'oreille à la bise qui courait en sifflant sur la neige, comme pour mieux entendre un bruit lointain.

—Ecoute! enfant, dit-il d'une voix sourde.

En effet, on entendait comme des voix plaintives qui pleuraient dans la nuit.

Ces sons lugubres venaient de la rivière Saint-Charles, qui, de l'autre côté de l'intendance, arrosait les jardins du palais.

C'était le souffle du vent de nord se mêlant avec le bruit des flots qui gémissaient en se brisant sur les glaçons de la grève, à l'embouchure de la rivière.

Au même instant, les notes sémillantes d'un air de danse partirent de l'intérieur en joyeuses fusées de trilles, et vinrent déchirer l'oreille des deux infortunés comme un ironique éclat de rire.

—Oh! les traitres infâmes!.... grommela le vieil officier que le délire étreignait. Ils nous livrent à l'ennemi!.... Entendez-vous, soldats?.... Sus à eux! Apprêtes armes!.... Joue!.... Feu!....

Sa tête retomba sur la pierre.

L'engourdissement causé par le froid passa de ses membres au cerveau et il s'endormit.

Mais ce sommeil, c'était celui de la mort qui venait de fermer à jamais les paupières du brave.

La petite Berthe pleura longtemps; et après d'inutiles efforts pour réveiller son père qu'elle croyait endormi, le froid la gagna tellement à son tour qu'elle glissa sur le cadavre du vieillard et resta sans mouvement........

....

Le bal était fini et chaudement drapés dans leurs fourrures, les invités de M. l'intendant venaient de prendre congé de leur hôte.

Celui-ci donnait le bras à Mme Péan dont le cou de cygne se perdait dans le duvet d'une riche pélerine. Il la voulait reconduire jusqu'à sa cariole.

—Mais où sont donc vos domestiques? dit Bigot en sortant sur le perron. Je ne les vois point. Ah! je comprends. Ces messieurs sont à faire la noce à la cuisine avec mes serviteurs, leurs amis. Car je vois les voitures de ce côté.

En ce moment, la jeune femme poussa un cri terrible.

Elle venait de mettre le pied sur le cadavre de M. de Rochebrune.

—Valets! des flambeaux! cria l'intendant.

Aussitôt des domestiques sortirent avec des torches.

—Encore cet homme! fit Bigot, qui s'était penché sur le corps inanimé.

Attirés par les cris et la lumière, de braves bourgeois de Saint-Roch, qui revenaient de la messe de minuit et s'en retournaient chez eux, entrèrent dans la cour du palais et s'approchèrent du groupe sur lequel la flamme des torches agitées par le vent jetait d'étranges et vacillantes lueurs.

L'un des valets mit la main à l'endroit du cœur, sur la poitrine de M. de Rochebrune.

—Le vieux est bien mort! dit-il.

—Tant mieux pour lui, grommela Bigot, car cet homme était gênant!

—Mais la petite fille vit, continua le domestique. Elle respire encore.

—Oh! la pauvrette! dit un homme du peuple en se penchant vers Berthe qu'il enleva dans ses bras, je ne suis pas riche, mais il ne sera jamais dit que Jean Lavigueur aura laissé périr de froid une créature du bon Dieu

Il perça la foule et s'éloigna avec l'enfant.

—Mon Dieu! fit Mme. Péan, que Bigot déposa dans sa voiture, encore pâmée, la pauvre femme, de la peur qu'elle avait éprouvée au contact du cadavre; mon Dieu! je ne dormirai pas de la nuit, c'est bien sûr!

PREMIERE PARTIE.

LES ROUÉS.

CHAPITRE PREMIER.

CHASSEUR ET PROIE.

Quatre ans se sont écoulés.

Déjà couvert de nuages menaçants à la mort de M. de Rochebrune, l'horizon de la Nouvelle-France s'est de plus en plus assombri.

Pendant quatre années, la guerre a fait rage sur nos frontières, et malgré la valeur héroïque déployée par nos miliciens et les soldats français, nonobstant nos brillantes victoires de la Monongahéla, de Chouéguen, de William-Henry et de Carillon, notre ruine est imminente.

Victorieux, en effet, sur l'Ohio, maitres de Frontenac, cet arsenal de la marine française sur le lac Ontario, les Anglais viennent aussi de s'emparer de Louisbourg, le Dunkerque de l'Amérique, dont la possession leur ouvre le Saint-Laurent, c'est-à-dire le chemin de Québec. Ce dernier succès leur est des plus importants, puisqu'il laisse le Canada sans défense du côté de la mer et qu'il intercepte nos communications avec la France.

Dieu sait pourtant si nous avions besoin des secours de la mère-patrie, n'ayant au plus que quinze mille hommes à opposer aux soixante mille combattants prêts à s'abattre, comme une nuée d'oiseaux de proie, sur nos frontières dégarnies.

Aussi, voyant bien que la milice sera la principale ressource de défense, car il ne reste plus dans la colonie que cinq mille cinq cents soldats de troupes régulières, M. de Vaudreuil vient de commander une levée en masse de toute la population mâle de seize à soixante ans.

Nos Canadiens dans leur enthousiasme ont su noblement répondre à ce cri d'alarme, et l'on a vu jusqu'aux enfants de douze ans et aux vieillards de quatre-vingts accourir à la rescousse de ces cinq mille soldats, leurs frères, pour sauver avec eux l'honneur du drapeau français.

A la difficulté de repousser les forces supérieures de l'ennemi avec le petit nombre de combattants qu'il reste à leur opposer, vient se joindre encore le manque presque absolu de vivres.

Car les incessantes campagnes qui ont retenu depuis quatre ans sur la frontière, durant la belle saison, les colons en état de porter les armes, ont beaucoup trop fait négliger l'agriculture, pourtant indispensable à une colonie si difficile à ravitailler, vu l'éloignement et les croiseurs anglais qui la séparent de la mère-patrie.

Mais si grande est la résignation de tous, qu'on voit le commissaire-ordonnateur des guerres, M. Doreil, rendre le beau témoignage qui suit aux loyaux habitants d'une colonie que la France livrait, presque sans la secourir, à la convoitise anglaise : " Le peuple périt de misère ; cependant, il prend son mal en patience ! "

Cet héroïsme est d'autant plus grand qu'on le sait à peu près inutile, puisque M. de Montcalm, animé du même esprit que ses soldats, vient d'écrire à la cour : " qu'il se défendra jusqu'à la fin, résolu qu'il est de s'ensevelir sous les ruines de la colonie."

On a compris que la dernière action qui reste à faire est de bien mourir, et l'on s'y prépare sans qu'un seul murmure vienne ternir l'éclat d'un si beau courage.

Tels sont les tristes auspices sous lesquels on voit s'ouvrir la campagne de dix-sept cent cinquante-neuf.

Voici maintenant les dispositions prises par le gouverneur, M. de Vaudreuil, et le général en chef, M. de Montcalm, afin d'opposer à l'ennemi une résistance aussi effective que le permettent le petit nombre de nos soldats et la vaste étendue de nos frontières.

Le brave capitaine Pouchot, du régiment de Béarn, s'en est allé, dès les premiers jours du mois de mai dix-sept cent cinquante-neuf, prendre possession du fort Niagara pour défendre notre droite contre les troupes du général Prideaux, qui a pour mission de s'emparer du même fort et de couper nos communications avec la Louisiane.

M. de la Corbinière s'est aussi rendu au fort de Frontenac (aujourd'hui Kingston) afin d'en achever les fortifications et de tenir ensuite Prideaux en échec en l'empêchant, de concert avec les douze cents hommes de M. de la Corne, de marcher sur Montréal.

Au centre, le courageux et dévoué Bourlamaque vient de déployer ses deux mille six cents hommes dans les fourrés qui bordent les rives des lacs Saint-Sacrement et Champlain pour arrêter les douze mille envahisseurs conduits par le successeur d'Abercromby, le général Amherst.

Quant à notre gauche, treize mille sept cent dix-huit soldats, miliciens et sauvages, commandés par Montcalm, Lévis et Bougainville, la protégeront contre la formidable attaque du major-général de l'armée britannique, James Wolfe. Celui-ci s'est embarqué à Louis-

bourg au mois de mai et fait voile sur Québec avec onze mille hommes de débarquement et dix-huit mille marins.

Par suite de la négligence apportée à fortifier Québec, on a décidé de couvrir la ville par un camp retranché dont la gauche devra s'appuyer à la rivière Montmorency, tandis que la droite se ralliera à la capitale par un pont de bateaux jetés sur la rivière Saint-Charles.

Les travaux de fortification du camp de Beauport sont déjà fort avancés, grâce à la diligence apportée par M. de Bougainville, au moment où nous prions le lecteur de vouloir bien nous suivre au palais de l'intendant sur le déclin du vingt-troisième jour de juin.

Il est sept heures du soir. Le soleil, qui descend majestueux à l'horizon, va bientôt disparaître derrière la cime des monts boisés qui dominent le village huron de Lorette.

Les rayons dorés du soleil couchant, qui poudroient sur la vallée de la rivière Saint-Charles et s'en vont jeter un dernier miroitement sur les eaux assoupies du grand fleuve, ajoutent encore à l'animation qui règne depuis la ville jusqu'au camp de Beauport.

Une longue file de chariots traînés par des chevaux et des bœufs, transportent, des magasins de l'intendance au camp, le matériel et les munitions de guerre.

Les craquements des véhicules sous le poids d'un canon ou d'une pyramide de boulets, les cris et jurements des conducteurs, le hennissement des chevaux et le beuglement des bœufs dont l'ombre se dessine en bizarre silhouette sur le bord du chemin, tous ces bruits rapprochés se confondent avec les lointaines détonations de coups de feu tirés par des miliciens faisant l'exercice de peloton à la Canardière et à Beauport.

Au moment où le soleil disparait en arrière des Laurentides, dont la cime dentelée se détache d'un horizon tout éblouissant de lumière, tandis que les côteaux de Charlesbourg et de Beauport commencent à rentrer dans l'ombre, Bigot, suivi de son âme damnée, Deschenaux et de quelques autres amis, fait son apparition sur le perron du palais.

Ces messieurs, vêtus d'habits de chasse galonnés et en drap vert, descendent en riant les degrés et se dirigent vers un groupe de chevaux superbes dont quelques valets, habillés en piqueurs, ont peine à contenir l'ardeur impatiente.

A l'exception de l'ex-garde-magasin du roi, Estèbe, qui s'est démis de son emploi et a passé en France dans le cours de l'année dix-sept cent cinquante-sept, après s'être énormément enrichi, et de Clavery, son successeur, lequel est mort huit mois après sa nomination, les amis de M. Bigot sont à peu près les mêmes que nous avons déjà présentés au lecteur.

L'intendant vient de s'élancer en selle avec toute l'habilité d'un cavalier consommé, puis il a fait signe de s'approcher à un sous-employé qui semblait attendre des ordres à une respectueuse distance.

—Eh bien! lui dit Bigot, ma présence est-elle encore requise ici ce soir?

—Non, monsieur l'intendant; mais me permettez-vous de demander quand vous serez de retour?

—Heu...., demain après-midi, répondit négligemment Bigot, qui éperonna son cheval, sortit de la cour et prit, par la rue Sous-le-Côteau (1), le chemin du faubourg Saint-Roch, tandis que ses amis l'imitaient suivis à distance par des valets aussi à cheval et en livrée.

—Cordieu! s'écria l'intendant qui se retourna vers Deschenaux, ces marauds-là croient-ils que je vais être nuit et jour aux affaires! Depuis trois semaines que MM. de Montcalm et de Lévis sont arrivés de Montréal, je n'ai pas eu un seul moment de répit! Au diable la flotte anglaise et ce damné Bougainville qui m'a, depuis quinze jours, donné tant de mal avec ses fortifications!

—N'ai-je pas eu raison, dit le secrétaire, d'avoir suggéré cette partie à Beaumanoir?

—Certes, oui, Deschenaux! Et je vous en sais d'autant plus gré que nous allons faire à ma maison de Charlesbourg notre première chasse de la saison. C'est intolérable de penser que les pluies du mois dernier et ces maudits préparatifs de défense nous ont empêché de lancer le moindre lièvre depuis l'automne passé!

—Aussi allons-nous pouvoir nous dédommager amplement de cette longue privation. Car Jacques, votre grand-veneur, m'assure avoir trouvé, non loin de Beaumanoir, la tanière d'un ours de la plus belle taille, sans compter qu'il a reconnu, plus loin, par ses abattures, la présence d'un orignal dix-cors. Je vous réservais cette surprise.

—Vous avez entendu, messieurs! s'écria Bigot en se tournant vers ses amis. Par saint Hubert! il fera beau, demain, courre l'orignal après avoir acculé l'ours dans sa bauge. (2) Mais, morbleu! la jolie fille que voilà!

L'intendant mit son cheval au pas et finit par l'arrêter tout à fait, afin de mieux contempler une jeune femme qui marchait vers la ville et allait croiser nos cavaliers.

Ceux-ci avaient, depuis quelques instants, laissé derrière eux les dernières maisons du faubourg Saint-Roch et se dirigeaient, à travers les champs, déserts alors, sur lesquels s'étend aujourd'hui la populeuse paroisse de Saint-Sauveur, vers l'Hôpital-Général, dont Bigot et ses amis n'étaient plus éloignés que de quelques arpents.

Pour imiter le maître, ses courtisans s'arrêtèrent, et la jeune personne confuse dut passer en rougissant sous une double rangée de regards indiscrets.

Cette jeune fille était réellement charmante. Sa taille svelte ondoyait sans contrainte à chacun de ses pas; car l'absence de paniers, alors en grande vogue, donnait toute leur souplesse à ses mouvements, et faisait ressortir la parfaite harmonie du buste et des hanches

(1) Aujourd'hui rue Saint-Vallier.

(2) Au dire de M. Montpetit, qui a battu les bois —plutôt comme archéologue que comme chasseur— aux alentours de Beaumanoir, il reste des traces indiquant qu'il y eut autrefois, dans les environs du château Bigot, des chemins pratiqués dans la forêt pour la chasse à courre. La tradition rapporte que Bigot forçait les paysans de Charlesbourg, qui avaient bien peur de l'intendant, à ouvrir ces chemins.

dont une longue robe à taille faisait deviner toute la perfection.

Sa petite main, dont on apercevait le poignet délicat, grâce à la large manche qui flottait sur son avant-bras, laissait voir, en relevant un peu la jupe de robe, deux pieds d'enfant que faisaient valoir à merveille de mignonnes bottines de maroquin.

Les cheveux noirs, entremêlés de pendeloques de rubans, étaient d'abord coiffés de la cornette ou petit bonnet de rigueur chez la haute bourgeoisie du temps; puis une mantille, légère écharpe coquettement posée sur la tête et dont les bouts retombaient en se nouant sur la poitrine, complétait cette coiffure antique et piquante.

A mesure qu'elle approchait, les traits de la jeune fille devenaient de plus en plus distincts. Ils n'avaient certes rien à perdre à être vus de près.

Elle était brune, la jouvencelle: mais la nature et le soleil semblaient s'être concertés pour respecter son teint, que n'auraient pas désavoué de fort jolies blondes.

Les plis de sa mantille étaient disposés de manière à laisser ressortir le galbe d'un front pur et légèrement bombé.

Ses grands yeux noirs, que surmontait un arc de sourcils couleur d'ébène et hardiment dessiné, annonçaient une fermeté de caractère que ne démentait nullement un nez au profil un tantinet aquilin.

Quant à ses lèvres, fermes de couleur et de dessin, elles paraissaient avoir au plus haut point l'habitude du rire, et certaines fossettes qui avaient élu domicile aux recoins de sa bouche, en rendaient au besoin l'évident témoignage.

Enfin, la couleur virginale de ses joues rosées tempérait tout ce que la hardiesse des traits de ce coquet minois aurait pu donner de précocité à une fille de dix-sept ans.

—Eh! la belle! où allons-nous si tard? lui dit Bigot, afin de lui faire lever la tête et de mieux contempler la fillette.

—Mordiable! murmura l'intendant, elle est plus que jolie, elle est belle! Quels yeux! Et ces lèvres!.... Hum!

La jeune fille n'avait pu s'empêcher de jeter sur son interlocuteur un rapide coup d'œil. Mais elle l'eut à peine envisagé qu'une impression d'horreur et de haine se peignit aussitôt sur son visage. Elle se détourna brusquement et hâta le pas pour dépasser le groupe d'importuns.

Il fallait que ce sentiment subit eut de vieilles et profondes racines dans un aussi jeune cœur, pour inspirer le regard de profonde répulsion dont la jolie fille avait, en passant, gratifié un aussi galant cavalier que l'était M. Bigot.

—Oh! là! là! quelle moue charmante! se dit l'intendant. Par ma foi! il me prend une furieuse envie d'apprivoiser ce sauvage et beau lutin!

—Sournois! cria-t-il à son valet de chambre, qui le suivait partout.

Ce dernier piqua son cheval et l'amena côte à côte de celui de son maître.

Bigot se pencha vers son domestique et lui parla un instant à voix basse.

C'était une bien laide figure que celle de Louis Sournois (1); et si la similitude entre leurs grossiers penchants rapprochait le valet du maître, et réciproquement, la nature s'était montrée plus négligente, ou plutôt plus conséquente, en donnant ce disgracieux visage au serviteur de l'élégant mais roué Bigot.

La seule ressemblance physique qui existait entre eux était leurs cheveux roux, et encore ceux de Sournois l'étaient-ils tellement que la poudre en atténuait à peine la couleur désagréable.

Quant au front, le valet l'avait rugueux, bas et fuyant. Ses yeux chassieux, d'un brun sale et presque jaune, sortaient tellement de leurs orbites qu'ils dépassaient le profil d'un nez écrasé vers le milieu et se relevant épaté du bout comme le pavillon d'un cor de chasse.

Un rire cynique entr'ouvrait continuellement ses lèvres plates et bleuâtres; et comme sa bouche, fendue jusqu'aux oreilles, découvrait une double et formidable rangée de dents jaunes, irrégulières et pointues, ses mâchoires avaient une grande ressemblance avec celles d'un loup.

Son menton carré, que reliait au cou de vigoureux tendons, annonçait une puissance de mastication peu commune et que ne démentait aucunement un appétit des plus voraces.

Un corps court et membré fortement, ainsi que des pieds larges et plats, servaient de piédestal et de fût à ce burlesque chapiteau, digne, en tous points, de figurer parmi les colonnades bizarres de la pagode de Jagrenat.

Sournois était ivrogne, son teint violacé le disait de suite, et menteur autant que vain et chicanier avec ses égaux. Mais avec son maître, il était tellement serviable et rampant, son crâne étroit contenait tant d'inventions sataniques, lorsque le valet voulait flatter les passions mauvaises de l'intendant, que celui-ci n'aurait pas échangé ce domestique contre le plus galant écuyer qui ait jamais transmis des ordres dans l'antichambre d'un grand seigneur.

—Tiens! dit Bigot qui jeta sur le bras de Sournois un large manteau que le maître portait en croupe en cas de pluie. Tu *l'en* envelopperas avec soin. Fais vite et garde-toi des curieux!

Sournois tourna la bride après s'être incliné et mit au galop son cheval, qu'il dirigea du côté de la ville; tandis que l'intendant et sa suite continuaient d'avancer vers l'Hôpital-Général.

A cette époque, il n'y avait pas encore de pont sur la rivière Saint-Charles, que l'on traversait sur "le bac des sœurs," qui établissait une communication entre le terrain des dames de l'Hôpital-Général et la rive opposée.

---

(1) Le véritable nom du valet de chambre de Bigot était Louis Froumois; je l'ai trouvé dans les livres de compte de mon aïeul maternel, M. Jean Taché, riche négociant de Québec, que ruina la conquête. L'histoire nous dit que M. Taché luttait, avec le parti des honnêtes gens de la colonie, contre la coterie Bigot.

Tandis que Bigot hèle d'une voix impatiente le passeur qui revient de l'autre côté de la rivière où il a traversé quelqu'habitant de Charlesbourg, retournons un peu en arrière afin d'épier Sournois dans sa mystérieuse mission.

Le valet rejoignit bientôt la jeune fille, qui avait hâté le pas instinctivement afin de se rapprocher des habitations.

L'ombre du soir allait s'épaississant de plus en plus, et c'est à peine si la jeune fille pouvait entrevoir les premières maisons de Saint-Roch dont une dizaine d'arpents de chemin la séparait encore, lorsqu'elle entendit derrière elle le galop d'un cheval.

Saisie d'un vague pressentiment, elle voulut courir, mais le froid de la peur paralysa ses mouvements.

—Savez-vous, charmante créature, lui dit Sournois qui s'arrêta près d'elle, que vous avez ébloui mon maître par votre beauté sans pareille. Aussi, m'envoie-t-il vous proposer une petite promenade à Beaumanoir. Il m'a chargé d'ajouter qu'il y aura ce soir au château un joli souper auquel vous voudrez bien, sans doute, vous charger de présider.

La proximité des habitations ne laissait pas au valet le choix ni le temps des précautions oratoires.

—Je n'ai que faire de la proposition de votre maître, et me puis passer de votre importune compagnie, répondit notre héroïne d'une voix qu'elle eût voulue être plus assurée ; car la pauvre enfant tremblait de tous ses membres.

—Oh ! j'avoue, mademoiselle, répliqua Sournois, en dirigeant son cheval de manière à prévenir la fuite de la jeune femme, j'avoue en toute humilité que les charmes de ma figure ne sont point dignes de ceux qui distinguent votre personne. Pourtant j'ai rencontré plus d'une fois, sur mon chemin, certains minois assez agaçants et point trop cruels. Il est vrai, murmura à part lui le disgracieux valet, que ces conquêtes m'ont coûté bien de l'argent !

—Mon Dieu ! monsieur, que me voulez-vous donc ? dit la jeune fille d'une voix suppliante et effarée.

—Vous prendre en croupe, mademoiselle, et, comme un fidèle écuyer des temps passés, vous conduire au château de mon seigneur et maître.

—Je vous en supplie, mon bon monsieur, laissez-moi passer, s'écria la pauvrette qui joignit ses belles mains dans l'attitude de la prière en se trouvant arrêtée par l'angle que formait le poitrail du cheval avec la clôture qui bordait le chemin.

Sournois, qui avait imaginé, puis exécuté ce mouvement stratégique en un moment, lança les rênes de la bride sur la tête du pieux le plus rapproché et se laissa glisser à terre comme un trait.

Avant que la jeune fille pût appeler efficacement à l'aide, il la bâillonna, lia ses frêles poignets avec son mouchoir et l'enveloppa dans le large manteau que l'intendant lui avait passé.

La captive avait bien eu le temps de jeter un cri, mais cet appel s'était confondu avec les clameurs confuses des conducteurs de charriots, qui, bruissaient là-bas dans l'ombre crépusculaire.

D'ailleurs, sa résistance ne fut pas longue ; car affolée par cette brusque agression, la jeune fille s'évanouit de terreur.

Et faisant aussitôt volte-face, le ravisseur lança sa monture à fond de train dans la direction du bac des sœurs, que le batelier ramenait à force de bras de ce côté-ci de la rivière.

Sournois put donc aisément la placer devant lui sur son cheval, après s'être toutefois ressaisi des courrois de la bride.

—Ordre de M. l'intendant de garder la plus stricte discrétion, dit Sournois au passeur, qui parut jeter un regard curieux sur la forme humaine qu'il voyait se dessiner sous l'étoffe du manteau.

Pour sceller la bouche du batelier, Sournois lui glissa un écu entre les dents.

Quelques minutes plus tard, le passeur se reposait de l'autre côté en s'appuyant sur sa gaffe, tandis que le valet de Bigot galoppait déjà sur le chemin de Charlesbourg.

—Il paraît que l'approche de l'ennemi n'empêche pas M. l'intendant de s'amuser, pensa le batelier, qui avait entrevu, sous le manteau, le joli pied de la jeune fille, au moment où Sournois avait fait sauter son cheval à terre. Je me suis dit bien souvent que c'est une grande chance pour moi que Josephte ne soit plus de la première jeunesse. Car c'est le diable pour les femmes que cet homme-là !

Comme il rentrait dans sa maisonnette, laquelle avoisinait le passage, le bruit rendu par les sabots ferrés du cheval, qui frappaient en cadence les pierres du chemin, s'éteignait au loin dans la nuit.

CHAPITRE II.

LE CHATEAU BIGOT.

S'il est, dans les environs de Québec, un site dont le seul nom fasse lever dans l'imagination toute une volée de souvenirs légendaires, c'est certainement Beaumanoir ou le Château-Bigot.

Situées au milieu de bois solitaires que domine la montagne de Charlesbourg, les ruines moussues de Beaumanoir doivent leur mystérieuse renommée autant à leur isolement qu'à la réputation suspecte de l'intendant Bigot, l'ancien maître de cette demeure seigneuriale.

Si l'endroit semble bien choisi pour y couronner les plaisirs de la chasse par de joyeux petits soupers imités des festins du Parc-aux-Cerfs, l'ombre discrète des grands bois, et les hurlements sinistres du nord-est dans la forêt par nos longues nuit d'automne et d'hiver, n'ont pas moins contribué à imprimer un cachet de terreur superstitieuse à cette demeure abandonnée depuis le départ précipité du maître.

Car l'imagination des conteurs du village, surexcitée le soir par les raffales du vent qui mugit au dehors et se plaint dans la cheminée avec des cris lugubres, brode hardiment sur les cannevas de souvenirs historiques, alors que

les femmes et les enfants se pressent en frissonnant de peur autour du narrateur, impressionné lui-même par le récit de ses sombres légendes.

Les ruines du Château-Bigot sont situées au pied de la montagne de Charlesbourg et à sept ou huit milles de Québec.

Immédiatement après avoir dépassé l'église de Charlesbourg, on laisse le *chemin du roi* pour s'engager dans une route qui tourne à angle droit et finit par serpenter en plein bois.

Avant d'entrer dans la forêt, le touriste se sent porté à jeter en arrière un dernier coup d'œil sur les côteaux de Charlesbourg et de Beauport, dont les beaux champs de blé semblent rouler des flots d'or sous la brise légère et les chauds rayons du soleil d'août.

L'œil descend ensuite au fond de la vallée pour errer sur la rivière Saint-Charles et en suivre les capricieux méandres jusqu'à l'embouchure par où elle vient verser son tribut dans les eaux du grand fleuve, qui étreint, plus loin, l'île d'Orléans dans ses gigantesques bras.

Le regard s'arrête enfin sur les hauteurs de la ville dont les milliers de toits en ferblanc et les clochers élancés reluisent au soleil et tranchent superbement à l'horizon sur le ciel bleu.

A mesure qu'on entre dans le bois, ce paysage disparait graduellement derrière les arbres.

L'île d'Orléans, avec les fertiles côteaux de Beauport et de Charlesbourg, sont les premiers à fuir le regard. Quelques pas plus loin, les eaux de la rivière Saint-Charles et du fleuve, qui coulent des ondes dorées sous la lumière du jour, ont aussi disparu.

Enfin, les toits et les clochers resplendissants de la capitale jettent un dernier rayonnement à travers les branchages, et l'on n'a plus bientôt autour de soi que des massifs d'arbres dont la cime verdoyante s'agite avec un doux murmure sous l'immense dôme du ciel.

Après une demi-heure de marche en pleine solitude, on débouche dans une clairière sur un plateau que surmontent trois murs en ruine.

Vous avez devant vous tout ce qui subsiste aujourd'hui du château de Bigot, les deux murs de pignons et celui de refend. Quant au reste de l'édifice: toit, murs de face, poutres et planchers, presque tout s'est effondré sous la pression de l'irrésistible genou du temps.

Je dois à l'obligeance de mon ami, M. Montpetit, la connaissance d'un numéro du *Harper's New Monthly Magazine*, de 1859, dans lequel se trouve une esquisse des ruines de Beaumanoir. Ce dessin doit être correct, car il est accompagné de différentes vues des environs et des principaux édifices de Québec, reproduites avec une grande fidélité. Quand l'auteur, touriste américain, visita les ruines de l'Hermitage, les murs de face existaient encore, ce qui laisse constater que la façade était percée de sept ouvertures à chaque étage. La porte d'entrée se trouvait au milieu du rez-de-chaussée entre six fenêtres qui n'avaient rien de gothique, malgré ce qu'en dit M. Amédée Papineau dans sa légende de *Caroline*. On voit que le maître n'avait demandé aucun effort d'architecture à la construction de cette solide maison bourgeoise, plutôt faite pour le confort que pour le plaisir des yeux.

L'édifice avait cinquante-cinq pieds de long sur trente-cinq de large. Le mur de refend est très-rapproché du côté de l'est, car il n'y a, à droite, que la largeur de deux fenêtres entre lui et le mur de pignon. C'est donc à gauche que se devaient trouver les grands appartements, tels que la salle à diner, le salon de réception ainsi que les chambres à coucher de l'amphitryon et de ses hôtes.

Comme le dit M. Le Moine dans la première série de ses *Maple Leaves*, on aperçoit dans la cave une petite porte pratiquée dans le mur de l'ouest; elle communique avec une voûte en maçonnerie qui servait, sans doute, de fondation à la tour mentionnée par M. Papineau, lequel dut visiter Beaumanoir en 1831.

Avant d'arriver aux ruines, il a fallu traverser un ruisseau qui se traine en babillant sur des cailloux.

En arrière de l'habitation abandonnée s'élève la montagne de Charlesbourg, de laquelle on a, parait-il, une vue splendide de Québec et de ses environs.

Quelques lilas, des pruniers, des pommiers et des groseilliers devenus sauvages, témoignent qu'il y eut jadis jardin et verger à Beaumanoir. Mais la forêt primitive a maintenant repris ses droits sur son ancien domaine; et les allées ombreuses côtoyant autrefois des parterres émaillés de fleurs, ont disparu comme les belles dames et les galants cavaliers qui les foulèrent jadis de leurs pas distraits.

Neuf heures du soir viennent de sonner dans le silencieux manoir de l'intendant.

La lune se lève derrière les grands arbres qui allongent leur ombre mystérieuse sur la pelouse et les fleurs du parterre; la curieuse semble vouloir jeter un furtif coup d'œil au dedans de la maison, car sa pâle lumière argente les carreaux sombres des fenêtres de la façade.

Mais discrète est sa curiosité; car, qui saura jamais les mystères qu'elle a surpris quand elle appuyait ainsi son front diaphane sur les croisées du château?

Le bruit du galop d'un cheval se fait entendre dans l'avenue, pour cesser tout à coup à quelques arpents de l'habitation.

Un homme descend de sa monture, qui halète et fume sous la fraicheur du soir. Il porte dans ses bras quelque chose qui laisse deviner des formes humaines sous les plis d'un ample manteau.

Laissant là son cheval, ce personnage quitte l'avenue pour entrer dans le bois.

Après avoir fait une trentaine de pas sur la gauche, il s'arrête, et se baissant vers les racines d'un arbre recouvertes par une touffe d'arbustes, il tire à lui un anneau caché par le feuillage, ce qui fait ouvrir une trappe habilement dissimulée sous le gazon.

Cette trappe laisse béante une ouverture profonde de plusieurs pieds.

Quelques marches, taillées dans le roc, s'enfoncent dans un long souterrain creusé dans la direction du château.

L'homme descendit ces degrés et referma

sur lui la trappe. Ensuite il déposa son fardeau à terre et tira de sa poche un briquet, dont il se servit pour allumer une des lanternes qui pendaient accrochées à l'entrée du souterrain.

Puis il reprit sa charge et se remit à marcher.

Son falot jetait une lumière blafarde sur les parois humides, où elle laissait voir de grosses araignées, qu'on n'avait pas dû déranger depuis longtemps sans doute, tant elles dormaient sans crainte dans leurs légers hamacs attachés à toutes les aspérités; pendant que de petits lézards et d'autres reptiles de ce genre fuyaient sous les pas de l'importun pour se réfugier dans les crevasses du pavé.

Mais Sournois, qu'on a dû reconnaitre, paraissait se soucier peu de la hideuse présence des insectes et des reptiles, ainsi que de l'atmosphère humide; d'un pas ferme il gagna l'extrémité du souterrain que terminait un escalier semblable à celui de l'entrée.

Il en gravit les marches, et lorsque sa tête toucha la voûte du corridor, il appuya le pouce sur un bouton de cuivre dont un secret mécanisme fit ouvrir une seconde trappe qui donnait accès dans la cave de la petite tour de l'ouest.

Un autre escalier conduisait d'abord au rez-de-chaussée, puis devant l'unique appartement du premier étage dont Sournois ouvrit la porte avec une clef qu'il tira d'une cachette habilement pratiquée dans la muraille.

C'était une ravissante petite chambre que celle où il pénétra, un vrai boudoir de marquise.

Un moëlleux tapis de Perse y étouffait le bruit des pas, tandis que des rideaux de damas rouge, qui laissaient retomber gracieusement jusqu'à terre les flots soyeux de leurs épais replis, empêchaient les regards indiscrets du dehors de pénétrer à l'intérieur de la chambre.

A côté d'un lit blanc et coquet à demi caché dans une alcove, on apercevait un riche chiffonnier en bois de marqueterie satiné que surmontait une glace de Venise. Sur ce meuble s'étalait un charmant nécessaire de toilette, dont les nombreuses pièces de vermeil renfermaient la poudre alors en grand usage, les diverses pommades et les parfums variés indispensables à une femme élégante et jeune.

Une causeuse et deux fauteuils, aussi de bois satiné et de velours rouge, semblaient attendre d'élégants visiteurs. En voyant les carreaux d'épais velours qui s'étendaient au pied de chacun de ces siéges, on pensait combien de mignonnes bottines devaient faire ressortir avec avantage le petit pied d'une femme sur le fond cramoisi du velours.

Une splendide tenture de tapisserie des Gobelins, que Bigot avait fait venir à grands frais de France, et représentant des sujets tirés de la mythologie amoureuse, revêtait les murs de la chambre; et des Amours joufflus, peints sur le plâtre du plafond, lançaient leurs flèches à de folâtres bergères qui semblaient faire aussi peu de cas de leur vertu que de leurs moutons, tant leur attitude était provocatrice et leurs robes courtes, légères et transparentes.

—Cornebœuf! se dit Sournois, qui déposa sur le lit la jeune fille toujours évanouie, le joli lieu pour souper en compagnie de deux amis, d'un pâté de venaison et de vins de choix à discrétion! Sont-ils heureux ces richards-là! Tout pour eux et rien pour nous! Mais n'importe, j'espère assez grossir le magot que j'ai caché dans le souterrain, à côté de celui du maître, pour retourner vivre en France d'ici à cinq ou six ans. C'est alors, morbleu! que je pourrai tâter à mon tour de cette vie de plaisir, sous un nom d'emprunt! Mais il me va, pour cela, falloir augmenter un peu les légers impôts que j'ai jusqu'ici prélevés sur la bourse de M. l'intendant. Et pourquoi m'en ferais-je un scrupule? Le diable ne rit-il pas du voleur qui en pille un autre? Ah çà! mais cette donzelle a-t-elle donc eu assez peur de moi pour passer, en un rien de temps, de vie à trépas?

Sournois venait d'entr'ouvrir le manteau, et la lumière de la lanterne tombait en plein sur la jeune fille, dont la belle figure avait la pâleur de la mort. Elle ne remuait pas, notre héroïne, et le souffle vital semblait avoir fui sa poitrine, si l'on s'en rapportait à l'absence complète de mouvement et de bruit respiratoires.

—Ah bien! par exemple, qu'elle soit morte ou non, dit le valet, peu m'importe! j'ai bien et dûment exécuté les ordres de mon maître, ma tâche est maintenant accomplie, et c'est son affaire de rendre cette belle à la vie. Quant à moi, je m'en vais souper: car cette course à franc-étrier m'a donné une faim de diable!

Sournois alluma une bougie rose qu'il y avait dans un bougeoir d'argent sur le chiffonnier, et se retira par où il était venu.

Avant de sortir du souterrain, il s'arrêta toutefois près de la trappe d'entrée pour faire jouer un ressort qui ouvrit un petit panneau de fer, lequel fermait une cache pratiquée dans la paroi de gauche. Il en tira une cassette qu'il ouvrit avec hâte.

Un sourire de satisfaction effleura ses lèvres à la vue de plusieurs piles de louis d'or qui couvraient le fond de la boite, en compagnie d'un portefeuille des plis duquel débordaient un assez grand nombre de bons sur le trésor.

Il referma la boite ainsi que le panneau du coffrefort, et jeta un regard d'envie sur la paroi opposée.

—Le maître m'a défendu de toucher à l'autre, se dit-il, et m'a menacé d'une épouvantable catastrophe si j'osais porter la main de ce côté. Qui sait si ce n'est pas seulement pour m'effrayer? L'occasion me viendra bientôt, peut-être, de tenter à ce sujet une expérience dont la réussite comblerait d'un seul coup tous mes vœux.

Après quelques minutes de contemplation devant ce mur humide qui n'offrait pourtant aucune trace d'ouverture, le valet de confiance de M. l'intendant gravit les degrés, et sortit du souterrain dont il referma la trappe.

Lorsqu'il revint dans l'avenue, il rencontra

plusieurs cavaliers. C'étaient l'intendant et sa suite.

Sournois les avait dépassés en chemin au grand galop de son cheval. Bigot, qui avait eu le temps d'entrevoir la jeune fille sous le manteau, ne se sentait pas de joie. Quant à ses amis, ils avaient feint de ne rien remarquer.

L'intendant se pencha sur son cheval et dit à l'oreille de Sournois quelques mots auxquels le domestique répondit aussi à voix basse.

—Fort bien! dit Bigot en se redressant. Va donner mes ordres pour qu'on serve de suite le souper.

Tandis que Sournois se dirigeait vers les cuisines, avec d'autant plus de hâte que son estomac lui avait déjà suggéré l'idée de ce pélerinage, Bigot et ses hôtes remirent leurs chevaux aux soins des laquais et entrèrent au château.

Deux heures plus tard, la salle à manger de Beaumanoir présentait un coup-d'œil tout à fait propre à charmer le moraliste qui aurait pu entendre la conversation tenue par l'intendant et ses amis.

Le souper tirait à sa fin.

Ces messieurs en étaient arrivés au fromage, et le vin, qui avait commencé à leur monter au cerveau dès le second service, continuait à circuler avec plus d'entrain que jamais et témoignait maintenant de l'excellence de son crû par le chaleureux effet qu'il produisait sur les convives.

Tous les invités parlaient et gesticulaient à la fois. Dans leur expansion, causée par les vins capiteux, les conviés laissaient, à leur insu, ressortir les traits saillants de leur caractère.

Aussi le spirituel et méchant Deschenaux s'amusait à taquiner l'ex-boucher Cadet qui, en devenant munitionnaire-général, n'avait pu se départir de cette rudesse de manières qu'il avait puisée dans son éducation première. Aux fines attaques et aux saillies mordantes du secrétaire, Cadet ne savait répondre que par quelques grossières platitudes appuyées de jurons malsonnants dans la bouche d'un homme de sa position.

Quant à Corpron, le premier commis de Cadet, bien que son intérêt le portât à défendre son patron, une lueur de bon sens qui éclairait encore, à travers les vapeurs de l'ivresse, son esprit sournois et rusé, lui conseillait de ne pas s'exposer à s'aliéner le secrétaire; aussi ne faisait-il que parer les plus rudes estocades de Deschenaux, sans engager directement le fer avec ce redoutable et influent adversaire.

Pour ce qui est de De Villiers, qui avait succédé au contrôleur de la marine, Bréard—celui-ci s'en était retourné en France extrêmement riche—il buvait sans prendre part à cette lutte agaçante et perfide. C'était un homme de rien, qui avait d'abord été simple commis dans les bureaux de la marine. "Personne, dit le *Mémoire sur les affaires du Canada*, ne fut plus insatiable et de plus mauvaise foi que lui; et ses mœurs ainsi que sa conduite répondirent à la perversité de son génie."

Il s'enivrait sans rien dire, en parvenu qui aime les plaisirs de la table et ne se veut point immiscer dans la critique des petites faiblesses et misères des autres, de peur qu'on ne vienne à découvrir, par un dangereux rapprochement, de plus honteuses turpitudes sur son propre compte.

L'intendant venait de congédier tous les serviteurs de peur qu'ils n'abusassent de quelqu'indiscrétion échappée aux convives avinés.

Son front soucieux trahissait certaine préoccupation intérieure assez forte pour le poursuivre jusque dans les jouissances oublieuses d'un copieux repas.

Pensait-il aux difficultés que la venue des nouveaux événements militaires allait jeter sur sa voie déjà fort embarrassée, ainsi qu'à l'orage qui déjà grondait à son horizon assombri, et qui, venant de la cour, pouvait contenir dans ses flancs le coup de foudre destiné à écraser l'intendant infidèle?

Songeait-il, au contraire, aux moyens à prendre pour se faire aimer de cette jeune fille qu'il avait fait enlever si brutalement le soir même?

C'était certainement l'une ou l'autre de ces deux pensées qui le préoccupait ainsi, lorsqu'il fut soudain tiré de sa rêverie par le bruit d'une assiette qui, après lui avoir effleuré la figure, alla se briser en éclats sur la muraille.

Cadet venait de lancer ce projectile à la tête de Deschenaux.

Voici ce qui avait causé cet esclandre.

Deschenaux, jaloux de la fortune rapide de Cadet, l'avait d'abord raillé sur l'impopularité des immenses levées de blé faites, dans les campagnes, par le munitionnaire-général, levées très-profitables, du reste, avait-il ajouté, pour celui qui était chargé de les faire.

—Et vous, avait répondu Cadet, croyez-vous être en odeur de sainteté auprès des bourgeois de Québec? Outre que vous êtes receveur de l'imposition qu'on a mise sur eux pour l'entretien des casernes et que cela suffit pour vous attirer la malveillance des citoyens, on ne se gêne pas de dire que vous empochez la moitié des contributions.

—Oh parbleu! la bonne farce! répliqua Deschenaux. Et pensez-vous, mon cher, que l'histoire de ce gros million, à vous compté lors de votre entrée en charge, soit plus édifiante que celle de l'impôt?

—Mais, dit Corpron, qui intervint prudemment, vous avez dû voir, M. le secrétaire, le compte-rendu que nous avons fait tenir à M. l'intendant de l'emploi de ce million. Pourquoi donc vous arrêter à de viles calomnies?

—Allons donc, mon cher Corpron, lui dit Deschenaux avec un rire cynique, je vous croyais plus fort! Est-ce que nous ne nous connaissons pas tous un peu, hein? Entre nous cette feinte est ridicule. Aussi soyez certain que malgré votre savant état de compte fait pour aveugler, là-bas, messieurs les ministres, je sais fort bien quels jolis prélèvements vous avez faits, Cadet et vous, sur ce million de francs avancé au munitionnaire. Mais ce n'est point là la question. Car il est constant, entre nous, que c'est à qui s'enrichira le plus vite parmi tous les fonctionnaires de ce gouvernement, qui ne fait que se modeler, du

reste, sur celui de Mme de Pompadour. Ce que je veux reprocher à Cadet, c'est qu'il nous compromet tous.

—Et comment cela, s.... tonnerre? s'écria Cadet; ne suis-je pas aussi fûté que vous, par hasard?

—Je serais le dernier à vous refuser les plus brillantes qualités de l'esprit, dit Deschenaux d'un ton railleur, qui ne fit qu'exaspérer Cadet. Mais avouez que vous vous êtes mis sur un trop haut ton. Le peuple, qui crève de faim, s'indigne de vous voir une table aussi fastueuse que celle que vous tenez, avec, en outre, valets de chambre, laquais et maître d'hôtel.

—Eh! mille diables! peu m'importe ce que dit la populace! Je maintiens mon rang, voilà tout!

—Votre rang? votre rang? Bah!

—Comment? mais ne suis-je pas autant et même plus que vous?

—Autant, je ne dis pas; mais plus....!

—Pour être né dans la boutique d'un cordonnier, vous faites bien l'important, monsieur le secrétaire!

—Oh! oh! monsieur le munitionnaire-général, le prenez-vous sur ce ton-là? D'abord, je ne crois pas devoir en céder à un ex-porcher. Puis laissez-moi vous répéter ce bon mot qui courut tout Québec, lors de votre élévation à l'emploi que vous occupez aujourd'hui et que vous n'avez certes pas dû à une instruction laborieusement acquise. C'est étonnant, disait-on, que Cadet, le boucher, ait su passer aussi vite du couteau à l'épée. (1)

—Bélître! rugit Cadet, qui saisit une assiette et la lança au visage du malicieux Deschenaux.

—Messieurs! messieurs! s'écria Bigot. Au lieu de vous griser et de vous quereller, il vaudrait mieux, je pense, aviser au moyens de nous tirer de l'impasse où nous a poussés une administration plus que suspecte. Tandis que vous dormez sur le fruit de vos exactions, je suis seul à veiller au salut de tous.

“En effet, qui a su, jusqu'à présent, entretenir une sourde inimitié entre M. de Vaudreuil et le marquis de Montcalm, et nous attirer la protection du gouverneur aveuglé? Qui vous a mis à même, afin de hâter avant la tempête votre retour en France, de réaliser en espèces sonnantes les biens considérables que vous avez acquis en bons sur le trésor? N'est-ce pas encore moi, grâce au soin que j'ai pris d'envoyer en France l'aide-major Péan, dont la mission spéciale était de nous expédier ce printemps des navires chargés de marchandises que nous avons vendues au poids de l'or?

—Ce pauvre Péan! interrompit Cadet toujours à moitié ivre. Il doit s'ennuyer de sa jolie femme qu'il a laissée, sur votre avis, à Québec.

—Monsieur Cadet, reprit sèchement Bigot, vous badinez mal à propos, croyez-moi. Pour vous en convaincre, je vais vous lire une lettre que j'ai reçue, il n'y a pas longtemps, du nouveau ministre de la marine, M. Berryer. Bien qu'elle vous concerne, ainsi que ces messieurs, tout autant que moi, je n'ai pas voulu vous en faire part avant ce jour; car il m'en coûtait de troubler votre sécurité. Rappelez-vous seulement que lors de l'arrivée du vaisseau qui, ce printemps, nous apporta de France les premières nouvelles de la saison, je vous ai tous avertis de vous tenir sur vos gardes, parce que la tempête commençait à gronder. Ecoutez maintenant ce que m'écrit le ministre de la marine.

Bigot prit une lettre dans la poche de son justaucorps.

Les convives penchèrent vers l'intendant leurs figures anxieuses, et à mesure que Bigot avançait dans sa lecture, leurs physionomies terrifiées montraient combien les fumées de l'ivresse se dissipaient vite sous le coup des dures vérités contenues dans le foudroyant message du ministre.

“On vous attribue directement,” disait M. Berryer dans sa lettre à Bigot, datée du 19 janvier 1759, “d'avoir gêné le commerce dans “le libre approvisionnement de la colonie. “Le *munitionnaire-général*”—Bigot eut soin de “souligner ces derniers mots dans sa lecture—“le munitionnaire-général s'est rendu “maître de tout, et donne à tout le prix qu'il “veut. Vous avez vous-même fait acheter “pour le compte du roi, de la seconde et de la “troisième main, ce que vous auriez pu vous “procurer de la première et à moitié meilleur “marché; vous avez fait la fortune *des personnes qui ont des relations avec vous* par les “intérêts que vous leur avez fait prendre dans “ces achats ou dans d'autres entreprises; vous “tenez l'éclat le plus splendide et le plus “grand jeu au milieu de la misère publique. “Je vous prie de faire de très-sérieuses réflexions sur la façon dont l'administration “qui vous est confiée a été conduite jusqu'à “présent. Cela est plus important que peut-“être vous ne le pensez.” (1)

Quand il eut fini de lire, Bigot regarda Cadet dont il était fait spécialement mention dans le message officiel.

Le munitionnaire avait perdu sa morgue. Il était là, le regard rivé sur la table, décontenancé, pâle, défait, stupide.

Les autres convives ne paraissaient guère plus rassurés.

—Pardonnez-moi, chers hôtes, ajouta l'intendant, de vous faire terminer ce repas d'une aussi triste manière. Mais le moment est des plus critiques, et le temps est venu de chercher une planche de salut afin de ne pas sombrer dans le gouffre qui menace de nous engloutir.

“Il y a dans la vie de pénibles étapes où l'homme le plus heureux doit s'arrêter afin de bien calculer l'élan qui lui fera franchir avec succès un précipice inopinément ouvert devant lui par la main de l'inconstante fortune. A l'heure présente, nous en sommes tous rendus là, vous et moi; car vous ne devez point

(1) Toutes les allusions faites aux personnages de cette scène sont exactement historiques. Voyez les *Mémoires sur les affaires du Canada.*

(1) Historique.

vous cacher qu'en tombant je vous entraînerais avec moi dans l'abîme.

" Puisque donc le moment d'agir est venu, sachons oublier, pour un certain temps, les plaisirs de la vie facile que nous avons menée jusqu'ici, sachons redevenir hommes d'énergie. Combinons notre plan, réunissons toutes nos forces afin de contraindre la main de la fortune à nous aider plutôt qu'à nous laisser choir. Et quand une fois nous aurons franchi le périlleux obstacle, nous reprendrons là-bas, sur le sol de France, notre joyeuse vie.

—Bravo! bravo! s'écrièrent Deschenaux et DeVilliers.

—Vous avez raison, dirent à la fois Corpron et Cadet.

—Mais, poursuivit Bigot, nous avons d'autant plus besoin d'agir de concert qu'il nous va falloir faire face à des circonstances imprévues. Je vous avoue, pour ma part, que certain plan que j'avais formé pour notre très-prochain retour en France, devient irréalisable, pour cette année du moins, vu l'expédition que ces maudits Anglais dirigent sur Québec. Comment croire, en effet, que le roi accepterait notre démission à la veille de cette crise imminente que la colonie va bientôt traverser?

" C'est bien dommage; car, outre que nous avons pu, ce printemps, réaliser en espèces les biens que nous avions acquis, mes mesures étaient prises pour que vous me suivissiez tous en France, cette année même. L'orage n'aurait éclaté que sur nos successeurs. Déjà même j'avais commencé à mettre ce projet à exécution. Ainsi, Varin, le commissaire de la marine à Montréal, n'a dû son retour en France qu'à mes sollicitations.

—En voilà un qui est heureux! murmura Deschenaux. Il jouit maintenant, sans alarmes, de l'immense fortune qu'il a pu s'amasser en fort peu de temps.

—J'avais encore su procurer à Péan, sous prétexte de mauvaise santé, ce congé d'absence qui lui a permis de s'acheter là-bas de grands biens. Et c'est ainsi que je voulais vous faire tous battre en retraite vers la France, les uns après les autres, me réservant, comme votre chef, la partie la plus périlleuse de ces opérations vraiment stratégiques, celle de former à moi seul votre arrière-garde et de quitter le dernier ce terrain miné qui menace à chaque instant de sauter sous nos pieds. Mais comme tous ces beaux projets seront mis à néant par l'arrivée prochaine des Anglais, il nous faut tâcher de tirer le meilleur parti possible des événements et de tourner à notre avantage les conséquences qui en pourront résulter.

" Messieurs, continua-t-il après avoir jeté à ses complices un regard profond qui fit baisser la tête à chacun d'eux, comme je vous l'ai dit tantôt, votre sort est étroitement lié au mien. Ma perte causerait infailliblement la vôtre. Etant donc assuré de votre discrétion, je n'hésite pas à vous confier le secret terrible dont dépend notre conservation. Au point où nous en sommes rendus dans nos relations avec MM. les ministres du roi, le seul moyen de salut qui nous reste se trouve, à mon avis, dans la victoire des armes britanniques et la cession de la Nouvelle-France aux Anglais."

Les gestes d'assentiment qui échappèrent à ses convives indiquèrent à Bigot que tous avait saisi la portée de cet argument.

—Vous comprenez qu'en laissant le pays après une lutte acharnée de plusieurs mois, il nous serait encore assez facile de faire entrer une partie des énormes dépenses entraînées jusqu'à présent par notre administration, dans les frais considérables qu'exigerait cette dernière et désastreuse campagne. Il ne nous resterait alors qu'à nous prémunir contre les attaques de nos ennemis sur notre conduite et notre gestion antérieures. Mais je crois qu'une fois en France, il nous serait aisé de prévenir ce danger en sacrifiant chacun quelques milliers d'écus pour conserver et acquérir des influences à la Cour.

" Que nos armes soient victorieuses, au contraire, et voyez d'ici le désastre qui nous attend. Notre administration se prolonge indéfiniment, les dettes s'accumulent de plus en plus, et nous sommes exposés à une reddition de compte scabreuse, lorsque la patience et la libéralité du roi seront lassés de voir tant de millions enterrés sous quelques arpents de neige, comme M. de Voltaire définit, si mal, entre nous, l'immense et riche territoire du Canada. Je crois donc, et ce n'est qu'après y avoir longtemps réfléchi que j'en suis arrivé à ce moyen extrême, je crois donc qu'il nous faudra violenter la fortune et la contraindre à favoriser les armes anglaises, si les nôtres s'acharnaient à nous donner la victoire.

—Mais, interrompit Cadet en bégayant de peur, vous aurez donc recours à la trahison?

—Pourquoi pas?

Les misérables pillards que Bigot dominait de toute la hauteur de son infernal génie et de sa force indomptable de caractère, durent courber la tête sous le froid regard de l'intendant.

—Ecoutez! continua-t-il, si vous ne vous sentez pas le courage d'affronter directement les risques de cet acte nécessaire—donnez-lui le nom que vous voudrez—reposez-vous sur moi de ce soin. Seulement, malheur à celui d'entre vous qui oserait jamais desserrer les lèvres à ce sujet! Vous savez que ma police à moi est bien faite et qu'elle est même meilleure que celle du roi. Je ne donnerais pas à ce double traître deux jours de vie. Votre rôle sera bien simple. Vous êtes tous assez riches maintenant pour cesser vos dilapidations. Agissez donc honnêtement dans vos transactions publiques, montrez un grand zèle pour le service du roi, afin d'achever d'aveugler le marquis de Vaudreuil et de parvenir à convaincre le général de Montcalm de la droiture de nos intentions. Quant au reste, je m'en charge. Est-ce dit, messieurs?

Tous ses hôtes lui tendirent simultanément la main.

—C'est bien! Y a-t-il longtemps, Deschenaux, que vous avez vu de Vergor?

—J'ai diné tout dernièrement avec lui.

—Se rappelle-t-il le fameux coup de main

que je lui ai donné pour le libérer du procès qu'il lui fallut subir en 1757 à cause de sa lâche défense du fort de Beauséjour?

—Il m'en a précisément causé la dernière fois que je l'ai vu.

—A-t-il donc encore assez de cœur pour me garder de la reconnaissance?

—Dame! on pourrait en douter sans jugement téméraire; mais enfin, il me renouvelle à tout propos l'assurance de son dévouement pour vous.

—Il faudra, dans ce cas, l'entretenir dans ses bonnes résolutions en lui rappelant combien je pourrais aisément le perdre si jamais il refusait de m'obéir en quoi que ce fût.

—Ce sera facile.

—Veuillez, en outre, lui signifier d'ici à quelques jours d'avoir à se tenir prêt pour le premier moment où j'aurai besoin de lui. Maintenant, chers amis, je vous laisse libres de rester à table ou d'aller, si vous l'aimez mieux, vous reposer. Quant à moi, je vais gagner mon lit. Car il nous faudra demain être sur pied de bonne heure, si nous ne voulons pas manquer la chasse.

Bigot sonna et se fit apporter un martinet d'or dont Sournois alluma la bougie.

L'intendant avait une chambre à coucher dans le grand corps de logis du château. Mais ce n'était que pour la forme, vu qu'il n'y passait presque jamais la nuit. Il couchait, au contraire, dans la tourelle de l'ouest où il occupait, au rez-de-chaussée, un petit appartement situé au-dessous de celui où nous avons vu Sournois apporter la jeune fille.

Cette particularité n'était connue que de Bigot, de Sournois et de Mme. Péan, qui seuls savaient quelles étaient les voies de communication avec la tour, isolée complètement, en apparence, du reste de l'édifice. Aussi Sournois était-il seul chargé du service de la tourelle, et lorsque la folâtre dame Péan la venait habiter, le disgracieux valet servait momentanément de page à la femme de ce pauvre aide-major.

L'intendant se rendit donc à la chambre du château où il était censé coucher. Elle était située au rez-de-chaussée et regardait le nord.

Il y entra, verrouilla la porte au dedans, et marchant vers son lit, il en déplaça les couvertures et donna deux ou trois coups de poing dans les oreillers, afin de laisser croire que c'était là qu'il avait dormi.

Ensuite, il alluma une lanterne sourde, éteignit la bougie du martinet et se dirigea vers une armoire dont le fond était scellé dans le mur.

Il ouvrit l'armoire et poussa certain ressort caché qui fit tourner un panneau dissimulé dans la boiserie. Cette ouverture secrète laissa voir un petit escalier dérobé qui descendait dans l'épaisse muraille.

L'intendant referma derrière lui la porte de l'armoire ainsi que le panneau, et s'engagea dans le sombre escalier, juste assez large pour donner passage à un homme.

Une autre porte l'arrêta, quand il eut descendu douze marches. Il la toucha du doigt. Elle s'ouvrit et se referma sans bruit, comme par enchantement.

Bigot se trouvait dans la cave du château.

Il marcha droit au mur du pignon de l'ouest, où une autre ouverture, praticable seulement pour celui qui en avait le secret, lui livra passage et le conduisit sous le rez-de-chaussée de la tourelle.

—Je ne sais trop comment cette jeune fille va m'accueillir, dit-il en gravissant les degrés.

Arrivé devant la chambre ou Sournois avait laissé la pauvre enfant seule et sans connaissance, Bigot frappa discrètement.

Ne recevant aucune réponse, il ouvrit la porte et pénétra dans le mystérieux boudoir.

CHAPITRE III.

BERTHE.

Une heure s'était écoulée depuis que Sournois l'avait laissée évanouie dans la tour de l'ouest, lorsque la jeune fille reprit connaissance.

La somptuosité de l'appartement, la lumière pâle jetée par la bougie sur la riche tenture à personnages qui couvrait les murs, le silence régnant dans la chambre, ne lui parurent d'abord que la continuation des rêves qui l'avaient agitée pendant qu'elle était évanouie.

Mais la fatigue qu'elle ressentit aussitôt par tous ses membres l'éveilla tout à fait, et elle se mit sur son séant.

—Mon Dieu! se dit-elle, où suis-je donc? Que s'est-il passé?

Ses yeux interrogèrent avec une curiosité mêlée d'effroi les objets, nouveaux pour elle, qui l'entouraient.

Pendant quelques minutes, ses regards errèrent d'un meuble à l'autre avec cette lenteur qui indique une profonde préoccupation d'esprit.

Elle cherchait à se ressouvenir.

Ses yeux s'étant arrêtés sur l'un des sujets mythologiques de la tapisserie, qui représentait, avec tout le cynisme dont cette époque était capable, Jupiter déguisé en satyre et surprenant Antiope, le sang lui monta aux joues.

Sa pudeur de jeune fille lui fit détourner avec dégoût la tête de cette allégorie transparente qu'elle ne comprenait pourtant qu'à demi.

Puis elle sauta à bas du lit avec autant de terreur que si elle s'y fût trouvé couchée au milieu de reptiles.

Elle se rappelait maintenant les événements de la soirée: sa rencontre avec l'intendant Bigot, la frayeur que lui avait causée la poursuite, les propos cyniques et l'assaut de Sournois.

—Oh mon Dieu! s'écria-t-elle en tombant à genoux, protégez-moi contre les desseins pervers de l'intendant! Vous, mon bon père, et toi, mère chérie, qui êtes maintenant au ciel, ne permettez pas que votre enfant devienne la victime de cet homme infâme!

Une résolution soudaine jaillit ensuite du cerveau de la jeune fille.

Elle courut vers la porte qu'elle essaya d'ouvrir. Mais Sournois l'avait verrouillée au dehors; et les efforts de la pauvre enfant furent inutiles.

Alors elle se dirigea vers une des fenêtres après en avoir écarté les épais rideaux.

Le silence le plus complet régnait autour du château, et la lune, qui apparaissait à travers la cime des grands arbres, semblait s'y bercer mollement endormie sur ce lit de feuillage qu'une faible brise agitait doucement, comme une blonde créole qu'on voit se balancer dans un hamac en rêvant à ses amours.

Notre héroïne mesura d'un regard atterré la distance qui la séparait du sol.

Il y avait au moins trente pieds de hauteur!

Comment franchir cet obstacle qui s'opposait à sa fuite, faible et seule comme elle était?

De nouveau cette pensée ébranla son courage, et elle se mit à pleurer.

Alors, ainsi qu'il arrive bien souvent dans les situations désespérées, les souvenirs heureux du passé vinrent en foule, comme une joyeuse volée d'oiseaux, s'abattre sur son front. Car le malheur semble souvent se complaire à joindre l'ironie à la cruauté, en nous rendant plus cuisantes les souffrances du présent par le douloureux contraste qu'offre la souvenance des plaisirs évanouis.

Aussi mademoiselle de Rochebrune vit-elle tout d'abord défiler devant ses yeux les heureux épisodes de son enfance.

Elle se rappela les tendresses que lui prodiguait sa mère, qu'elle voyait, dans sa pensée, comme une blanche apparition penchée sur son lit d'enfant pour lui donner le dernier baiser du soir.

Elle se revoyait entre Mme et M. de Rochebrune. Celui-ci tenait sa fille sur ses genoux et chaussait ses pieds mignons d'une charmante paire de mocassines qu'il venait de lui apporter à la suite d'une expédition contre les sauvages. L'enfant battait des mains à la vue des brillantes broderies en piquants de porc-épic teints de couleurs vives et variées.

Puis Mme de Rochebrune, morte alors que sa fille n'avait pas encore six ans, s'effaçait du tableau, et Berthe se retrouvait seule avec une vieille servante qui tâchait de lui faire oublier, par ses gâteries, la mort de la mère et l'absence de M. de Rochebrune, que le service tenait éloigné de Québec durant la belle saison.

Venait ensuite le souvenir d'un été passé à Charlesbourg, où la vieille Marie l'avait menée chez un parent de la servante.

A travers ses larmes, elle ne pouvait s'empêcher de sourire en se voyant courir, avec deux petites filles de son âge, sur les riants côteaux de Charlesbourg.

Le ciel était bleu, brillant le soleil, et les papillons secouaient leurs ailes d'or sur les foins embaumés. Soudain l'une des paysannes s'arrêtait en poussant un cri de joie. Et les trois lutins s'agenouillaient auprès d'un pied de belles fraises roses comme les lèvres gourmandes qui les savouraient.

Le sourire persistait à effleurer sa bouche à la seule pensée qu'au retour de cette course joyeuse, le fils du fermier lui avait donné un petit lièvre qu'il venait de prendre dans le bois voisin.

Bibi, farouche d'abord, avait bientôt fini par s'apprivoiser jusqu'à venir prendre sa nourriture dans le tablier de sa jeune maîtresse. Alors elle couvrait de baisers les longues et soyeuses oreilles du lèvrault, qui n'en continuait pas moins à croquer son repas à belles dents et avec des petits mouvements de tête qui plongeaient l'enfant en extase.

Puis, c'était l'hiver, et Berthe se trouvait au coin du feu avec son père et un petit ami à elle, Raoul de Beaulac.

Celui-ci, qui avait trois ans de plus que Berthe, venait tous les soirs entendre les récits de batailles et de combats qui exaltaient sa jeune imagination.

Tandis que la vieille Marie tricotait, à moitié perdue dans l'ombre derrière un angle de la vaste cheminée, le feu flambait dans l'âtre en pétillant, et faisait danser sur les murs de la salle des ombres bizarres que les deux enfants prenaient pour les fantômes des guerriers morts dont le vieux militaire leur racontait les glorieux exploits.

Son cœur palpita plus vite encore quand le souvenir de la perception de ses premiers sentiments d'amour lui revint à la mémoire.

C'était par une après-midi du mois de juillet de l'année qui vit mourir M. de Rochebrune.

Les deux enfants, Berthe avait alors douze et Raoul quinze ans, étaient sortis de la ville pour aller folâtrer dans les champs, qui étalaient alors leur verdure à l'endroit maintenant occupé par le faubourg Saint-Jean.

L'air était tiède et parfumé. Le soleil s'inclinait lentement à l'horizon en versant des flots de lumière sur les eaux du fleuve, qui semblaient dormir dans la baie formée par la rive nord du Saint-Laurent et l'embouchure de la rivière Saint-Charles.

Les blanches maisonnettes de Beauport miraient leurs toits rouges et pointus dans l'onde calme et transparente du fleuve; et, plus loin, entre l'île verdoyante d'Orléans et la Pointe-Lévi, la voile d'un bateau s'était arrêtée assoupie par l'absence de vent et le doux roulis des vagues paresseuses.

De temps à autre une rumeur, à demi étouffée par la distance, s'élevait au-dessus de la ville et arrivait jusqu'aux enfants.

Autour d'eux chantaient les cigales. Des oisillons voltigeaient dans les blés verts et se jetaient l'un à l'autre leurs gazouillements.

Berthe, qui n'avait alors que douze ans, se laissait aller à un babil naïf et sans suite, ses paroles suivant le vol de ses folâtres pensées et parfois celui des libellules au corsage d'or dont les ailes diaphanes bruissaient parfois à son oreille.

Quant à Raoul, ses quinze ans révolus, avec en outre certaine autre cause dont nous aurons bientôt le secret, lui inspiraient un air sérieux et rêveur qui étonnait d'autant plus Berthe qu'elle avait remarqué, depuis quelque temps, combien son compagnon de jeu se montrait avec elle taciturne et rêveur.

—Qu'as-tu donc, Raoul? lui demanda-t-elle tout à coup, tandis que celui-ci soupirait après avoir jeté à la dérobée un long regard à son amie. T'ai-je fait de la peine que tu parais si triste?

—Oh non!

—Alors tu es fâché ?

—Encore moins.

—Mais enfin tu as quelque chose ?

Il ne répondit pas d'abord, puis, comme à regret :

—Tu es trop jeune encore, vois-tu, pour me comprendre.

—Oh ! dans ce cas, gardez vos secrets, monsieur, répondit Berthe, dont un sanglot fit trembler la voix.

Raoul n'y put tenir, et lui prenant une main qu'elle lui laissa sans contrainte comme sans émotion :

—Eh bien ! je t'aime, Berthe !

—Et c'est pour ça que tu es si triste ?

—Oui, car il m'arrive souvent de penser que tu en aimeras un autre auquel tu te marieras un jour.

—Mais ne t'ai-je pas promis d'être ta petite femme ?

Raoul soupira plus fort que jamais. Et comme Berthe inclinait vers lui sa tête en souriant au milieu de ses larmes, le vilain garçon, abusant de sa force et de l'occasion, enlaça de son bras le cou de l'enfant.

Leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser pur comme celui des anges.

Quand ils revinrent à la ville, Berthe était rêveuse à son tour ; et le soir, elle s'endormait en murmurant le nom de Raoul.

Cette dernière scène, en se déroulant devant notre héroïne, lui firent verser de nouveaux pleurs.

Car, depuis lors, ils avaient continué de s'aimer. Et Raoul de Beaulac, qui était maintenant un brillant officier, passait, non sans raison, pour l'heureux fiancé de Mlle de Rochebrune.

—Mon Dieu ! s'écria-t-elle en revenant à elle-même, Raoul saura-t-il ce que je suis devenue ? Et s'il fait des recherches, pensera-t-il à les pousser jusqu'ici ? Guidez-le vers moi, Seigneur, afin qu'il me sauve, lorsqu'il en est encore temps !

Ces dernières pensées ayant ramené vers elle le cours de ses idées tristes, elle en vint à passer en revue les malheurs qui étaient venus fondre sur elle dans l'automne de mil sept cent cinquante-cinq.

Elle se rappela son père revenant blessé, après la bataille de la Monongahéla, et le saisissement qu'en avait éprouvé la vieille Marie qui, de surprise, tomba en paralysie et mourut trois semaines plus tard.

Car en ces heureux temps, les serviteurs aimaient souvent leurs maîtres à l'égal de leurs parents.

Puis le sombre tableau de leur misère subséquente se dressa devant elle dans toute son horreur. Elle s'y revit mourante de faim près du cadavre de son père tombé d'épuisement sur le seuil du palais de l'intendant.

—Et ce même homme, qui a contribué en quelque sorte à la mort de mon père, me tient maintenant en son pouvoir ! se dit-elle en essuyant soudain ses larmes d'une main ferme. Ah ! plutôt mille morts que rester ici !

Elle ouvrit la fenêtre et se pencha comme pour se précipiter à l'extérieur.

Mais un éclair de réflexion la retint.

Trois pas la rapprochèrent du lit, dont elle s'empressa de tirer à soi les draps de fine toile.

Par des nœuds bien serrés, elle en réunit trois bout à bout et revint vers la fenêtre.

Un rapide coup d'œil jeté au dehors l'assura qu'il n'y avait personne au proche.

En prêtant l'oreille, elle n'entendit que le coassement des grenouilles, dont le chant monotone s'élevait d'un étang formé par le cours du ruisseau, et que le murmure de la brise à travers les feuilles.

Après avoir eu soin de retenir l'autre extrémité dans sa main, elle lança par la fenêtre l'un des bouts de ces draps réunis.

La toile glissa du haut en bas de la muraille comme un long fantôme blanc.

Berthe ne put retenir une légère exclamation de joie en voyant qu'elle touchait le sol au pied de la tourelle.

Cette espèce d'échelle l'aiderait à s'enfuir.

Elle était en frais d'attacher à une espagnolette de la croisée le bout du drap qu'elle avait retenu, lorsqu'elle entendit un bruit de pas qui faisaient craquer le petit escalier de la tour.

Une sueur froide passa sur ses membres avec un tremblement nerveux, et elle resta sans remuer en prêtant l'oreille.

Qu'elle fît encore un nœud, et elle était sauvée.

Mais l'émotion agitait tellement ses mains qu'elle ne put l'achever.

Les verrous de la porte firent entendre un aigre grincement entre les crampons de fer, et l'on frappa du doigt à l'extérieur.

Un homme entra.

C'était Bigot.

Ses regards se portèrent d'abord sur le lit, dont le désordre le frappa d'autant plus qu'il ne voyait pas celle qu'il y pensait trouver.

Il jeta ensuite un vif coup d'œil autour de la chambre.

Rien.

Car les rideaux l'empêchaient d'apercevoir Berthe qui grelottait de peur en arrière de ce frêle rempart.

—Par Satan ! cria Bigot, se serait-elle donc enfuie ! Je gage que ce maudit Sournois aura négligé de fermer les grilles de fer qui condamnent à volonté les fenêtres. Gare au pendard si la filette s'est sauvée par là !

Il se rapprochait de la croisée dans l'embrasure de laquelle se tenait Mlle de Rochebrune, lorsque celle-ci écarta le rideau d'une main et s'écria :

—Si vous faites un seul pas vers moi, Monsieur, je me jette en bas de cette tour, et vous ne m'aurez que morte !

L'intendant s'arrêta stupéfait et grommela :

—Ce maraud de Sournois avait en effet oublié les grilles ! Il me paiera cela demain !

S'adressant ensuite à Berthe :

—Mais, ma belle enfant, je ne vous veux point de mal. Au contraire. Allons, calmez-vous un peu, et consentez à m'écouter.

—Mademoiselle Courcy de Rochebrune n'a rien à entendre de M. Bigot, s'écria Berthe d'une voix ferme et remplie d'un superbe dédain.

En face de l'insulte, le sang patricien des Rochebrune se révoltait en elle et dominait de toute sa force l'ébranlement nerveux qui l'avait un instant saisie.

Tant que le danger s'était montré vague et à demi caché sous un voile de mystère qui en rendait les approches encore plus redoutables aux yeux de Berthe, la jeune fille avait eu peur. Mais maintenant que le péril se dessinait plus net à ses yeux, la fille des barons de Rochebrune sentait renaitre son courage avec son indignation, à la seule prévision d'une insulte; chose à laquelle les femmes nobles ne sont pas habituées.

—Rochebrune ...... Rochebrune...... je connais pourtant ce nom, murmura Bigot qui n'osait avancer d'un pas.

—Oh! oui, monsieur l'intendant, vous le devez fort bien connaitre, et si vous avez oublié les horribles circonstances qui s'y rattachent, quelques mots suffiront pour rafraichir votre mémoire en éveillant vos remords.

« Vous souvenez-vous de ce vieillard qui vous apparut, il y a quatre ans, au milieu d'une brillante réunion et vous jeta sa malédiction d'honnête homme à la face? Blanchi par les fatigues de la guerre aussi bien que par l'âge, blessé au service de la patrie, le noble invalide pouvait compter, n'est-ce pas, sur la demi-solde que la bonté des rois de France a su depuis longtemps assurer à nos braves.

«Il est vrai qu'on la lui accorda d'abord. Mais vos amis, qui ne se font pas plus de scrupule de voler le pain du pauvre que les deniers du roi, ne tardèrent pas à lui en refuser le paiement.

« Ce vieillard tomba bientôt dans la plus affreuse des misères, et lorsque, chassé par vos valets, il s'affaissa pour mourir sur le seuil de l'intendance, il y avait cinq jours qu'il n'avait pas mangé.

« Sa fille, enfant de treize ans, que l'on trouva gelée à moitié sur le cadavre, devina par la suite à quel prix cet homme sublime avait pu conserver la vie de son enfant.

« Ce vieillard, c'était mon père, M. de Rochebrune.»

Ces paroles, prononcées d'une voix forte et fière, vibrèrent vigoureusement aux oreilles de Bigot.

Elle était belle ainsi, la noble demoiselle; belle de sa juste colère, de son courage et de ses dix-sept ans.

Le pur profil grec de son visage pâli, par l'émotion, se détachait du ciel bleu comme la blanche figurine des camées antiques.

Le feu de la colère brûlait la prunelle de son œil noir. On aurait dit comme le rayonnement d'une de ces étoiles qui scintillaient au-dessus de sa tête dans l'azur du firmament.

Sa main gauche s'appuyait sur le cadre de la fenêtre et sa droite étendue menaçait Bigot.

Ainsi placée dans l'embrasure de la croisée où se jouaient, d'un côté la lumière diaphane de la lune, et de l'autre la faible lueur de la bougie dont la flamme dormait dans l'enfoncement de la chambre, la jeune fille semblait, grâce aux magiques effets du clair obscur, une blanche fée jetant un maléfice aux hommes avant de remonter au ciel.

Les souvenirs que Mlle de Rochebrune venait de réveiller avaient profondément affecté Bigot.

Plusieurs fois sa main passa sur son front, comme pour en chasser les pénibles pensées que la rude apostrophe de Berthe y faisait éclore.

— Oh! ce vieillard! .... murmura-t-il, si je me le rappelle!....Il est souvent là devant mes yeux....

« Le jour, je le revois....tel qu'il m'apparut le soir où son mauvais génie l'entraina vers ma demeure....Je l'entends me menacer.... Ses funestes prédictions retentissent encore à mon oreille,....et parfois j'en suis tout effrayé....La nuit, son souvenir me harcelle jusque dans mes rêves....Penché sur mon chevet,....son spectre revient pour me maudire encore....Et c'est sa fille!....O fatalité!

Un instant, il reporta sur Berthe son regard qu'il n'avait pu s'empêcher de baisser devant le grand air et le ton impérieux de la fille du dernier baron de Rochebrune.

La noble attitude de Berthe, mêlée au souvenir du père, acheva de le décontenancer.

Pâle, énervé, inquiet, il rétrograda vers la porte et sortit.

—Merci, mon Dieu! Vous m'avez sauvée! s'écria Berthe. Maintenant, donnez-moi la force de fuir. Mais où aller? Si je ne me trompe pas, je dois être ici à Beaumanoir. Ce bois silencieux, le chemin que prenaient l'intendant et sa suite, lorsque je les ai rencontrés, tout me l'indique. Que je puisse seulement trouver l'avenue et je gagne le chemin de Charlesbourg. Une fois là, je trouverai bien secours et protection. Mais passer seule, la nuit, dans ce grand bois!...

Cette idée la fit tressaillir.

Néanmoins, elle acheva de lier le drap à l'espagnolette, et le saisit résolument pour se laisser glisser jusqu'à terre, lorsqu'un bruit de ferrailles qui criaient sur des gonds rouillés lui fit jeter les yeux du côté du mur.

Une lourde grille pivota de gauche à droite à l'extérieur, sur l'un des cadres de la fenêtre.

Berthe étendit instinctivement ses deux mains pour la repousser.

Mais, mu par un ressort secret et puissant, le treillis de fer continua son inflexible mouvement de rotation.

Les doigts délicats de la jeune fille craquèrent à se rompre dans cette lutte impuissante de la beauté frêle contre la brutale matière.

Sur l'un des barreaux, une petite aspérité, aiguë comme la griffe d'un chat, déchira le fin tissu de sa main blanche d'où jaillit du sang.

Et lentement, lentement, mais avec cette force irrésistible du rouage d'une puissante machine, le grillage acheva son évolution et vint s'adapter hermétiquement aux rebords de la croisée.

Un son sec retentit, et lorsque Berthe affolée voulut ébranler les barreaux de sa prison, ils ne bougèrent pas plus que s'ils eussent été scellés dans la pierre.

Elle courut à l'autre fenêtre et n'y arriva que

pour entendre le dernier craquement du ressort qui mordait le bord d'un semblable treillis de sa dent d'acier.

Bondissant vers la porte, elle voulut l'ouvrir, mais la main de fer des verrous s'y opposait aussi.

Un nuage de sang voila les yeux de Berthe, qui s'affaissa sur le parquet de la chambre.

Au même instant, les pas de l'intendant résonnèrent au-dessous sur le plancher de l'appartement du rez-de-chaussée où il couchait.

—Cet ingénieux mécanisme me coûte assez cher, grommela Bigot; mais je ne m'en repens pas. Allons! la cage est solide, et l'oiseau ne pouvant s'envoler, j'aurai tout le temps de la réflexion, pour savoir ce qu'il me reste à faire.

A cinq heures du matin, le lendemain, l'intendant fut éveillé en sursaut, par plusieurs coups que l'on frappait à sa porte.

—Qui va là? demanda-t-il.

—Votre humble valet, répondit la voix glapissante de Sournois.

—Que me veux-tu, marouffle?

—Vous remettre un message très-pressé que vous envoie M. le Gouverneur.

—C'était, pardieu! bien la peine de m'éveiller si tôt!

Et, tout en passant sa robe de chambre, Bigot gronda comme un dogue à qui l'on arrache un os.

Puis, il alla ouvrir et prit, en grommelant, des mains du porteur, une lettre scellée aux armes du marquis de Vaudreuil.

Tandis qu'il en rompait le cachet et la parcourait à la hâte, Sournois entra dans la chambre de son maître.

"Monsieur l'Intendant," écrivait le gouverneur, "nous venons d'apprendre par un courrier spécial que la flotte anglaise a fait hier son apparition à l'île aux Coudres. (1)

"Comme l'ennemi sera devant Québec dans un jour ou deux, nous avons un grand besoin de vous. Venez vite.

"Votre tout dévoué,

"VAUDREUIL."

—Non! mais il faut que tous les diables d'enfer soient acharnés contre moi! cria Bigot qui froissa la lettre avec rage et la jeta dans un coin de la chambre. Manquer une partie de chasse qui me promettait des émotions; et par une si belle journée! ajouta-t-il en lançant un regard sombre au brillant soleil dont les rayons, répercutés par l'eau limpide contenue dans le bassin d'un lave-mains d'acajou, dansaient follement sur la muraille.

Sa colère avait besoin de se détourner contre quelqu'un. Sournois étant à sa portée, ce fut sur lui qu'elle tomba.

—Et toi, double brute! continua l'intendant sur un ton de plus en plus élevé, tu m'as fait hier de belle besogne!

—Comment donc, monsieur? répondit Sournois, qui tâcha de se faire le plus rampant possible, afin que l'orage, qu'il sentait venir, glissât sur sa souple échine.

Mais il était écrit qu'il ne pourrait point l'éviter.

—Comment! comment! s'écria Bigot qui, rouge de fureur, se rapprocha de Sournois. Tu étais donc gris, ivrogne, puisque tu n'as point songé à refermer les grilles de la chambre, ainsi que je t'ai dit de le faire chaque fois que...

—Pardon...., monsieur l'intendant, interrompit Sournois; je n'avais rien pris.... de l'après-midi...., n'en déplaise à monsieur...., Ce n'est qu'un oubli assez pardonnable...., puisqu'il n'y a que Mme Péan qui soit venue depuis un assez long temps.... Voilà pourquoi je ne pensais plus.... à ces damnées grilles qui étaient restées ouvertes...., car avec madame...., monsieur sait bien qu'il n'en est pas besoin.

—Tiens! insolent! imbécile! s'écria Bigot qui, de sa main fermée, frappa le valet en plein visage.

Le coup porta sur le nez bourgeonné de Sournois, dont la trogne se couvrit soudain de sang.

C'était la première fois que l'intendant s'emportait ainsi contre son valet de chambre.

Aussi était-il, ce matin-là, d'une humeur massacrante. Repoussé la veille, et sans gloire aucune, dans sa tentative amoureuse, privé du plaisir de sa partie de chasse, dame! il y avait bien là matière à exaspérer même un homme moins habitué que le fastueux Bigot à tout voir se plier à ses caprices.

Sournois, étourdi, aveuglé, s'appuya sur le mur; puis revenant un peu à soi, tâcha d'étancher le sang qui coulait à flots de son vilain mufle.

—Va te laver, lui dit le maître d'un ton radouci. Ensuite, tu éveilleras ces messieurs pour leur dire qu'il nous faut repartir immédiatement. Tiens, ajouta-t-il en lui jetant quelques louis d'or qui se trouvaient sur sa table de nuit, voici des compresses qui guériront ta blessure. Fais vite et reviens m'aider à m'habiller.

Mais Sournois, qui aurait vendu mille fois son âme pour autant de pièces d'or, ne prit point celles que lui tendait son maître; et il sortit sans dire un mot, mais avec la rage au cœur.

—Tiens! se dit Bigot, maître Sournois serait-il susceptible! Les prétentions qu'affichent maintenant en France messieurs de la petite bourgeoisie, vont-elles gagner aussi jusqu'à nos valets? Ah! parbleu! je ne m'attendais pas à celle-là!

A peine Sournois eut-il refermé la porte, qu'il menaça du poing celui qu'il y avait à l'intérieur.

—Ah! c'est ainsi, monsieur l'intendant, que vous récompensez quinze ans de services! grogna-t-il en branlant sa laide tête, rendue plus repoussante encore par le sang qui la maculait. Bien que je ne sois qu'un serviteur, monsieur Bigot, je vous apprendrai bientôt que ce n'est pas un titre à m'honorer de vos soufflets! Je me vengerai, oui, foi de Sournois, et avant longtemps!

(1) "Le gros de la flotte anglaise arriva à l'île aux "Coudres le vingt-trois juin; plusieurs des officiers "y débarquèrent, et quelques-uns s'étant éloignés "pour faire la chasse, trois d'entre eux furent sur- "pris par le sieur Desrivières, qui, à la tête de quel- "ques milices et sauvages abénaquis, s'y était "mis en embuscade." M. FERLAND, II vol. p. 572.

Une heure plus tard, Bigot et ses amis étaient réunis devant le château.

Le soleil du matin dardait ses flèches d'or à travers les feuilles des arbres qui ombrageaient la pelouse ; et la rosée, rendue étincelante par les feux du jour, émaillait l'herbe et les fleurs du parterre comme d'une myriade de diamants : tandis que les oiseaux agaçaient les échos du bois voisin, ou répondaient au rire strident des écureuils qui se jouaient dans les ramures.

—Par Nemrod et St. Hubert! ces deux immortels chasseurs, pensa Deschenaux à haute voix, quel dommage de perdre une aussi belle journée!

Bigot qui l'entendit :

—Rappelez-vous, mon cher Deschenaux, dit-il, les instructions que je vous a données à tous hier soir. A partir d'aujourd'hui, nous devons être des plus empressés à montrer notre dévouement au service de notre bon roi que Dieu protége.... ainsi que Mme de Pompadour.

—Ainsi soit-il, répliqua le goguenard Deschenaux.

L'intendant allait donner le signal du départ, et déjà même il rendait la main à son cheval, quand il avisa son valet de chambre qui se préparait à le suivre.

—Ici, Sournois, dit-il.

Le valet s'approcha.

—J'ai oublié de te dire qu'il faut que tu restes au château. La petite ne saurait se passer de manger, et il n'y a que toi qui puisses lui porter ses repas dans la tour. Demain, dans l'après-midi, si je suis retenu là-bas, tu viendras me donner de ses nouvelles. Allons, messieurs, en route!

Et faisant tourner sa monture, dont il piqua les nobles flancs avec la molette de ses éperons, il la lança au grand trot entre les arbres de l'avenue.

Les autres suivirent à la file.

Sournois le regarda partir, et lorsque le son des derniers pas de la cavalcade se fut éteint dans les méandres du bois, un hideux sourire découvrit les dents jaunes du valet qui laissèrent siffler ces mots :

—A demain, monsieur l'intendant!

CHAPITRE IV.

RAOUL.

Le lendemain, vers les huit heures du soir, deux cavaliers cheminaient au pas sur la route poudreuse de Charlesbourg.

Ils tournaient le dos à la ville, allaient doucement et se tenaient assez près l'un de l'autre pour causer à voix basse.

Leur conversation paraissait animée.

Elle devait avoir pour objet quelque chose de bien important, car tous deux lançaient, de temps à autre, des regards scrutateurs sur les bords du chemin qu'ils suivaient.

L'un d'eux poussait même la prudence jusqu'à se retourner quelquefois pour jeter un rapide coup d'œil en arrière.

C'était le plus jeune, comme aussi le plus distingué des deux cavaliers.

Il avait vingt ans. Sa taille était au-dessus de la moyenne, et laissait deviner des formes admirables de grâce et de force, sous la coupe élégante de son justaucorps.

A l'aisance avec laquelle il maniait son cheval, à la distinction qu'il mettait, à son insu, dans sa pause et ses mouvements, on reconnaissait en lui le gentilhomme brisé aux exercices du corps aussi bien qu'aux exigences des salons.

Il était blond. Son nez légèrement aquilin s'harmoniait parfaitement avec une bouche ferme et bien découpée.

Au besoin, ses yeux bleus, lorsque la passion les venait animer, savaient lancer des éclairs. Quant à son front, si la tête n'eût été couverte du tricorne classique de l'époque, il aurait apparu intelligent et noble.

Le teint frais de la jeunesse et de la santé colorait modérément ses joues, qui étaient pleines sans être grasses.

Sa main, assez délicate pour un homme, ne serait pourtant pas entrée, sans effraction, dans les gants d'une marquise.

En un mot, bien que Raoul de Beaulac, dont nous venons d'esquisser le portrait, n'eût pas la figure d'un Adonis, il n'en était pas moins ce qu'on est convenu d'appeler un joli garçon.

Quand je dirai qu'il était vigoureux et fort, on me croira sans peine, vu qu'il ne ressemblait guère à ces héros de roman, grêles et pâles, et que l'on est tout surpris de voir, à un moment donné, secouer les colonnes d'un temple avec leurs mains de petites maîtresses, ou enlever sur leurs épaules rachitiques de nouvelles portes de Gaza.

Raoul avait, au plus haut point, l'amour des grandes actions. Rien qu'à le voir battre à l'aise, sous sa large poitrine, on pressentait la générosité de son cœur.

C'était le vrai type de ces nobles gentilshommes canadiens qui, pendant deux siècles, arrosèrent de leur sang l'immense territoire de la Nouvelle-France, depuis les glaces de la Baie-d'Hudson jusqu'aux marais de la Louisiane, et qui allaient, semant partout l'héroïsme avec le même désintéressement que les preux du temps de Bayard, ce chevalier sans peur et sans reproche.

Raoul de Beaulac avait fait ses premières armes dans la milice active, à la prise de Chouaguen (Oswego), en dix-sept cent cinquante-six, et avait conquis ses premiers grades dans la glorieuse campagne de mil sept cent cinquante-huit, immortalisée dans nos annales par la victoire de Carillon.

Au moment où nous le présentons au lecteur, il était lieutenant d'un corps de cavalerie que l'on venait d'organiser à Québec. (1)

Quoique le compagnon de Raoul fût, aussi bien que lui, maître de sa monture, sa façon négligée de se tenir en selle, son dos quelque peu voûté, ses manières gauches et ses habits d'étoffe du pays, laissaient voir de suite la dis-

---

(1) "On forma aussi un corps de cavalerie, et le S. "de la Roche-Beaucourt, aide-de-camp de M. de "Montcalm, et capitaine de cavalerie, en fut fait "commandant." Mémoires sur les affaires du Canada, p. 139.

tance qui séparait la position sociale de chacun d'eux.

C'était l'homme du peuple à côté du gentilhomme.

Il était d'assez petite taille; mais ses robustes épaules et ses bras musculeux savaient déployer au besoin la quantité surprenante de force et de vigueur que la nature avait su faire entrer dans ce corps trapu.

Tous les traits de sa figure placide, ses lèvres épaisses, ses larges narines, ses yeux gris et doux, indiquaient la franchise et la bonhomie.

A cet homme, doué d'un cœur généreux, il ne manquait pourtant que le vernis donné par la naissance et l'éducation, pour en faire l'égal du gentilhomme qu'il accompagnait.

Car Jean Lavigueur, dans le cours de sa vie aventureuse à travers les immenses forêts canadiennes, avait plus d'une fois donné des preuves de grandeur d'âme dans ses relations avec les sauvages, amis ou ennemis, au milieu desquels s'était écoulé sa jeunesse.

Et, si l'on s'en souvient, c'était lui qui, quatre ans auparavant, avait ramassé la petite Berthe mourante sur le seuil de l'intendance.

Pendant un an, Lavigueur traita l'orpheline comme si elle eût été sa propre enfant. Le pauvre ouvrier, qui avait laissé depuis quelques années le fusil du coureur des bois pour la hache du charpentier, ne songea pas une seule fois à se plaindre du surcroît de dépense que la nouvelle venue occasionnait dans le modeste intérieur.

Au contraire, il s'était tellement attaché à l'orpheline, que lorsqu'une parente éloignée de la famille de Rochebrune était venue réclamer Berthe au bout d'un an, le cœur de ce brave homme avait saigné de même que s'il lui eût fallu se séparer de sa propre fille.

Cette parente de Berthe était une demoiselle âgée, cousine de M. de Rochebrune. Elle avait demeuré longtemps à Montréal et s'était décidée de venir rester à Québec, après la mort du vieil officier.

A la suite d'assez longues recherches, Mlle de Longpré avait fini par retrouver Berthe. Alors, celle-ci avait dû laisser, à son grand chagrin d'abord, la maison du charpentier de Saint-Roch, pour retourner vivre à la haute-ville avec sa vieille parente qui jouissait d'une petite fortune.

Mais la jeune fille n'oublia jamais ceux qui l'avaient accueillie dans sa détresse, et elle allait souvent chez le brave homme et sa femme, qui méritaient bien cette reconnaissance.

Lavigueur servait sous les ordres de Raoul, dans l'escadron de cavalerie commandé par M. de la Roche-Beaucourt. C'était sa réputation de cavalier consommé qui l'avait appelé à faire partie de ce corps privilégié; renommée bien méritée, du reste, pour un homme qui se faisait autrefois un jeu de dompter les plus fougueux chevaux sauvages des prairies de l'ouest.

Pour peu qu'on veuille bien prêter l'oreille à leur conversation, l'on saura bientôt quel intérêt commun rapprochait ces deux hommes de conditions si différentes.

—Dis-moi donc un peu, Jean, demanda Raoul de Beaulac à son compagnon de route, comment tu t'y es pris pour te renseigner sur *son* sort?

—C'est simple comme bonjour, mon lieutenant. Vous vous rappelez que vous vîntes chez nous avant-hier, à dix heures du soir, me demander si je n'avais pas vu cette chère demoiselle Berthe, que j'aime comme l'enfant de mon sang.

—Oui, Mlle de Longpré, dont la demeure avoisine la mienne, était entrée toute bouleversée chez moi à neuf heures. Elle fondait en larmes en me disant que Mlle de Rochebrune n'était pas encore de retour de l'Hôpital-Général, où une cousine maternelle de Mlle de Longpré, religieuse dans cette communauté, lui fait la classe toutes les après-midi, afin de compléter son éducation. Jamais Berthe n'était revenue après sept heures du soir. Ce qui la rendait plus inquiète encore, c'étaient les fréquentes allées et venues du grand nombre de soldats qui, depuis quelques jours, affluent à la capitale.

" Cette nouvelle m'ayant moi-même rempli d'inquiétude, je descendis en toute hâte à l'Hôpital-Général. On m'y apprit que Berthe avait bien été quelque peu retardée ce soir-là par je ne sais plus quelle cérémonie religieuse, mais qu'elle n'en avait pas moins quitté le couvent depuis une heure.—Parbleu! me dis-je, pour trouver un prétexte qui calmât mon inquiétude croissante, elle sera arrêtée chez ce brave Jean Lavigueur, comme il lui arrive souvent de le faire. Et je courus chez toi. Vous ne l'aviez pas vue.

—Non, excepté un instant le matin, mon lieutenant. Cela vous mit tellement hors de vous-même, que je me sentis aussi un moment tout abasourdi. Mais comme pleurer est la seule affaire des femmes, et que les hommes doivent se remuer au lieu de perdre un précieux temps à s'essuyer les yeux et à tomber en syncope, je tâchai de vous ramener le courage au cœur en vous faisant agir. Et je vous suggérai l'idée de vous mettre immédiatement en recherche avec moi.

—Ce que nous fîmes sans aucun résultat.

—De même que durant toute la journée du lendemain, c'est vrai, mon lieutenant. Mais hier soir, quand je rentrai chez nous, fatigué, découragé, ma femme m'interpella de la sorte:

—" Dis donc, Jean, dit-elle, puisque la demoiselle ne s'est pas arrêtée chez nous comme de coutume, c'est donc d'ici à l'Hôpital des bonnes sœurs qu'elle s'est perdue. Car, vois-tu, mon homme, si quelqu'un a enlevé cette chère demoiselle, ç'a dû être dans le clos désert qui sépare le faubourg Saint-Roch de l'Hôpital-Général. Le plus grand gueusard d'homme n'aurait pas pu l'emmener en plein faubourg sans que nos gens de Saint-Roch s'en fussent aperçu à cette heure-là.

—" Ah çà! qu'est-ce que tu me chantes donc là? que je lui répondis. Crois-tu que je n'ai pas pensé à cela avant toi? Toute la sainte journée nous avons fouillé, de fond en comble, M. Raoul et moi, l'endroit que tu mentionnes.

—" Ecoute-donc, bourru, qu'elle me répliqua. Savais-tu que M. l'intendant—un grand

abatteur de bois (1) qu'il fait celui-là et qui n'aime bien que trop les créatures—savais-tu qu'il a passé par ici, avant-hier soir, vers huit heures? Les voisines m'ont dit—pour moi, j'étais occupée dans le temps à laver mon plancher—qu'il s'en allait du côté du bac des sœurs avec toute sa clique d'amis. Probablement qu'ils allaient faire ripaille au Château-Bigot, où il doit tout de même se passer de belles choses.

—" Attends un peu, femme, que je lui retorquai; je savais tout cela, mais tu viens de me donner une fameuse idée avec ton bac des sœurs." Et sans dire un seul mot de plus, je pris mon chapeau et courus à toutes jambes chez le passeur.

" La vieille Josephte était seule. Elle me dit que son bonhomme était allé veiller un de ses défunts cousins qui vient de mourir, et qu'il ne serait de retour que le lendemain matin, en parlant d'aujourd'hui.

" Je revins chez nous le cœur dans l'eau et tout noyé dans la peine. J'enrageais d'avoir à attendre toute la nuit et la matinée du lendemain. Car il me fallait laisser arriver le midi suivant pour mettre à bonne fin le projet qui me trottait par la boule.

" Enfin la nuit s'écoula, puis la matinée, et sur les midi-et-demi, je me dirigeai vers la maison du passeur Pierre.

" Comme je m'y attendais, il dormait son somme de l'après-dîner. Je m'approchai de Josephte, qui lavait sa vaisselle dans sa cuisine, et avant qu'elle eût pu jeter un ouac, je lui lançai le grappin sur la nuque. Puis, dans un vire-main je la couchai baillonnée et garrottée sur un lit.

" Après quoi, tombant sur le dormeur que j'empoignai à la gorge, je le sommai, le couteau sur le cœur, de me dire ce qu'était devenue la demoiselle que nous cherchions.

" Le père Pierre voulut d'abord faire des façons; mais quand il sentit que la pointe effilée de mon ancien couteau de chasse commençait à lui couper la peau après avoir percé la chemise, il ne mit pas de temps à me dire tout ce qu'il connaissait; à savoir, qu'il a traversé, avant-hier au soir, cette ganache de Sournois sur son bac, avec une femme couverte d'un manteau et qui paraissait évanouie en travers du cheval du valet.

" Il me supplia, en tremblant, de ne jamais dire à personne de qui je tenais les renseignements qu'il me donnait.

" Voyant que je n'en pouvais pas tirer autre chose, je lui jetai la bourse pleine d'or que vous m'avez passée pour faciliter les recherches, et je courus vous faire part de ma découverte. Mais je n'ai pu vous trouver cette après-midi que sur les cinq heures."

—Oui, j'étais malheureusement de service. N'importe. Par l'entremise de notre commandant qui est aide-de-camp de M. de Montcalm, lequel n'aime pas beaucoup Bigot, j'ai obtenu un congé d'une nuit et d'une journée pour toi et pour moi. Maintenant, piquons des deux afin d'arriver plus vite à Beaumanoir, où nous mettrons tout à feu et à sang si l'on ne m'y rend pas ma fiancée qui s'y doit certainement trouver.

Mais avant de lancer son cheval au galop, Raoul jeta un dernier coup d'œil en arrière.

—Vois donc! s'écria-t-il en saisissant la bride du cheval de Lavigueur. Et lui-même arrêta le sien.

Les deux cavaliers n'étaient plus qu'à quelques arpents de l'église de Charlesbourg, et se trouvaient presque au sommet de la montée qui y conduit.

Ils dominaient donc la vallée de la rivière Saint-Charles et pouvaient voir à une certaine distance sur le chemin qui allait en serpentant jusqu'à la ville.

Le disque argenté de la pleine lune se levait en arrière des falaises de la Pointe-Lévi et laissait tomber de l'horison une lumière pâle, mais propice à l'examen de Raoul et de son compagnon.

Ils purent voir en effet à un demi-mille en arrière un carrosse traîné par deux chevaux et qui approchait rapidement.

—Au galop! dit Raoul d'une voix brève. Il faut que nous soyons dans l'avenue du château dix minutes avant Bigot.

Les chevaux bondirent sous la piqûre ardente des éperons et partirent comme un trait.

Quelques instants plus tard, les nobles coursiers haletaient sous le frais ombrage des arbres de la longue avenue de Beaumanoir.

—Halte ici! dit Raoul. Nous sommes maintenant assez éloignés du *chemin du roi* et encore assez loin du château pour qu'on ne puisse nous entendre. Faisons entrer dans le bois nos chevaux que nous attacherons à quelques pas de la route. Vite! il n'y a pas un seul moment à perdre.

Raoul et Jean quittèrent la route et bientôt après ils revinrent seuls.

—Bon! dit Raoul. Le chemin est libre de la sorte, et Bigot ne saurait nous voir d'avance et s'esquiver.

—Pardon, mon lieutenant, mais qui vous dit que c'est bien l'intendant qu'il y a dans la voiture?

—Qui diable veux-tu que ce soit? Y a-t-il un seul des habitants de Charlesbourg, y compris le notaire et le curé, qui gardent carrosse? (1) Ce ne peut donc être que l'indendant qui vienne dans cette voiture du côté de Beaumanoir.

—Tonnerre de Dieu! mon lieutenant, vous avez raison!

—Ecoute. Tu vas te tenir à gauche du chemin et te poster derrière un arbre. Quand tu verras arriver le carrosse, saute au nez des chevaux et arrête-les. Moi, je me tiendrai à droite, du côté de la portière. Je me charge

---

(1) Voir Tallemant des Réaux.

(1) Il n'y a pas plus de trente ans encore qu'un carrosse était chose très-rare dans nos campagnes. Depuis, le goût du luxe a gagné jusqu'à nos *habitants* et le moindre cultivateur étale maintenant avec orgueil *sa wagin* et son harnais américain. La calèche antique, aux oreilles monstrueuses, a presque totalement disparu de nos paroisses, et si, par hasard, l'on en aperçoit quelqu'une, le dimanche, à la porte d'une église de village, ce vénérable véhicule vous fait l'effet de se glisser honteusement entre les brillantes et légères voitures à quatre roues de notre époque.

du cocher. Quant à monsieur Bigot, ajouta-t-il froidement, et de la main gauche il arma l'un de ses pistolets d'arçons qu'il avait enlevés des fontes de sa selle, il faudra bien qu'il me réponde! Attention!....j'entends le roulement de la voiture qui s'engage dans l'avenue!

En effet, le bruit des roues écrasant les branches qui bordaient la route, firent rentrer dans l'ombre les deux acteurs de ce sombre drame.

Le cœur de Raoul battit à rompre sa poitrine.

Mais cette émotion ne dura qu'un moment.

Les pas des chevaux devinrent de plus en plus distincts, et bientôt le carrosse fut en vue.

—Une! deux! trois! dit Raoul.

Les deux hommes prirent leur élan.

Les chevaux se cabrèrent, arrêtés par une main puissante, tandis que Raoul s'élançant d'un seul bond sur le siége, frappa le cocher en pleine poitrine du pommeau de son épée.

Le conducteur tomba par terre comme une masse de plomb, et se mit à râler en se tenant les côtes à deux mains.

—S'il fait mine de bouger, casse-lui la tête d'un coup de pistolet! cria Raoul à Jean.

Puis, sautant à bas du siége, il courut en arrière de la voiture pour s'y débarrasser du laquais.

Mais celui-ci, terrifié par cette attaque effective et soudaine, avait déjà pris ses jambes à son cou, et se sauvait dans la direction de Charlesbourg.

—Au dernier les bons, dit Raoul en se présentant à la portière qu'il ouvrit brusquement de sa main droite.

Il avait rengainé son épée; mais sa gauche serrait toujours la crosse du pistolet dont il dirigea la gueule vers la personne assise à l'intérieur de la voiture.

—Le chevalier Raoul de Beaulac présente ses hommages à M. l'intendant Bigot, dit-il d'une voix railleuse et colère.

Mais à peine eut-il jeté un regard au dedans du carrosse, qu'il laissa tomber son arme à terre.

Et, tout troublé par l'apparition qui s'offrait à ses yeux ébahis, il ôta gauchement son chapeau.

CHAPITRE V.

PERFIDIE.

Selon l'ordre qu'il avait reçu, Sournois était venu, dans l'après-midi de cette même journée, donner à l'intendant des nouvelles de Mlle de Rochebrune.

Le valet avait eu le temps de se remettre; et lorsqu'il se présenta devant Bigot, au palais de l'intendant, ce fut avec cet air rampant qui lui était habituel qu'il aborda son maître.

—Hé bien! Sournois, dit Bigot, comment va ton nez? Il me produit l'effet d'être plus rubicond que de coutume. Garderait-il donc encore des marques de ma mauvaise humeur d'hier matin?

—Oh non! monsieur l'intendant; d'ailleurs ce n'est point la peine d'en parler, répondit le valet, qui, en blémissant, car sa face violacée ne savait plus rougir, porta machinalement la main à cette intéressante partie de sa figure.

Bigot soupçonna fortement son valet de chambre d'avoir mis à profit les deux jours de liberté qu'il avait eus pour visiter à son aise le cellier de Beaumanoir.

A vrai dire, ce jugement du maître était loin d'avoir rien de téméraire.

Afin, sans doute, d'avaler plus facilement la honte qu'il avait subie, Sournois avait depuis la veille absorbé une énorme quantité de vins de toute espèce. Sauterne, Bordeau, Xérès, Rancio, Champagne et eaux-de-vie, il avait fait chanter les vins des meilleurs crûs sur tous les tons de la gamme du glouglou, en s'accompagnant des doigts sur le col poussiéreux des bouteilles.

Car Sournois dédaignait de perdre son temps à remplir un verre, et buvait ordinairement le goulot sur les lèvres.

—Comme cela, disait-il en s'essuyant la bouche du revers de sa manche, on ne perdait rien de ce divin arôme qui n'avait pas même un prétexte pour s'éventer.

Bigot, qui avait intérêt à lui faire oublier sa brutalité de la veille, ne fit aucune allusion à l'ivrognerie de son domestique; mais changeant le sujet de la conversation:

—Et comment se porte

Ma belle

Rebelle?

réprit-il en chantonnant.

—Euh! comme ça, monsieur l'intendant.

—Qu'entends-tu dire?

—Que la petite a l'air bien désolée.

—Elle s'ennuie de moi, sans doute; j'irai la consoler, dit Bigot d'un air suffisant sous lequel perçait une certaine inquiétude qui n'échappa point à l'œil clairvoyant de Sournois.

—A vous dire vrai, monsieur l'intendant, je ne crois pas que votre retour la comble de joie. Car elle m'a parue bien heureuse quand je lui ai annoncé votre départ subit.

—Innocent! pourquoi lui dire cela?

—Dame! monsieur ne me l'avait pas défendu.

—C'est vrai! Allons! je vois qu'il me va falloir démasquer toutes mes batteries pour vaincre son obstination. Que le diable m'emporte si la fillette ne se rend pas avant deux jours!

—Oh! oh! pensa Sournois, il parle de vaincre! donc, il a été repoussé l'autre jour. Décidément, je vais pouvoir me venger de ce coup de poing dont le poids m'est resté... sur le nez.

—Tu lui as porté régulièrement ses repas, Sournois?

—Certainement, monsieur.

—Mange-t-elle?

—Oui, mais si peu que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler.

—Hum! et dire que je ne puis pas encore laisser la ville aujourd'hui! Enfin, il faut en prendre son parti; mais demain j'irai à Beaumanoir, coûte que coûte. Quant à toi, tu vas y retourner après m'avoir coiffé, toutefois; car il n'y a que toi qui saches le faire à mon goût.

Quand Sournois eut fini de remplir son office de coiffeur, cinq heures venaient de sonner.

—Maintenant, lui dit Bigot, tu vas regagner Beaumanoir et m'y attendre jusqu'à demain soir. Mais auparavant, rends-toi à la haute-ville chez Mme Péan, et, après lui avoir présenté mes compliments affectueux, dis-lui que je ne pourrai me trouver chez elle aujourd'hui que sur les neuf heures du soir, vu que je serai des plus affairés jusque-là.

—Que vous avez d'esprit, cher monsieur! pensa Sournois, d'aller ainsi de vous-même au devant de mon plus vif désir en m'envoyant au seul endroit où je tienne à aller.

Dix minutes plus tard, Sournois frappait à à la porte de Mme Péan, sur la rue Saint-Louis. (1)

Une charmante soubrette vint ouvrir.

Comme il était toujours porteur des messages de l'intendant, le valet fut admis sans difficulté en présence de la maîtresse du logis.

On fit entrer Sournois dans un merveilleux boudoir, où tables, étagères, causeuses, du plus ravissant travail de Boule, s'étalaient sur un épais tapis de Perse.

A demi couchée sur un canapé, la belle madame Péan lisait le fameux roman de l'abbé Prévost, *Manon Lescaut*.

Un peu fatiguée de la soirée précédente, où l'on avait joué chez elle fort avant dans la nuit, la jeune femme ne s'était levée qu'à deux heures de l'après-midi. Et comme elle ne s'était pas sentie tout à fait bien, elle n'avait fait que passer un peignoir à dentelle pour se jeter sur le canapé du boudoir.

Ses longs cheveux noirs ruisselaient dans un superbe désordre sur ses épaules dont la blancheur rosée resplendissait sous l'élégante échancrure du peignoir, et ses yeux bleus parcouraient d'un regard languissant le livre que tenaient ses doigts effilés.

Son pied droit, chaussé d'une charmante mule de satin aurore, s'appuyait sur le dos d'un petit chien à poil blanc et frisé qui dormait sur un carreau de velours; tandis que la jambe gauche, gracieusement repliée sur elle-même, laissait deviner ses admirables contours sous la légère étoffe de la robe diaphane.

—Diable! se dit Sournois, dont la laideur contrastait étrangement avec cette exquise beauté, il faut que le maître soit bien dégoûté pour être infidèle à un aussi beau brin de femme! Ah! Sournois, mon ami, que n'êtes-vous né Bigot pour passer votre vie à genoux devant cette adorable créature!

Sournois ne manquait pas d'esprit.

Puis, élevant la voix:

—Madame, dit-il, et il inclina sa disgracieuse personne, M. l'intendant vous fait présenter ses compliments et m'a chargé de vous dire qu'il ne pourra pas venir ce soir avant neuf heures.

(1) Au dire de M. James Lemoine, Mme Péan demeurait dans la rue Saint-Louis, au lieu où s'élève aujourd'hui la caserne des officiers. La tradition nous dit que la maison qu'elle habitait lui avait été donnée par Bigot.

C'est à peine si la belle Angélique Péan (1) avait daigné quitter des yeux son livre pour écouter le valet.

Mais quand Sournois eut cessé de parler, elle fit une petite moue et dit avec humeur, quoique sans se déranger:

—M. l'intendant est donc bien affairé ces jours-ci?

—Oui, joliment, madame!

Sournois avait su donner un accent tellement singulier à sa réponse, que la jeune femme ne put s'empêcher de tourner la tête, et regardant le valet de ce petit air dédaigneux qu'une dame croit devoir prendre avec son domestique:

—Qu'est-ce à dire?

—Que mon maître est, de ce temps-ci, plus occupé que madame ne le voudrait peut-être.

—Or çà, mon ami, vous oubliez avec qui vous êtes; et vous vous permettez, je crois, de badiner avec moi.

—Pardon, madame. Les préoccupations de mon maître, au contraire, sont choses tellement graves, qu'il faut en parler très-sérieusement, surtout devant vous.

—Comment, devant moi? Expliquez-vous plus clairement, ou sortez!

—C'est que voyez-vous, madame, fit Sournois en se frottant le nez, les choses désagréables à entendre sont toujours difficiles à dire.

—Je suis folle de m'amuser à écouter cet homme, murmura la dame; il aura trop bu, selon son habitude. J'aurais dû y songer plus tôt.

Et jetant sur le valet un regard empreint de cette crainte instinctive que les femmes ressentent à la vue d'un homme ivre, elle se mit sur son séant pour tirer le cordon d'une sonnette et appeler quelqu'un.

Mais Sournois avait lu cette pensée dans ses yeux.

—Excusez-moi, madame, dit-il de sa voix la plus douce; vous me croyez gris, n'est-ce pas? Eh bien! écoutez-moi seulement deux minutes et vous vous convaincrez du contraire. Permettez-moi toutefois de vous faire une question. N'avez-vous rien remarqué d'étrange dans la conduite de M. l'intendant, depuis son retour de Beaumanoir, c'est-à-dire depuis hier matin?

—Eh bien! en supposant que cela fût?

—Si cela n'était pas, madame, M. Bigot serait encore plus hypocrite que je ne le croyais.

—Hein!

—Car il vous trompe, madame.

—Il me trompe!

(1) J'ai sous les yeux une copie de l'acte de mariage, tirée des registres de N. D. de Québec, de "Michel-Jean-Hugues Péan, Ecr., Sr. de Saint-Michel, "officier des troupes du détachement de la marine "entretenu en ce pays et aide-major de Québec, fils "de Hugues-Jacques Péan, Ecr., Seigneur de Livaudière, chevalier de l'ordre royal et militaire de "Saint-Louis, etc.,...d'une part, et Dlle Angélique "Renaud d'Avenne, fille de feu Marie-Nicolas Renaud d'Avenne, vivant, Ecr., Sr. de Meloise, seigneur de Neuville, etc...."

M. Péan et Mlle des Meloizes furent mariés à Québec, le trois janvier mil sept cent quarante-six, par Monseigneur du Breil de Pontbriand.

—On est parfaitement disposé à le faire, ce qui revient au même.

La figure de Mme Péan prit une telle expression d'incrédulité dédaigneuse, que l'astucieux valet comprit qu'il était temps de frapper le grand coup.

Aussi commença-t-il, sans autre préambule, à raconter l'enlèvement de Mlle de Rochebrune, la part qu'il y avait prise et les brusqueries du maître à son égard.

A mesure que Sournois avançait dans son récit, la pauvre femme s'était mise à pâlir de telle sorte que le sang avait fini par fuir complètement son visage pour affluer au cœur. Elle devint aussi blanche qu'une statue d'albâtre.

Il avait à peine fini que se dressant soudain sur ses pieds:

—Ah! c'est infâme! s'écria-t-elle.

Depuis le commencement de sa liaison avec l'intendant, ce qui remontait déjà à plusieurs années, Bigot s'était montré si attentif auprès d'elle, que jamais la jeune femme ne l'avait un seul instant soupçonné de lui être infidèle.

Dieu sait pourtant, s'il en faut croire la tradition, que M. Bigot avait bien, en fait d'amour, toutes les idées larges de son siècle, et qu'il dut plus d'une fois, l'occasion aidant, se délasser ailleurs d'un attachement aussi prolongé.

Mais Mme Péan n'en avait su rien, vu que les personnes de sa petite cour avaient le plus grand intérêt à ce que la bonne entente subsistât le plus longtemps possible entre le puissant intendant et leur amie, la femme de l'aide-major.

Aussi, la nouvelle imprévue qu'apportait Sournois la frappa-t-elle comme un coup de foudre.

Ce n'est pas que son amour pour Bigot fût encore aussi vif que dans les commencements. Bien au contraire; et s'il nous est trop pénible de penser qu'elle avait tout d'abord cédé plutôt à la passion véritable qu'à l'idée d'une spéculation sordide, nous devons aussi constater que son amour, émoussé peu à peu par le temps, avait fini par ne régner qu'à demi dans son cœur, dont l'intérêt et le sentiment se disputaient maintenant la possession.

Cependant, la douleur que ressentit ce reste de passion, jointe à la prévision de perdre à tout jamais, avec les bonnes grâces de l'intendant, ses libéralités splendides, lui arracha un cri de lionne blessée.

Sournois [illegible] effrayé de l'effet terrifiant produit par son indiscrétion, qu'il comprit qu'il [illegible] maintenant rassurer la pauvre femme.

—De grâce! madame, calmez-vous, s'écria-t-il. Le mal n'est pas aussi grave que vous croyez, puisqu'il est encore réparable.

Puis il lui fit part de la conversation qu'il avait eue avec son maître, durant l'après-midi même, et de la conviction qu'il en avait acquise que Bigot n'avait pas été heureux dans son entreprise galante auprès de sa jeune captive.

—Ah! ce n'en est pas moins indigne de vouloir me trahir ainsi!

Elle fondit en larmes.

Sournois, ne sachant quelle contenance garder devant l'effusion de cette douleur, eut recours à son expédient ordinaire dans les circonstances embarrassantes et se mit à frotter doucement son nez avec la seconde jointure de l'index.

Soulagée par ses pleurs, Mme Péan revint bientôt à elle.

D'une main que la colère, autant que l'émotion, rendait tremblante, elle essuya les larmes qui voilaient ses beaux yeux, et releva la tête.

—Ne m'avez-vous pas dit, Sournois, que vous retournez à Beaumanoir?

—Oui, madame.

—Quand y serez-vous ce soir?

—Il est maintenant........ près de six heures. Avant que je me sois préparé et mis en route, il en sera bien six-et-demie. De sorte que je n'arriverai guère au château avant huit heures.

—Bien! A présent, écoutez-moi. Consentez-vous à me servir en cette affaire?

—Oh! que oui! madame. Et, non-seulement dans ce cas-ci, mais toujours et partout, j'exécuterai les ordres que vous voudrez bien me donner.

—C'est bon! je saurai vous en récompenser. D'ailleurs, c'est le seul parti qui vous reste à prendre après les dangereuses confidences que vous venez de me faire. Sur un seul mot à votre maître, je vous perdrais à tout jamais.

—Je le savais pardieu bien!—Excusez ce juron, madame; .... vieille habitude!—Aussi avais-je l'intention de vous offrir mes services.

—Alors, rendez-vous de suite à Beaumanoir et attendez-y mes ordres. Peut-être même m'y verrez-vous ce soir. Dans tous les cas, rapportez-vous-en à ma discrétion pour détourner de vous les soupçons de M. Bigot. Ah! attendez un instant.

Mme Péan sonna et sa fille de chambre apparut.

—Lisette, lui dit sa maîtresse, apporte-moi donc ma bourse que j'ai dû laisser, en me couchant, sur le pied de mon miroir.

L'instant d'après revint la soubrette avec une de ces longues bourses en soie que nos *porte-monnaie* ont remplacées, plus ou moins bien. Elle était toute brodée en perles, et deux anneaux d'or la fermaient par le milieu.

—Merci, Lisette, et retirez-vous.

Lorsque la servante eut refermé la porte, elle prit cinq louis d'or qu'elle offrit à Sournois en lui disant:

—Prenez cet à-compte, et tenez-vous prêt.

Le valet sortit après s'être incliné jusqu'à terre.

—Allons! Sournois, mon ami, se dit-il en regagnant l'intendance, je crois que vous venez de faire une bonne spéculation en vous avisant de servir deux maîtres à la fois. Quant à ma petite vengeance, elle va marcher son train maintenant.

Durant le quart-d'heure qui suivit le départ de Sournois, Mme Péan descendit dans les plus intimes profondeurs de la réflexion.

Assise sur le divan, la fossette de son menton perdue dans sa main droite, son joli index sur les lèvres, et fronçant de temps à autre

l'arc si léger de ses sourcils qu'il semblait avoir été créé d'un léger coup de pinceau du miniaturiste Liotard, elle rumina une de ces bonnes petites vengeances de femme, d'autant plus perfides qu'elles se cachent sous des fleurs.

Apparemment qu'elle eut bientôt trouvé ce qu'elle cherchait, car un fin sourire de méchanceté caressa ses lèvres lorsqu'elle se leva pour quitter le boudoir.

—Lisette, dit-elle en entrant dans sa chambre à coucher, va dire au cocher de tenir mes chevaux et ma voiture prêts pour sept heures, et reviens vite m'habiller. Ensuite, pour perdre moins de temps, je souperai de viandes froides.

Sept heures venaient de sonner, lorsque s'ouvrit la porte cochère du logis de M. l'aide-major Péan.

On se souvient que ce brave major était en France.

Deux chevaux traînant un lourd carrosse sortirent en faisant piaffer leurs sabots ferrés sur le pavé de la cour.

A l'intérieur de la voiture était Mme Péan qu'enveloppait une large mante.

Le carrosse venait à peine d'entrer dans la rue Saint-Louis, que le cocher arrêta ses chevaux et se penchant vers une ouverture pratiquée dans la partie supérieure de la boite :

—Madame sait-elle, par hasard, quel est le mot d'ordre à donner aux soldats qui gardent le nouveau pont de bateau jeté sur la rivière Saint-Charles ?

—Non.

—C'est dommage, parce que ça aurait raccourci le chemin, si on avait pu passer par là.

—Nous ferons comme s'il n'y avait point de pont. Le vieux passeur Pierre traversera la voiture sur le bac des Sœurs.

—C'est bien, madame.

Et le cocher fouetta ses chevaux qui partirent au grand trot.

Sur les neuf heures-et-demie, M. l'intendant Bigot, glorieux, poudré, parfumé à outrance, faisait retentir le lourd marteau de la porte de Mme Péan de ces coups fermes et sonores qui annoncent le maître ou l'habitué très-sûr d'être bien accueilli.

On ouvrit la porte.

—Madame est chez elle ? dit en entrant Bigot, qui déposa un double baiser sur les joues fraîches de la soubrette.

—Non, monsieur.

—Hein !

—Madame est sortie.

—Sortie ! !

—Oui, monsieur ; et depuis plus de deux heures.

—Mais où donc est-elle allée ?

—A Beaumanoir, monsieur.

—A Beaumanoir ! ! !

Bigot faillit tomber à la renverse.

—Que diable est-elle allée faire au château ? Elle devait pourtant bien savoir que je n'irais pas là ce soir !

—Oh ! si, monsieur, elle le savait. Mais madame a entendu dire que les Anglais sont débarqués cette après-midi à l'île d'Orléans. (1) Elle en a eu tant de peur qu'elle n'a pas voulu coucher en ville et qu'elle s'en est allée à votre château de Charlesbourg.

—Malédiction ! cria Bigot, qui descendit quatre à quatre les marches du perron. Elle va tout savoir en occupant sa chambre de la tourelle ! Oh ! sacristi ! quelle maudite idée a-t-elle eu là ! Mille millions de tonnerres ! c'est à en devenir fou !

Il courait à toutes jambes.

Arrivé à cette porte de la ville qui coupe en deux la côte du Palais, il lui fallut s'arrêter.

La porte était fermée depuis le coucher du soleil.

—On ne passe pas sans le mot d'ordre, lui dit la sentinelle en croisant son arme.

—Le mot d'ordre est Carillon ! Allons, vite !

Durant tout le temps qu'on mit à lui ouvrir, Bigot, impatienté du retard, jura comme un troupier.

A l'intendance il tomba comme une bombe.

—Vite ! vite ! qu'on me selle un cheval ! cria-t-il d'une voix à faire trembler les vitres.

Trois minutes après, il sautait en selle.

Revenant un peu sur ses pas, il descendit ensuite au grand galop la rue Saint-Nicolas, au bas de laquelle il fut arrêté par une barricade qui obstruait le passage.

On saura bientôt pourquoi.

Ce nouveau retard lui causa un autre accès de rage.

—Carillon ! pendard ! cria-t-il au factionnaire. Allons ! plus vite que ça, ou je te passe sur le ventre !

A peine avait-on décroché deux ou trois chaînes que Bigot éperonna son cheval et lui fit, d'un seul bond, franchir un amas de poutres qui s'élevaient à cinq pieds au-dessus du sol, et qu'on n'eut pas le temps de ranger.

—Enfin ! dit-il en lançant sa monture à fond de train dans la direction du pont de bateaux qui se trouvait à peu près au même endroit que notre pont Dorchester.

Mais il n'avait pas fait trente pas, qu'une double détonation qui éclata en avant et non loin de lui, fit faire un écart à son cheval.

En même temps, des cris de femmes effrayées percèrent le silence de la nuit.

CHAPITRE VI.

HEUR ET MALHEUR.

On concevra facilement quelles furent la surprise et la confusion de Raoul, lorsqu'il aperçut à l'intérieur du carrosse Mme Péan à la place de son ennemi Bigot, qu'il s'attendait d'y trouver.

—O madame ! dit-il en se découvrant avec un respect que les circonstances rendaient passablement gauche, je vous demande mille pardons !

La jeune femme, d'abord à moitié pâmée, s'était un peu remise en reconnaissant, grâce au clair de lune, qu'au lieu d'avoir affaire à

(1) En effet, "le vingt-sept juin, la flotte anglaise débarqua une partie de ses hommes vers le haut de l'Ile." M. Ferland.

des bandits ou aux Anglais, comme elle l'avait craint, elle n'avait plus en sa présence qu'un officier de bonne famille qu'elle avait quelquefois rencontré dans le monde.

On se souvient que Raoul, qui croyait s'adresser à Bigot, lui avait décliné son nom en ouvrant la portière.

—En vérité, monsieur, ce n'est pas sans motifs, répondit la dame. Et depuis quand un gentilhomme détrousse-t-il les passants?

—Vous me voyez tout confus, madame, des suites déplorables auxquelles une méprise de ma part a donné lieu.

—Une méprise! Le mot est pour le moins singulier! Et que vouliez-vous donc à M. l'intendant? Car j'ai compris que c'est à lui que vous vous adressiez. Vous avez une drôle de manière d'apostropher les gens au coin d'un bois et le pistolet au poing!

Rapide comme l'éclair, une idée lumineuse traversa le cerveau du jeune homme.

Pourquoi ne pas profiter de la situation et s'allier Mme Péan? ce qui était facile à faire en éveillant la jalousie de la coquette au sujet de l'enlèvement de Mlle de Rochebrune par Bigot.

—J'avoue, madame, répondit Raoul, que l'acte d'arrêter ainsi quelqu'un à main armée semble tout d'abord être celui d'un assassin ou d'un voleur. Mais vous êtes femme, et vous savez qu'un amoureux en est aussi capable.

—Amoureux! Mais, ce n'est pas apparemment de M. Bigot que vous l'êtes. Au ton que vous mettiez à l'aborder, on ne l'aurait certes pas cru!

—Certainement, madame, répliqua Raoul en souriant. Et toute brûlante qu'elle eût pu être, la déclaration que je comptais lui faire n'aurait été rien moins que galante.

—Mais enfin, quel rapport y a-t-il entre votre amour et M. l'intendant?

—Celui-ci, madame: c'est que j'ai de graves raisons de soupçonner M. Bigot d'avoir fait enlever et conduire ma fiancée à Beaumanoir.

—Que dites-vous?

—La vérité, madame, j'en ai bien peur. Mlle de Rochebrune, que je devais épouser bientôt, a disparu tout à coup, avant-hier soir, entre le faubourg Saint-Roch et l'Hôpital-Général, au moment où M. Bigot passait par là, avec ses amis, pour venir à Beaumanoir. Et j'ai presque des preuves que c'est lui qui a enlevé ma fiancée.

—Mademoiselle de Rochebrune, avez-vous dit?

—Oui, madame.

—Ciel! serait-ce la fille de ce pauvre officier qui s'en alla mourir, il y a quatre ans, sur le seuil de l'intendance, et dont la triste fin fit tant de bruit?

—C'est elle-même.

—Ah! mon Dieu! s'écria la jeune femme, qui cacha son front dans ses mains, au souvenir des terribles incidents de la nuit du vingt-quatre décembre mil sept cent cinquante-cinq.

Raoul respecta, par son silence, cette émotion qu'il comprit. Car il avait souvent entendu parler des sombres prédictions et des menaces proférées dans la grande salle du palais par M. de Rochebrune.

—Eh bien! moi aussi, monsieur, reprit-elle au bout de quelques secondes, j'ai appris que M. l'intendant retenait une jeune fille prisonnière au château. Voilà pourquoi je venais....

Ici, elle ne put s'empêcher de rougir.

Sans remarquer ce reste de pudeur qui colorait les joues de la femme légère, Raoul s'écria:

—Plus de doute, alors; c'est bien elle! O madame! je vous en supplie, conduisez-moi près de ma fiancée, et je vous en vouerai une reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie!

Mme Péan réfléchit un instant.

Remettre au jeune homme cette rivale, dont elle avait eu l'idée de se débarrasser d'une manière quelconque en venant à Beaumanoir, n'était-ce pas l'accomplissement de ses désirs? Puis le joli tour à jouer à M. Bigot, ce volage vert-galant!

—Montez avec moi, dit-elle en tendant la main à Raoul. Et si vous n'avez pas trop assommé mes gens, nous allons nous rendre immédiatement au château.

—Soyez mille fois bénie de cette bonne action, s'écria Raoul en baisant la belle main qu'on lui offrait.

Et se tournant vers Lavigueur:

—Jean, lâche les chevaux et laisse ce brave homme de cocher remonter sur son siége.

Le conducteur était resté accroupi sur le bord de la route et n'osait bouger de crainte de recevoir une balle du pistolet que Lavigueur avait tenu braqué sur lui tout le temps qu'avait duré la conversation entre Raoul et Mme Péan.

Aussi, notre homme s'empressa-t-il de se relever dès qu'il vit se détourner de sa personne l'arme menaçante.

Il n'était pas sérieusement blessé; seulement, le coup donné au creux de l'estomac par le pommeau de l'épée de Raoul, lui avait coupé violemment la respiration, et à part une assez forte contusion, son état n'offrait rien de dangereux.

Aussi put-il reprendre sa place et son office de cocher.

—Tiens, dit Beaulac en lui glissant quelques louis dans la main, prends ceci pour te faire soigner.

—Ce jeune homme me paraît avoir un bon cœur, grommela le cocher, mais il est tout de même un peu vif!

Avant de monter dans la voiture, Raoul dit à Lavigueur:

—Tu vas rentrer dans le bois pour garder nos chevaux et y attendre mon retour.

Comme il n'y avait plus de laquais, Jean vint abaisser le marchepied du carrosse, qui repartit dès que la portière eut été fermée sur Raoul de Beaulac.

Après un quart-d'heure de marche, la voiture était en vue du château.

Un homme se promenait de long en large dans les allées du parterre.

Au premier bruit du roulement de la voiture, il avait prêté l'oreille, et voyant arriver le carrosse, il était accouru au devant.

C'était Sournois.

D'un tour de main il ouvrit la portière, et recula de surprise à la vue d'un inconnu. Car Raoul lui cachait Mme Péan.

Beaulac descendit sans faire attention au valet, et offrit sa main à la dame, qui sauta légèrement à terre.

—Oh! oh! je comprends! pensa Sournois; madame a déjà trouvé un remplaçant à M. Bigot.

—Sournois, dit celle-là, après avoir fait quelques pas de manière à n'être pas entendue du cocher, où se trouve la jeune fille dont vous m'avez parlé?

—Dans la petite chambre de la tour de l'ouest, madame.

—Vous allez nous y conduire tout de suite.

—Vous, madame, sans doute; mais, ce monsieur qui est avec vous, non.

—Pourquoi non?

—Parce qu'il connaîtrait ensuite le passage secret que vous savez.

—Monsieur est un gentilhomme de mes amis.

—Madame voudra bien m'excuser, mais je ne peux pas faire ça; car je m'exposerais trop.

—Il le faut, Sournois. Et pour vous rassurer, M. de Beaulac va vous jurer qu'il gardera là-dessus un silence éternel.

—Je le jure, fit Raoul.

Sournois baissa la tête et marcha devant eux.

Tous les trois entrèrent au château, dans lequel régnait un silence de mort.

Le valet les conduisit à la chambre où l'intendant était censé coucher quand il venait à Beaumanoir, mais dans laquelle il ne passait presque jamais la nuit.

Il referma sur eux la porte et ouvrit celle de l'armoire, après avoir allumé une lanterne sourde.

Le panneau secret roula silencieusement sur ses gonds huilés.

—Je vais vous éclairer, dit Sournois en élevant sa lanterne, laquelle laissa voir le couloir qui s'enfonçait dans la sombre profondeur de la cave.

Raoul eut un moment d'hésitation.

La Péan, qui connaissait les lieux, s'engagea résolument dans l'escalier.

Raoul descendit derrière elle, tandis que Sournois refermait sur eux les portes et suivait à pas de loup.

Foulant la terre nue, leurs pieds ne rendaient pas de bruit, et leur ombre s'allongeant tour à tour aux murailles et sur le sol, se dessinait, dans la traînée mobile de la lumière projetée par la lanterne, comme des fantômes dont la tête se perdait plus loin dans l'obscurité.

—Joli endroit pour un coupe-gorge! pensa Raoul, que cette pensée fit frissonner pour le moins autant que la pénétrante humidité de la cave.

Toujours suivis de Sournois, Angélique Péan et Beaulac pénétrèrent dans la tour et montèrent au premier étage.

Au moment où le valet ouvrait la porte du petit boudoir, dont Mme Péan n'avait pu tirer les verrous, le cœur de Raoul se mit à battre violemment.

—Si ce n'était pas elle!

Néanmoins, il comprima son émotion, et pénétra, après Mme Péan, dans la chambre éclairée par une bougie.

Berthe avait beaucoup perdu de son courage pendant les deux jours de solitude et de captivité qui venaient de s'écouler.

Effrayée, énervée par les scènes de l'avant-veille, elle se trouvait dans un état de prostration extrême, quand elle entendit un bruit de pas sur l'escalier de la tour.

Comme Sournois ne lui apportait jamais ses repas à un heure aussi avancée, elle se persuada que c'était Bigot.

Ses jambes se dérobèrent sous le poids du corps, et elle s'affaissa à genoux devant la croisée qu'elle avait ouverte pour respirer la fraîcheur du soir à travers les grilles.

C'est à peine si ses lèvres pâlies eurent la force de demander à Dieu qu'il voulût bien la faire mourir à l'instant.

La porte s'ouvre....

Un frisson de terreur passe par tous ses membres.

Soudain un grand cri de joie retentit dans la chambre.

—Mon Dieu! c'est Raoul! s'écrie-t-elle en se retournant.

—Berthe! ma bien-aimée! fait Beaulac en lui tendant les bras.

La jeune fille s'y laisse tomber et jette au ciel un regard qui vaut des années d'actions de grâces.

La tête de son amante, se trouve rejetée en arrière, et Raoul inclinant la sienne vers celle de sa fiancée, leurs lèvres frémissantes se rencontrent dans un long baiser où leurs âmes semblent s'étreindre.

—Mon Dieu! qu'ils sont heureux! murmure dans un soupir une voix de femme.

C'est la Péan que cette effusion d'une affection chaste et pure ramène aux beaux jours de sa jeunesse. Les souvenirs de son premier amour viennent de passer devant elle comme un beau rêve suivi, hélas! des remords toujours présents de sa vie coupable.

La seule idée que cent ans d'une existence telle que la sienne ne valait pas une minute du bonheur que les deux jeunes gens goûtaient sous ses yeux, lui avait arraché ce soupir qui interrompit les tendres épanchements de Raoul et de Berthe.

Sournois ahuri ne comprenait rien à cette scène, et les paupières aux cils engluantés de ses yeux chassieux s'ent'rouvraient démesurément.

Ici-bas, la joie n'est qu'une pauvre sensitive dont le moindre vent de malheur suffit pour refermer la délicate corolle.

Aussi Raoul fut-il brusquement tiré de l'extase où l'avait ravi sa rencontre avec sa fiancée par un doute cruel qui, lame froide et tranchante, traversa soudain son esprit.

Le souffle impur de l'intendant avait-il terni l'innocence du cœur qu'il sentait battre contre le sien?

—Berthe! dit-il à l'oreille de Mlle de Rochebrune, dont l'angélique figure reflétait le bon-

heur qui embrassait tout son être, Berthe! Dieu m'a-t-il au moins envoyé vers vous à temps?

La jeune personne ressentit le contre-coup de la funeste pensée qui venait d'attrister son amant; et comme lui, elle redescendit soudain des hauteurs célestes où l'avait un moment bercée un bonheur trop grand pour être durable.

—Le Seigneur en soit loué, Raoul, répondit-elle, mon regard peut supporter le vôtre sans rougir, et Mlle de Rochebrune est aussi digne que par le passé de votre estime et de votre affection.

Beaulac la pressa une dernière fois dans une douce étreinte. Puis se tournant vers Mme Péan, qui s'était approchée de la fenêtre et appuyait son front brûlant sur la grille de fer:

—Madame, lui dit-il, il faut partir et sans retard.

—C'est vrai, répondit-elle.

Quand elle se retourna vers eux, Raoul et Berthe s'aperçurent qu'elle avait pleuré.

—Pardon, fit Sournois en intervenant, je n'ai pas d'objection à votre départ; mais auparavant, je crois qu'il est bon de nous arranger de manière à ce que mes petits intérêts n'en souffrent pas trop.

—En effet, dit Mme Péan, il faut songer à vous excuser auprès de M. l'intendant de m'avoir laissé pénétrer dans la tour au moment où M. Bigot ne désirait rien moins que ma.... que notre présence.

« Ecoutez. J'avais un peu prévu la chose avant de laisser Québec, en avertissant mes serviteurs que je fuyais la ville par crainte du voisinage des Anglais qui viennent d'occuper l'île d'Orléans. Si M. Bigot va chez moi ce soir, il ne verra donc qu'une cause assez naturelle à mon prompt départ.

« Maintenant, que, sur mes instances à me conduire à la tour, il vous ait fallu vous exécuter, rien de blâmable en cela, puisque ses ordres formels sont que vous m'obéissiez comme à lui-même quand.... par hasard, je viens au château."

—Pardié! madame, il n'aura rien à répondre à cela, j'en conviens. Mais s'il venait à vous apercevoir avec monsieur que voici? Car enfin, je m'imagine qu'il va vous suivre de près pour tâcher de prévenir.... votre rencontre avec mademoiselle. Comment lui expliquer la réunion de monsieur et de mademoiselle?

—Rien qu'en lui racontant que M. de Beaulac, guidé par certains indices, est venu rôder autour du château, et qu'il a arrêté ma voiture, croyant que c'était celle de M. Bigot. M. de Beaulac, confus de sa méprise, a voulu s'excuser en me dévoilant le but de ses démarches. Ce qui m'a rendue des plus empres.... des plus curieuses de pénétrer dans la tour. Quant à ce qui est de la présence de M. de Beaulac ici, pas n'est besoin d'en faire mention. Je dirai qu'il est resté dehors à m'attendre; et je réponds de la discrétion de mon cocher.

—De mieux en mieux, madame. Mais que lui direz-vous s'il vous interroge sur la cause de votre retour immédiat à la ville?

—Cela ne regarde que moi seule, monsieur Sournois. D'ailleurs, je ne crois pas que M. l'intendant insiste beaucoup là-dessus, quand il aura réfléchi à ce qui s'est dû passer ici ce soir. Quand vous viendrez à la ville, Sournois, je vous payerai vos services. Maintenant, partons sans délai.

—Tiens, dit Raoul en jetant sa bourse à Sournois.

Car il découvrait un tel fourbe sous le masque de ce valet infidèle, qu'il répugnait à sa franche nature de toucher la main du serviteur déloyal.

Mais Sournois reçut cet or avec autant de satisfaction que si on le lui eût présenté sur un plateau d'argent et avec grande courtoisie.

—Je peux compter sur votre silence? dit-il à Raoul qui se dirigeait déjà vers la porte avec Berthe et Mme Péan.

—Vous en avez ma parole.

Quelques minutes plus tard, Sournois voyait disparaître le carrosse au premier détour de l'avenue.

—Peste! dit-il en faisant sonner l'or de Raoul dans la poche de sa culotte, mes petites affaires vont bien! Sans compter que ma première vengeance a réussi à merveille. Maintenant, monsieur Bigot, gare à la seconde! Mais il me va falloir attendre l'occasion et bien choisir mon temps; car celle-ci me rapportera pour le moins autant de profit qu'elle vous causera de mal. Sache donc être patient, mon ami Sournois, et ne va pas tout perdre par trop de précipitation. Laissons faire messieurs les Anglais qui, sans s'en douter, contribueront à hâter et à assurer l'exécution de mon projet. En attendant, puisqu'il ne me reste plus rien à faire ici, je retournerai demain matin à la ville, pour y reprendre, comme si de rien n'était entre mon maître et moi, mes humbles fonctions de valet de chambre.

Et Sournois rentra au château en sifflant entre ses dents, le serpent qu'il était.

Cependant Raoul était descendu de voiture à l'endroit où il l'avait d'abord arrêtée.

Au signal qui lui fut fait, Lavigueur sortit du bois avec les chevaux. Les deux cavaliers sautèrent en selle. Raoul vint se ranger à droite, du côté de la portière; Lavigueur suivit modestement la voiture, qui reprit, ainsi escortée, le chemin de la ville.

Ils allaient au grand trot des chevaux, entre la double rangée d'arbres qui élevaient de chaque côté de la sombre avenue leurs troncs indécis et que les voyageurs voyaient s'enfuir derrière eux comme une longue procession de spectres.

La solitude du bois qu'éclairaient seulement en de rares endroits quelques échappées de lumière provenant de pâles rayons de lune qui perçaient certaines éclaircies de feuillage, les hurlements lointains de loups affamés, l'impression qu'avait laissée sur elles les événements de la soirée, toutes ces causes réunies eurent pour effet de faire garder aux deux femmes un silence absolu, tout le temps que

dura leur course sur cette route solitaire et ombreuse.

Mais quand la voiture eut laissé la forêt derrière elle et que le carrosse fût entré dans le *chemin du roi*, Mme Péan fut la première à rompre ce silence un peu gênant.

Tandis qu'elle interrogeait Berthe sur ses aventures à Beaumanoir, Raoul galoppait à côté du carrosse et s'enivrait des paroles de sa fiancée dont la voix fraiche parvenait à son oreille par les stores à demi baissées.

De sorte que les voyageurs arrivèrent, sans avoir trouvé le temps trop long, au détour du chemin qui conduisait au passage de l'Hôpital-Général.

—Tirez à gauche! cria Raoul au cocher, je sais quel est le mot de passe et nous traverserons sur le pont de bateaux pour couper au plus court.

Le conducteur obéit et la voiture s'engagea dans une route ouverte à travers les champs pour la facilité des communications entre Charlesbourg, Beauport et la ville.

Quand ils arrivèrent à quelques cents pas du pont de bateaux, dont la tête était défendue par un ouvrage couronné, le qui-vive des sentinelles fit arrêter la voiture.

Raoul s'avança et répondit: Carillon!

C'était le mot d'ordre.

On ouvrit, en avant d'eux, une herse de fer, et des chaines crièrent sous le poids du pont-lévis que l'on abaissa sur un large fossé plein d'eau et creusé au pied de l'ouvrage couronné.

Le carrosse roula sourdement sur le pont, qu'il eut bientôt laissé derrière lui.

Pour gagner la haute-ville par le palais, le cocher prit à gauche en coupant droit à l'intendance à travers le terrain désert alors,qu'occupe aujourd'hui ce vaste amas de maisons et d'usines qui s'étendent en arrière de la rue Saint-Joseph jusqu'à la rivière Saint-Charles.

—Mais, dit Raoul à Lavigueur, les portes de la ville doivent être fermées depuis le coucher du soleil, et nous allons être bien embarrassés si le mot de passe n'est pas le même qu'au camp de Beauport.

—Bah! répondit Jean, Mlle Berthe viendra coucher à la maison. Quant à *l'autre*, ajouta-t-il à voix basse, elle trouvera bien le couvert pour cette nuit au palais de l'intendant.

Raoul allait donner son assentiment à cette idée, et le carrosse arrivait vis-à-vis de l'intendance, entre le parc et la grève, lorsque la voiture s'arrêta tout à coup.

Beaulac et Lavigueur se portèrent en avant pour connaitre la cause de cet arrêt subit.

Ils aperçurent deux hommes qui retenaient les chevaux du carrosse par la bride.

—Holà! rangez-vous! cria Raoul en tirant son épée.

—*Shoot their horses, and bring these men to the boats!* commanda dans l'ombre une voix étouffée.

—Des Anglais! rugit Raoul, qui enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, pour renverser les deux hommes qui arrêtaient la voiture.

Mais le noble animal ne fit qu'un bond et s'abattit foudroyé sur le sol.

Un homme s'était levé de terre et avait, à bout portant, déchargé un pistolet dans le poitrail de la monture de Beaulac.

Un second coup de feu retentit et le cheval de Lavigueur tomba de même.

Les femmes poussèrent des cris de terreur.

Au même instant, un cavalier, qui venait de l'intendance, arrivait au grand galop.

CHAPITRE VII.

LE GUET-APENS.

Arrivée le vingt-cinq de juin au bas de l'île d'Orléans, la flotte anglaise avait, dans l'après-midi du jour qui vit se dérouler les événements que nous venons d'exposer, c'est-à-dire le vingt-sept, débarqué une partie de ses hommes vers le haut de l'île. (1)

Wolfe y trouva l'île déserte; car suivant l'ordre qu'ils avaient reçu dès le mois de mai, les habitants avaient dû déserter leurs foyers pour se retirer à Charlesbourg. (2)

Le commandant anglais, qui avait espéré tirer quelques renseignements sur l'état de la capitale, des prisonniers qu'il pourrait faire à l'île d'Orléans, fut donc bien déconcerté de n'y trouver personne.

Comme il voulait néanmoins, avant d'attaquer la place, connaitre les ressources et les endroits faibles de la ville à assiéger, il ordonna que le soir même, dès que la nuit pourrait favoriser cette expédition, un petit parti d'éclaireurs pousserait une reconnaissance du côté de Québec.

En effet, sur les huit heures et demie du soir, deux chaloupes quittaient le vaisseau de l'amiral anglais et glissaient sans bruit sur la surface de l'eau que baignaient les ténèbres.

Les avirons, soigneusement entourés de linge, ne rendaient aucun son en roulant sur le plat-bord des embarcations.

Ce fut dans le plus grand silence que les hardis éclaireurs, qui avaient pour mission spéciale de ramener quelques prisonniers, se dirigèrent vers l'embouchure de la rivière Saint-Charles.

La lune n'était pas encore levée.

Mais voyons comment on avait fortifié la capitale.

On se rappelle qu'il avait été décidé de réunir la majeure partie des troupes françaises dans le camp de Beauport.

Quant à la ville, six cents miliciens, commandés par M. de Ramesay, lieutenant du roi, devaient composer sa garnison, outre un petit nombre de matelots et de soldats de la marine, chargés du soin de l'artillerie, sous les ordres de M. le Mercier.

M. de Ramesay, qui fit preuve d'une si grande inertie quelques mois plus tard, ne possédait pas la confiance illimitée de ses chefs, puisque l'auteur du "Mémoire sur les affaires du Canada" dit que M. le lieutenant du roi "eut la disgrâce que l'on confiât à M. de Bernets, chevalier commandeur de Malte, le commandement de la basse ville, qui était l'endroit pour lequel on craignait le plus."

(1) M. Ferland, tome II, p. 572.
(2) Histoire de l'île d'Orléans, par L. P. Turcotte, p. 40 et suivantes.

Cet auteur a tort de blâmer ce fait ; car la capitulation prématurée de Québec a fixé l'opinion de tous sur M. de Ramesay.

Les fortifications de la capitale avaient été entièrement négligées jusqu'à la veille du siége ; incurie d'autant plus surprenante qu'on avait dépensé des sommes fabuleuses pour des postes inutiles et distants de cinq à six cents lieues. Apparemment que MM. Bigot et Cie. y trouvaient leur intérêt.

Le moment critique arrivé, il fallait pourtant bien songer un peu à cette pauvre capitale si délaissée jusque-là, et que M. de Montcalm lui-même—on le lui a reproché—semble avoir à peu près abandonnée en se retirant à Beauport.

Voici donc les mesures hâtives qui furent prises pour la défense de la ville :

Un ouvrage en palissades, qui partait du coin de l'évêché (1) pour monter jusqu'au château, fermait la communication de la basse à la haute-ville. Au-dessus s'élevait un cavalier dont les canons battaient la côte de la Montagne.

La batterie qui dominait la cime du roc, en arrière de l'évêché et des jardins du Séminaire, fut prolongée jusqu'à l'intendance ; mais on eut soin de garnir de palissades les endroits où les murs n'étaient pas encore élevés.

Du côté de la campagne, dit M. Garneau, le rempart, dépourvu de parapet, d'embrasures et de canons, n'avait que six à sept pieds de hauteur, et n'était protégé extérieurement par aucun fossé ou glacis.

A la basse-ville, on avait ajouté de nouvelles batteries aux anciennes, tandis que toutes les ouvertures des maisons et des rues qui communiquaient au fleuve étaient fermées.

Entourés de palissades, le faubourg Saint-Roch et l'intendance étaient fortifiés, tant bien que mal, par des bastions garnis de bouches à feu.

En outre, deux navires qu'on avait fait caler vis-à-vis du palais de l'intendant, défendaient, avec du canon, le passage de la rivière Saint-Charles. (2)

Maintenant, avant que de reprendre le récit au point où nous l'avons laissé dans le chapitre qui précède, étudions un peu la topographie de ce quartier du palais qui se trouvait entre l'intendance et la rivière.

On sait que le palais de l'intendant avec les dépendances, c'est-à-dire les magasins du roi, les prisons (3), les bureaux des magasins et la maison du roi à droite ; et à gauche, la Remise, la Potasse avec les jardins et le parc, occupaient tout le terrain aujourd'hui situé entre les rues Saint-Nicolas, Saint-Paul, Saint-Roch et la rue "Sous-le-Côteau" (4), qui longe la base du roc dominé par les murs de fortification.

En arrière du palais se trouvait la "Cour où l'on mettait le bois du Roy." (1)

Mais ce que l'on ignore peut-être, c'est qu'à l'extrémité nord-ouest et en dehors de l'enceinte du parc, c'est-à-dire, aujourd'hui, au bout de la rue Saint-Paul, se trouvaient deux immenses hangars, dans l'un desquels "on faisait les mâts des vaisseaux ;" et qu'en face de ces deux bâtisses s'élevait, sur la pointe de terre qui supporte aujourd'hui le quai de Saint-Roch, une chapelle qui avait ce même nom. (2)

En revenant un peu vers la ville et derrière le parc, là où s'étend maintenant le quai Caron, il y avait une redoute qui portait le nom de Saint-Nicolas.

Entre cette redoute et la rue du même nom, régnait une plage déserte qui se prolongeait, en descendant la rivière, jusqu'à l'extrémité nord de la rue Saint-Nicolas, où commençait, en gagnant la basse-ville, des chantiers et un hangar de construction, protégés au nord-est par une grande digue de pierre appelée la digue du Palais. (3)

Des vieillards se souviennent encore de cette digue.

Pour n'avoir rien de romantique, cette description n'est pourtant pas sans utilité, puisque sans elle on ne saurait se faire une idée de la position des principaux personnages de ce drame au moment où le carrosse de Mme Péan avait été arrêté par un parti d'Anglais.

Après être entrées dans l'embouchure de la rivière Saint-Charles avec la marée montante, les deux chaloupes anglaises avaient rasé sans bruit la plage déserte que les flots baignaient alors en arrière de la petite rue Saut-au-Matelot, puis passant près des chantiers, silencieux et sombres, les deux embarcations étaient venues s'échouer sur la plage déserte que nous venons de mentionner, c'est-à-dire quelques centaines de pieds en bas de la redoute Saint-Nicolas et des deux navires qui barraient la rivière.

Ils étaient douze, six hommes dans chacune des embarcations.

Lorsqu'ils se furent assurés qu'on ne les avait point vus et que personne ne les épiait dans les environs, deux d'entre eux restèrent pour veiller aux chaloupes, tandis que les dix autres débarquaient quelques cents pieds en arrière de la "Maison du Roy," située au bas de la rue Saint-Nicolas et du côté de l'intendance.

Comme ils avaient eu la prévoyance, durant l'après-midi, d'examiner avec soin de la flotte, à l'aide d'une forte longue-vue, les lieux qu'ils devaient explorer le soir, les aventuriers s'y reconnurent assez bien pour ne pas aller se

(1) En relisant, dans François de Bienville, le chapitre intitulé : "Le vieux Québec," on se souviendra que l'évêché se trouvait alors à la place des bâtisses de notre parlement provincial.

(2) Détails tirés du "Mémoire sur les affaires du Canada."

(3) Les prisons s'élevaient sur la rue Saint-Nicolas, à côté de l'endroit où se trouve aujourd'hui l'épicerie de M. Alexandre Fraser.

(4) Le commencement de la rue Saint-Vallier, aujourd'hui.

(1) C'est encore là que l'on met en partie le bois de chauffage de la garnison.

(2) La chapelle Saint-Roch devait se trouver sur le bord de la rivière, à peu près vers l'endroit où commence maintenant la rue de la Reine.

(3) J'ai pris tous ces détails à la bibliothèque de l'Université Laval, sur la copie, dessinée par M. P. L. Morin, d'un plan dont l'original est déposé dans les archives du Séminaire de Québec.

heurter à la barricade qui coupait la rue Saint-Nicolas, vis-à-vis de la "Maison du Roy."

Quant à la redoute qui défendait le rivage, vis-à-vis de l'intendance, ils eurent le plus grand soin d'en éviter le voisinage, et gardant une distance égale entre la rivière et l'enceinte du parc, ils se glissèrent inaperçus et se blottirent entre les hangars situés près de la rue Saint-Roch.

—*By God!* dit alors le capitaine Brown, qui commandait ce petit détachement de braves, Diane aurait bien dû rester plus longtemps couchée. On va voir nos chaloupes!

Une subite clarté venait en effet d'envahir le ciel, car la lune se levait radieuse.

Il était près de neuf heures.

Craignant d'être vus, les dix hommes se coulèrent entre les deux hangars inhabités.

Pendant un quart-d'heure la blanche lumière de la lune caressa de ses reflets d'argent les eaux du fleuve, le camp de Beauport et la ville entière.

Les Anglais purent voir se détacher du ciel, dont l'azur éclairé faisait ressortir au loin la ligne sombre et tourmentée des Laurentides, la silhouette de la sentinelle qui montait la garde sur la redoute de Saint-Nicolas.

Deux cents toises les séparaient à peine du factionnaire.

—Le beau point de mire, dit l'un des Anglais, qui épaula son mousquet.

—Ne tirez pas, par tous les diables! grommela Brown en lui arrêtant la main.

—Pas si bête! monsieur; bien que ce ne soit pas l'envie qui m'en manque, répondit l'autre. Affaire de s'exercer l'œil, voilà tout.

Peu à peu, cependant, pâlit la lueur diaphane de la lune, et l'ombre vaporeuse de la nuit, un moment refoulée par la lumière, revint bientôt planer sur la terre. Dans sa course triomphante, la blonde Phœbée, comme on disait dans le langage mythologique du temps, venait de rencontrer plusieurs gros nuages noirs qui couraient par le ciel et qui, sans respect pour sa majesté la reine des nuits, voilaient son auguste face.

—Ce ciel nuageux me rassérène le cœur, dit le capitaine, et pour peu qu'il continue à nous être propice, nous courrons moins de dangers que je ne l'aurais cru d'abord.

—Cette sentinelle n'a pas dû voir nos chaloupes, murmura l'un des hommes. Elle continue tranquillement sa marche sur le parapet de la redoute.

En effet, le factionnaire, qui pourtant faisait bonne garde, n'avait pu voir ni entendre les Anglais; ceux-ci étant arrivés dans la rivière à la faveur de l'obscurité et dans le plus grand silence.

Puis un cran de rocher qui s'élevait de dix pieds hors de l'eau et derrière lequel se trouvaient les deux chaloupes, avait empêché qu'on ne remarquât la présence inaccoutumée de ces embarcations.

Eûssent-elles été en plus grand nombre, les circonstances auraient été totalement changées, les conditions de silence et d'espace cessant d'être les mêmes. C'est-à-dire que trente chaloupes n'auraient pu s'approcher sans bruit et disparaître au regard comme deux l'avaient su faire

Les dix Anglais s'étaient cependant concertés. Il leur fallait amener quelque prisonnier. Mais où en prendre? Le quartier où ils se trouvaient étant désert, à part trois ou quatre maisons qui longeaient la rue Saint-Roch dans le voisinage de la chapelle. Encore semblaient-elles inhabitées car il n'en sortait ni bruit ni lumière.

—Attendons! dit Brown à ses hommes. Il passera bien quelqu'un par-ici ce soir. Impossible qu'il n'y ait pas d'allées et venues d'ici à deux ou trois heures entre le camp de Beauport et la ville. En cet endroit, nous sommes presqu'en sûreté avec autant de chance de réussite que partout ailleurs; à moins, toutefois, que nous ne pénétrions dans la ville, entreprise que notre petit nombre rend irréalisable. Prenons donc patience.

Et pour donner l'exemple, le capitaine s'assit sur une énorme pièce de bois destinée à la mâture d'un vaisseau de haut bord.

Puis il demanda à l'un de ses hommes une torquette de tabac dans laquelle il coupa une chique à belles dents, tout officier qu'il était, vu l'impossibilité de fumer. La torquette fit le tour du cercle et les aventuriers se mirent à lancer à tour de rôle, avec une gravité toute britannique, de longs jets de salive.

Une heure s'écoula durant laquelle des Français se seraient rongés les poings plutôt que de rester si longtemps inactifs.

Eux ne bougèrent pas plus que s'ils eussent été couchés dans leur hamac.

L'horloge du beffroi de la cathédrale venait de sonner lentement dix heures, et les vibrations de la cloche, que leur permettait d'entendre le grand silence qui régnait de par la ville, bruissait encore à leurs oreilles, affaiblies, néanmoins, par la distance, lorsque le capitaine Brown se leva soudain.

—Ecoutez! dit-il.

Un roulement lointain grondait sourdement dans la direction de la rivière Saint-Charles.

—Venez, dit Brown à ses gens.

Tous ensemble longèrent le hangar et marchèrent vers la rue Saint-Roch.

—Maintenant, que personne ne bouge! fit Brown qui se coucha pour appuyer son oreille sur le sol.

Il écouta.

—C'est une voiture, reprit-il en se relevant après quelques secondes. Elle vient de notre côté. Blottissons-nous au bout de ce hangar. Soyons prêts à l'arrêter quand elle sera en vue.

Il était temps.

Le carrosse de Mme Péan n'était plus qu'à deux cents pas.

Au moment où il traversait la rue Saint-Roch pour longer l'enceinte du parc, les Anglais bondirent comme des jaguars à la tête des chevaux, qu'arrêtèrent de vigoureux bras.

Ce fut alors que Raoul et Jean accoururent en avant du carrosse.

Bien que démontés par un double coup de feu, les deux cavaliers gardèrent assez de sang-froid pour s'empêcher de tomber et de

rester engagés sous leurs chevaux. Tous deux, bondissant en arrière, vinrent s'adosser à la portière du carrosse et firent face à leurs ennemis; Raoul se couvrant de son épée, et Lavigueur brandissant sa lourde rapière de cavalerie.

Ils ne pouvaient se servir de leurs pistolets, restés dans les fontes, sur la selle des chevaux morts.

Le premier assaillant qui s'approcha reçut en plein corps un coup de pointe de l'épée de Raoul.

Il râla et tomba.

—Et d'un! fit Beaulac, qui, après s'être fendu à fond, se remit en garde.

—De deux! dit Lavigueur. Et d'un furieux coup de taille, il fendit jusqu'aux oreilles le crâne d'un autre Anglais.

—Par Dieu! finissons-en! vociféra Brown; voici qu'on accourt!

En effet, Bigot arrivait à bride abattue; il n'était plus qu'à soixante pas.

Le capitaine arma l'un de ses pistolets et le déchargea presqu'à bout portant sur Raoul, qui, du coup, eut la garde de son épée broyée dans la main, tandis que la balle lui labourait les chairs de l'avant-bras et traversait la voiture de part en part en passant à deux doigts de Berthe et de Mme Péan.

—Malédiction! cria Raoul en lâchant son arme.

Deux Anglais s'élancent, le saisissent aux quatre membres et l'emportent en courant.

Au même instant Lavigueur, qui avait jusqu'alors tenu ses ennemis en respect, tombe soudain la face contre terre en proférant un affreux juron.

L'un des Anglais s'est glissé, par derrière, sous la voiture et l'a traitreusement jeté à terre en le tirant par les pieds.

Pendant qu'on se saisit du Canadien, Brown ouvre la portière, tire violemment à lui la dame qui se trouve de son côté, et malgré la résistance qu'elle lui oppose, la charge sur ses épaules et bondit avec sa proie dans la direction des chaloupes.

L'autre femme laissée dans la voiture attire par ses cris l'attention des trois Anglais qui restent en arrière.

L'un d'eux se penche dans l'ouverture béante du carrosse pour tirer cette femme à soi.

Mais il lâche un blasphème et retombe sanglant hors de la voiture.

—Arrière! bandits! a crié une voix retentissante coupée par une détonation.

C'est Bigot qui vient de tomber comme la foudre au milieu des trois ennemis et de casser d'une pistolade les reins de celui dont la tête entrait par la portière.

Les deux autres terrifiés prennent la fuite.

—Ne crains rien, Angélique! dit Bigot, qui a reconnu à ses cris la voix de sa maitresse.

Mme Péan s'élance hors de la voiture. Bigot se baisse vers elle, l'enlève comme une plume, la jette en travers de sa selle, et faisant volte-face, revient au grand galop vers la rue Saint-Nicolas.

Les coups de feu et les cris ont donné l'éveil.

Une escouade de miliciens portant des torches accourt de la redoute au pas de charge.

Mais il est trop tard. La clarté des flambeaux qu'on agite en ce moment sur les deux navires coulés au milieu de la rivière, sur la redoute et le long du rivage, et s'étendant au au loin sur l'eau, laisse voir les deux chaloupes qui s'enfuient à force de rames, après avoir dépassé la digue de pierre.

—Par la corbleu! s'écrie l'un des spectateurs les plus rapprochés, en voilà une qui chavire.

En effet, l'une des embarcations, elle était en avant de l'autre, se présentait aux regards la quille en l'air, tandis que des cris étouffés, comme ceux de gens qui se noient, s'élevaient dans la nuit.

Voici ce qui était arrivé.

Amenés les premiers aux chaloupes, Beaulac et Lavigueur avaient été garrottés à la hâte et jetés au fond de la première embarcation venue. Puis, trois des quatre hommes qui les avaient faits prisonniers avaient poussé au large sans attendre les autres.

En comptant celui qui était resté à bord pour la garde de la chaloupe, ils étaient quatre qui, penchés sur leurs rames, firent aussitôt bondir la pirogue en avant.

Telles étaient leurs instructions.

Lavigueur et Beaulac avaient cependant été garrottés trop précipitamment; aussi la chaloupe dans laquelle on les retenait prisonniers n'était pas encore à cinquante pas du rivage que déjà Lavigueur, grâce à la puissance de ses muscles, avait fait glisser dans ses liens sa main droite qui n'eut rien de plus pressé, une fois libre, que d'aller tirer de sa gaine un long couteau de chasse accroché à sa ceinture. L'arme était tranchante comme un rasoir: d'un seul mouvement, Lavigueur coupa les liens qui entouraient ses pieds et ses jambes. Puis se penchant vers Beaulac étendu tout à côté, il lui rendit le même service en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

Les rameurs étaient trop occupés à fuir pour le remarquer.

Jean approcha doucement ses lèvres de l'oreille de Raoul et lui souffla ces mots:

—Jetons-nous à tribord en faisant verser la chaloupe et piquons à terre. Houp!

Ce cri se confondit avec celui des rameurs qui poussèrent des hurlements d'effroi en se sentant tout à coup submergés.

Deux têtes reparurent aussitôt ruisselantes hors de l'eau et fendirent le flot en se dirigeant vers la digue de pierre.

—Allons! courage, mon lieutenant, dit Lavigueur, qui s'aperçut que Beaulac nageait difficilement à cause de sa blessure au bras droit. Hardi! mon officier; dix brassées encore et nous y sommes.

Tous deux touchèrent bientôt la digue du Palais, d'où ils gagnèrent le rivage en courant.

Quant aux quatre Anglais qui avaient partagé leur bain, deux se noyèrent, ne sachant pas nager. Brown recueillit les autres en jurant comme un payen que c'était bien la peine d'avoir perdu cinq hommes pour prendre une femme.

On manqua faire un mauvais parti à Beau-

lac et à Lavigueur lorsqu'ils atteignirent terre près des chantiers, vu qu'on les prit pour des ennemis.

Lorsqu'ils eurent été reconnus, Raoul écarta de son bras gauche le cercle de curieux qui l'entouraient, et prit, suivi de Jean, sa course dans la direction du parc.

Mais ils furent arrêtés, au bas de la rue Saint-Nicolas, pas une voiture qui barrait le chemin, parce que le cocher ne pouvait donner le mot d'ordre aux soldats gardiens de la barricade, qui refusaient de laisser passer le véhicule.

—Cordieu! c'est le carrosse! s'écria Raoul. Pour l'amour de Dieu! cocher, que sont devenues les dames?

—Mme Péan est en sûreté, monsieur. M. l'intendant l'a ramenée sur son cheval à la ville.

—L'autre! l'autre! mille tonnerres! cria Raoul avec Angoisse.

—L'autre! monsieur; ah! c'est différent. Comme je m'étais jeté à plat-ventre sur la boite de la voiture, afin d'éviter les coups, j'ai vu un anglais l'emporter en courant.

—Damnation! l'avoir retrouvée pour la perdre aussitôt! O mon Dieu! vous me haïssez donc!

Et Raoul s'affaissa sur la terre en se tordant les bras.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TRAITRES ET BRAVES.

CHAPITRE PREMIER.

SCÈNES DE NUIT.

On se souvient que les troupes anglaises étaient débarquées en grande partie au "Bout-de-l'Ile" d'Orléans, le vingt-sept juin.

Le lendemain, les Français lancèrent sept brûlots contre la flotte ennemie groupée sous l'île. Mais on y mit le feu trop tôt. Arrêtés à temps par les Anglais et remorqués loin de la flotte, ces brûlots, sur lesquels on avait d'abord beaucoup compté, se consumèrent tranquillement près du rivage de l'île d'Orléans (1)

Trois matelots, dont l'histoire aurait dû nous conserver les noms, formèrent ensuite l'audacieux projet d'aller brûler le vaisseau amiral. Par une nuit noire, ils s'embarquèrent sur un canot préparé à cet effet, et parvinrent, après avoir mis en défaut la surveillance des sentinelles anglaises et s'être glissés inaperçus entre les nombreux bâtiments de la flotte, à s'accrocher au vaisseau de l'amiral. Mais la fatalité se servit du vent pour éteindre leurs mèches qu'ils ne purent jamais rallumer.

Malgré ces premiers échecs à notre résistance, Wolfe ne gagnait guère de terrain.

Placé, d'un côté, en face de la ville qui ne présentait à ses attaques qu'un roc escarpé couronné de bouches à feu, arrêté à droite par la longue et formidable ligne du camp de Beauport, le général anglais, ne voyant aucune prise pour saisir au corps son ennemi, pensa qu'il lui fallait alors recourir aux moyens détournés et violents.

Dans le but de forcer les Canadiens à se débander pour aller protéger leurs propriétés, il fit, d'abord, débarquer une partie de son monde à la Pointe-Lévi, avec des pièces de siége afin de procéder au bombardement de la capitale. Puis il lança divers détachements en campagne avec ordre de ravager tous les établissements de l'île et des deux rives du fleuve en bas de Québec.

Ces instructions furent d'autant mieux exécutées qu'il ne restait dans nos campagnes que des vieillards, des femmes et des enfants pour faire face aux Anglais.

Ces braves soldats observèrent la consigne avec une ponctualité toute britannique. Ils ne laissèrent partout derrière eux que cendres et ruines. Après avoir coupé les arbres fruitiers, ils brûlaient, avec les granges et les habitations, les grains qu'ils ne pouvaient emporter; quant aux bestiaux, les maraudeurs les traînaient à leur suite ainsi que les femmes dont ils se pouvaient saisir.

C'est ainsi que dans l'espace de plus de vingt lieues, les paroisses situées sur la rive droite et au-dessous de Québec, jusqu'à la Rivière-Ouelle, furent incendiées et dévastées. La Pointe-Lévi, Saint-Nicolas, Sainte-Croix et bien d'autres paroisses subirent un pareil sort, de même que l'île d'Orléans, la baie Saint-Paul, la Malbaie et Saint-Joachim. (1)

Mais les Canadiens, qui avaient fait d'avance le sacrifice de tout ce qui leur était cher, restant fidèlement à leur poste, Wolfe fit passer, le 9 juillet, de l'île d'Orléans à l'Ange-Gardien (2) où il établit son quartier général, le

(1) En louant le courage et le sang-froid déployés par les marins anglais qui remorquèrent le plus formidable de ces brûlots loin de leur flotte, Knox met le bon mot qui suit dans la bouche de l'un de ses braves matelots: *Dam-me, Jack, did'st thee ever take hell in tow before!* Journal de John Knox. I vol. p. 350.

(1) "We burned and destroyed upwards of 1400 "fine farm houses, for we, during the siege, were "masters of a great part of their country; so that it "is thought it will take them half a century to re-"cover the damage." *A Journal of the expedition up the river St. Lawrence, &c.*, publié dans le *New-York Mercury* du 31 Décembre 1759. M. Garneau. *Hist. du Canada*,

(2) Un assez fort détachement anglais restait cependant sur l'île pour garder la batterie, les magasins et l'hôpital que l'ennemi y avait établis. Voyez le journal de Knox, 1 vol., pages 317 et 321.

très-grand nombre de ses troupes qui occupèrent la rive gauche de la rivière Montmorency.

De cette position, l'ennemi, qui avait une artillerie considérable, se mit à battre de revers le camp français dont la gauche s'appuyait sur la rive droite du Montmorency.

M. de Lévis y commandait. Il fit élever aussitôt des retranchements pour mettre ses troupes à l'abri des projectiles. On y montait la garde tout comme à la tranchée devant une place qu'on assiége. Ensuite le chevalier fit reconnaitre et fortifier les gués de la rivière Montmorency, dont il confia la défense à M. de Repentigny, qui commandait six cents hommes.

Après quoi on attendit l'ennemi.

Dans la nuit du douze juillet, les batteries anglaises de la Pointe-Lévi, composées de cinq mortiers et de dix gros canons, ouvrirent leur feu sur Québec.

Mais M. de Montcalm ne bougea pas. Il avait remarqué, aux hésitations de l'ennemi, l'indécision des plans du général anglais, et le vainqueur d'Abercromby jugea qu'il valait mieux, pour la cause française, attendre patiemment les ennemis au camp de Beauport.

Telles étaient et la position des ennemis et la nôtre le soir du quinze juillet, au moment où nous engageons le lecteur à nous suivre au camp français.

Nous avons déjà dit que la gauche de notre camp s'appuyait sur la rive droite du Montmorency. Trois mille cinq cents miliciens du gouvernement de Montréal, commandés par MM. Prud'homme et d'Herbois, qui recevaient les ordres immédiats du chevalier de Lévis, défendaient notre aile gauche depuis l'église de Beauport jusqu'à la chûte.

Au centre, c'est-à-dire entre la rivière et l'église de Beauport, se trouvait le quartier général de M. de Montcalm. Le marquis y commandait en personne cinq bataillons de réguliers, formant deux mille combattants, qui avaient pour chef le brigadier Senesergues.

Quatre mille trois cent quatre-vingts miliciens des gouvernements de Québec et des Trois-Rivières, sous les ordres de MM. de Saint-Ours et de Bonne, défendaient notre droite, qui occupait la Canardière et venait s'arrêter au pont de bateaux. Le colonel Bougainville en avait le commandement.

Enfin, deux mille deux cents combattants, dont quatorze cents soldats de la colonie, quatre cent cinquante sauvages et les trois cent cinquante hommes de cavalerie sous les ordres de M. de la Roche-Beaucourt, formaient un corps de réserve sur les hauteurs de Beauport, et en arrière du centre de notre armée. M. de Boishébert avait été mis à la tête de ces réserves. (3)

C'est là, sur les derrières de l'armée française et au milieu de ce corps de réserve, que nous nous arrêterons le soir de la seizième journée de juillet, ou dix-huit jours après les événements qui ont rempli le dernier chapitre.

Deux hommes, Beaulac et Lavigueur, assis dans l'ombre sur un tronc d'arbre renversé, contemplent le sombre et majestueux spectacle qui se déroule à leurs yeux.

Auprès d'eux, les tentes dont les feux du bivouac font ressortir hardiment sur le ciel noir les cônes blancs comme autant de clochetons pointus, les groupes indécis de chevaux attachés à des piquets et broutant l'herbe humide de rosée, tandis que leurs cavaliers causent et fument assis au cercle autour des feux, tout ce premier plan sert de repoussoir au reste du tableau.

A leurs pieds, sur la déclivité et au bas des collines, s'étend, depuis la chûte jusqu'à la ville, la sinueuse ligne du camp français, dont l'arc immense se dessine assez nettement au fond de la vallée, grâce à la réflexion des feux qui rougit de distance en distance, près du rivage, les eaux calmes du fleuve et de la rivière Saint-Charles.

Plus loin, sur la droite et en dehors de cette traînée lumineuse tracée sur l'onde assoupie, noyées dans la pénombre, s'estompent à peine sur un ciel sans étoiles, les lignes tourmentées du rocher de Québec et des falaises de la Pointe-Lévi, que sépare le cours plus sombre encore du grand fleuve dont les brunes eaux roulent silencieusement leurs flots profonds entre les deux rives escarpées.

De minute en minute, et trouant soudain le voile immense, tissu de ténèbres, jeté sur le fond du tableau, de livides éclairs bondissent et roulent comme des tigres de flamme sur les flancs à pic des rochers de Québec et de Lévi.

Puis tout redevient nuit; et le fracas des détonations de l'artillerie passe en hurlant dans l'air pour aller se briser dans la brume sur les masses géantes des Laurentides, et revient vers la ville en râlant un sourd et dernier grondement. Ces suprêmes ronflements de la canonnade, répercutés par l'écho, se confondent alors avec les mugissements lointains et graves de la cataracte du Montmorency, dont les eaux, emportées par un élan terrible, jettent vers le ciel une immense clameur d'effroi en croulant éperdues dans un abîme de deux cents quarante pieds.

A gauche la scène change.

De rougeâtres lueurs empourprent d'une teinte sanglante les sommets embrasés de l'île et de la côte du sud depuis Beaumont jusqu'où la vue peut s'étendre en descendant le fleuve. Ce sont les torches de l'incendie allumée par l'Angleterre pour éclairer les funérailles de la domination française en Amérique.

Selon que le vent souffle avec plus ou moins d'intensité, ces grandes lueurs fauves, enchaînées l'une à l'autre dans un vaste parcours, semblent danser sous le ciel blafard comme une immense filée de spectres qui viendraient de sortir d'enfer et secoueraient au vent, dans une ronde satanique, leurs vêtements de flamme.

Raoul regardait avec une indicible tristesse cette scène poignante de dévastation furieuse.

—O mon pauvre pays! s'écria-t-il en retenant un sanglot qui tremblait dans sa gorge, ces mécréants veulent donc t'écraser sous les

(3) Voir les œuvres de MM. Garneau et Ferland et le *Mémoire sur les affaires du Canada, etc.*

ravages qui ont changé l'Acadie en une morne solitude !

—Laissez-les faire, mon lieutenant, répondit la voix rude de Lavigueur, laissez-les faire ! On verra bientôt si ces maraudeurs savent aussi bien envisager des hommes armés qu'égorger des femmes et sauter de joie autour de nos maisons en feu !

—Tu connais le proverbe, mon pauvre Lavigueur : *Contre la force, point de résistance.* Or, ils sont au moins trente mille envahisseurs, et c'est à peine si nous avons la moitié de ce nombre de combattants à leur opposer.

—Est-ce qu'on (1) n'était pas un contre trois à Carillon, mon lieutenant ? Et l'Acadie, comment aurait-elle pu se défendre avec une poignée d'hommes ? Mais ici, les chances deviennent plus égales et nous sommes assez nombreux, Dieu merci, pour donner à ces maudits Anglais une dure poussée du côté des lignes. (2)

—Dieu le veuille, mon pauvre Jean ! Tu me connais assez pour savoir que ce n'est pas le courage qui me fait défaut. C'est pourquoi je parle à cœur ouvert devant toi. Mais ne sais-tu pas que plus de quatre ans de luttes nous ont épuisés ? Ignores-tu que nous n'avions de vivres au camp que pour un mois au plus, et que les Anglais ont éventé les caches de blé que nos habitants avaient faites dans les campagnes ? Ne vois-tu donc point que si l'ennemi, qui est bien pourvu de tout, reste encore *quelques* semaines inactif, nous serons alors à bout de provisions ? Maintenant, tourne les yeux du côté de la ville et regarde combien notre artillerie est inférieure à celle des Anglais.

En effet, grâce à la courbe lumineuse dont la fusée des bombes et des obus sillonnait la nuit entre Lévi et Québec, on pouvait constater la précision et la grande portée des grosses pièces des assiégeants. Plusieurs maisons qui brûlaient çà et là dans la ville, prouvaient, à n'en point douter, que les projectiles ennemis n'atteignaient que trop bien leur but ; tandis qu'au contraire, nos bombes, lancées par des mortiers d'un trop petit calibre, s'en allaient éclater inoffensives dans l'eau subitement éclairée qui baisait dans l'ombre les pieds des falaises indécises de la Pointe-Lévi.

—Que ce bombardement dure seulement un mois, reprit Raoul après quelques moments d'un poignant silence, et il ne restera pas plus de maisons debout dans la capitale que dans nos campagnes dévastées. (3) Jolie perspective pour l'automne et l'hiver prochain ! Et tu crois que lorsque nous serons sans asile, sans munitions, sans pain et sans argent, nous pourrons tenir longtemps tête à un ennemi bien muni de tout ce qui nous manque ? Non, Lavigueur. Aux yeux de tous les gens éclairés, notre situation est désespérée, si nous ne remportons pas une victoire décisive qui force, par un miracle, l'ennemi à se rembarquer et à quitter aussi précipitamment le pays qu'en seize cent quatre-vingt-dix. Mais je crains bien que Dieu ne veuille pas le faire, ce miracle ! Ne va pas t'imaginer pourtant que si les chefs sont mieux renseignés que les soldats, leur courage en soit amoindri. Bien au contraire ! Nous serons les premiers à vous donner l'exemple de bien mourir. Car bien que la conviction du succès nous manque, celle du devoir nous restera toujours.

N'était-ce pas de l'héroïsme que l'acte de ces gentilshommes et de ces paysans qui couraient à la mort, les uns persuadés qu'elle serait inutile au salut du pays, et les autres confiants dans le succès de leurs armes et comptant toujours sur des secours que la France ne leur envoyait plus depuis longtemps ? Oui, certes, ou l'héroïsme n'exista jamais.

Nous sommes d'autant plus émerveillés aujourd'hui de la lutte acharnée qui retarda la conquête, qu'énervés par de longues années de paix, et le cœur racorni par cette fièvre des intérêts matériels qui va courant par le monde et ronge tous les peuples, nous ne savons plus agir que pour des motifs froidement calculés et pesés au poids d'un bien-être assuré.

Pauvres ancêtres, dont les os blanchis se retrouvent par toute la contrée sous la charrue du laboureur, tant ils sont nombreux les champs de bataille de la patrie où vous êtes tombés en combattant, c'est à peine si vos fils d'aujourd'hui savent apprécier votre grandeur d'âme ! Ils en sont stupéfiés ! Peut-être même se rencontrera-t-il parmi eux des économistes qui seront tentés de taxer votre héroïsme de folie ! Serait-ce donc, ô sublimes fous que vous étiez, que votre forte race s'est tellement abâtardie d'âge en âge, qu'elle ne peut plus produire aujourd'hui que des épiciers ?

Lavigueur avait cependant secoué plusieurs fois la tête dans un mouvement de dénégation, tandis que Raoul avait laissé percer son découragement.

—Vous êtes triste, mon lieutenant, répondit-il, et certes vos derniers malheurs vous en donnent bien le droit. Voilà pourquoi ce que vous dites est aussi sombre que vos idées ordinaires. Mais, ne vous semble-t-il pas que l'heure de notre départ pour le camp de l'Ange-Gardien doit-être arrivée ?

Raoul tira de sa veste brodée une montre

---

(1) Bien que cette tournure ne soit pas grammaticale, j'ai cru devoir la mettre quelques fois dans la bouche d'un homme du peuple. Ainsi employée, la particule *on* est toute canadienne.

(2) Des frontières.

(3) " La basse-ville," dit M. Garneau, " fut entièrement incendiée dans la nuit du 8 au 9 août. La " plus grande et la plus riche portion de Québec ne " fut plus qu'un monceau de ruines, et quantité de " citoyens, riches auparavant, se trouvèrent, par ces " désastres, réduits à l'indigence."

Nous verrons plus loin que la haute-ville n'eut pas moins à souffrir du bombardement, puisque les soldats anglais durent y reconstruire une partie des maisons incendiées afin de se mettre à l'abri pendant l'hiver qui suivit.

D'après le passage que je vais citer, extrait du journal du capitaine anglais Knox, ce fut ce jour-là, seize juillet, que la cathédrale de Québec devint la proie des flammes.—" At eleven o'clock, a fire broke " out in a large building in the upper town, and " burned with great fury. The great cathedral " church of Quebec, with all its paintings, images " and ornaments, were entirely destroyed by this " conflagration occasioned by our shells." *Historical Journal, by John Knox*, 16*th July*, 1759.

d'or toute incrustée de pierreries, bijou de famille qui avait compté bien des heures fastueuses à ses pères, dans les brillantes cours du Louvre et de Versailles. Il se dirigea vers le feu le plus proche pour consulter le cadran sur lequel les fines aiguilles marquaient onze heures.

Les rumeurs vagues qui s'élevaient du camp, au fond de la vallée, se taisaient peu à peu, et les feux de bivouac allaient se mourant dans les ténèbres.

Parfois, entre deux décharges de l'artillerie qui tonnait vers la ville, on entendait se croiser les cris des sentinelles du camp français. Les plus rapprochés arrivaient distinctement aux oreilles de Beaulac et de Lavigueur, qui saisissaient alors chacune des syllabes du qui-vive ; les autres, en raison de l'éloignement, ne leur parvenaient que confus ou bruissaient dans le lointain comme ces sons inconnus et plaintifs qui roulent, le soir, au fond des grands bois, sous le dôme sonore des arbres endormis.

Placez cette scène étrange dans un pays à demi-civilisé, encadrez ce tableau dans un immense réseau de forêts presque vierges encore, et vous aurez une idée de la mise en scène de cette lutte opiniâtre engagée depuis si longtemps pour la possession d'une contrée perdue comme un îlot dans l'Océan.

—En effet, dit Raoul qui revint vers Jean, il faut sans plus tarder nous mettre en marche. Avant que nous n'ayons atteint l'Ange-Gardien, tout le monde dormira au camp de Wolfe.

Raoul jeta sur ses épaules un manteau de velours sombre, s'assura que ses pistolets étaient amorcés, que le chien en obéissait bien à la détente, et constata que son épée sortait aisément du fourreau. Puis, en homme certain d'avoir sous la main, en cas de danger, de ces amis sûrs qui vous aident à sauver votre vie :

—Allons ! dit-il à Lavigueur d'un air résolu.

Celui-ci passa devant son officier pour le guider. Tous deux, continuant à gravir la hauteur, disparurent bientôt dans la noire bordure des sapins derrière laquelle se trouvent les Marches-Naturelles dont le cours impétueux et resserré de la rivière Montmorency ronge en grondant les lourdes assises.

M. de Montcalm avait manifesté, le matin même, en présence de son aide-de-camp, M. de la Roche-Beaucourt, le désir qu'il avait d'envoyer quelques éclaireurs au camp de l'Ange-Gardien, assis sur la rive gauche du Montmorency, afin d'obtenir quelques renseignements touchant la force et la position de l'ennemi.

M. de la Roche-Beaucourt, auquel Raoul avait raconté la capture de sa fiancée par les Anglais, et qui savait combien Beaulac saisirait avec reconnaissance l'occasion d'essayer de retrouver Mlle de Rochebrune, s'empressa de proposer au général de confier cette mission périlleuse au jeune officier dont le courageux esprit d'entreprise, aidé de l'expérience du coureur des bois Lavigueur, offrait de bonnes promesses de réussite.

Le général n'avait aucun motif pour refuser les services du jeune homme dont le nom lui était même parvenu après la descente nocturne du capitaine Brown sur le rivage avoisinant l'intendance. Aussi dut-il consentir aisément à confier cette exploration dangereuse à Beaulac, qu'il savait s'être si bien tiré, une première fois, d'entre les mains des Anglais.

La joie de Raoul fut immense quand il reçut de la bouche de M. de la Roche-Beaucourt l'ordre d'une mission qui se conciliait si bien avec ses sollicitudes amoureuses et son vif désir de se signaler par quelqu'action d'éclat. Ce fut avec des larmes plein les yeux qu'il témoigna à son supérieur la reconnaissance qu'il ressentait de ce que celui-ci avait bien voulu songer à lui.

Pour sonder justement la profondeur du désespoir de Raoul, après la capture de sa fiancée par Brown, le capitaine anglais, il faut penser d'abord au bonheur qu'il avait éprouvé en retrouvant Mlle de Rochebrune à Beaumanoir. En rapprochant ce plaisir ineffable de l'affreux malheur qui l'avait suivi de si près, en songeant que la même heure avait vu Beaulac s'élever dans les plus hautes sphères de l'extase et retomber, sans aucune transition, dans les abîmes d'un autre gouffre de maux, on comprendra peut-être l'intensité de cette grande infortune trop lourde pour un aussi jeune cœur.

Dans les premiers transports de sa douleur il avait voulu se tuer. Mais retenu au moment fatal par la main plus calme de Lavigueur, Raoul s'était laissé désarmer par le Canadien, qui l'avait ramené au camp de Beauport.

Plusieurs jours durant, Beaulac était resté plongé dans un profond affaissement, encore augmenté par l'inaction forcée que sa blessure l'obligeait de garder. Peu à peu réveillé cependant par sa raison, qui lui disait que mieux valait, après tout, que sa fiancée fût au pouvoir des Anglais, lesquels respecteraient sans doute leur prisonnière, qu'entre les mains du roué Bigot ; encouragé par le gros bon sens et les paroles d'espérance que lui soufflait la sollicitude dévouée de Lavigueur, Raoul finit, sinon par se consoler, du moins par désirer de vivre pour reconquérir sa bien-aimée Berthe.

Ces bonnes dispositions lui donnèrent la tranquillité nécessaire à la guérison de sa blessure, assez légère, en définitive, puisque la balle n'avait fait que déchirer les chairs de l'avant-bras. Aussi le matin du seizième jour de juillet, lorsque M. de la Roche-Beaucourt transmit à Beaulac les ordres de M. de Montcalm, Raoul était-il en état de manier de nouveau galamment son épée.

Il serait inutile de recommencer ici, à propos des Marches-Naturelles, la description qu'on en peut voir dans François de Bienville. Disons seulement qu'à un mille en amont de la chute s'échelonnent, dans l'espace de quelques arpents, une série de degrés taillés par la nature dans la pierre calcaire de la rive droite du Montmorency. En cet endroit, le cours resserré de la rivière précipite, en rugissant, sa descente irrésistible entre les hautes berges

ce pierre qui semblent frémir au passage de cette avalanche torrentielle.

En un certain endroit des marches, la rivière n'a guère plus de cinquante pieds de largeur. C'est là que Beaulac et Lavigueur s'arrêtèrent, au même lieu précisément où le sauvage iroquois Dent-de-Loup empoisonnait ses balles, en seize cent quatre-vingt-dix, pour servir les sinistres projets de John Harthing et ses propres désirs de vengeance contre Bienville et ses amis.

Leurs pieds foulaient à peine la rive de pierre que le bruit de la batterie d'un mousquet craqueta non loin d'eux, tandis qu'une voix rauque, partie de la bordure du bois qui s'arrête à soixante pieds du torrent, leur jetait un brusque qui-vive.

—Québec ! répondit Raoul.

—Avance à l'ordre, Québec ! reprit la voix.

La sentinelle, qui faisait partie de l'un des détachements chargés de défendre les gués de la rivière, reconnut Raoul et son compagnon quand ils lui donnèrent le mot de passe.

—Je veux voir le chef du poste, dit Raoul au factionnaire.

—Attendez un instant, mon officier, répondit le soldat, qui porta ses doigts à ses lèvres pour imiter le cri lugubre du huard.

Le même signal se fit entendre à une petite distance et un second Canadien sortit bientôt du bois en faisant à peine craquer sous ses pas les branches du fourré.

L'homme qui était de garde lui dit :

—Ces messieurs veulent voir le capitaine.

—Ils n'ont qu'à me suivre.

Raoul et Jean rentrèrent dans le bois en emboîtant le pas derrière cet homme.

Ils furent bientôt en vue d'une clairière au centre de laquelle flamblait un grand feu dont l'odeur résineuse attestait qu'on mettait largement à contribution les épinettes et les sapins du voisinage.

Une cinquantaine d'hommes étaient couchés tout autour. Les uns dormaient, les autres fumaient, parlaient ou rêvaient.

—Voilà le capitaine, dit le soldat en montrant à Raoul un jeune homme qui, étendu nonchalemment à terre sur son manteau plié, les deux mains croisées sous la tête et les genoux au feu, regardait, d'un air distrait, pétiller sur le fond du ciel sombre les étincelles du brasier.

—Rêveur comme un amoureux, ce brave de Gaspé, lui dit Raoul en s'approchant.

—C'est-à-dire comme toi, mon cher de Beaulac, repartit l'autre, qui se leva pour lui serrer la main. Car on m'a dit que tu es sombre comme un tombeau depuis que les Anglais ont capturé ta fiancée.

—La raison ne t'en parait-elle pas suffisante ?

—Certes oui, Raoul. Mais que diable viens-tu faire à cette heure en un endroit si écarté ? Imites-tu Cérès qui s'en allait jetant partout aux échos des vallées et des bois le nom de sa chère Proserpine enlevée par Pluton ?

Cette raillerie était prononcée d'un ton si affectueux que Raoul ne songea nullement à s'en offenser. Aussi répondit-il avec un sourire que le malheur rendait pourtant amer :

—Peut-être y a-t-il en effet quelque chose de vrai dans ce que tu me dis là. Mais je n'ai point le temps de t'entretenir de semblables choses. Et malgré l'envie que j'aurais de causer un peu avec toi de nos amours et de notre bonne amitié qui date du collége des Jésuites, il me faut te dire adieu aussitôt après les premiers saluts du revoir. Voici un " laissez-passer," signé du nom de M. de Montcalm. Tel que tu me vois, mon cher, je suis chargé d'aller reconnaitre, avec l'homme qui me suit, le camp anglais de l'Ange-Gardien. La mission n'est pas sans péril, et je cours bien risque d'y laisser mes os si l'on me surprend en flagrant délit d'espionnage.

—Tiens ! tiens ! repartit le jeune de Gaspé. Mais sais-tu que tu auras peut-être une chance d'apercevoir Mlle de Rochebrune au camp de Wolfe ?

—Chut ! on peut nous entendre. Ne parlons pour le moment que de choses officielles. Veuille donc mettre à ma disposition quatre ou cinq de tes hommes pour aider Lavigueur à jeter en travers de la rivière deux épinettes qu'il est venu couper ici cette après-midi. A l'aide de ce pont primitif, nous allons facilement traverser de l'autre côté. En outre, il serait bon, je crois, de faire garder ce passage de peur que l'ennemi le découvrant en notre absence, ne nous coupe notre retraite ou ne s'en serve pour vous surprendre.

—Avec plaisir. Seulement, au lieu de cinq hommes, je vais t'en donner douze qui devront attendre votre retour.

—Merci, et adieu !

—Au revoir, Raoul, et puisse l'Ange-Gardien veiller sur elle et sur toi.

—Toujours le même ce fou de Gaspé, murmura Beaulac en s'éloignant. Au fait, pourquoi pleurer sur les malheurs d'autrui ? On a toujours bien assez de larmes à verser sur ses propres maux.

Suivis des douze hommes que le capitaine de Gaspé mettait à leur service, Raoul et Jean revinrent du côté de la rivière.

Lavigueur eut bientôt retrouvé les deux épinettes qu'il avait abattues et ébranchées durant la journée. Solidement liés par leurs extrémités et au milieu, ces deux arbres avaient été coupés d'une longueur à n'excéder que de quatre ou cinq pieds les rives du torrent.

Malgré le soin qu'il avait eu de choisir les plus minces qu'il avait rencontrés, le poids considérable de ces troncs verts avait forcé le Canadien, pour les manier avec plus de facilité, à ne leur donner que la longueur absolument requise pour s'appuyer fermement sur les deux berges.

On les porta jusqu'à l'endroit indiqué par Lavigueur, qui fit placer, entre deux crans de roche qu'il avait avisés à dessein pendant le jour, le bout dont le diamètre était le plus fort. Ainsi retenus par leur extrémité inférieure, les deux arbres furent soulevés à force de bras et, après avoir décrit un demi-cercle complet, touchèrent de l'autre bout la rive gauche sur laquelle ils s'abattirent avec fracas en écrasant des sapins rabougris accrochés au bord de la berge.

Raoul, impatient, s'élança sur ce pont fragile qui, mal appuyé de l'autre côté de la rivière, se mit à osciller affreusement au-dessus du torrent, dont l'écume tourmentée blanchissait les ténèbres à trente pieds de profondeur.

—Arrêtez-donc, tonnerre de Dieu! lui cria Lavigueur.

—Tu es marié, je suis garçon, répondit Raoul; c'est donc à moi de risquer ma vie.

Malgré les prières, voire même les menaces du Canadien, qui jurait en s'arrachant des poignées de cheveux, Beaulac continua sa marche intrépide.

Les deux arbres pliaient en craquant dans le vide avec un vertigineux balancement qui suivait chacun des mouvements du jeune homme.

Etourdi par le fracas des eaux qui hurlaient en bouillonnant au fond du gouffre, Raoul sentit un instant son cœur frissonner sous ses côtes. Il eut froid au crâne. Les muscles de ses mollets semblèrent prêts à se rompre comme une corde qu'on a trop tendue.

Encore un moment d'hésitation, il perdait l'équilibre et tombait.

Cette pensée lui fit faire un appel à toute son énergie, et sans s'arrêter il continua d'avancer.

Haletants, terrifiés, les spectateurs avaient fermé les yeux; mais ils voyaient encore, comme dans un cauchemar, l'homme hardi qui foulait dédaigneusement la mort aux pieds.

Un cri les fit involontairement regarder.

Ce n'était pas l'angoisse qui l'avait inspiré, mais bien plutôt le triomphe d'un obstacle vaincu.

Raoul leur apparaissait confusément de l'autre côté du gouffre.

—Attends un peu, Jean! cria-t-il à Lavigueur de toute la force de ses poumons, car la grande voix des eaux rugissait entre le canadien et lui; je vais consolider notre pont.

L'ex-coureur des bois, familier avec ce genre d'exercice, traversa rapidement sur les arbres que, d'ailleurs, Raoul avait eu le temps d'assujétir dans une anfractuosité de la berge.

—Avant de nous enfoncer dans le bois, dit Lavigueur, il nous faut placer ici un signal de reconnaissance, afin que l'obscurité ne nous empêche pas de reconnaitre l'endroit quand nous reviendrons. On pourrait nous poursuivre, et nous serions bien embêtés d'être obligés de tâtonner pour retrouver ce passage.

Il sortit de sa poche un lambeau de linge que, vu sa blancheur, l'on apercevait à trente pas malgré la nuit, et l'accrocha à une branche à hauteur d'homme.

Ce n'était pas le seul qu'il eût apporté; car il en dissémina de la sorte plusieurs autres pendant la marche difficile et longue que lui et Raoul entreprirent sans tarder.

Ils s'enfoncèrent en plein bois. Lavigueur en avant, l'oreille au guet, et de l'œil interrogeant quelques rares étoiles qui venaient de poindre au ciel et semblaient se balancer là-haut, entre les feuilles tremblantes, comme de mystérieuses lanternes accrochées, par un génie bienfaisant, à la cime des grands arbres.

Chaussés tous deux de bottes canadiennes à simple semelle et sans talons, leurs pieds faisaient bien peu de bruit. Telle était surtout la légèreté des pas de Lavigueur, qu'il entendait se lever parfois, presque sous ses pieds, quelque lièvre surpris, sommeillant au gite et qui s'enfuyait en perçant le fourré comme une flèche.

A part ces bruissements de feuilles qui décelaient la présence de quelque bête sauvage, le cri grondeur d'un hibou miaulant à leur passage et le grave murmure du Montmorency, dont les ronflements sourds allaient s'éteignant derrière eux à mesure qu'ils s'en éloignaient, tout sommeillait dans la forêt.

Ils marchèrent ainsi pendant plus d'une heure.

A leur sortie du bois, ils aperçurent, à droite et en bas de la hauteur, sur laquelle ils avaient débouché, les feux du camp de Wolfe, qui s'étendait sur une longue ligne en descendant jusqu'au village de l'Ange-Gardien. Un demi-mille de distance les séparait à peine du camp.

—Pour peu que nous tenions à nos os, dit Lavigueur à voix basse, il faut à cette heure ramper à la sauvage et sans faire plus de bruit qu'une couleuvre dans les foins verts. Mais... n'avez-vous pas entendu?

—Quoi?

—Craquer les broussailles à notre gauche?

—Bah! quelque branche froissée sur notre passage et qui se relève.

—Non, non; ce n'est pas par là que nous sommes venus. Ecoutez-donc!

Une quinzaine d'hommes bondirent comme des diables hors des taillis, en brandissant des armes.

—Tonnerre de Dieu! s'écria Lavigueur, ça va chauffer avant de nous prendre, messieurs les Anglais!

Et le Canadien saisit une hachette, dont il s'était muni au départ, tandis que Beaulac armait ses pistolets.

—Arrêtez! nous sommes des amis! leur cria-t-on en bon français.

—On la connait, celle-là, repartit Lavigueur en s'adossant à un gros arbre, pour n'être point pris par derrière.

—Mais bonjour! ce sont des nôtres, dit une autre voix.

—Au fait, ça en a bien tout l'air, grommela le Canadien, qui néanmoins resta sur la défensive. Qui êtes-vous donc?

—Des gens de l'Ange-Gardien, et avec nous quelques Hurons de Lorette. Vous autres?

—Des éclaireurs du camp de Beauport.

Après s'être reconnu de part et d'autre, on échangea de rudes poignées de main.

—Quelles nouvelles du camp français? demanda le chef des guérillas à Beaulac.

—Excellentes. Les troupes, comme les milices, brûlent d'en venir aux mains avec un ennemi qui hésite trop longtemps à leur gré. Par ici?

—Oh! ma foi, mon officier, la vie est pas mal dure de ce côté-ci de la rivière. Les femmes et les enfants se tiennent cachés dans les

bois. Outre que les provisions sont rares, il leur faut coucher à la belle étoile, beau temps ou mauvais temps. Quant à nous, nous rôdons d'un bord et de l'autre, tuant un Anglais par-ci, par-là, et arrachant aux ennemis quelques-uns de nos bestiaux, que nous poussons du côté des montagnes pour la nourriture des enfants et des femmes.

—Les villages de l'Ange-Gardien et du Château n'ont pas encore été incendiés par les Anglais ?

—Non, parce qu'ils veulent sans doute s'y mettre à couvert ; mais ça viendra bientôt. Vous savez qu'ils ont déjà commencé leurs feux de joie sur la côte du sud ?

—Oui, reprit distraitement Beaulac. Mais la nuit est pas mal avancée, et il nous faut vous quitter si nous ne voulons pas être surpris par le jour avant la fin de notre reconnaissance.

—Vous allez jeter un coup d'œil au camp des Anglais, n'est-ce pas ? Eh bien ! si vous voulez, nous ferons route ensemble.

—Je n'ai pas d'objection. Seulement, je crains que notre trop grand nombre n'attire plus aisément l'attention de l'ennemi.

—Ne craignez rien, mon officier. Nous ne marcherons tous ensemble que durant un certain temps. Aux environs du camp, nous nous séparerons par groupes de deux ou trois selon notre habitude ; de la sorte, si quelqu'un de nous est surpris, les autres, avertis par le vacarme, ont le temps de s'enfuir.

—En effet, dit Raoul, ce n'est pas mal imaginé. Allons !

Ils longèrent, dans l'espace d'un demi-mille, la lisière du bois parallèlement au camp des Anglais. Arrivés à moitié chemin entre la chute et le village de l'Ange-Gardien, dont la flèche aiguë du clocher semblait, vu la distance et l'obscurité, piquée dans le ciel noir, ils descendirent une éminence en marchant droit à un groupe de deux ou trois habitations.

— C'est là qu'est le quartier général de Wolfe, dit le capitaine des francs-tireurs à Beaulac.

—Je sais. Mais pouvez-vous me dire si c'est ici qu'ont été conduits les prisonniers qu'ils nous ont faits ?

—Il paraît, en effet, qu'ils en ont amenés quelques-uns avec eux.

—Sauriez-vous où ils sont gardés ? demanda Raoul avec une pulsation plus précipitée du cœur.

—Non, monsieur.

Il pouvait être une heure et demie. A part les sentinelles, dont les cris, se succédant sans interruption, annonçaient qu'on y faisait vigilente garde, le camp anglais était enveloppé dans le silence du sommeil, comme un bon bourgeois qui dort, ses draps douillettement tirés jusqu'au menton, tandis que son chien, grondant au moindre bruit, veille sur le seuil de la maison.

Nos Canadiens s'arrêtèrent à une portée de fusil du camp.

— De quel côté allez-vous ? demanda le chef des guérillas à Raoul, après lui avoir donné à voix basse certains renseignements qu'il importait à Beaulac de savoir sur les forces et la position du camp de Wolfe, afin d'en rendre compte à M. de Montcalm.

—Je vais tâcher de me glisser jusqu'à la demeure du général, répondit Beaulac, qui venait de penser que Wolfe devait avoir ses prisonniers sous la main pour les interroger au besoin.

—C'est l'endroit le mieux gardé. Prenez garde de vous fourrer dans la gueule du loup ! Tenez, laissez-moi aller avec vous pour vous montrer le chemin et vous faire éviter les endroits dangereux. Ce n'est pas la première fois, comme vous, que je rôde au beau milieu du camp ennemi. D'ailleurs, mes hommes n'ont pas besoin de moi pour ce qu'ils ont à faire, et nous savons où nous rejoindre en cas d'alerte.

Raoul comprit que cet homme le prenait probablement pour un traître ou un déserteur venu dans le dessein de s'aboucher avec Wolfe ou de passer à l'ennemi ; mais il réfléchit en même temps qu'il valait mieux feindre ne pas s'en apercevoir et se laisser suivre par un individu capable de lui casser la tête au moindre mouvement suspect.

—J'accepte votre offre avec plaisir, répondit Raoul. Mais dépêchons-nous ; le jour va bientôt poindre.

—Est-il embêtant, cet animal-là ! grommela Lavigueur, tandis que le chef des francs-tireurs donnait des instructions à ses gens.

Beaulac vit s'agenouiller les maraudeurs, qui disparurent bientôt sans bruit dans toutes les directions.

—Je suis à vos ordres, dit leur capitaine à Raoul.

—Avançons.

Courbés tous les trois sur le sol et se traînant sur les mains et les genoux, ils se coulèrent dans la direction du quartier général.

Il leur fallait passer entre deux sentinelles qui marchaient lentement à cent pas l'une de l'autre, et se glisser entre des tentes disposées en cercle autour des deux ou trois maisons occupées par Wolfe et les officiers de l'état-major.

Mais la nuit était noire et nos éclaireurs prudents comme des renards qui rôdent autour d'un poulailler. Aussi passèrent-ils à cinquante pas des sentinelles et à quelques pieds seulement de deux tentes d'où sortaient de sonores ronflements.

Les feux s'éteignaient, et c'est à peine si quelques tisons jetaient sous la cendre, au souffle d'un vent léger, de mourantes lueurs.

Arrivés à une portée de pistolet de l'habitation occupée par le général anglais, ils dûrent s'arrêter ; car des factionnaires, qui causaient à demi-voix, entouraient la maison.

Une pensée douloureuse traversa, ainsi qu'un fer aigu, l'esprit de Raoul. C'était peut-être là que l'on retenait sa fiancée captive. Exposée aux regards, voire même aux galanteries d'audacieux officiers, elle pouvait être là qui souffrait, sans aucune protection ; et lui, Raoul, son amant, s'en voyait séparé par un abîme de dix pas !

Cette idée funeste arracha au jeune homme un rauque soupir que le défiant capitaine des francs-tireurs prit pour un signal entre Beau-

lac et Lavigueur pour se défaire de lui. Craignant d'être surpris par derrière, il fit un brusque mouvement afin de se ranger à côté de Raoul en avant duquel il se trouvait.

Mais il heurta une dizaine de fusils disposés en faisceau, et qui s'abattirent avec un grand cliquetis de fer.

Lavigueur ne put serrer assez les dents pour empêcher un juron d'y passer.

Vingt batteries de mousquets craquèrent dans l'ombre et vingt gosiers anglais hurlèrent en chœur :

—*Who goes there?*

Au même instant s'éleva une grande clameur derrière le strois Canadiens. Sous les tentes s'éveillaient les dormeurs.

Une idée éclata comme un obus dans la pensée de Beaulac. C'était de se constituer prisonnier afin de revoir Berthe et de s'enfuir ensuite avec elle.

Mais le sentiment du devoir la lui fit repousser aussitôt. Ne se devait-il pas avant tout à son pays?

—Filons! tonnerre de Dieu! dit Lavigueur, ou nous sommes flambés!

Tous trois se retournent, bondissent sur leurs jarrets avec la spontanéité d'un ressort qui se détend d'un seul coup, et s'élancent à toutes jambes du côté des tentes.

Derrière eux éclatent vingt mousquetades dont les balles effleurent les fugitifs avec des miaulements aigres. Mais aucun d'eux n'est atteint, grâce à la précipitation des tireurs.

Trois secondes leur ont suffi pour franchir la courte distance qui les séparait des tentes.

Ils vont les dépasser, lorsque de l'une d'elle sort un officier qui leur coupe le chemin.

Lavigueur brandit sa hachette et l'abat sur l'Anglais.

Celui-ci a deviné l'intention avec le premier mouvement du Canadien et s'est jeté à terre en évitant le coup.

L'officier voit les trois fuyards sauter pardessus lui comme des ombres. Se relevant :

—Poursuivons-les! s'écrie-t-il.

Quelques hommes s'élancent derrière lui sur la trace des fugitifs.

Ceux-ci ont déjà franchi la ligne des sentinelles, dont ils essuient pourtant le feu.

Le chef des francs-tireurs est atteint, chancelle et tombe.

—Le pendard ne l'a pas volé! C'est lui qui nous a mis dans le trouble! dit Lavigueur en courant toujours à côté de Raoul.

Quelques-uns des poursuivants s'arrêtent auprès du franc-tireur canadien qui se tord dans les convulsions de l'agonie.

Les autres, au nombre de huit, continuent de courir après les fugitifs, précédés de leur officier qui les anime du geste et de la voix.

—Si nous en descendions une couple, dit Raoul.

—Non, non, pas à présent.... Gardons nos balles pour tantôt.... plus près du bois.

Ils coururent ainsi dix minutes à travers champs, sautant par-dessus les clôtures et les fossés et piquant en droite ligne vers le bois, dont ils étaient sortis trois quarts-d'heure auparavant.

—*By God!* criait l'officier anglais à cinquante pas derrière eux, il faut les prendre vifs.... et les pendre ensuite.... pour l'exemple!

La lisière du bois dentelait le ciel sombre à cent pas devant eux, quand Lavigueur dit à Beaulac :

—Attention! armez l'un de vos pistolets.... mon lieutenant.... Gardez l'autre en réserve.... Moi je vais tirer mes deux coups... Visez bien.... Ça en fera trois de moins.

Ils s'arrêtèrent.

Les Anglais arrivaient avec une furieuse rapidité.

Quand ils ne furent plus qu'à trente pas, partirent trois coups de feu qui couchèrent autant d'Anglais sur le sol.

Raoul et Jean dévorèrent en quelques bonds les cent pas qui les séparaient du bois touffu dans lequel ils s'engouffrèrent comme des spectres rentrant dans la nuit.

Des cris de rage retentissaient derrière eux.

A la lueur des pistolades tirées par les Canadiens, l'officier anglais avait crié :

—Enfer!.... nos prisonniers de l'autre jour!.... Vingt guinées pour chacun de ces deux hommes.

Cet officier était Brown, qui, en tirant sur Raoul à bout-portant, près de l'intendance, avait assez entrevu Beaulac et Lavigueur pour les reconnaitre.

Excités par l'appât du gain, les soldats anglais, sans s'arrêter près de leurs trois camarades blessés, suivent hardiment leur capitaine qui continue sa poursuite avec un nouvel acharnement. A leur tour ils disparaissent derrière les arbres de la forêt, guidés par le froissement des branches que cassent les pieds des fuyards.

C'était bien de la folie que de s'aventurer ainsi dans une forêt qu'ils ne connaissaient pas. Mais les soldats anglais songeaient aux cinquante guinées promises. Quant à Brown, c'était un jeune homme emporté, qui avait maintes fois joué sa vie dans les combats, avec la même insouciance qu'un enfant fait d'une balle. Au degré d'exaltation où son sang était monté, il lui fallait aller jusqu'au bout de ses forces, réussir ou succomber.

Plus habiles à battre les bois que ces étrangers, Beaulac et Lavigueur prenaient quelqu'avance sur leurs ennemis, qu'ils entendaient courir, tomber et jurer comme des démons à cent pas en arrière.

—Rechargeons nos armes? dit Raoul, que Jean suivait de près.

—Ce n'est pas la peine, mon lieutenant. Je leur en prépare une bonne......... s'ils nous poursuivent..... jusqu'à la rivière..... Pourquoi.... perdre du temps.... et risquer notre peau.... s'ils s'arrêtent auparavant.... ?

Les deux Canadiens retrouvaient aisément leur chemin, vu les signaux de reconnaissance dont la blancheur, marbrant l'obscurité, guidait Lavigueur.

Eveillés par un bruit inusité, les oiseaux jetaient mille cris de frayeur du haut de leurs nids aériens; tandis qu'au fond des bois, bien au loin, hurlait quelque vieux loup oublié par les chasseurs dans une tannière écartée.

Après vingt minutes d'une course furibonde, Beaulac et son compagnon entendirent en avant le ronflement de la rivière qui dormait sous les arbres.

Bien que devancés de quelques centaines de pas, les Anglais les poursuivaient toujours.

—Allons ! grommela Jean, puisqu'ils le veulent.... je m'en vas leur donner un bain soigné.... Passez-moi le pistolet chargé.... qui vous reste....mon lieutenant.... Bien. Quand nous arriverons au pont.... traversez tout de suite du côté des marches.... sans vous inquiéter de moi.... Une fois de l'autre bord.... préparez-vous à m'aider.

Le mugissement continu du torrent devenait de plus en plus distinct.

Bientôt Lavigueur aperçut le chiffon blanc, qui pendait au bout d'une branche, au-dessus de la rivière.

—Bon ! dit-il, nous y voilà.... Prenez votre temps pour traverser.... monsieur Raoul.... Il n'y a pas de presse.... Je vas garder la tête du pont.

Beaulac avait compris que le Canadien avait un projet et qu'il ne ferait, lui, qu'attirer un danger inutile en n'écoutant point le rusé coureur des bois.

Aussi donna-t-il, sans tarder, un signal convenu entre eux et les hommes du capitaine de Gaspé, qui attendaient leur retour de l'autre côté de la rivière.

Il poussa quatre cris aigus auxquels il fut répondu aussitôt et s'aventura sur les deux arbres.

Les Anglais accouraient guidés par les cris.

Lavigueur, la main gauche armée du pistolet de Raoul et tenant sa hachette de l'autre, attendait.

—Vite donc ! que diable ! lui cria Raoul en mettant le pied sur la rive opposée.

Lavigueur attendait toujours.

Soudain, son bras gauche se leva.

Les Anglais arrivaient et secouaient à vingt pas les branches feuillues.

Le Canadien visa au juger, tira et sauta sur le pont étroit.

Des hurlements s'élevaient derrière lui. Le coup avait porté.

Comme il arrivait au milieu du pont, un coup de feu partit à son adresse.

Le Canadien chancela. Il était touché.

Raoul poussa une exclamation de terreur.

Mais Jean se raffermit sur ses jambes et sauta, en trois bonds, à côté de Beaulac.

—Silence ! vous autres, dit-il aux Canadiens d'une voix contenue. Couchez-vous par terre et ne bougez pas !

C'était le capitaine Brown qui avait tiré sur Lavigueur. N'entrevoyant que Jean et Raoul, qui se tenaient debout de l'autre côté du gouffre, il n'hésita pas une seconde, ce diable d'homme, et fit un pas, puis deux et trois sur les arbres qui ralliaient les deux rives.

—Vous êtes des lâches si vous reculez ! cria-t-il à ses gens.

Et il continua d'avancer.

Deux autres se mirent en frais de le suivre.

—Attention ! dit Lavigueur à Beaulac.

Le Canadien se baissa et saisit de ses fortes mains le gros bout des deux épinettes.

—Tu ne vas pas les jeter dans le gouffre ! dit Raoul avec un frisson d'épouvante.

—Ce chien d'Anglais m'a envoyé, dans le bras gauche, une balle qui y est de trop. Il faut qu'il meure !

—Je ne m'en mêle point, fit Raoul en reculant d'un pas.

—A votre aise ! grogna Lavigueur qui, à lui seul, souleva les troncs d'arbres.

Les deux compagnons de Brown hurlèrent d'effroi en sentant vaciller le fragile appui, qui seul les retenait au-dessus du torrent.

Brown s'arrêta au milieu du passage, arma froidement le pistolet chargé qui lui restait et visa le groupe confus que formaient, à vingt pieds de lui, Lavigueur et Beaulac.

—Baissez-vous ! cria Jean à Raoul.

L'éclair jaillit, la balle effleura les deux Canadiens et s'applatit sur le roc.

Brown bondit en avant comme un tigre.

Mais comme il allait toucher la rive, Lavigueur donna aux arbres une puissante poussée.

Il y eut trois cris, effroyables, inouïs, puis des clameurs sur les deux berges.

Trop long pour tomber tout d'une pièce dans la rivière, et trop lourd, avec sa charge, pour être lancé bien loin, le pont s'abattit en éraillant les deux rives de pierre.

Durant quelques secondes il s'arrêta, retenu diagonalement aux extrémités par des crans de roche.

Mais le poids des trois hommes, qui s'y tenaient accrochés avec toute la frénésie du désespoir, le fit lentement glisser jusqu'à fleur d'eau.

Là, il s'arrêta encore.

Cette fois, il paraissait solidement fixé.

La force terrible des masses d'eau qui se ruaient dessus avec un irrésistible élan, fit ployer les deux arbres.

Des énormes vagues frappaient les trois infortunés et bondissaient par-dessus leur tête avec des rugissements.

Eux ne jetaient plus un seul cri, tant ils se sentaient perdus.

On apercevait confusément d'en haut, des monceaux d'écume bouillonnante, puis trois masses noires immobiles au milieu.

—Au nom de Dieu ! dit Raoul, jetons-leur une corde, une branche, quelque chose enfin !

Un sinistre craquement coupa sa voix.

Pliés outre mesure par la violence du courant, les deux arbres venaient de casser.

La digue des flots ameutés ne rencontrant plus d'obstacle, s'affaissa et avec elle roulèrent et disparurent les tronçons du pont.

Raoul se pencha sur le gouffre. Il ne vit plus rien ; rien que l'eau tumultueuse poussée par l'eau.

Quelques coups de fusil partirent alors de la rive gauche. Ceux des Anglais qui avaient survécu voulaient venger leurs frères. Les Canadiens firent sur eux une décharge générale. Les autres disparurent.

—C'est affreux ! dit Raoul que cette scène d'horreur avait énervé.

—Bah ! gronda Lavigueur. J'ai eu deux frères tués à Carillon l'été passé. J'avais juré de les venger. C'est fait. Allons-nous-en !

Si Raoul n'avait pas baissé la tête quand Brown avait, une minute auparavant, tiré son dernier coup de pistolet, il aurait sans doute reconnu l'un de ceux qui avaient enlevé sa fiancée près de l'intendance. Et peut-être alors n'aurait-il pas été aussi affecté de la mort d'un double ennemi.

Brown n'avait cependant pas été noyé du coup comme ses deux compagnons, qui furent engloutis au moment même où le pont se rompit.

Les bras crispés autour d'un tronçon d'arbre, il y resta cramponné avec cette tenacité qui survit souvent à la mort.

Lancé comme un boulet, il descendit la rivière avec une indicible vélocité.

Ceux qui ont vu les Marches-Naturelles savent combien le cours de la rivière est accidenté, tourmenté, brisé presque jusqu'à la chute.

Ce n'est partout qu'une succession de cascades où l'eau bondit, tombe, remonte et retombe entre deux digues de pierre dont l'imposante immobilité semble redoubler la rage du torrent qu'elles contiennent.

Pendant quelques minutes, Brown fut le jouet des ébats gigantesques de vagues en délire.

Tantôt il roulait jusqu'au fond, étouffé, écrasé par une montagne d'eau qui pesait de tout son poids sur ses épaules. Tantôt ramené à la surface par la nature flottante du bois qu'il tenait embrassé, il pouvait respirer dans un endroit où l'eau courait avec moins d'emportement.

Puis, ressaisi par de nouvelles trombes, il tournait avec le tronçon d'arbre comme une roue sur son essieu et glissait sur la pente abrupte d'une cascade au pied de laquelle il tournoyait un moment avec son épave. Et le flot implacable le reprenait pour le jeter encore en des gouffres nouveaux.

Parfois lancé sur les parois de roche, il s'y serait brisé comme un verre si le bois protecteur n'eût amorti le coup.

Asphyxié, brisé, meurtri, en trois minutes, il n'était plus qu'à quelques arpents de la cataracte dont la clameur immense traversa son agonie comme le glas effroyable du bourdon de l'éternité que les anges de Dieu mettront en branle aux funérailles du monde.

La masse des eaux devenant moins tourmentée un peu avant la chute, il ramassa les quelques forces qui lui restaient et cria.

Trois fois ce suprême appel roula lugubre dans la nuit.

Puis le malheureux sentit la force des courants s'accroître avec une effrayante intensité. Aspiré par l'épouvantable succion de l'abîme, il se sentit balayé comme le grain de sable par le simoun, et tomba.

Quelques Canadiens qui guettaient, cachés dans les broussailles de la rive droite, pour envoyer de l'autre côté leur plomb aux Anglais, avaient prêté l'oreille à ses cris. Le fracas de la chute, immédiatement au-dessus de laquelle ils se trouvaient, n'avait laissé arriver à leurs oreilles cette voix désespérée que comme les plaintes d'un mourant.

A la lueur d'une décharge d'artillerie, tirée sur le bout de l'île d'Orléans par les batteries anglaises, ils entrevirent confusément passer comme un corps d'homme sur le versant de la cataracte.

Mais ce ne fut qu'une ombre, une vision effleurant la cime de cette vague monstrueuse qui ne cesse de crouler depuis des siècles dans un abîme sans fond.

CHAPITRE II.

LUTTES.

Malgré tous les dangers qu'il venait de courir, Beaulac n'était pas plus renseigné qu'auparavant sur le sort de Mlle de Rochebrune.

Si encore il eût été maître de ses mouvements, peut-être aurait-il pu se glisser de nouveau soit dans le camp de l'Ange-Gardien, soit dans celui de l'île d'Orléans, en supposant toutefois que la jeune fille ne fût point retenue prisonnière sur l'un des vaisseaux de la flotte anglaise.

Mais entravé par les liens resserrés de la discipline militaire, il lui fallait rester dans l'inaction. Comme un lion que l'on vient d'enfermer dans une cage sur les côtes d'Afrique et qui aspire de toute la force de ses vastes poumons les émanations du désert, Raoul se sentait dévoré d'une rage impuissante et sourde.

Restait bien encore un moyen de recevoir des nouvelles de la jeune captive ; mais il était lent. C'était d'attendre l'occasion d'un parlementaire (1) pour faire parvenir une lettre à Berthe qui, de son côté, se servirait du même expédient pour rassurer ses amis.

Il se rendit à la ville et fit part de son projet à la parente de Berthe, Mlle de Longpré. La vieille demoiselle, désolée de la longue et inquiétante absence de Mlle de Rochebrune, n'avait pas voulu quitter la ville, comme les autres dames de Québec. (2)

Elle était décidée d'y attendre le retour de sa chère Berthe ou la mort.

Le projet de Raoul lui sourit, et il fut décidé entre eux que chacun agirait de son côté, Mlle de Longpré à la ville et Raoul au camp de Beauport, afin de faire tenir un missive à la pauvre Berthe.

Mais des circonstances imprévues vinrent aussitôt empêcher l'exécution de cette idée. Dévorée d'inquiétudes, énervée par le bruit de la cannonnade et le danger incessant qu'elle courait dans la ville assiégée, Mlle de Longpré tomba malade le jour même que Raoul la vint

---

(1) On voit dans le journal de Knox qu'il y avait un assez fréquent envoi de parlementaires, de part et d'autre, entre la ville et le camp de Wolfe.

(2) Dès le commencement du siége, les femmes laissèrent, en grand nombre, la ville qui avait à subir un terrible bombardement. On voit par exemple dans le journal de M. Claude Panet sur le siége de 1759, que les dames dont les noms suivent s'étaient réfugi es à la Pointe-aux-Trembles, où elle furent faites prisonnières par les Anglais le vingt-un juillet. C'étaient mesdames Duchesnay, de Charny, sa mère, sa sœur Mlle Couillard ; les familles Joly, Mailhot et Magnan étaient du nombre. D'autres cherchèrent un refuge à Beaumanoir ; madame Péan et ses amies, sans doute.

Le très-grand nombre dut se répandre dans les paroisses environnant la ville.

visiter, et se trouva conséquemment hors d'état de pouvoir s'occuper de leur commun projet.

Une autre déception attendaitBeaulac. Dans la nuit du dix-huit au dix-neuf juillet, trois vaisseaux anglais remontèrent le fleuve au-dessus de la ville, malgré le feu de la place, et allèrent mouiller vers la rivière des Etchemins. Il était à craindre qu'ils n'opérassent un débarquement sur la rive droite du fleuve; aussi envoya-t-on immédiatement de ce côté le sieur Dumas, major-général des troupes de la marine, avec six cents hommes afin de les en empêcher.

M. de la Roche-Beaucourt reçut l'ordre de remonter jusqu'à la rivière Jacques-Cartier avec le corps de cavalerie dont Raoul faisait partie, afin de prévenir une descente des Anglais sur la rive gauche du fleuve. (1)

Ce fut avec un morne regret que Beaulac laissa le camp français. Plusieurs fois il se retourna sur sa selle, à mesure que son cheval l'éloignait de Beauport, afin de regarder encore les lieux où son âme restait en compagnie de la douce image de sa chère Berthe. Sur les hauteurs du chemin de Sainte-Foye, à certain endroit où il allait perdre la vue de l'île d'Orléans et de l'Ange-Gardien, il arrêta son cheval et laissa planer une dernière fois son regard au-dessus de l'île et des Laurentides, dont les sommets, d'un vert sombre à l'avant-scène, allaient se fondre à l'horizon dans le ciel bleu.

A la pensée qu'il ne reverrait peut-être jamais ni ces lieux aimés, ni sa brune fiancée, il sentit un sanglot déchirer et soulever sa poitrine. Mais la forte conviction du devoir accompli lui fit bientôt refouler en son cœur cette faiblesse indigne d'un militaire, et il lança sa monture au galop pour rejoindre la cavalcade qui disparaissait au premier détour de la route.

Le but de Wolfe en faisant passer des vaisseaux au-dessus de la ville avait été de tourner et d'attaquer l'aile droite de l'armée française : mais les Anglais trouvèrent trop périlleuse une descente sur la rive sud. Leurs vaisseaux restèrent cependant au-dessus de Québec et les troupes qui les montaient firent de courtes descentes à la Pointe-aux-Trembles et à Deschambault, où elles enlevèrent quelques prisonniers ainsi qu'une grande partie du bagage des officiers français.

Le détachement de M. de la Roche-Beaucourt, qui devait continuer à rester au-dessus de la ville pour observer les mouvements des trois vaisseaux, engagea plusieurs escarmouches avec les troupes qui opérèrent ces débarquements ou voulurent en tenter d'autres; Beaulac se signala dans ces diverses rencontres.

Encore une fois frustré dans ses espérances, Wolfe se résolut enfin à attaquer la gauche de l'armée française, en flanc par la rivière Montmorency et de front par le fleuve dont la grève unie et spacieuse offrait, en cet endroit, les plus grandes facilités pour le débarquement des troupes de la flotte et de la Pointe-Lévi. Celles de l'Ange-Gardien traverseraient facilement le gué du Montmorency, en bas de la chute, et se joindraient aux autres sur la plage pour de là marcher à l'assaut des retranchements français; enfin, un troisième corps de deux mille hommes devait remonter le Montmorency et passer à gué certain endroit de la rivière, situé à une lieue de la chute, et tomber sur nos derrières.

Afin d'appuyer ces divers mouvements et d'en assurer le succès, le général anglais fit d'abord garnir de plus de soixante bouches à feu la rive gauche du Montmorency, qui, plus élevée que la droite, permettait à ses artilleurs de diriger un feu plongeant dans nos retranchements. Ensuite, il fit échouer sur des récifs deux transports de quatorze canons chacun, au bas de la route de Courville, au pied de laquelle les nôtres avaient élevé une redoute dont l'artillerie balayait le gué offert aux troupes anglaises de l'Ange-Gardien; tandisqu'une frégate de soixante canons devait venir s'embosser le plus près possible de la chute, faire taire, appuyée par le feu des transports, les trois pièces de canon de la redoute, et refouler nos troupes qui tenteraient de s'opposer à la descente des bataillons anglais.

A peine pouvions-nous opposer une dizaine de bouches à feu à plus de cent pièces d'artillerie qui allaient tonner contre nous.

C'était un bon plan que celui de Wolfe; aussi sembla-t-il devoir réussir tout d'abord.

Le trente-un juillet à midi, son artillerie ouvrit le feu et ses troupes se mirent en mouvement.

A deux heures, M. de Montcalm se porte sur la gauche où le chevalier de Lévis, avec cette hardiesse de conception et la promptitude d'action qui lui sont propres, est déjà prêt à la défense. Apprenant par ses éclaireurs que deux mille ennemis remontaient la rive gauche du Montmorency pour tenter le passage du gué à trois milles en avant de la chute, le chevalier avait aussitôt dirigé un renfort de cinq cents hommes sur ce passage défendu par M. de Repentigny. Surpris de la vive résistance qu'ils avaient rencontrée, les Anglais avaient de ce côté battu promptement en retraite, et les cinq cents hommes envoyés pour appuyer M. de Repentigny étaient déjà revenus glorieux sur leurs pas pour prendre part au combat plus sérieux qui allait s'engager près de la cataracte.

Sous ses ordres M. de Lévis a trois mille hommes, la plupart Canadiens, et qui gardent la meilleure contenance sous une grêle de projectiles lancés depuis midi par les batteries anglaises. Partout règne l'enthousiasme. Le général Montcalm approuve les dispositions de M. de Lévis et retourne au centre pour s'y tenir prêt à secourir au besoin le chevalier à la tête des réguliers tenus en réserve.

L'ennemi s'ébranle enfin. Il est trois heures. Une chaleur écrasante sans un souffle de vent, ainsi que de gros nuages noirs qui s'entassent au ciel, indiquent un prochain orage.

Plus de quinze cents berges chargées d'Anglais sont en mouvement dans le bassin de Québec. Après plusieurs feintes de débarquement sur différents points du rivage, depuis la Canardière jusqu'à la rivière Montmorency,

(1) Historique. M. Ferland, p. 573.

elles se dirigent enfin vers la gauche du camp français, immédiatement à droite de la chute.

Mais Wolfe a compté sans la marée basse, et ses embarcations s'échouent sur des chaines de roche à quelques arpents de la rive, où pendant plus d'une heure elles restent stationnaires. Enfin le flux les soulève, et, protégés par la formidable artillerie des transports et de la frégate, deux mille grenadiers anglais s'élancent impatients sur la plage.

A bout de munitions, nos artilleurs en charge de la redoute ont été forcés de l'évacuer et sont revenus au camp avec leurs trois pièces rendues muettes.

Sans attendre la brigade Monkton qui devait appuyer leur attaque, les grenadiers marchent sur la redoute aux sons d'une fanfare guerrière. Là, ils s'arrêtent, reforment leurs rangs, et, la baïonnette au bout du fusil, s'avancent au pas de charge vers nos retranchements.

Depuis la grève jusqu'au chemin de Beauport, le terrain s'élève entrecoupé de petits ravins dans lesquels nos tirailleurs, l'œil au point de mire et le doigt sur la détente, attendent avec calme l'approche des assaillants.

Un grand silence plane un moment au-dessus de tous ces hommes qui vont s'entregorger au nom de leur souverain respectif. On n'entend plus que les pas cadencés et rapides des grenadiers qui gravissent les hauteurs à la course. Leur musique s'est tue devant la mort qui emboite le pas derrière eux.

Ils ne sont plus qu'à vingt verges de nos retranchements. Le cri d'un clairon retentit, puis une brusque décharge d'artillerie : c'est le signal ! Aussitôt notre fusillade éclate terrible et continue.

—*Forward! forward!* crient les officiers anglais à leurs soldats qui hésitent.

—Hardi les gars ! hurlent les nôtres.

Aveuglés par la fumée, décimés par nos balles, les grenadiers commencent à reculer.

Notre mousqueterie crépite et pétille, comme le feu de ces grands incendies qui ravagent nos forêts, lorsqu'il rencontre en son chemin de vastes sapinières. L'ouragan bondit de la racine au faite des arbres dont le bois résineux s'embrase soudain et se tord avec d'innombrables craquements.

Trouées, rompues par ces décharges rapides et meurtrières, les deux colonnes anglaises lâchent pied, s'enfuient et vont se réfugier derrière la redoute pour reprendre leurs rangs.

Un long bravo s'élève de nos retranchements vers le ciel.

Au même instant, un immense éclair sillonne le ciel sombre, tandis qu'un grand coup de foudre, qui semble vouloir écraser amis et ennemis sous une ruine commune, tonne au-dessus de la bataille. Un déluge de pluie s'abat sur la campagne. Balayés par un vent de tempête, ces flots croulants forment un épais nuage qui dérobe les combattants à la vue les uns des autres.

La grande voix du Dieu des armées a fait taire les tumultes du combat. Le tonnerre domine tout autre bruit et l'eau ruisselle à torrents.

Cela dure bien une demi-heure.

Enfin la foudre s'éloigne avec des grondements de plus en plus sourds, le vent meurt, la pluie s'évapore, le brouillard se fond.

Quand le soleil, perçant les nuages, chassa les dernières gouttes de pluie devant les faisceaux de ses rayons de feu, les nôtres virent les Anglais qui se rembarquaient à la hâte.

Les cinq mille hommes de l'Ange-Gardien, commandés par les brigadiers Murray et Townshend, qui ne s'étaient approchés qu'à deux portées de fusil de nos retranchements, se retiraient aussi de leur côté.

Nous avions mis près de cinq cents ennemis hors de combat. Nos pertes, malgré le feu d'enfer de l'artillerie angaise, n'étaient qu'insignifiantes. La victoire était complète, et l'honneur en revenait aux milices canadiennes. (1)

Dans un ordre du jour qui suivit la bataille, Wolfe se plaignit amèrement de la folle impétuosité de ses grenadiers, dont la charge trop précipitée avait causé leur défaite ; et le ton sévère avec lequel il transférait le lieu de leur campement à l'île, laisse voir que ce commandement équivalait à une disgrâce.

Le fait est que le général anglais était accablé de l'échec qu'il venait d'essuyer. Depuis plus d'un mois qu'il était arrivé en face de Québec, il avait vu presque tous ses plans échouer devant la prudence de MM. de Montcalm et de Lévis ; et encore venait-il d'éprouver une défaite qui, en poussant les Canadiens à se rallier à la cause française avec une nouvelle ardeur, allait, par contre-coup, jeter un profond découragement parmi ses propres troupes.

Puis, quelle impression la perte de cette bataille allait-elle causer en Angleterre ? Ses ennemis, les malheureux en ont toujours, n'en augureraient-ils point l'insuccès de toute la campagne ? De quelles amères railleries n'accablerait-on pas le jeune présomptueux qui, aveuglé par son orgueil, n'aurait pas craint de se charger d'une entreprise beaucoup au-dessus de ses forces !

Et s'il lui fallait réellement battre en retraite devant les Français victorieux, que devenaient ses beaux rêves de gloire et d'ambition ? Les uns après les autres, il les voyait crouler dans l'abîme ouvert sous ses pieds par la fortune adverse.

Cette irritation du cerveau lui donna une fièvre terrible qui l'empoigna brutalement, quelques jours après la bataille de Montmorency, et le traîna jusqu'aux portes du tombeau. Il fut en proie à un affreux délire, qui ne le quitta que pour faire place à une faiblesse extrême.

La force de la jeunesse finit par l'emporter dans cette lutte terrible que la mort et la vie se livraient au-dessus de son chevet. Elle ne dut pourtant se retirer qu'à regret, cette mort fatale qui, seulement un mois plus tard, revint victorieusement à la charge et ne s'enfuit, cette fois, qu'en serrant sur sa poitrine sans mamelles les restes sanglants du vainqueur de Montcalm.

---

(1) Tous les détails de ce combat sont scrupuleusement historiques. Voyez nos historiens et le journal de M. Claude Panet, que j'ai aussi consulté.

Vers la fin du mois d'août, Wolfe était enfin sur pied. Son premier soin fut d'informer son gouvernement des obstacles sans nombre semés sur sa voie par les armes françaises. Il avoua sa défaite, mais en termes si nobles et avec des sentiments si dévoués, "qu'on fut plus touché, en Angleterre, dit M. Garneau, de la douleur du jeune capitaine que de l'échec des armes de la nation."

Ensuite il se résolut à appeler ses lieutenants à son aide, afin de recevoir leur avis sur les meilleurs moyens à prendre pour enlever le succès de la campagne.

Ce fut l'une des dernières journées d'août que se tint, au camp de l'Ange-Gardien, ce grave conciliabule, dont le sort du Canada devait dépendre.

Assis sous une tente, dont les pans relevés du côté du fleuve leur laissaient voir la Pointe-Lévi, l'île d'Orléans et la flotte anglaise ancrée dans la rade, Wolfe et ses lieutenants, les brigadiers Monkton, Townshend et Murray, étaient assis autour d'une petite table sur laquelle se déroulait une carte de Québec et des environs. Dressé par le major Stobo, qui, après une longue captivité à la capitale, (1) s'en était enfui et venait de rejoindre l'armée anglaise, ce plan contenait une foule de renseignements et de détails les plus précieux.

Ils étaient tous à la fleur de l'âge, ces quatre généraux, chargés d'une aussi importante mission que la conquête d'un pays.

Wolfe était fils d'un ancien major-général. Il avait montré tant de talents au siége de Louisbourg, qu'on l'avait choisi pour commander l'expédition de Québec, autrement plus hardie et périlleuse. Harcelé qu'il était, sans doute, par l'aiguillon des grandes pensées que sait inspirer aux hommes de génie une confiance sans bornes en leurs futurs succès, il avait accepté avec ardeur.

La gravure et la photographie ont popularisé chez nous le portrait du jeune général. Chacun connait cette figure étrange et fine, dont le nez avancé forme un angle très-accusé avec le front et le double menton fuyant qui vient se perdre dans le nœud de sa cravate.

Ses cheveux étaient poudrés à frimas et comprimés en arrière dans une bourse en taffetas pour retomber en queue sur les épaules. Il était coiffé d'un petit tricorne, dont les bords relevés se réunissaient attachés sur le sommet de la tête. Sa taille élégante était enserrée dans un long justaucorps rouge, dont les larges parements étaient galonnés d'or. Un blanc baudrier de buffle, libre, pour le moment, de la courte carabine que les officiers des troupes anglaises portaient alors en bandoulière, descendait de son épaule gauche au côté droit. Au ceinturon, aussi en buffleterie, et dont les deux pièces principales étaient reliées par une agraffe d'or, pendait une riche épée de combat. Des bottes à revers, montant jusqu'au genou, y rejoignaient la fine culotte de soie collant sur la jambe.

A sa pâleur, à ses traits fatigués, on voyait que le général relevait d'une maladie grave et que son énergie s'efforçait de hâter la convalescence.

Quoique très-jeunes encore, ses trois lieutenants avaient aussi beaucoup étudié la guerre, et la science des combats leur était acquise. Monkton et Murray appartenaient à la noblesse, Townshend à l'ordre de la Pairie.

Invités quelques jours d'avance par le commandant en chef à donner leur avis, ces trois généraux en étaient venus à une décision unanime sur les mesures à prendre pour assurer la réussite de l'expédition. Townshend, qui était chargé de manifester leur opinion, parla dans les termes suivants lorsque Wolfe leur demanda de lui faire connaître le résultat de leur conférence :

—Puisque Votre Excellence a daigné nous consulter, nous ne pouvons faire autrement que de lui confesser que nous ne partageons pas son avis qui est de renouveler l'attaque de l'aile gauche du camp de Beauport. Nous nous trompons peut-être, mais...

Townshend eut ici un moment d'hésitation.

—Parlez, monsieur, parlez franchement, interrompit Wolfe. Ce n'est pas pour une vaine formalité que j'ai voulu cette entrevue. Les moments sont trop précieux et trop graves les circonstances pour vous demander le concours de votre expérience, si je n'étais pas décidé de m'en rapporter à elle plutôt qu'à la mienne, dans le cas où vous me démontreriez clairement que j'ai pu me tromper.

Rassuré par le ton bienveillant que Wolfe avait su mettre dans ses paroles, Townshend reprit aussitôt :

—Nous ne prétendons pas, Excellence, que vous ayiez eu tort de tenter l'attaque du trente-un juillet contre le camp de Beauport. Ce serait nous condamner nous-mêmes, puisqu'alors nous vous avons fortement engagé à tenter la fortune de ce côté. Mais l'insuccès de cette attaque nous a depuis convaincus, mes collègues et moi, que les Français ont su prendre là une position presqu'inexpugnable. Favorisés par la nature des lieux qu'ils connaissent aussi parfaitement que nous les ignorons, ils ont su profiter des moindres accidents du terrain pour rendre leur camp formidable. Nous croyons donc qu'il serait trop risqué de renouveler une tentative sur ce point, puisqu'une défaite—la première démontre assez la possibilité d'une seconde—puisqu'une autre défaite, dis-je, nous pourrait forcer à clore sous de bien tristes auspices les opérations de la campagne. Au contraire, si nous parvenons à forcer Montcalm de quitter son camp retranché pour nous rencontrer ailleurs, nous ramènerons du coup presque toutes ses chances de notre côté, puisque nous le contraindrons de combattre au lieu que nous aurons choisi.

—Mais comment en venir là ? demanda Wolfe, qui suivait avec beaucoup d'attention le raisonnement de Townshend.

—En remontant le fleuve avec la majeure partie des troupes, Excellence, et en débarquant sur la rive gauche pour porter les opérations au-dessus de la ville. Quand il verra la

(1) "Pendant l'hiver, Stobo avait eu la permission "de voyager entre Montréal et Québec, témoin de "tous les préparatifs qui se faisaient pour la guerre "et entendant tous les discours." M. Ferland, 2ème vol., p. 510.

capitale menacée, le général Montcalm ne se portera-t-il pas aussitôt au-devant de nous?

—Certainement; mais la grande difficulté, je crois, consiste à opérer d'abord ce débarquement. Vous savez bien que jusqu'à présent les troupes que nous avons sur les quatre (1) vaisseaux au-dessus de la ville ont toujours été repoussées dans leurs tentatives de descente.

—Et pourquoi, Excellence? Parce que d'abord, elles ne sont pas assez nombreuses pour résister aux quelques détachements de Français qui ont pour mission d'épier à terre leurs divers mouvements. Mais concentrons soudainement un corps de troupe imposant sur un seul point et à la faveur d'une nuit noire, et nous passons sans peine sur le ventre de tous les francs-tireurs qu'ils ont échelonnés le long du fleuve au-dessus de Québec.

—Fort bien, dit Wolfe. Mais encore faut-il trouver un lieu de débarquement facile. Les deux rives ne sont-elles pas très-escarpées et boisées aux abords de la ville, et ne serons-nous pas forcés de remonter bien au-dessus de la capitale? mouvement qui offrira bien des difficultés, vu qu'il nous faudra marcher continuellement en bataille après le débarquement sur un long espace de chemin que nous ne connaissons que par la carte de Stobo.

—J'allais précisément, Excellence, répondre à ces objections prévues d'avance. Pourquoi les troupes des quatre vaisseaux n'ont-elles pas réussi à opérer une descente effective jusqu'à ce jour? Parce qu'elles y allaient presqu'à tâtons, n'ayant aucune connaissance des lieux. Mais n'avons-nous pas, depuis quelques jours, cette précieuse carte dessinée par Stobo et qui fourmille en renseignements exacts, lesquels sont pour nous de la plus grande importance? Ainsi, voyez-vous cette rampe, indiquée par de petites lignes parallèles, sur le flanc de la falaise, entre le poste de Saint-Michel et celui du Foulon? En lisant, au bas du plan, la légende auquel le chiffre treize nous renvoie, vous voyez que la tête de cette rampe est défendue par un seul poste que gardent une centaine d'hommes. Que nous trompions l'ennemi par de faux mouvements, que nous débarquions au Foulon à la faveur des ténèbres, et nous enlevons presqu'infailliblement ce poste!

Wolfe n'écoutait plus, depuis quelques moments, avec la même condescendance. Il semblait, au contraire, suivre avec le plus vif intérêt l'ellipse tracée dans l'air par les bombes que les mortiers de la Pointe-Lévi lançaient sur la ville.

—C'est là que je vous attendais, monsieur, dit-il en se retournant vers Townshend. Et vous croyez que ce n'est rien que ces cent hommes nichés sur la cime d'un rocher à pic? Cette position, croyez-moi, vaut bien celle du défilé des Termopyles. Cent hommes déterminés nous y tiendront en échec pendant tout le temps qu'il leur faudra pour être secourus; et alors que mille autres seulement se seront portés à leur aide, vingt mille assaillants ne pourraient forcer cette position formidable.

—Votre Excellence exagère peut-être les difficultés, répliqua Townshend. Et M. Stobo, qui a visité les lieux, remarque précisément que cette partie de la falaise n'est pas aussi abrupte qu'on le pourrait croire en la regardant du fleuve. (1)

—Monsieur, depuis que ce plan est entre mes mains, j'ai, moi aussi, pensé à la possibilité d'une telle attaque. Mais après en avoir bien calculé toutes les chances et les périls, j'en suis venu à conclure que nous risquons de perdre bien du monde pour un résultat nul.

Piqué au vif, Townshend s'efforça de démontrer la justesse de ses arguments. Il mit peut-être trop de chaleur dans l'expression de ses convictions, car Wolfe, impatienté, répondit assez durement. La discussion commençait à tourner à l'aigreur et Wolfe allait couper court aux débats en refusant son adhésion au projet de ses lieutenants, lorsqu'un aide-de-camp entra dans la tente et dit au général qu'un transfuge français désirait lui parler sans retard sur un sujet de la plus haute importance.

—Qu'on me l'amène, dit Wolfe. Puis aux trois officiers qui faisaient mine de se retirer; Restez, messieurs. Qui sait si ce n'est pas la Providence qui vient à notre aide?

Un homme gros et court, drapé dans un manteau brun et escorté de deux soldats armés, entra bientôt dans la tente.

Sur un geste de Wolfe, les soldats sortirent et se tinrent à une certaine distance.

Si c'était la Providence qui envoyait cet individu à la rescousse du général anglais, c'est qu'elle daigne se servir quelquefois de forts vilains agents.

Car, lorsque cet homme laissa retomber le pan de son manteau, qu'il tenait devant sa figure, ce mouvement mit à nu la face matoise et repoussante de Louis Sournois.

CHAPITRE III.

TRAITRES.

—Tonnerre de sort! s'écria Bigot en entrant à l'intendance, le soir de la bataille de Montmorency. Il faut que le diable s'en mêle, car depuis quelque temps tout va de mal en pis! Wolfe arrive avec une armée formidable. Bon! L'on pouvait croire que nos troupes ne résisteraient pas longtemps aux forces imposantes qu'il commande. Il débarque sans obstacles, d'abord sur l'île, puis à la Pointe-Lévi et à l'Ange-Gardien. Sur son ordre, le bombardement commence désastreux, terrible. Les paroisses du bas du fleuve sont ravagées sans merci. Parfait! Nos damnés Canadiens, effrayés, sans doute, de ces dévastations, vont jeter là le drapeau pour voler au secours de leurs familles? Point. Ces chiens sont là, fermes au poste et regardant d'un œil stupide brûler maisons, granges et récoltes; tandis que leurs femmes et leurs enfants, s'attellent sur des charriots, comme des bêtes de somme, pour trainer jusqu'au camp

---

(1) Un quatrième bâtiment avait réussi, en rasant la Pointe-Lévi, à remonter le fleuve sous le feu des canons de la ville et avait rejoint, depuis quelques jours, les trois autres dont nous avons déjà parlé.

(1) On a exagéré, en effet, la difficulté d'accès présentée par la rampe du Foulon. Bien défendue, la position était forte sans doute; mais Wolfe et ses hommes pouvaient facilement gravir ce ravin, aux pentes assez douces, sans être des aigles.

quelques provisions arrachées aux maraudeurs anglais. (1) Wolfe veut enfin tenter un grand effort. Il livre bataille aujourd'hui... et se retire honteusement vaincu! Million de tempêtes, il faut que ça change!

Et Bigot, qui arpentait sa chambre solitaire en gesticulant, brisa deux chaises qu'il lança contre la muraille et renversa d'un coup de pied un guéridon chargé de porcelaines d'un grand prix. Sans faire attention au bruit des vases de Saxe qui volaient en éclats, il voulut appeler et tira si fort sur le cordon de la sonnette qu'il lui resta dans la main.

—Allons! par Satan! s'écria-t-il, tous les diables d'enfer sont-ils donc acharnés contre moi! Et ouvrant la porte de sa chambre comme la sonnette carillonnait furieusement au loin:

—Sournois! cria-t-il. Sournois!!—Le pendard!—Sournois!!! Ah! te voilà enfin! Arrive donc, butor!

—Hein! pensa le valet qui s'approchait tout essoufflé, le maître est bien hargneux depuis quelques semaines, et le service est rude. Mais patience, ça ne durera pas longtemps!

Bigot rentra dans sa chambre où Sournois le suivit.

—Ferme la porte, lui dit le maître. Bon. Tu vas faire seller un cheval et courir au poste que M. de Vergor commande au-dessus du Foulon. Tu connais l'endroit.

—Oui, monsieur.

—Tu demanderas à parler au commandant, M. de Vergor, et tu lui diras que je veux le voir immédiatement.

—Mais, monsieur...

—Il n'y a pas de mais qui tienne! S'il est occupé, qu'il se dérange! S'il est couché, qu'il se lève et qu'il accoure! Va.

Une heure plus tard, Bigot causait à voix basse, mais d'un air très-animé, avec un homme étranger à nos lecteurs. Tous deux étaient assis auprès d'une vaste cheminée dans laquelle flambait un grand feu. Bigot avait eu soin de se placer dans l'ombre, tandis que son interlocuteur, au contraire, se trouvait en pleine lumière, éclairé par la lueur de la flamme qui léchait, en pétillant, les parois de la cheminée. De sorte que l'intendant pouvait suivre sur la physionomie de cet homme les impressions diverses qui en agitaient les muscles, sans être exposé lui-même à cet inconvénient.

Ils étaient seuls dans cette chambre dont les fenêtres matelassées, dans le but d'arrêter les boulets des assiégeants, empêchaient aussi la lumière du dehors d'y pénétrer. A part les chuchottements de Bigot qui paraissait faire, d'abord à peu près seul, les frais de la conversation, on n'entendait à l'intérieur d'autres sons que ceux du bois qui craquait sous les étreintes du feu dont les fauves lueurs dansaient sur les murailles sombres comme des spectres dans un caveau funéraire.

De temps à autre, quelque forte détonation, qui faisait trembler le palais, éclatait au dehors. C'étaient des bombes lancées par les assiégeants et qui venaient faire explosion dans les environs de l'intendance. Aucune, cependant, n'atteignait le palais, protégé par la muraille naturelle du roc de la haute-ville, au pied duquel l'intendance était abritée. (1)

C'était, disent les mémoires, un homme d'une figure assez déplaisante et d'une intelligence très-bornée que le sieur Duchambon de Vergor, avec qui Bigot se trouvait en ce moment. Ses cheveux d'un blond fade lui descendaient très-bas sur le front. Il ne louchait pas, et pourtant jamais un regard ne tombait d'aplomb de ses yeux verts et inquiets. Ses lèvres pincées semblaient adhérer aux dents, et quand il riait, sa bouche se contractait d'une façon quasi douloureuse et laissait voir de petites dents blanches et aiguës comme celles d'un chat.

Les faits qui vont suivre montreront assez la noirceur de son caractère sans qu'il soit besoin d'esquisser aussi son portrait au moral.

—Mon cher Vergor, disait Bigot, ce n'est point que je craigne que vous n'ayiez oublié les services que je vous ai rendus, mais laissez-moi vous rappeler un peu ce que j'ai fait pour vous.

—Il n'en est nullement besoin pour que....

—Permettez, mon cher, interrompit Bigot qui prenait plaisir à faire peser de tout son poids sur ses complices l'ascendant que son génie lui donnait sur eux tous. Vous n'étiez rien quand je vous ai connu. Votre famille était pauvre et vous vous trouviez sans ressource comme sans protection. Je vous accordai la mienne, un peu par reconnaissance d'un petit service que votre père m'avait autrefois rendu (2), et beaucoup à cause de l'amitié que vous aviez su m'inspirer de prime abord. (3) Avant mon voyage en France, en 1754, je sollicitai de l'emploi pour vous, et de simple capitaine de marine que vous étiez, vous devintes aussitôt commandant du fort de Beauséjour.

A ce nom qui réveillait chez Vergor tant de souvenirs honteux et pénibles, Bigot vit passer un nuage sur le front plat de l'ancien commandant de Beauséjour. Mais il fut impitoyable et continua:

—Vous ne fûtes pas longtemps sans profiter du bon avis que je vous donnais dans ma lettre

(1) "Depuis que les Anglais étaient maîtres du "fleuve au-dessus de la capitale, l'approvisionnement de l'armée était devenu presqu'impossible "par eau. Il fallait faire venir les vivres des magasins de Batiscan et des Trois-Rivières par terre, "et comme il n'était resté dans les campagnes que "les petits enfants, les femmes et les vieillards auxquels leurs infirmités n'avaient pas permis de "prendre les armes, c'était avec le secours de bras "si faibles qu'il fallait opérer le transport. On charria ainsi sur 271 charrettes de Batiscan à l'armée, "l'espace de 18 lieues, 700 quarts de lard et de farine, "la subsistance de 12 à 15 jours." M. Garneau, *Histoire du Canada*, 2ème vol., p. 331, 3ème Edition.

De semblables faits n'ont pas besoin de commentaires. Ils portent leur héroïsme avec eux.

(1) On voit par le dessin des principaux édifices de Québec, fait, après le bombardement de 1759, par un officier anglais, que le palais de l'intendant n'avait pas souffert de la bombe.

(2) Le fait est que, lorsque Bigot était commissaire à Louisbourg, le père de Vergor avait chaleureusement défendu le futur intendant inquiété dès lors à cause des premières exactions qu'il y avait commises.

(3) "Le titre sur lequel on fondait, en public, cette "amitié ne faisait honneur ni à l'un ni à l'autre; on "prétendait que l'intendant étant galant, il devait "de la reconnaissance à cet officier." *Mémoires sur les affaires du Canada.*

du 20 août 1754. (1) Il était d'usage de donner au commandant un profit de quelques francs sur chaque corde de bois. L'occasion était bonne. Après avoir prétendu que le bois de chauffage acheté par votre prédécesseur, M. de la Martinière—un honnête homme celui-là, entre nous—était pourri, vous réussites à en faire dresser un procès-verbal. Il fallut bien en acheter d'autre et vous réalisâtes, par ce moyen, de fort beaux profits. C'était assez bien débuter, n'est-ce pas ?

Vergor ne répondit pas, mais son œil terne jeta autour de lui un regard inquisiteur, comme pour voir si personne n'était aux écoutes.

—Ne craignez rien, continua Bigot qui prenait plaisir à le martyriser, tout comme le chat qui joue avec sa proie palpitante avant de lui donner le coup de grâce, nous sommes bien seuls. Je ne fais que mentionner, pour la forme, les bons petits bénéfices que vous sûtes faire ensuite avec les marchandises du roi, que vous achetiez à très-bas prix pour les lui revendre deux ou trois fois leur valeur, et je passe à l'affaire de Beauséjour. (2) Ce siége-là ne fut pas bien dur pour vous, cher Vergor ; si peu qu'on l'appela dans le temps, si j'ai bonne mémoire, le *siége de velours*. Ah ! ah ! savez-vous, vraiment, que ce mot ferait fortune à Paris !

Et Bigot se mit à rire avec d'autant plus d'entrain qu'il voyait combien l'autre en avait peu d'envie.

—Dire en effet que quatre jours de tranchée suffirent pour vous donner la colique et vous forcer à mettre bas... les armes, c'est bien drôle ! Vous avouerez, mon cher Vergor, que je ne vous avais pas dit d'aller... jusque là.

L'intendant fut pris d'un nouvel accès de rire. Vergor, qui ne rougissait jamais, verdissait à vue d'œil. Et pourtant il n'osait rien dire.

—Aussi, votre capitulation précipitée eut-elle un immense retentissement qui se prolongea jusqu'à la cour. Et dès l'année suivante, ordre fut donné à M. de Vaudreuil d'instruire votre procès. Gagné par moi, si vous daignez vous en souvenir, le gouverneur évita d'obéir. Mais enfin la cour le lui enjoignit si fortement qu'il lui fallut se rendre à ses injonctions en 1757. L'affaire était sérieuse. Outre que M. Monckton n'avait poussé le bombardement qu'avec la plus grande lenteur, on vous accusait de n'avoir pas tiré un seul coup de canon et de n'avoir fait aucune sortie. Vous aviez tellement ménagé la poudre et les vivres que les malins allaient jusqu'à dire que vous aviez vendu le tout à l'ennemi. Enfin, les assiégeants eux-mêmes en avaient été témoins en prenant possession du fort, vous aviez mis, vous et vos domestiques, tout au pillage avant votre départ. Il y en avait plus qu'il ne faut pour condamner dix hommes. Ce fut alors que, sous peine de me compromettre, je résolus de vous sauver. Le gouverneur, qui est honnête, mais mou comme cire, m'était aveuglement dévoué. Je le travaillai si bien, que je pouvais compter sur le bon vouloir de tous les officiers que je lui fis nommer pour composer le conseil de guerre qui vous devait juger. Rappelez-vous, maintenant, la bonne farce qui se passa au château Saint-Louis. Vous étiez si troublé, d'abord, que vos paroles témoignaient souvent contre vous. Il fallait y mettre ordre et je chargeai quelqu'un d'ajuster vos réponses. Quant aux témoins, tous ceux qui voulaient déposer contre vous étaient infailliblement renvoyés. On n'entendait que ceux qui vous étaient favorables. Enfin, je gagnai quelques Acadiens qui firent des mémoires dictés par moi et déposèrent comme je le leur avais prescrit d'avance. Une vraie comédie, quoi ! et bien plus drôle encore que celle des *Plaideurs* du défunt Racine. (1) Enfin, l'on vous acquitta et je me chargeai de faire passer en France la sentence avec les lettres que M. de Vaudreuil, toujours à mon instigation, écrivit en votre faveur à la Cour. Vous étiez sauvé ; mais avouez que sans moi, c'en était fait de vous.

—C'est vrai, répondit Vergor, qui ne pouvait qu'en convenir.

—Vous voyez donc, reprit Bigot, en lui lançant un regard dur et pénétrant, que vous dépendez entièrement de moi. Il serait facile de réveiller cette affaire et bien d'autres qui se sont passées depuis. Je peux vous perdre d'un seul mot. Eh bien ! le moment est venu de me rendre en partie ce service, tout en veillant vous-même à vos intérêts. Nos malversations ont éveillé l'attention de la cour, qui est grandement irritée contre nous. A l'heure qu'il est, il nous est déjà difficile de conjurer l'orage, même au moyen des influences que nous pouvons mettre en jeu auprès du roi. Les dépenses causées par la dernière phase de cette guerre dans laquelle nous sommes entrés depuis quatre ans s'accroissent de jour en jour. Elles sont énormes, et pour peu que cela continue, la dette deviendra tellement exhorbitante qu'il nous deviendra impossible de subir un rendement de compte sans risquer et la fortune que nous avons tous acquise et peut-être même la vie qui nous est si chère maintenant, puisque nous sommes assez riches pour en extraire toutes les jouissances que l'on en peut tirer à l'aide du plus puissant pressoir qui soit au monde, l'argent. Or les circonstances présentes rendent chimérique toute idée de notre retour immédiat en France. Il est impossible de nous remplacer, nous vieux fonctionnaires, par des hommes nouveaux qui n'auraient aucune expérience des affaires du Canada, et qui, arrivant ici au milieu de difficultés insurmontables, perdraient complètement la tête. Donc, il nous faut rester ici. Et c'est notre condamnation certaine que d'y demeurer encore un an. Car

---

(1) Bien que citée par tous nos historiens, cette lettre mérite de prendre place en ce récit : " Profitez, " mon cher Vergor, de votre place, lui écrivait Bigot ; " taillez, rognez, vous en avez tout le pouvoir, afin " que vous puissiez bientôt venir me joindre en " France et acheter un bien à portée de moi. "

(2) Le siége de Beauséjour eut lieu en 1755.

(1) Ceci est incroyable ; pourtant, je ne fais que suivre mot à mot, tout en l'appropriant au dialogue, *le Mémoire sur les affaires du Canada*. On s'étonne que Bigot ait pu imposer aussi longtemps ses volontés aux honnêtes gens qui l'entouraient à Québec. Et ce n'est que lorsqu'on étudie bien cette époque si relâchée dans l'honnêteté et les mœurs et qui vit la Pompadour régner sur la France, que l'on se rend un peu compte de la coupable indulgence de la cour à l'égard de pareils coquins que Bigot et ses affidés.

calculez un peu les dépenses effrayantes que douze autres mois de campagnes vont coûter au trésor. Et les Anglais ont tellement l'air décidés d'en finir avec nous, qu'ils passeront certainement l'hiver en Canada. Reconnaissez-vous la justesse de ces arguments?

—Oui, certes! répondit Vergor.

—Et voyez-vous un expédient qui peut nous sauver?

—Ma foi non!

—Alors, nous sommes perdus; car vous savez qu'en tombant, moi, je vous entrainerai tous dans ma chute.

—Cré tonnerre!

Et Vergor ouvrit bien grands ses petits yeux, comme pour sonder l'abime effroyable qu'il voyait s'entr'ouvrir à ses pieds.

—Oui, nous sommes perdus! reprit Bigot; à moins, toutefois, que vous ne vouliez me donner un coup d'épaule.

—Moi!

—Oui. Vous et moi, Vergor, nous pouvons sauver tous les autres et surtout nous-mêmes, ce qui vaut infiniment mieux.

—Mais diable! comment cela? demanda Vergor de l'air d'un homme qui ne se serait jamais supposé une pareille importance.

—Ecoutez, fit Bigot en se rapprochant de lui: d'abord, si jamais votre bouche laisse échapper un seul des mots que je vais vous dire, je vous jure que l'on vous trouvera, une heure après, les reins cassés sur une borne comme un chien enragé sur qui l'on a tiré à bout portant.

Vergor sentit un frisson lui courir dans le dos. Il connaissait Bigot et le savait homme à tenir une parole de ce genre.

—Ne craignez rien, dit-il en étendant la main, tandis que son regard faux essayait de monter jusqu'à celui de l'intendant.

—Bon! Dites-moi, maintenant, mon cher Vergor, ne vous semble-t-il pas que si le pays passait immédiatement entre les mains des Anglais, il nous serait assez aisé de cacher une grande partie de nos méfaits sous les ruines de cette colonie? Ne croyez-vous pas qu'il serait bien difficile à messieurs nos juges, si toutefois il nous faut comparaître devant un tribunal, de nous forcer à un compte-rendu très-exact de notre administration? La belle occasion pour rejeter presque toutes les dépenses sur les frais de guerre!

—Pardié, c'est vrai ça!

—Maintenant, au train que vont les choses, pensez-vous que les Anglais soient bien près de réussir à nous soumettre?

—Diable non! La perte de la dernière bataille ne les avance pas beaucoup.

—De sorte que la guerre court de grands risques de se prolonger longtemps?

—Oui.

—A moins d'un hasard?

—A moins d'un hasard.

—Vous y fiez-vous beaucoup, Vergor, à cet imbécile de hasard?

—Ma foi non.

—Ni moi. Il m'a toujours semblé qu'un peu de prévoyance et d'habileté valait bien mieux.

—C'est vrai.

—Dites donc, si nous faisions le hasard, nous?

—Dame....

—Oui, si nous le forcions de nous servir en esclave?

—Hein! fit Vergor d'un air ahuri.

L'histoire nous dit que l'intelligence de cet homme n'était pas très-développée.

—Enfin, si nous aidions l'Anglais à nous battre?

—Comment! mais il s'agit donc de trahir?

—Oui, mon ami, dit l'intendant d'une voix parfaitement calme.

Vergor le regarda avec épouvante.

Bigot poursuivit sans paraître remarquer la surprise de l'autre:

—Pouvez-vous me dire à qui vous devez le commandement de ce poste important du Foulon, que l'on vous a confié depuis quelques jours?

—Je n'en sais rien.

—Je le crois bien; car on n'a plus grand' confiance en vous depuis la capitulation de Beauséjour. Et il m'a fallu mettre bien des influences en mouvement pour vous faire nommer à ce poste de confiance. Je ne voulais pas me compromettre en le demandant moi-même pour vous. Vous comprendrez pourquoi quand je vous dirai qu'il entre dans mon plan que vous...n'empêchiez pas trop les Anglais de forcer le passage du Foulon aux plaines d'Abraham.

—C'est-à-dire que....qu'il me faudra...les laisser faire!

—Oui.

—Mais, je risque ma tête!

—Je le sais pardié bien.

—Et vous croyez que....?

—Je crois que vous exécuterez mes ordres.

—Si je refusais?

—Si tu refuses, mon petit Vergor, je te fais pendre haut et court comme traître et voleur.

—Je vous en défie.

—Même si je prouve devant une cour-martiale que tu étais d'intelligence avec Monckton pour lui livrer Beauséjour et pour partager le butin avec lui?

—Comment prouver cela? demanda Vergor qui se redressa tel qu'une couleuvre.

—Par la production d'une lettre que tu écrivis à Monckton; lettre que je me suis procurée lors de ton procès et qui, mon cher, est en lieu sûr.

—Ah! vous êtes le diable! s'écria Vergor qui s'affaissa sur son siége. Mais je la croyais détruite cette maudite lettre! Monckton m'avait promis de le faire.

—Sais-tu le latin, cher?

—Non, balbutia Vergor abruti.

—C'est bien dommage, va; c'est une fort belle langue! Elle renferme entres autres choses admirables cet axiôme si vrai que voici: *Verba volant, scripta manent;* c'est-à-dire, en langue vulgaire, que tu aurais bien mieux fait de ne pas écrire à M. Monckton, mais de lui parler de vive voix.

Vergor était vaincu, et à partir de ce moment-là Bigot était son maitre.

—Ecoute, Vergor, poursuivit l'intendant d'un ton plus sérieux. Tu sais d'abord qu'à la

moindre chose que tu t'avises de divulguer sur ce sujet, tu es un homme mort! Alors, en supposant que tu eusses réussi à me compromettre, ce qui n'est pas probable, tu n'en serais guère plus avancé. Mieux vaut donc pour toi servir à mes desseins, vu que je t'assure une impunité d'autant plus certaine que mon plan est ourdi de manière à ne compromettre personne. Tu sais que mon cerveau est assez inventif quand je prends la peine de le consulter.

—Ah! quant à ça!

—Eh bien! alors, laisse-moi faire, et non-seulement il ne tombera pas un seul cheveu de ta tête, mais tu pourras bientôt jouir en France, avec moi, de toutes les douceurs de l'opulence. Car tu t'imagines bien que ce service te sera largement payé. Dis, maintenant, puis-je compter sur toi?

—Aveuglément, je vous le jure!

—C'est bon. Tiens-toi prêt, alors, à recevoir mes ordres et à les exécuter au moment voulu.

Quand Vergor eut pris congé de lui, l'intendant appela Sournois pour l'aider à se mettre au lit.

Jamais le valet n'avait été si complaisant, si obséquieux. Et pourtant, il se disait en lui-même :

—Ah! mon cher maître, si vous saviez les belles choses que j'ai entendues ce soir, en collant mon oreille sur le trou de la serrure! Si vous vous doutiez que je vous tiens aussi bien que vous tenez votre imbécile de Vergor, vous verriez peut-être que je pense quelle drôle de figure vous feriez au bout d'une corde!

Sournois s'était toujours montré si serviable, même depuis l'affaire du soufflet, que jamais Bigot n'aurait pu soupçonner un seul instant la fidélité de son domestique. Au contraire, il était convaincu que cet homme lui était dévoué corps et âme. Aussi, dit-il au valet, quand il fut couché :

—Ferme soigneusement la porte, mon cher Sournois. J'ai à te parler confidentiellement.

—Tiens! où veut-il en venir? songea le valet de chambre, qui poussa les verroux.

Et il revint vers le lit où son maître était mollement étendu.

—Assieds-toi, mon ami. Ce que j'ai à te dire est un peu long.

Le domestique s'installa dans un grand fauteuil, placé près du chevet de l'intendant.

—Sournois, dit Bigot après quelques instants de silence, je suis content de toi, bien que tu aies laissé Mme Péan pénétrer dans la petite tour de l'ouest et emmener la jeune fille. Je conçois qu'il t'était difficile de refuser l'accès de la tourelle à cette chère Angélique, et qu'une fois entrée, sa jalousie lui ait inspiré l'idée de se débarrasser de celle qu'elle pouvait croire sa rivale. D'ailleurs, je t'avais toujours dit de lui obéir en quoi que ce fût. Tu n'as donc pas été fautif de la laisser faire, et, bien que tu m'aies paru d'abord craindre le contraire, je ne t'en veux point pour la perte de cette enfant que j'aime pourtant à la folie. On dit qu'elle est prisonnière des Anglais. Il faut tâcher de la rejoindre, Sournois, avant que ce petit fat de Beaulac ne l'ait retrouvée. Tu ne saurais croire, mon ami, la passion que j'éprouve pour cette adorable créature. Depuis le jour où sa figure mutine a frappé mes regards, je ne me reconnais plus. Tu sais l'éloignement que j'ai toujours ressenti pour le mariage. Eh bien, si cette jeune enfant l'exigeait pour se rendre à mes désirs, je crois, foi de Bigot, que je me laisserais enchaîner par les nœuds sacrés de l'hyménée! Ce n'est plus de l'amour, de la passion que j'éprouve pour elle, c'est de la rage, Sournois! Si j'avais deux âmes, je les vendrais l'une après l'autre à Satan pour que cette femme fût à moi! Ah! je n'aurais jamais cru qu'on pût aimer de la sorte! Dans cette détresse de mon cœur aux abois, c'est à toi que je m'adresse pour que tu m'aides à revoir cet ange qui, je le sens bien, a emporté la moitié de ma vie en m'échappant. Aussi n'est-ce pas un service de valet que je vais te demander, Sournois, c'est un service d'ami, et dans lequel il entre plus de confiance et d'estime de ma part, que de commandement.

—Employez-moi sans crainte, monsieur l'intendant; vous savez combien je vous suis dévoué.

—Oui, mon ami, et je suis décidé de t'en récompenser royalement. Je sais que tu as déjà réalisé de fort jolies économies, pas encore autant sur tes gages que sur certaines transactions, où tu partageais avec Clavery les gains qu'il prélevait sur plusieurs fournisseurs que tu lui adressais par mon entremise. Entre nous, Sournois, si tu n'étais pas plutôt mon ami que mon domestique, j'appellerais coquineries ce genre d'affaires où tu as trempé, et qui suffit souvent pour conduire un homme à la potence.

En frappant doucement ce coup qui, sans avoir l'air d'y toucher, tranchait profondément dans le vif, Bigot décocha un regard de feu au valet.

Celui-ci se mordit les lèvres et devint violet. La pensée que lui aussi se trouvait à la merci de cet homme, le suffoquait.

—Mais pour revenir à nos moutons, continua Bigot, si tu me sers fidèlement dans l'affaire que je vais te confier, je double du coup la somme de tes épargnes, que je sais se monter à peu près à vingt-cinq mille francs. Si tu réussis, je t'en donne cinquante mille.

Sournois ouvrit démesurément les yeux, tant par suite de cette offre magnifique que par la surprise de voir son maître si bien au fait des petites affaires du valet de chambre.

Tout ivrogne qu'il était, Sournois aimait aussi beaucoup l'argent; la preuve, c'est que sa passion pour le vin lui avait permis de faire des économies. Aussi s'écria-t-il avec un empressement quelque peu outré; car le matois savait bien qu'il tenait un secret qui valait plus plus de cinquante mille francs :

—C'est trop, cher maître! c'est bien trop!

—Non, mon ami, et quand tu sauras que tu vas avoir une double mission à remplir, tu avoueras toi-même que tes services ne sont que justement payés à ce prix. Ecoute, mais que chacun des mots que je vais te dire s'enfouisse si profondément en toi, que jamais un seul ne t'échappe pour frapper l'oreille d'un autre homme que celui vers lequel je vais t'envoyer. Car, si par malheur tu me trahis, Sour-

nois, outre que j'ai assez de preuves en mains pour te faire jeter, quand je voudrai, dans un cul de basse-fosse, je te jure que tu périras de mort violente dans les vingt-quatre heures!

Sournois, qui connaissait son terrible maitre mieux que personne, ne put s'empêcher de frémir; et ce fut avec sincérité qu'il jura, pour le moment du moins, discrétion à son maitre.

—J'ai dit, il n'y a qu'un instant, Sournois, reprit l'intendant, que je vendrais mon âme pour posséder cette jeune fille. Ne sois donc pas surpris si j'ajoute maintenant que je suis décidé à trahir presque mon pays pour qu'elle retombe en mon pouvoir. J'ai dit *presque*, et tu vas comprendre pourquoi. Je vais offrir au général anglais de lui faciliter le débarquement au Foulon et l'accès de la rampe qui conduit sur la hauteur des Plaines-d'Abraham, à condition qu'il ne remette qu'à moi seul la belle captive. Tu conçois que là s'arrêtera ma complaisance, et que rien n'assure les Anglais de nous vaincre ensuite.

— Mais comment vous y prendrez-vous, monsieur l'intendant?

—Vergor est à moi. Le traitre apparent sera lui, s'il ne sait pas bien jouer ses cartes. Quant à toi, mon cher Sournois, tu ne te compromettras nullement en allant porter un message verbal au général Wolfe. Si par hasard tu es pris par les nôtres, tu finiras par avouer que tu te rendais au camp des Anglais pour t'enquérir de la jeune personne. On ne verra là dedans qu'une simple affaire de galanterie; et comme on me connait à ce sujet, la chose n'ira pas plus loin.

—Quel scélérat! pensa Sournois tout émerveillé de l'habileté de son maitre.

—Eh bien! continua Bigot, crains-tu d'accepter?

—Non certes! monsieur l'intendant. Car du moment que vous m'assurez qu'il n'y a pas plus de danger à courir, je m'en rapporte à votre génie inventif et suis prêt à marcher les yeux fermés.

—Bien, mon ami, je n'attendais rien moins de ton dévouement....et de ton bon sens. Mais il se fait tard et j'ai trop besoin de sommeil pour te donner ce soir les instructions que tu auras à suivre. Prépare-toi, et silence!

—Je serai muet comme une carpe! Monsieur l'intendant n'a besoin de rien?

—Non, mon ami, si ce n'est de dormir un peu. Bonsoir.

—Bien bonne nuit, monsieur.

—Il faudra te surveiller, toi aussi, mon gros Sournois, pensa Bigot en fermant les yeux. Si tu bronches, hum...

Et sa dernière menace s'éteignit dans un premier ronflement.

Les scélérats au caractère fortement trempé, comme Bigot, acquièrent à la longue une sécurité insouciante dans le crime. Ils s'accoutument à risquer si souvent leur vie qu'ils dormiraient sur le cratère encore tiède d'un volcan.

Quant à Sournois, il se tourna et se retourna dans son lit en songeant au terrible secret dont il était le dépositaire.

—Je vois que mon cher maitre chasse deux lièvres à la fois, se disait-il. Si je n'avais pas entendu son entretien avec Vergor, j'aurais pu croire qu'il ne s'agissait que de sa passion pour la fillette. Mais tout en s'assurant de la pouvoir posséder, il travaille à mettre aussi sa fortune à l'abri du naufrage. Enfin, ce que j'ai de mieux à faire, pour le quart-d'heure, c'est de lui obéir. Quant à la réalisation de mon grand projet—car j'ai mon plan aussi moi, et un fameux, encore!—l'exécution va en être avancée par le fait même de l'accomplissement des desseins de mon maitre. Car si les nôtres sont battus, l'armée va sans doute être obligée de fuir et l'intendant contraint de la suivre pour veiller à la subsistance des troupes. C'est alors que nous visiterons le souterrain....Une fois le coup fait, il me sera facile de profiter du brouhaha de la guerre pour passer inaperçu en France, où je mènerai, ma foi, un train d'enfer! Car j'ai acquis assez de bon langage et de belles manières pour trancher un peu du grand seigneur, lorsque mes poches seront bien garnies de beaux louis d'or. Si le maitre volé me retrouve et veut faire trop de bruit, alors je le menacerai de divulguer ce fameux secret qui sent sa corde d'une lieue; et il sera bien fier encore de partager sa fortune avec moi pour acheter mon silence. Comme je serai riche alors, je saurai m'entourer de serviteurs fidèles qui me permettront de ne rien redouter de lui. Hum! monsieur Bigot, vous le payerez bien cher ce coup de poing de l'autre jour, et je me serai enrichi à bien bon marché!

Il ne faudrait pas se méprendre sur les véritables sentiments de Sournois. Il n'était pas d'une nature assez délicate pour que la seule injure qu'il eût reçue de son maitre le poussât à vouloir s'en venger en volant l'intendant. Le soufflet n'était qu'un prétexte et le vol avait été rêvé longtemps avant le coup reçu. Entouré de gens qui n'étaient guère de meilleure extraction que lui, et qui faisaient rapidement d'immenses fortunes, Sournois avait conscience de ses petits talents et s'était senti pris de la fièvre contagieuse du gain. Lui aussi voulait devenir riche. Longtemps il avait songé à éventer la cache du souterrain de Beaumanoir pour enlever le trésor de l'intendant. Mais outre que les circonstances avaient jusque-là peu prêté la main à l'exécution de ce projet, il lui en avait coûté de payer d'une aussi noire ingratitude les bontés dont son maitre l'avait accablé. Aussi avait-il saisi avec empressement l'idée de vengeance que le soufflet de Bigot lui avait inspirée.

—Toujours est-il, murmura-t-il en s'endormant, que ce coup de poing vaut bien plus que son pesant d'or!

Bigot avait des espions dans le camp des Anglais. Aussi apprit-il, quelques jours après la bataille de Montmorency, que Wolfe était malade. Il lui fallut alors attendre le rétablissement du Général pour s'aboucher avec lui.

Il eut donc tout le loisir de méditer ses projets coupables et de se concerter avec Vergor pour que personne ne fût compromis dans la lâche trahison qu'ils allaient accomplir. On verra par la suite que le complot était bien ourdi.—Maintenant l'on doit s'expliquer la présence de Sournois au camp de l'Ange-Gardien.

CHAPITRE IV.

MLLE. DE ROCHEBRUNE.

Il est temps de revenir à notre héroïne que la fumée des combats nous a fait perdre de vue.

On se rappelle que le capitaine Brown l'avait enlevée du carrosse de Mme Péan au moment où la voiture, qui regagnait la ville, passait en arrière du parc de l'intendance.

L'éclair du coup de pistolet de Brown avait ébloui Berthe, dont les yeux s'étaient fermés en voyant chanceler Raoul. Ce qui suivit ensuite ne lui fut plus qu'un rêve pénible et confus: un cliquetis d'armes; Beaulac entraîné garrotté; Lavigueur jurant Dieu et terrassé; elle-même arrachée du siége de la voiture et emportée dans une course échevelée par un homme inconnu; des chaloupes, des clameurs et des coups de feu sur le rivage; un grand cri d'effroi sur les eaux noires, puis rien....si ce n'est le brouillard d'un long sommeil étendu comme un voile épais sur tous ces souvenirs épars.

Il était grand jour quand elle reprit connaissance. Elle en jugea de la sorte par un faisceau de rayons de soleil qui pénétraient à travers une étroite ouverture dans l'endroit resserré où elle se trouvait.

Elle se souleva machinalement sur le cadre où elle était couchée, et approcha ses yeux de l'épaisse vitre ronde qui donnait accès à la lumière du jour. En regardant de haut en bas, elle ne vit que les sillons mouvants des vagues verdâtres. Deux frégates se dressaient en face, dont les sabords entr'ouverts laissaient passer le long cou des canons.

Durant quelques minutes, sa pensée flotta dans le vague, comme ces flocons de brume que l'on voit glisser le matin sur un lac au lever du soleil.

Bientôt, cependant, à l'aide des lambeaux de souvenirs qu'elle parvint à rattacher ensemble, elle reconstruisit en partie les événements de la veille. Elle se ressouvint d'avoir vu tomber Raoul. L'éclair du coup de feu repassa devant ses yeux. Alors elle jeta un grand cri et se renversa sur sa couche. Avec cette sensibilité des femmes qui sont toujours prêtes à tirer tout d'abord les conséquences les plus désastreuses du moindre accident, elle se dit que son amant était mort. Puis elle sentit son corset devenir trop étroit pour sa poitrine gonflée de sanglots, et lui broyer le cœur. Il lui sembla qu'elle étouffait et elle perdit de nouveau connaissance.

Lorsqu'on vint lui apporter à dîner sur le midi, on la trouva en proie à un affreux délire. Le chirurgien du vaisseau, qui fut immédiatement appelé auprès de la prisonnière, constata qu'une fièvre cérébrale des plus violentes venait de s'emparer de Berthe.

Elle était si belle dans le désordre du délire, avec les masses de ses cheveux bruns déroulés autour de sa figure animée par la fièvre, son malheur était si touchant que le vieux médecin fut pris aussitôt d'une profonde commisération pour la pauvre enfant. Il songea à sa fille unique qu'il avait laissée en Angleterre; et à la pensée que son enfant chérie pourrait peut-être, par suite de circonstances analogues, se trouver dans la même position que la jeune femme qu'il avait devant lui, il ressentit un de ces frissons nerveux qui secouent les larmes et les amènent aux paupières. Aussitôt il s'empressa de prodiguer les soins les plus assidus à la jeune patiente que le hasard lui avait envoyée.

Pendant plusieurs jours elle fut en grand péril de mort: mais enfin la force de la sève de jeunesse, ainsi que les attentions habiles du médecin, triomphèrent du mal, et Berthe revint à la vie.

Elle n'était cependant encore que convalescente, lorsque le capitaine du vaisseau sur lequel on la retenait, reçut ordre de remonter le fleuve de conserve avec deux autres bâtiments de guerre.

Les trois vaisseaux parvinrent, comme on l'a vu, à doubler le Cap-aux-Diamants, après avoir toutefois essuyé le feu le plus vif des batteries de la ville.

Ce que la pauvre enfant dut éprouver de terreurs et d'angoisses, on se l'imaginera facilement quand on saura que le seul bâtiment où elle était reçut plus de vingt boulets dans sa coque. Comme les marins anglais répondaient à nos artilleurs, Berthe sentait le vaisseau trembler à chaque bordée, tandis que les craquements du bois que trouaient nos boulets arrivaient jusqu'à ses oreilles.

On conçoit que l'ébranlement nerveux causé par toutes ces émotions n'était guère de nature à hâter la guérison complète de Mlle de Rochebrune. Aussi sa convalescence en fût-elle bien ralentie, et l'on verra bientôt quelles suites funestes tous ces chocs produisirent dans son organisation affaiblie.

Maintenant, si l'on veut se faire une idée de toutes les phases désolantes par lesquelles la pauvre enfant dut passer, qu'on se figure un peu la triste position d'une jeune fille au milieu de figures étrangères, ou plutôt ennemies, et n'ayant personne avec qui elle pût se distraire par la conversation, si ce n'est le vieux médecin auquel son âge, encore plus que sa sympathie pour elle, donnait un libre accès auprès de Berthe.

Une fois que l'on aura compris tout ce que cet isolement avait de pénible, qu'on s'imagine les angoisses que Mlle de Rochebrune devait éprouver en songeant aux dangers incalculables auxquels son fiancé se trouvait exposé dans les combats. Car elle avait appris par l'entremise du docteur qui avait couru aux informations, que son fiancé, loin d'être mort, s'était échappé avec Lavigueur d'entre les mains des Anglais. Le reverrait-elle un jour? Ou était-il écrit dans le grand livre du destin qu'ils ne se retrouveraient qu'au ciel? Dans cette perplexité poignante où son esprit, exalté par des souffrances antérieures, se heurtait sans relâche aux angles de doutes cruels, son pauvre cœur se meurtrissait de plus en plus sous l'étreinte des ongles de fer de la fatalité. Ce vautour semblait ne pouvoir se résigner à lâcher la proie dans laquelle il avait enfoncé ses serres, alors encore qu'elle n'était qu'une enfant.

Elle demanda bien au docteur de faire transmettre une lettre à sa vieille parente, Mlle de Longpré. Mais celui-ci ne put en

obtenir l'autorisation. Car le vaisseau se trouvait alors mouillé vis-à-vis de la Pointe-aux-Trembles et sans communication avec le général Wolfe, qui seul, au dire du capitaine, pouvait permettre une pareille chose.

Sachant combien il était dangereux pour la jeune fille de rester continuellement plongée dans ses pensées tristes, le docteur s'avisa, pour changer le cours des idées de sa patiente, de lui donner quelques leçons d'anglais. Comme il parlait assez bien le français et que Berthe se prêta à ce désir avec complaisance, la tâche d'instituteur qu'il s'était volontairement imposée lui fut bien facile. Berthe, dont l'intelligence était très-vive, sut apporter tant d'attention aux enseignements du vieillard, qu'en moins de deux mois elle fut capable de comprendre assez bien cette langue étrangère pour en saisir parfaitement le sens dans la conversation.

Pendant ce temps eut lieu la bataille de Montmorency, qui, l'on s'en souvient, fut livrée le trente-un juillet. La nouvelle de notre victoire parvint, quelques jours plus tard, sur les trois vaisseaux anglais qui croisaient au-dessus de la ville.

Tout en se réjouissant de la défaite des ennemis—car Berthe était une bonne et brave Canadienne, comme on le verra bientôt—elle fut assaillie par de nouvelles alarmes au sujet de Raoul. Etait-il mort, blessé, ou sain et sauf? son imagination inquiète courait sans cesse de l'une à l'autre de ces trois hypothèses.

Hélas! quel bien-être lui eût causé son bon ange, s'il eût voulu lui dire que non-seulement Beaulac n'avait pas pris part à la bataille, mais encore qu'il n'était qu'à une très-faible distance d'elle, épiant avec le détachement de la Roche-Beaucourt (1), les trois vaisseaux ancrés à quelques lieues au-dessus de Québec et sur l'un desquels elle se trouvait.

Le mois d'août s'écoula de la sorte, sans que la position de Berthe éprouvât le moindre changement, à l'exception toutefois qu'elle avait recouvré une grande partie de ses forces au commencement de septembre.

Cependant la situation respective des deux armées avait tellement changé depuis un mois à Beauport et à l'Ange-Gardien, que nous en devons donner une idée afin de bien faire comprendre les événements qui vont suivre.

D'abord, le gouverneur, M. de Vaudreuil, avait appris, au commencement d'août, que Niagara venait de tomber entre les mains des Anglais. Pouchot, malgré sa belle résistance, qui coûta la vie à Prideaux, le général ennemi, avait dû succomber sous le nombre et rendre le fort de Niagara à Sir William Johnson.

On apprit en même temps, à Québec, les succès du général Amherst près du lac Champlain. Bourlamaque (2) avait dû retraiter jusqu'à l'Ile-aux-Noix, après avoir évacué et fait sauter les forts de Carillon et de Saint-Frédéric, et s'attendait à être attaqué d'un moment à l'autre par les douze mille hommes du général Amherst, auxquels il n'avait à opposer que deux mille trois cents combattants.

Ces désastreuses nouvelles mirent M. de Vaudreuil dans une grande perplexité. Enfin, il donna au chevalier de Lévis huit cents hommes tirés de l'armée de Beauport, et lui enjoignit de pousser une reconnaissance vers le haut de la province, afin d'aviser aux meilleurs moyens d'arrêter les progrès d'Amherst sur le lac Champlain et de Johnson sur le Saint-Laurent. M. de Lévis partit en conséquence le neuf août pour Montréal.

Outre les trois mille hommes, tous soldats d'élite, que le colonel Bougainville avait avec lui pour épier les vaisseaux anglais au-dessus de la capitale, et les huit cents que M. de Lévis avait amenés à Montréal, un grand nombre de Canadiens avaient reçu la permission d'aller faire leurs récoltes, tandis que divers autres petits corps avaient été détachés du camp français; de sorte que vers la fin d'août, l'armée française, qui avait été forte de treize mille hommes au commencement de la campagne, ne comptait plus que six mille combattants au camp de Beauport.

Passons maintenant à l'ennemi.

On a prévu le résultat de la conférence tenue vers la fin d'août par Wolfe et ses lieutenants. Assurés désormais de la coopération de Bigot, les généraux anglais s'étaient unanimement décidés à porter le siége des opérations au-dessus de la ville.

En conséquence, dans la nuit du trente-un août au premier septembre, quatre de leurs vaisseaux passèrent encore sous le feu des canons de la ville et allèrent rejoindre les autres au-dessus de Québec. Trois jours plus tard, quatre-vingts à cent berges, chargées de troupes, défilèrent en plein midi devant la ville, après avoir rangé de près la côte du sud; tandis que trois bataillons allaient camper à l'Ile d'Orléans et que le reste des troupes anglaises s'embarquait sur les vaisseaux, après avoir transporté l'artillerie du Sault à la Pointe-Lévi.

Le sept, le huit et le neuf septembre, dit M. Garneau, une douzaine de leurs vaisseaux remontèrent le fleuve et jetèrent l'ancre au Cap-Rouge; on envoya plusieurs détachements des troupes qu'ils portaient en divers endroits du rivage pour diviser l'attention des Français. La moitié des soldats fut débarquée sur la rive droite du fleuve.

Pendant la journée du douze, presque toute leur armée, qui se trouvait à Saint-Nicolas, leva le camp et se rembarqua sur les vaisseaux. (1)

Sur la fin de l'après-midi du même jour, Berthe était occupée, dans la cabine qu'on lui avait assignée, à feuilleter un volume de Sheakspeare

---

(1) M. de la Roche-Beaucourt agissait maintenant sous les ordres du sieur de Bougainville, qui était venu le rejoindre vers le cinq août avec les grenadiers du régiment de Béarn, un piquet de celui de Languedoc et deux de milices.

(2) MM. Ferland et Dussieux écrivent Bourlamaque, et M. Garneau, Bourlarmaque. Qui a raison? "Antiquaires, répondez!" s'écrierait ici M. James Lemoine.

M. l'abbé Casgrain, que je consulte, me produit à l'instant un *fac-simile* de la signature de Bo rlamaque, qu'il tient lui-même du Rév. P. Martin. Cette signature est conforme à l'orthographe que lui donnent MM. Dussieux et Ferland.

(1) Pour ces détails, voyez MM. Garneau et Ferland.

que le docteur lui avait prêté, lorsqu'un bruit de voix animées attira son attention. Plusieurs officiers causaient à côté dans la chambre du capitaine, dont la cabine de Mlle de Rochebrune n'était séparée que par une cloison. Berthe prêta involontairement l'oreille. Bientôt elle se sentit intéressée au point que le livre qu'elle tenait s'échappa de ses petites mains et roula à terre après avoir glissé sur ses genoux, dont les gracieux contours se dessinaient sous les plis de la robe.

—Enfin, disait l'une de ces voix, nous serons probablement maîtres de Québec demain soir.

—Oui, merci à Dieu, répondait une autre.

—Les mesures sont-elles bien prises?

—Oh! parfaitement. Il paraît qu'un Français, espion ou traître, a appris au général Wolfe que les ennemis attendent ce soir un convoi de chaloupes chargées de vivres qui doit se glisser inaperçu au milieu de notre flotte pour descendre jusqu'à la ville. Comme ce convoi est attendu depuis plusieurs jours, les sentinelles françaises postées sur le rivage ne trouveront pas extraordinaire de voir défiler, à la faveur des ténèbres, un grand nombre d'embarcations. Aussi va-t-il nous être facile de substituer à ce convoi, que nous arrêterons du reste, une centaine de nos berges, remplies de nos meilleurs soldats. Quand la nuit sera venue, nous nous laisserons tranquillement descendre jusqu'au Foulon où les officiers-généraux prétendent avoir touvé un lieu de descente de plus faciles.

—Fort bien! Mais si les sentinelles françaises, placées en faction au long du fleuve, allaient concevoir des soupçons au passage de nos chaloupes et nous apostropher, notre silence forcé ne nous mettrait-il pas en grand danger d'être découverts?

—Le cas est prévu. Le capitaine Fraser, qui parle admirablement le français, est chargé de leur répondre.

—Hourrah! s'écrièrent les autres.

Puis des voix confuses:

—Nous les tenons, enfin ces maudits Français.

—Montcalm sera forcé de quitter son diable de camp retranché.

—Oui, et d'accepter la bataille où nous voudrons bien la lui offrir.

Ici, Berthe, qui retenait les mouvements convulsifs de sa poitrine oppressée, pour ne rien perdre de cet entretien, entendit le cliquetis des verres et des bouteilles. Puis il se fit un court silence et l'une des voix s'écria:

—Buvons, messieurs, à la gloire des armes anglaises. *Rule Britannia!*

—*Rule Britannia!* hurlèrent dix gosiers altérés.

Et la conversation redevint générale, décousue, entrecoupée d'éclats de rire et de tintements de verres.

—Mon Dieu! murmura Berthe en comprimant de sa main blanche les battements de son cœur, mon Dieu! serait-il donc vrai que nous fussions si près d'une défaite! Et nous aurions des traîtres qui vont livrer ainsi leurs frères! Seigneur, je ne suis qu'une pauvre fille, seule et sans force, mais inspirez-moi le courage et les moyens de prévenir les nôtres des complots qui se trament contre leur sûreté!

Et la demoiselle de Rochebrune, cette fille d'une race de soldats dont les aïeux avaient guerroyé dans la Palestine, où leurs grands coups d'épée avaient pavé de cadavres musulmans le trône où monta le superbe Godefroy de Bouillon, la fille des barons de Rochebrune inclina ses deux genoux en terre et pria longtemps.

Quand elle se releva, sa figure intelligente respirait la décision d'un projet fermement arrêté. Son bel œil noir rayonnait sous l'arc finement recourbé de ses sourcils d'ébène, et sur sa petite bouche aux lèvres purpurines passait et repassait un sourire à la fois espiègle et rêveur.

Bien que j'aie déjà dit que le visage de Mlle de Rochebrune annonçât beaucoup d'énergie, les dames de nos jours, qui ne savent, pour la plupart, que penser à leur toilette et parler chiffons ou dentelles, se récrieront peut-être sur les idées martiales de mon héroïne. Permettez-moi, mesdames, de vous rappeler, si vous vous plaisez à l'oublier, que vos mères furent des femmes fortes, qui savaient aussi bien charger et tirer un mousquet, que vous promener vos doigts effilés sur les touches d'ivoire d'un piano ou suivre les capricieuses arabesques de vos broderies. Souvenez-vous que dans ces temps chevaleresques, où le cri de guerre des Iroquois venait réveiller leurs enfants au berceau, les Canadiennes ne craignaient pas, pour défendre leurs fils, de faire le coup de feu avec les maraudeurs indiens. Ne riez pas, car si les exemples de Jeanne d'Arc et de Jeanne Hachette vous paraissent d'une époque et d'un pays trop lointains, sachez que nous eûmes aussi des femmes héroïques, dont les noms figurent avec honneur dans les plus belles pages de notre histoire. Apprenez à vénérer les noms de Mme de Verchères et de sa fille, comme en France on bénit celui de la vierge de Domrémy et de l'héroïne du siége de Beauvais. La vie n'est pas toujours rose, et ce n'est pas sans cesse la saison des bals. Demandez-le plutôt à vos pauvres sœurs de France, qui n'ont entendu, depuis une année, que le fracas des armes et les cris de leurs fiancés ou de leurs époux mourants. Et si le tumulte des batailles laisse arriver leurs voix jusqu'à vous, vous les entendrez vous dire que lorsque le soldat est broyé par la fatigue des combats, abattu par les revers, il a besoin que la bouche d'une femme lui souffle le courage au cœur Elles vous diront que lorsque la patrie verse des larmes de sang, c'est à la femme forte de les étancher. Apprenez-le donc à vos filles, ce noble nom de Verchères, et le soir, à la veillée, racontez-leur les beaux souvenirs qu'il rappelle, afin que si, par malheur, un jour leurs frères tombaient sanglants sur un champ de bataille, nos sœurs ne craignissent pas d'affronter les balles pour panser de nobles blessures et arrêter l'effusion du plus pur sang de la patrie.

Bercée dans son enfance au récit des légendes des grands jours de la Nouvelle-France, imprégnée des idées généreuses communes à sa race et à son temps, Berthe avait conçu le projet de

prévenir les siens du danger qui les menaçait. D'ailleurs, l'état nerveux dans lequel l'avait laissée la maladie, avait fait naître en elle cette résolution avec une spontanéité qui est la force des grandes entreprises.

On avait permis à Mlle de Rochebrune de se promener sur le pont du vaisseau quand il lui plaisait de le faire : et, comme l'air de distinction répandu par toute sa personne en imposait aux matelots comme aux officiers, elle avait pu, jusque là, se livrer sans crainte au seul exercice qu'il lui fût possible de prendre. Dès qu'elle paraissait, on prenait soin de s'écarter de son passage, afin de ne point l'effaroucher et de ne gêner en rien ses mouvements.

Elle se hâta de monter sur le pont.

Il pouvait être six heures du soir. Tout était en mouvement sur le tillac. Ici, l'on défonçait des quarts de cartouches que l'on distribuait largement ; là, on éventrait des caisses remplies d'armes. Les soldats nettoyaient leur fusil ou fourbissaient leur baïonnette, tandis que les officiers, groupés à l'écart, semblaient préoccupés des sujets les plus graves, s'il en fallait juger par leurs froncements de sourcils, leur air méditatif ainsi que les paroles rares et brèves qu'ils échangeaient.

De leur côté, les marins ne perdaient pas leur temps. Disséminés sur les embarcations plus légères qui entouraient les navires comme une flottille de canots, les matelots y faisaient tous les préparatifs d'une expédition prochaine. Ici, les uns poussaient, à l'aide de maillets et de coins de fer, de l'étoupe dans les fissures des bordages. Plus loin, d'autres assujétissaient de nouveau tolets dans le plat-bord des berges. Partout, l'on entourait de linge l'estrope des avirons (1) pour en amortir les gémissements.

Quoique chacun apportât la plus grande ardeur à tous ces travaux, Berthe vit bien que le transbordement des troupes des vaisseaux dans les chaloupes ne s'effectuerait pas avant quelques heures, et que l'on attendrait probablement la venue de la nuit pour le moment du départ.

Aussi redescendit-elle dans la cabine. Son souper l'y attendait. Elle mangea d'appétit, mais vite, en personne préoccupée ou pressée.

Elle entendit à côté les mêmes voix qu'elle avait écoutées durant l'après-midi. Messieurs les officiers se mirent à table. Berthe prêta l'oreille et ne saisit guère autre chose que ce que la conversation précédente lui avait déjà révélée ; à cette exception près, pourtant, qu'elle s'assura que les troupes devaient passer sur les chaloupes aussitôt que l'obscurité serait suffisante pour qu'on ne pût s'en apercevoir de terre. Alors elle resta dans une attitude d'attente rêveuse, la fossette de son menton appuyée sur les doigts effilés de sa main droite dont l'avant-bras se retenait gracieusement arc-bouté sur le genou.

Les officiers se levèrent de table dans la chambre du capitaine. Berthe ne parut y faire aucune attention et ne se dérangea point. Seulement, quelques instants après qu'ils furent remontés sur le pont, elle se leva et regarda par l'étroite fenêtre de sa cabine.

Le disque embrasé du soleil allait disparaître derrière la cime boisée du Cap-Rouge, et ses rayons de flamme semblaient envoyer un baiser d'adieu au Saint-Laurent, avant la fin du jour. Peu à peu il redescendit les hauteurs de la rive nord, derrière laquelle il disparut enfin après avoir étreint la tête chevelue des arbres dans une dernière caresse.

Les ténèbres qui s'épendaient petit à petit sur les flots envahirent aussi la cabine. Mais Berthe ne remua pas. Elle regardait les berges qui se groupaient autour de la frégate, comme les poussins d'une poule autour de leur mère. L'une après l'autre, ces embarcations approchaient de l'échelle du navire qui versait des flots d'hommes armés dans chacune d'elles.

Quand la dernière fut remplie, les grandes ailes de la nuit planaient depuis longtemps sur les ondes du Saint-Laurent. Mais ceux qui restaient sur les vaisseaux anglais purent voir une agitation singulière troubler la calme surface de l'eau. On aurait dit, à la faveur de l'obscurité, qu'une myriade de monstres marins venaient de surgir des profondeurs du fleuve, et glissaient silencieusement sur les eaux brunes en les effleurant de leurs longues et grêles nageoires.

Ce qui ajoutait encore à l'illusion, c'est que pas un cri, pas un son ne montait au-dessus de la mouvante flottille. Les mesures étaient sévères contre ceux qui auraient osé enfreindre l'ordre de silence absolu, et les rames enveloppées de linge allaient et revenaient sans bruit sur le plat-bord des embarcations.

Quand elle eut vu la dernière berge s'enfoncer dans la brume et disparaître comme un requin qui rentre dans la mer après avoir un instant respiré à la surface, Berthe monta sur le pont.

Elle eut soin, toutefois, de vêtir auparavant une mante de couleur sombre que le docteur lui avait procurée pour ses promenades du soir sur le pont, et qui provenait du butin enlevé aux Français à Deschambault.

Le pont était presque désert. Fatigués de leurs travaux du jour, les matelots étaient allés en grande partie dans l'entrepont rejoindre leurs hamacs. Quant aux troupes, elles avaient déserté les vaisseaux et descendaient en ce moment vers le Foulon avec le courant du fleuve. En sorte qu'il restait à peine quelques hommes sur le tillac avec le matelot de quart.

Berthe se mit à marcher lentement à tribord du côté de l'échelle qui pendait sur le flanc du navire et descendait jusqu'à l'eau.

Les matelots ne prêtèrent qu'une attention distraite à son arrivée, tant ils étaient accoutumés de la voir se promener ainsi chaque soir.

Au bout d'une demi-heure, ils secouèrent au-dessus de l'eau les cendres chaudes de leurs pipes et disparurent l'un après l'autre par les écoutilles. Berthe continua sa promenade, s'arrêtant parfois et jetant un long regard sur la rive gauche du côté delaquelle elle se trouvait.

Appuyé sur le bastingage opposé, à bâbord, le matelot de quart lui tournait le dos et regar-

(1) Bien que le mot aviron désigne particulièrement en Canada la pagaie, ou petite rame dont se servent les sauvages et nos canotiers pour faire voguer leurs canots d'écorce et de bois, les écrivains français se servent indifféremment des expressions *rame* et *aviron*.

dait vers le haut du fleuve où l'on entrevoyait à quelques arpents les sombres masses des vaisseaux de l'escadre qui bloquait le Saint-Laurent.

On se rappelle que les Anglais avaient été avertis qu'un convoi de bateaux français, chargés de vivres, devait tenter de forcer le passage pour descendre durant la nuit à la capitale. Or, le vaisseau sur lequel se trouvait Berthe étant ancré plus bas que tous les autres, le capitaine avait jugé inutile d'obliger son équipage à passer la nuit sur pied pour attendre le convoi, vu qu'on veillait, sur le gros de la flotte mouillée plus haut, à guetter les berges françaises. Seulement, le matelot de quart avait ordre de diriger toute son attention vers l'escadre afin de donner l'alerte, dans le cas où quelque chaloupe réussirait à forcer le blocus.

Cela favorisait, on ne peut mieux, Berthe dans ses desseins, le matelot ne s'inquiétant pas plus d'elle que si elle n'eût pas existé. Que pouvait-il craindre en effet d'une jeune fille frêle et convalescente, venue un instant sur le pont pour respirer la fraîcheur du soir? D'ailleurs, son attention était éveillée par la lumière de plusieurs falots qu'il venait de voir briller simultanément sur le vaisseau amiral.

Berthe s'assit sur une courbe qui rattachait le bastingage au pont et près de l'ouverture pratiquée au-dessus de l'échelle. Durant quelques secondes elle ne bougea pas; puis voyant que le matelot de quart lui tournait toujours le dos, elle sortit sa tête hors de l'ouverture du bastingage et regarda en bas. Ses yeux, habitués à l'obscurité, distinguèrent les formes sveltes d'une légère chaloupe qui se berçait le long du navire et au pied de l'échelle. Lentement sa tête se releva pour épier le matelot. Il n'avait point bougé.

Berthe fit le signe de la croix, murmura une courte prière et se glissa sur les genoux vers l'ouverture. Son œil interrogea une dernière fois le matelot de quart qui semblait de bronze et rivé au pont du vaisseau.

Les pieds tremblants de la jeune fille rencontrèrent le second échelon, puis le troisième et le quatrième, tandis que ses mains se retenaient au premier, puis au deuxième.

Un instant encore, elle s'arrêta, d'abord pour vaincre la peur qu'elle éprouvait de se voir ainsi suspendue au-dessus de l'eau et qui communiquait une trépidation nerveuse à ses jambes, ensuite pour s'assurer que tout était tranquille sur le pont.

Un puissant effort de volonté lui fit maîtriser son émotion, et elle continua de descendre doucement, bien doucement, en ayant soin de poser fermement le pied sur chacun des échelons.

Enfin, elle toucha l'un des bancs de la chaloupe dans laquelle elle se laissa glisser en poussant un grand soupir de satisfaction. Sans perdre de temps, elle prit son mouchoir de poche, dont elle entoura l'estrope d'une rame, se servant, pour l'y assujétir, de quelques bouts de fine corde qu'elle avait apportés à dessein de sa cabine. L'idée lui en était venue durant l'après-midi en voyant les matelots arrimer ainsi leurs avirons pour en étouffer les plaintes sur le plat-bord.

Avec les plus grandes précautions, pour éviter de se trahir par le moindre bruit, elle poussa cette rame dans l'entaille arrondie pratiquée à l'arrière du canot. Puis elle revint à l'avant et délia, non sans peine, la corde attachée à l'un des barreaux de l'échelle.

A peine démarrée, la chaloupe se mit à glisser le long de la frégate avec le baissant. Berthe revint promptement à l'arrière, et saisissant à deux mains le manche de la rame arrêtée par la rainure sur l'arrière de l'embarcation, elle se mit à balancer hardiment de droite et de gauche son aviron, dont le plat faisait ainsi dans l'eau un demi-tour à chaque oscillation et poussait la chaloupe en avant.

Si l'on est surpris de voir la demoiselle de Rochebrune apte à godiller— genre d'exercice fort peu en usage dans les couvents et les salons—qu'on veuille se rappeler que Berthe avait passé plus d'un an chez Lavigueur après la mort de son père. On sait que chez les pauvres gens les filles et les garçons s'élèvent ensemble et prennent part aux mêmes jeux, jusqu'à un certain âge du moins. Or, le fils aîné de Lavigueur, alors âgé de douze ans, n'avait pas de plus grand plaisir que d'amener ses sœurs et Berthe du côté de la rivière Saint-Charles, où maintes chaloupes se chauffaient paresseusement sur la rive, au soleil, en attendant qu'on voulût bien s'en servir. Maître Jean, junior, en connaissait une surtout qui avait toute sa prédilection. C'était une fine embarcation, légère à la rame et coupant la vague comme un saumon. Garçons et filles, tous tirant ou poussant, la traînaient jusqu'à l'eau. Le joyeux équipage s'embarquait sous l'œil hardi du capitaine Jean, qui, après avoir fait prudemment asseoir les fillettes, dont le voisinage immédiat de l'eau calmait d'ailleurs aussitôt les ébats, se campait fièrement à l'arrière de la chaloupe et godillait à plein bras comme un vieux marin. Berthe, que cet exercice amusait beaucoup, demandait souvent à Jean d'essayer la godille. Celui-ci avait toujours une condescendance respectueuse pour la *petite demoiselle*. Volontiers il la laissait faire et lui montrait comment il fallait se servir de la rame. En sorte qu'au bout du premier été qu'elle passa chez Lavigueur, Berthe savait godiller comme un mousse de deuxième année.

Elle s'en était rappelé depuis qu'elle était prisonnière sur la frégate anglaise, en voyant les matelots diriger les chaloupes, et avait bien compté mettre son expérience nautique à profit pour s'évader.

Comme c'était le reflux et que la frégate était seulement ancrée à l'avant, elle avait évité et offrait la proue au courant du fleuve. De sorte que le vaisseau présentait le flanc de tribord à la rive gauche vers laquelle Berthe désirait atterrer, et que le matelot de quart qui regardait, appuyé sur le bastingage de bâbord, vers le haut du fleuve, ne pouvait apercevoir la chaloupe que le baissant poussait du côté de la ville.

Dirigée par la rame que la jeune fille maniait avec habileté, sinon avec beaucoup de vigueur, l'embarcation, après avoir suivi d'abord le sillage du vaisseau, finit par obliquer à gauche.

Dès que la chaloupe fut hors des eaux de la frégate, Berthe ressentit un frisson d'épouvante. Si le matelot allait se retourner et voir la fugitive, on la rejoindrait en peu de temps. Car le grand canot était amarré à l'arrière du navire et se balançait dans l'ombre sur l'eau brunie.

Cette pensée donna un surcroît de vigueur à Mlle de Rochebrune. Ses petites mains crispées autour de la rame, tandis que les muscles de ses beaux bras ronds, fortement tendus par cet exercice violent et inusité, saillissaient sous l'enveloppe satinée de ses poignets nus, elle tourmentait sans relâche l'eau du plat de son aviron. Aussi, tout en suivant le courant, la chaloupe gagnait terre d'une manière sensible.

Berthe vit les lignes de la lourde silhouette du vaisseau s'effacer peu à peu dans la brume, pendant que les grands mâts semblaient s'évanouir dans l'air obscur. Elle respira plus librement ; et pourtant, la lassitude gagnait déjà ses faibles bras. Ses mains serraient avec moins de force le manche de la rame dont les oscillations de droite et de gauche se ralentissaient de plus en plus.

Elle sentit que ses forces la trahiraient bientôt si elle n'avait pas soin de les ménager en ramant moins vite. Elle s'éloignait visiblement du vaisseau, qui ne lui semblait plus maintenant qu'une masse indécise sur le fond noir du fleuve et des falaises de la rive sud confondus par la nuit. Le danger d'être surprise et arrêtée n'était donc plus assez imminent pour qu'elle s'épuisât tout d'un coup. Elle cessa donc de serrer aussi fortement sa rame en lui imprimant une impulsion moins rapide.

La distance à parcourir était cependant assez grande, vu que la frégate était mouillée à quinze arpents de la rive nord. La moitié en était bien franchie, mais c'était la plus courte, vu que Berthe l'avait dévorée dans le premier moment de l'exaltation et dans toute la plénitude de ses forces, qui baissaient maintenant. Un autre inconvénient surgissait. Déshabituées de ce rude travail, les mains délicates de Berthe se meurtrissaient sur le bois de la rame et de grosses ampoules gonflaient déjà l'épiderme de ses doigts endoloris. Chaque pression des mains lui causait de cuisantes douleurs.

Son courage ne se démentit pourtant pas un instant et elle continua de ramer vers terre, bien que ses doigts écorchés saignassent sur la rame.

Enfin, la masse sombre de la falaise se dessina plus nettement, la cime et la base du cap prirent des contours plus arrêtés, et Berthe entendit à une courte distance en avant, le bruit que faisait l'eau de la rivière du Cap-Rouge en se jetant dans le fleuve.

La jeune fille pensa d'abord qu'elle pourrait faire entrer la chaloupe dans la rivière. Mais cette espérance fut de bien courte durée. Car à peine l'embarcation eut-elle atteint l'embouchure du cours-d'eau que le courant la saisit en travers, la fit tournoyer deux ou trois fois et finit par la jeter sur la grève où elle échoua.

Berthe n'avait pu retenir une exclamation de terreur en voyant tourner ainsi la chaloupe, d'autant plus que sa rame lui avait été arrachée des mains.

—Qui va-là ! s'écria-t-on de terre à une petite distance.

—Une Française prisonnière des Anglais et qui vient de leur échapper.

—On va voir ça, la belle, repartit la voix du rivage. Mais pour le moment ne bougez pas, ma mignonne ; car si vous nous tendiez un piége, on vous enverrait du plomb sous l'aile.

Trois hommes sortirent d'un bouquet de broussailles dont les branches craquèrent sous leurs pas. Berthe put voir que leurs fusils la couchaient en joue. Elle ne remua pas. Des trois hommes, deux s'arrêtèrent à vingt pas de la chaloupe, sur le bord de la grève, tandis que le troisième continuait d'avancer dans l'eau vers l'embarcation.

Il s'en approcha à petits pas, comme s'il se fût attendu de recevoir une balle à l'improviste. Quand il toucha à la chaloupe, il la scruta du regard et aussitôt convaincu que la jeune fille y était bien seule :

—Pardon, excuses, mademoiselle, dit-il en ôtant son chapeau. Mais il est bon de se méfier de tout par le temps qui court, et les petites précautions ne sont pas à négliger. M'est-il permis de vous demander d'où vous venez ?

—De cette frégate anglaise qui est ancrée là-bas. J'y étais prisonnière depuis la fin de juin. Ce soir, profitant de l'inattention de mes gardiens, j'ai réussi à me sauver sur cette chaloupe.

—C'est bien fait, ça ! Vous allez venir à terre ?

—Oh ! oui, monsieur !

—Attendez, je vais vous porter à la grève, pour vous empêcher de vous mouiller les pieds.

Il saisit entre ses bras la jeune fille qu'il enleva comme un enfant.

—Merci, monsieur, dit Berthe quand il l'eut déposée sur le rivage.

Les deux autres hommes l'entourèrent avec curiosité. Mlle de Rochebrune ne se sentait pas bien à l'aise entre ces trois inconnus, sur une grève déserte et au milieu de la nuit. Mais elle n'en voulut rien laisser paraître, et s'adressant d'une voix ferme à celui qui l'avait amenée à terre :

—Vous êtes militaire ?

—Oui, et du régiment de Béarn.

—Y a-t-il dans les environs un poste où vous pourriez me conduire immédiatement ? J'aurais les révélations les plus importantes à faire à l'officier qui le commanderait.

—Notre compagnie, mademoiselle, est campée à une portée de fusil, là, sur les hauteurs. C'est le capitaine Taillefer qui la commande.

— Oh ! conduisez-moi vers lui, s'il vous plaît.

—Tout de suite ?

—Immédiatement.

—Impossible, mademoiselle. Il nous reste encore une heure de garde à faire, et nous avons ordre de ne pas bouger d'ici jusqu'à ce qu'on nous relève.

—Mon Dieu ! j'arriverai trop tard ! Les Anglais auront le temps de débarquer au Foulon !

—Hein! que dites-vous? s'écrièrent à la fois les trois hommes.

—Avez-vous vu, il y a deux heures à peu près, cette flottille de chaloupes qui a dû passer tout près d'ici et qui descendait le fleuve?

—Oui, mademoiselle, c'est le convoi de vivres que nous attendions.

—Un convoi de vivres! s'écria Berthe. Ces embarcations étaient chargées de troupes anglaises!

—Mais tonnerre! les gens qui les montaient nous ont jeté le mot de passe!

—C'est qu'un des nôtres nous a trahis et le leur a donné.

—Sacre... excusez, mademoiselle—Que satan l'étrangle celui-là!

Les deux autres soldats mâchonnèrent aussi chacun leur juron.

—Nous voilà avec une belle affaire sur le dos, dit l'un d'entre eux.

—Mais enfin, est-ce notre faute à nous? reprit un autre. On nous dit de laisser passer un convoi en nous apprenant le mot d'ordre qu'il doit donner. Le convoi arrive: on nous cri ce maudit mot. Nous laissons descendre en paix les chaloupes. Eh! que diable! étions-nous pour tirer sur des gens qui répondaient exactement comme ceux que nous attendions?

—C'est vrai, ça.

—Pardié, oui!

—Mon Dieu! s'écria Berthe impatientée de tous ces retards, ils vont avoir le temps de débarquer et de surprendre les nôtres! Je vous en prie, messieurs, que l'un de vous prenne sur lui de me conduire au poste, et je lui promets qu'il ne lui sera rien fait.

—C'est bien bon à dire, mademoiselle. Mais on nous a défendu de bouger d'ici sous peine de mort. Et le capitaine Taillefer, qui ne badine pas sur le chapitre de la discipline, est homme à tenir sa parole.

Mlle de Rochebrune eut un moment l'idée de se rendre seule au poste. Mais la nuit était si noire et l'endroit si nouveau pour elle, le souvenir de l'embuscade dont elle avait été victime, près de l'intendance, lui revenait si vif à la mémoire, qu'elle ne put parvenir à vaincre la peur qui la dominait. Pourtant, la pensée qu'elle aurait peut-être pu réussir à prévenir la descente des Anglais en avertissant les siens à temps, l'oppressa affreusement, et, sentant son impuissance, elle se tordit les bras et poussa une exclamation sourde.

—Ecoutez, mademoiselle, dit l'un des soldats en consultant quelques rares étoiles. Il est minuit passé. On nous relève à une heure. Vous n'attendrez donc pas longtemps.

—Mais songez donc que chaque minute de retard assure notre perte!

—Que voulez-vous qu'on y fasse? Essayez d'aller seule au poste.

—Oh! j'ai trop peur!

—Eh bien! alors, venez vous asseoir avec nous, derrière ces talles d'aunes, en attendant la ronde.

Berthe vit bien que c'était le seul parti à prendre. Et partagée entre la crainte de se trouver seule avec des inconnus et la douleur de ne pouvoir donner l'alarme à ses compatriotes, elle suivit les soldats qui rentrèrent dans le fourré.

Ils s'assirent sur un arbre renversé. Berthe se blottit à l'écart en grelottant; car les nuits sont fraiches au milieu de septembre, et l'humidité saisissait d'autant plus Mlle de Rochebrune que le violent exercice auquel elle s'était livrée, en ramant, l'avait beaucoup échauffée.

On sait combien sont longues les heures de nos Canadiens, lorsqu'ils n'ont pour se régler que le soleil ou les étoiles. Il en est de même sur la marche. Quand ils vous disent que vous n'avez plus qu'une petite lieue de chemin à faire, si vous vous sentez de la lassitude aux jambes, prenez votre mal en patience; ce diminutif de lieue s'allonge tellement qu'en définitive il en forme deux.

On concevra donc les tourments de Mlle de Rochebrune, qui dut frissonner pendant une heure et demie sous les froids baisers de la rosée. Car, outre qu'il n'était pas encore minuit quand le soldat avait consulté les astres, la ronde était bien en retard d'un quart-d'heure, lorsqu'enfin des pas lourds et cadencés qui venaient de la hauteur firent crier les cailloux du sentier.

Les arrivants répondirent au qui-vive et, quelques instants plus tard, Berthe, aidée de l'un des factionnaires remplacés, gravissait la falaise du Cap-Rouge. La difficulté de la montée lui fit du bien; car elle était transie lorsqu'elle s'était remise en marche, et maintenant une chaleur agréable circulait par tout son être.

Enfin, l'on mit pied sur le plateau et l'on aperçut à quelque distance les feux d'un bivouac.

Une cinquantaine d'hommes étaient campés au bord du chemin du roi. On ne voyait que deux petites tentes dont les cônes de toile blanche étaient argentés par la lueur des feux autour desquels dormaient les soldats.

—Il faut éveiller le capitaine, dit le guide de Berthe en poussant du pied un troupier d'ordonnance couché en travers de la première tente.

Celui-ci grommela un juron entre deux ronflements et se retourna de l'autre côté pour se rendormir.

—Allons! allons! flandrin!

Et le coup de pied, plus accentué [illegible] se répéta.

—Que le diable t'emporte! s'éc[illegible] meur en se mettant sur son séant. [illegible] est-ce que tu veux?

—Il faut que cette demoiselle parle au capitaine. Il s'agit de choses graves.

—Va te coucher avec tes choses graves! Le capitaine, qui vient de s'endormir avec six lieues de chemin dans les jambes, sera de bonne humeur si je l'éveille!

Berthe frémissait d'impatience.

—Ecoutez, s'écria-t-elle, d'une voix vibrante. Les Anglais sont peut-être, à l'heure qu'il est, maitres du Foulon et des Plaines-d'Abraham!

—Quoi! s'écria-t-on à l'intérieur de la tente.

Eveillé par l'altercation des deux soldats, le capitaine avait entendu les dernières paroles de Berthe.

Il sortit de la tente dans un costume assez débraillé. Dès qu'il aperçut Mlle de Rochebrune :

—Que dites-vous, mademoiselle? Les Anglais sont maîtres des plaines!

—Peut-être, monsieur.

Et sans transition, Berthe raconta, en l'abrégeant, son évasion et ce qu'elle savait du plan des Anglais. Si court que fût son récit, il était passé deux heures lorsqu'elle eut donné les derniers renseignements que le capitaine lui demanda.

—Que faire? s'écria l'officier quand elle eut fini.

—Agir! agir! dit Berthe impérieusement.

—Mais encore?

—Envoyez un courrier à M. de Montcalm.

—Un courrier! nous n'avons pas de chevaux et nous sommes à plus de quatre lieues du quartier général du camp de Beauport. Il fera grand jour avant qu'un homme à pied ne s'y rende! Tonnerre!

—Oh! la fatalité s'en mêle, murmura Berthe.

En ce moment, on entendit le bruit cadencé du galop de plusieurs chevaux. Dans un clin-d'œil tout la poste fut sur pied, l'arme au bras.

—Qui-vive! crièrent les sentinelles.

—Ronde de nuit! la Roche-Beaucourt! répondit le premier des cavaliers en arrêtant sa monture à trente pas.

—Avancez.

Le cheval du second cavalier était encore à vingt pieds du bivouac, lorsqu'un grand cri de femme se fit entendre.

—Mon Dieu! Raoul!

—Berthe!

Ces deux exclamations se croisèrent et l'on vit un jeune officier se dresser debout sur ses étriers et sauter comme un daim au milieu des soldats ébahis.

Suivit un instant de silence pendant lequel Beaulac retint entre ses bras tremblants sa bien-aimée Berthe qui chancelait sous le poids d'un bonheur trop subit.

Mais rougissant de voir tant de regards curieux concentrés sur elle, Berthe s'arracha des bras de son fiancé et se retira quelque peu à l'écart.

Raoul la suivit.

—Vous arrivez à temps, disait le capitaine Taillefer à M. de la Roche-Beaucourt.

—Comment cela?

—Figurez-vous que les Anglais ont formé le plan de prendre position sur les plaines en forçant le passage du Foulon, dont ils sont peut-être maîtres à l'heure qu'il est.

—Hein!

—C'est cette demoiselle, ou cette dame, que M. de Beaulac paraît si bien connaître, qui vient de m'en informer. Elle était retenue prisonnière sur un vaisseau de la flotte anglaise, quand, ce soir, elle a réussi à s'échapper. Or avant de s'évader, elle a surpris une conversation entre les officiers du bord. Figurez-vous que ces damnés Anglais ont appris d'un traître infâme que nous attendions cette nuit un convoi de vivres et quel était le mot de passe convenu entre nous pour le laisser passer. Saisissant l'occasion au vol, ils ont chargé de troupes leurs chaloupes que les nôtres ont prises pour celles que nous attendions, vu qu'on leur a crié le mot de passe en bon français. De sorte que les Anglais sont descendus jusqu'au Foulon sans obstacles.

—Mille tonnerres!

—Comme ces berges ont passé vis-à-vis d'ici vers onze heures, les troupes qui les montaient doivent être maintenant débarquées au Foulon.

—Sacrebleu! et M. de Montcalm qui, paraît-il, a rappelé au camp de Beauport le bataillon qu'il avait consenti, avant-hier, à envoyer sur les hauteurs de Québec! (1) Les plaines vont se trouver sans défense, si Vergor n'oppose pas une résistance vigoureuse en attendant qu'on lui envoie du secours. Mordieu!

—N'êtes-vous pas d'avis qu'il faut prévenir immédiatement M. de Montcalm?

—Mais certainement!

—Nous n'avons pas de chevaux.

—Et les miens donc? Holà... Beaulac!

En s'entendant appeler par son chef, Raoul coupa court au doux entretien qu'il avait depuis une minute avec sa Berthe chérie.

—Qu'y a-t-il à votre service, mon commandant? dit-il en s'approchant de la Roche-Beaucourt.

—Vous allez remonter à cheval et courir à franc-étrier au camp de Beauport. Demandez le général et dites-lui que l'ennemi menace le Foulon. Lavigueur vous suivra. Moi, je vais aller prévenir les hommes de ma compagnie. Dites à M. de Montcalm que j'accours et que je lui amène tous les renforts que je pense trouver sur mon chemin. Allons, Taillefer, en route, vous aussi.

—Pardon, mon commandant, dit Raoul. Mais que va devenir Mlle de Rochebrune? Je ne puis la laisser seule ici.

—Diable!........ Prenez-la en croupe avec vous. Elle ne pèse pas assez pour fatiguer beaucoup plus votre cheval.

—Oh! merci, monsieur!

—Bien! bien! en selle. Ah! dites-donc, Beaulac?

—Monsieur?

—Dans le cas où l'ennemi serait maître des Plaines-d'Abraham, passez par le chemin de Sainte-Foye, afin de ne pas être arrêté.

—Oui, commandant.

M. de la Roche-Beaucourt, qui n'était pas descendu de cheval, tourna bride et partit à fond de train dans la direction de la Pointe-aux-Trembles.

Tandis que les soldats du capitaine Taillefer repliaient les tentes ou rebouclaient leurs sacs pour se mettre en marche, les deux autres chevaux prenaient au grand galop le chemin de la ville. Beaulac et Berthe montaient le premier. Lavigueur suivait sur le second. Le brave Canadien était si content de revoir sa petite demoiselle, qu'il essuyait du revers de la main, tout en galoppant, une larme de joie qui voulait obstinément quitter ses yeux attendris par la charmante vision qui s'offrait à eux dans l'ombre.

Ravissant, en effet, était l'aspect présenté par le charmant groupe que formaient Beaulac et Mlle de Rochebrune.

Ferme en selle comme un bronze, Raoul gui-

(1) Historiques. Voir l'œuvre de M. Garneau.

dait son coursier de la main droite, tandis que son bras gauche, passé autour de la ceinture de sa fiancée, maintenait la jeune fille en croupe. La fine taille de Berthe, souple comme une liane, se cambrait sur le bras nerveux de son amant. Enivrée par cette course vertigineuse, la tête inclinée vers l'épaule de Raoul et les yeux à demi fermés, Berthe contemplait son fiancé dans une muette extase.

Et sous eux, comme il bondissait le vaillant coursier noir! Sa longue crinière au vent, et mordant avec rage le frein couvert d'écume, il allait dans la nuit sombre rapide comme la tempête, frappant sans relâche de ses sabots ferrés les pierres de la route, d'où jaillissaient des étincelles.

Derrière eux fuyaient les grands arbres, comme les soldats d'une armée de géants en déroute; tandis que le galop furieux des chevaux allait réveiller les échos endormis dans les profondeurs du bois qui bordait les deux côtés du chemin, et roulait continu sous les sonores arceaux de feuillage, comme les grondements lointains du canon.

Ils coururent ainsi longtemps, sans dire un mot. Tout entiers à leur félicité, ils en savouraient intimement les douceurs, semblant craindre d'élever la voix de peur que le seul souffle de leurs paroles ne la fit envoler.

La nuit cependant paraissait fuir derrière eux avec le chemin dévoré. Car le ciel blanchissait graduellement du côté où ils allaient. Déjà même l'horizon se parait à l'orient d'un ruban argenté qui se transformait peu à peu en large écharpe d'or à mesure que la clarté du jour envahissait le ciel.

Raoul regardait Berthe. Qu'elle était belle si près de lui! Sa tête fatiguée s'appuyait maintenant tout à fait sur l'épaule de son ami. Ses beaux yeux bruns se miraient dans ceux de Raoul et sur ses lèvres empourprées frissonnait un céleste sourire, pendant que les flots épais de sa chevelure noire flottaient au vent du matin qui la soulevait en tresses onduleuses pour la caresser avec plus d'amour.

La tête de Raoul finit par s'incliner aussi, et quand ses lèvres furent à la hauteur du front de sa bien-aimée, elles s'y posèrent éperdues sur une boucle folâtre qui serpentait sur la tempe où courait un petit réseau de jolies veines bleues.

Raoul sentit frémir sur son bras le cœur de sa fiancée.

Il releva la tête, et baignant de nouveau son regard dans l'œil limpide de la jeune fille:

—Berthe, dit-il, il me semble qu'à présent je pourrais mourir.

—Oh! ne parlez pas ainsi, Raoul! Ces paroles répondent trop à la pensée douloureuse qui vient de me mordre au cœur. Je me disais que notre bonheur étant trop grand pour durer, de nouveaux malheurs allaient fondre sur nous.

—Allons! allons! enfant. Trève de ces idées sombres. Nous avons assez souffert, il me semble. L'avenir est à nous.

—L'avenir, Raoul, l'avenir n'appartient qu'à Dieu.

Sous le coup de ces pensées funestes que le malheur jaloux jetait entre eux pour les arracher de l'extase dans laquelle ils étaient ravis, les pauvres enfants se turent et continuèrent à chevaucher quelque temps en silence.

Mais l'insouciance inhérente à leur âge et la joie de se revoir après une aussi longue séparation, leur fit bientôt reprendre leur amoureux babil.

Beaulac l'en ayant priée, Mlle de Rochebrune lui fit le récit de ses aventures. Puis la conversation devint plus intime. Ils se parlèrent longtemps bien bas, tout bas, car la bouche de Raoul était si près de la fine oreille de Berthe que la jeune fille sentait l'haleine de son amant flatter les contours de sa joue veloutée. Leurs regards, où se lisaient tous les sentiments de leur âme, accompagnaient ce duo plus charmant encore que les harmonieuses roulades que les oisillons perlaient à la cime des arbres, sur le passage des deux amants, en lustrant leurs plumes avec les gouteletttes de rosée tombées sur le bord de leurs nids.

Les chevaux couraient toujours, et sous leurs pieds nerveux, la terre du chemin fuyait grise et rayée.

Comme ils arrivaient au Belvédère, sur le chemin de Sainte-Foye, Raoul et Lavigueur entendirent des coups de fusil qui crépitaient sur leur droite, dans la direction des Plaines ou du Foulon.

—Entends-tu, Jean? s'écria Raoul.

—Oui, mon lieutenant, il y a déjà une demi-heure que ça dure.

En effet, Lavigueur, qui était moins préoccupé que les deux amants, entendait depuis quelque temps la fusillade.

—Mon Dieu! dit Raoul, nous n'arriverons jamais à temps!

Il enfonça ses éperons dans les flancs de sa monture. Le noble animal bondit sous le coup, et son allure, effrénée pourtant, s'accrut encore. L'écume tigrait le poil lustré de ses flancs noirs comme l'aile du corbeau, et courait en veines blanches sur ses souples jarrets.

Raoul déboucha bientôt dans les champs, déserts alors, où s'élève aujourd'hui le faubourg Saint-Jean. Il jeta un regard à droite. Mais le terrain sur lequel il courait était trop bas pour qu'il pût voir ce qui se passait en arrière des hauteurs d'Abraham. Il n'aperçut, au-dessus des collines, que de légers flocons de fumée blanche, dont les taches ouatées ressortaient de la teinte rose dont l'aurore illuminait l'orient.

Quelques coups de fusil retentissaient encore, mais le bruit en allait s'affaiblissant à mesure que Beaulac approchait de la ville.

En quelques secondes, Raoul arriva près de la porte Saint-Jean.

—Qui-vive! cria la sentinelle, dont la silhouette se découpait en noir sur le ciel au sommet du rempart.

—France.

—Quel régiment?

—Compagnie de la Roche-Beaucourt. Estafette. Ouvrez vite, l'ennemi est au Foulon.

—Au Foulon!

—Vous n'en savez rien! Mais, mordieu! n'avez-vous point entendu la fusillade?

—Oui, mais nous avons cru que c'était notre

convoi de vivres que les Anglais attaquaient. Nous n'y pouvions rien. (1)

—Ouvrez! pardieu! ouvrez!

Avant que le factionnaire n'eût donné l'éveil au corps de garde et que les soldats du poste n'eussent ouvert la porte de ville, qu'on tenait barricadée, il s'écoula bien un quart-d'heure.

Beaulac s'en rongeait les poings. Lavigueur sacrait à s'en casser les dents.

Enfin, l'entrée fut libre.

Les chevaux s'enfoncèrent sous la poterne.

Il était passé quatre heures. Tout le monde dormait dans la ville.

—Donnez l'alarme! cria Beaulac aux soldats.

Et sans plus s'arrêter, il lança son cheval au galop dans la rue Saint-Jean, tandis que les cris perçants des clairons qui sonnaient l'alarme éclataient derrière lui.

Arrivé au détour de la rue du Palais, il voulut passer outre, pour aller déposer Berthe chez Mlle Longpré, qui demeurait sur les remparts.

Mais Mlle de Rochebrune s'y opposa.

—Au revoir, Raoul, dit-elle en se laissant glisser à terre. Ne perdez pas une minute: la patrie avant tout. D'ailleurs, je ne suis qu'à deux pas de chez moi.

—Adieu donc, ma chère Berthe.

Et Beaulac, toujours suivi de Lavigueur, piqua des deux vers la porte du Palais.

Ah! si l'infortuné jeune homme eût prévu de quelles larmes de sang il déplorerait, le soir même, d'avoir ainsi laissé sa fiancée seule au milieu de la rue déserte!

En deux secondes il atteignit la porte du Palais, où il pensa devenir fou d'impatience pendant les dix minutes qui s'écoulèrent avant qu'on la lui pût ouvrir. La même scène se renouvela au pied de la côte, en bas de la rue Saint-Nicolas, puis à la tête du pont de bateaux sur la rivière Saint-Charles.

De sorte qu'il était passé cinq heures quand Raoul, laissant le pont derrière lui, put enfin galopper librement sur le chemin de Beauport.

Partout sur son passage il jeta l'éveil.

Les troupes, qui avaient bivouaqué durant la nuit, allaient rentrer sous les tentes. (2)

Enfin, lorsque les chevaux fumants de Beaulac et du Canadien s'arrêtèrent près de la maison (3) que le Général occupait à Beauport, il était six heures. (4)

CHAPITRE V.

LES TRAITRES ET LES BRAVES.

Il était bien ourdi le complot de l'intendant Bigot.

D'abord, lors de son entrevue avec Wolfe,

(1) " L'on entendit des coups de feu au-dessus de " Québec; dans la ville, on crut qu'un petit convoi " de vivres qu'on faisait venir par eau avait été atta- " qué par les Anglais."

(2) Historique.

(3) On peut voir encore cette maison, abandonnée maintenant, sur la terre de M. le colonel Gugy à Beauport.

(4) " M. de Montcalm reçut la nouvelle inattendue " de ce débarquement, à six heures du matin." M. Garneau.

Sournois avait fait promettre au général anglais, ainsi qu'aux brigadiers Monckton, Townshend et Murray, qu'ils garderaient sur cette transaction un inviolable secret.

Rassuré de ce côté, Bigot, qui pensait, avec beaucoup de raison, n'avoir pas à craindre l'indiscrétion de Vergor et de Sournois, ne songea plus ensuite qu'à saisir le moment propice à l'exécution de son dessein.

Il ne fut pas longtemps à l'attendre. L'armée commençait à manquer de vivres, vu que les vaisseaux anglais bloquaient le fleuve en haut et en bas de la capitale et que les vieillards, les femmes et les enfants qui avaient, pendant quelques semaines, transporté des provisions à force bras, depuis les Trois-Rivières jusqu'à Québec, étaient maintenant exténués par ce travail atroce. Il fallait aviser à ravitailler au plus tôt la ville et l'armée. C'était le devoir de l'intendant et du munitionnaire. Aussi, proposèrent-il qu'on tentât l'expédient d'un convoi par eau, qui, à la faveur d'une nuit noire, forcerait le blocus en trompant la vigilence des marins anglais. On se rendit d'autant mieux à cet avis que c'était le seul possible, et l'on fixa la nuit du douze au treize septembre pour cette tentative. (1)

Il ne s'agissait plus pour Bigot que de faire connaître cette particularité aux généraux anglais afin qu'ils en profitassent. Voici comcomment Sournois s'y prit, selon les ordres de son maître. Il s'aboucha avec deux soldats de la garnison de Québec, gens de sac et de corde et ivrognes au moins autant que lui. Comme il les avait déjà traités plusieurs fois, il fut facile au valet de les décider à le suivre dans une taverne dont il était l'habitué.

Là, après maintes rasades, Sournois feignit de paraître plus échauffé qu'il ne l'était réellement. D'abord, il s'apitoya sur le sort de ses deux amis qui ne pouvaient manquer de perdre très-prochainement le goût du vin, vu qu'il savait de source certaine que les Anglais étaient à la veille de s'emparer de la ville et qu'ils se préparaient à passer toute la garnison au fil de l'épée, à cause de la longue et opiniâtre résistance opposée jusqu'alors aux assiégeants. Et, sans qu'il y parût, Sournois leur infiltra l'idée de désertion pour prévenir le funeste sort qui les attendait, comptant bien que l'imagination excitée des deux troupiers ferait le reste.

Comme on continuait à lever le coude et que l'on buvait chaque fois à verre pleurant, Sournois simula une ivresse encore plus imprudente. Il alla jusqu'à dire que si la ville, par grande chance, n'était pas prise d'assaut, la garnison périrait de faim parce que le fleuve était bloqué par les Anglais, au-dessus et audessous de la capitale. Déjà les vivres étaient des plus rares à Québec, et le convoi que l'on attendait dans la nuit du douze au treize serait certainement intercepté par l'ennemi.

—Pour preuve que je n'invente pas, leur dit confidentiellement Sournois, et que je suis bien renseigné, je puis même vous apprendre quel

(1) " On essaya de se servir encore une fois de la " voie du fleuve, tout hasardeuse qu'elle était, pour " faire descendre des vivres, et c'est à la suite de " cette résolution que fut expédié le convoi dont " nous venons de parler." M. Garneau.

est le mot d'ordre que les conducteurs du convoi devront jeter à nos sentinelles. C'est : Monon.... gahéla.

Il eut soin d'entrecouper ce mot d'un hoquet fictif.

Puis Sournois, qui tenait à ne pas griser complètement ses deux hommes, sortit avec eux du cabaret et les quitta.

C'était le soir.

Les idées sombres que le valet y avait jetées fermentant avec le vin dans le cerveau des deux soldats, ils se dirigèrent à pas de loup vers les remparts, suivis de loin par Sournois qui les épiait. Arrivés sur le mur de l'ouest, entre les portes Saint-Jean et Saint-Louis, et après s'être assurés que personne ne les observait, ils se laissèrent glisser en bas de la muraille, du côté de la campagne. Ce qui leur fut très-facile, vu que le mur n'avait guère plus, en cet endroit, de six à sept pieds de haut par suite de la négligence, peut-être systématique, apportée à fortifier Québec.

Sournois revint à l'intendance en se frottant les mains. Ce plan, qui pouvait aussi bien manquer, avait réussi à merveille. Quant à lui, en supposant que les deux troupiers ne fussent pas désertés et qu'ils eussent rapporté aux autorités françaises les paroles qu'il avait comme laissé échapper, on ne pouvait songer à l'inquiéter pour quelques propos proférés durant l'ivresse.

Les soldats gagnèrent la flotte mouillée au Cap-Rouge. Pour s'attirer les faveurs de leurs nouveaux maîtres, ils dévoilèrent aux généraux et l'attente du convoi de vivres par les Français et le mot d'ordre convenu. (1)

L'on sait maintenant que les Anglais, profitant de ce bon avis, s'embarquèrent sur des bateaux, à la faveur des ténèbres et se laissèrent glisser avec le baissant vers le Foulon. Aux sentinelles qui les interpelèrent, quelques officiers qui parlaient le français donnèrent le mot de passe en ajoutant :

— Ne faites pas de bruit, ce sont les vivres ! (2)

Grâce à ce stratagème, les troupes anglaises descendirent sans encombre jusqu'à l'anse des Mères. (3)

Rendus entre les postes de Saint-Michel et du Foulon, ils débarquèrent sans coup férir. Wolfe à la tête de l'infanterie légère s'avança, dans le plus grand silence, vers un corps de garde qui défendait le pied de la rampe que longe le ruisseau Saint-Denis en se précipitant des hauteurs de la falaise.

Mais durant ce temps-là, que faisait Vergor, le commandant du poste qui demeurait à l'endroit du débarquement ?

Il dormait ou feignait le sommeil, ce brave capitaine !

Tout, en effet, l'invitait au repos. D'abord, M. de Montcalm, soit par une fatale inspiration, soit plutôt à l'instigation de Bigot ou de ses affidés, M. de Montcalm avait rappelé la veille au camp de Beauport le bataillon de Guyenne qui en avait gardé les hauteurs durant plusieurs jours. En outre, parmi les cent hommes que Vergor avait sous ses ordres, le très-grand nombre était composé des habitants de Lorette, village situé, comme on sait, à trois lieues seulement de la ville. Ces braves gens lui avaient plusieurs fois demandé d'aller travailler à leurs récoltes qui menaçaient de pourrir sur le champ. Mais Vergor, qui attendait le moment propice, le leur avait toujours refusé jusqu'à ce jour. Enfin, le soir dont nous parlons, il leur permit de le faire, tout en ayant soin de leur dire qu'il ne le tolérait que parce que le danger paraissait bien éloigné, puisque M. de Montcalm avait jugé inutile de faire garder plus longtemps la hauteur par le bataillon de Guyenne.

Vergor savait cependant veiller de près à ses intérêts ; aussi y mit-il une condition : c'est qu'ils iraient en même temps travailler sur une terre qu'il possédait à Lorette. (1)

Il ne restait donc plus pour garder le poste que quelques hommes qui ne devaient plus tenir longtemps contre des forces imposantes. Pleinement satisfait du résultat prévu, si les Anglais tentaient, durant la nuit, un débarquement de son côté, Vergor se coucha et attendit bravement l'ennemi.

La nuit était assez avancée, lorsque quelques-uns de ses hommes le vinrent avertir qu'on voyait des berges remplies de monde qui venaient sans bruit et filaient le long de la côte, au-dessus et au-dessous du poste.

" Il répondit que c'étaient des bateaux du munitionnaire et qu'on les laissât tranquilles." (2)

Puis il se retourna dans son lit et ronfla de nouveau comme un épicier retiré des affaires. Dormait-il réellement ?

Cependant Wolfe, après avoir forcé le corps de garde qui se trouvait au pied de la rampe, gravissait l'escarpement à la tête de ses troupes.

Les premiers Anglais qui se montrèrent durent essuyer quelques coups de feu de la part des canadiens qui veillaient au poste de Vergor. Mais ces derniers furent tellement étonnés de la brusque apparition des ennemis, et ils étaient en si petit nombre, qu'il leur fallut bientôt plier devant la masse des assaillants qui se ruèrent alors sur le poste.

Vergor, qui dormait apparemment bien dur,

---

(1) " Par deux soldats qui, la veille, avaient déserté, les Anglais avaient été informés que cette nuit " quelques chaloupes chargées de vivres devaient " descendre à Québec." M. Ferland.

M. Dussieux dit aussi à ce sujet, dans une note de son ouvrage, que : " Des deserteurs avaient communiqué le mot d'ordre aux Anglais."

(2) Historique.

(3) Je ne puis m'empêcher de citer, à ce sujet, ce passage saisissant et poétique de l'*Histoire de la conspiration de Pontiac* par M. Francis Parkman. Il represente Wolfe, encore faible des suites de sa maladie et descendant, entouré des siens, vers le Foulon.—" *He sat in the stern of one of the boats, pale and weak, but borne up to a calm height of resolution. Every order had been given, every arrangement made, and it only remained to face the issue. The ebbing tide sufficed to bear the boats along, and nothing broke the silence of the night but the gurgling of the river and the low voice of Wolfe as he repeated to the officers about him the stanzas of Gray's elegy in a country Church yard which had recently appeared and which he had just received from England. Perhaps as he uttered those strangely appropriate words :*

" *The paths of glory lead but to the grave,*"

the shadows of his own approaching fate stole with mournful prophecy across his mind. 'Gentlemen,' he said, as he closed his recital, 'I would rather have written those lines than take Quebec to-morrow.'"

---

(1) Voyez " *Les Mémoires sur les affaires du Canada.*"

(2) *Mémoires sur les affaires du Canada.*

puisque la fusillade ne l'avait pas éveillé, fut pris dans son lit. (1) Après un semblant de résistance, durant lequel le drôle eut soin de recevoir quelque blessure peu dangereuse et qui pourrait témoigner au besoin en sa faveur, il se rendit aux Anglais.

Une fois maître des hauteurs, Wolfe s'empressa de ranger son armée en bataille sur les plaines d'Abraham. (2)

Pour en finir avec le traitre Vergor, disons de suite que l'on n'en voit aucune mention faite après la conquête, ni dans l'histoire ni ailleurs. Il est à présumer que, la conscience bourrelée de remords, il gagna quelque retraite ignorée, où il pût échapper à la justice des hommes et cacher aux yeux de ses concitoyens la honte attachée à son nom, mais qui, merci à Dieu, lui a survécu dans l'opinion populaire.

Cependant, M. de Montcalm n'avait pu se laisser persuader par Beaulac que toute l'armée anglaise fût débarquée au Foulon. Croyant, au contraire, qu'il allait seulement avoir affaire à quelque détachement isolé, il résolut de brusquer l'attaque, afin de culbuter les ennemis des hauteurs avant qu'ils ne fussent appuyés par le gros de l'armée de Wolfe.

Il fait aussitôt battre la générale et, suivi seulement de quatre mille cinq cents hommes, vole au-devant des Anglais. Nos troupes traversent la rivière sur le pont de bateaux, entrent dans la ville au pas de course par la porte du Palais, en sortent par les portes Saint-Louis et Saint-Jean, et arrivent à huit heures sonnantes sur les plaines.

Qu'on juge de la surprise de Montcalm en apercevant toute l'armée anglaise, forte de huit mille hommes, prête à le recevoir.

En ce moment accourt un aide-de-camp de M. de Vaudreuil. Il remet un pli cacheté à Montcalm. Celui-ci l'ouvre.

"Attendez, général, lui écrivait le gouver-
" neur, je vais rassembler les Canadiens et les
" troupes que vous avez laissés à Beauport
" pour la garde du camp, et me porter à votre
" secours."

—Attendre! attendre! s'écrie Montcalm en froissant la lettre. Nous en avons pardieu bien le temps! Chargeons plutôt!

Le chevalier de Montreuil, son major-général, était à côté de lui.

—Pour l'amour de Dieu! général, dit-il, ne brusquons rien! Ils sont deux fois plus nombreux que nous!

—Monsieur le major, répond Montcalm avec cette vivacité innée chez lui et qui devait causer notre malheur, donnez l'ordre qu'on range les troupes sur une ligne de trois hommes de profondeur et qu'on sonne la charge!

Montreuil le regarde un instant sans rien dire. Mais comme le commandement est péremptoire, il lance son cheval au galop pour transmettre les ordres du général en chef.

Les troupes réglées, dont les grenadiers

---

(1) Historique. Voyez M. Garneau.

(2) Tout en faisant la part du drame, je tiens à montrer que cette hypothèse de trahison est assez bien fondée. Aussi vais-je citer tout le passage des *Mémoires sur les affaires du Canada* (p. 164, édition de 1838) qui a trait à la surprise du Foulon, en ayant soin d'en souligner les phrases qui viennent à l'appui de ma thèse.

"M. Wolfe, qui avait renforcé le camp de la Pointe-
" Lévi, semblait flatter les idées des Français: l'A-
" miral Saunders faisait aussi exécuter des manœu-
" vres qui annonçaient une prochaine retraite. *Au*
" *milieu de toutes ces espérances, on confia au Sieur*
" *de Vergor le poste du Cap-Rouge, au-dessus de*
" *Québec; on ne pouvait mieux seconder les intentions*
" *du général anglais, dont le but était de faire une*
" *descente sans être obligé d'attaquer l'armée retran-*
" *chée.* On avait consigné à cet officier de laisser
" passer des bateaux chargés de vivres qui devaient
" entrer dans Québec, en se coulant le long du cap.
" Ce capitaine avait avec lui beaucoup d'habitants
" de Lorette dont le lieu était à portée de ce poste;
" ils lui demandèrent permission d'aller travailler la
" nuit chez eux: il la leur accorda; (on prétend que
" ce fut à condition d'aller aussi travailler pour lui
" sur une terre qu'il avait dans cette paroisse). *M.*
" *Wolfe, averti à temps de la mauvaise garde de ce poste*
" *et du commandant à qui il avait affaire, disposa ses*
" *troupes. Le Sieur de Vergor était dans la plus grande*
" *sécurité.* On vint l'avertir qu'on apercevait des
" berges, remplies de monde, qui venaient sans
" bruit au-dessus et au-dessous de son poste. Il ré-
" pondit que c'étaient des bateaux du munitionnaire
" *et qu'on les laissât tranquilles.* M. Wolfe ayant fait
" aborder quelques berges, instruit que tout était
" paisible, envoya un détachement se saisir de la
" garde du Sieur de Vergor, et ordonna à trois ou
" quatre mille hommes de le suivre. Ce détache-
" ment fit prisonnier le Sieur de Vergor, partie de sa
" garde et s'empara des hauteurs."

Ces lignes, écrites par un homme contemporain de Vergor, et qui fut à même de recueillir les rumeurs occasionnées par les soupçons que l'on dut former dans le temps sur la conduite de cet officier, ne laissent-elles pas percer le manque de foi que l'on avait en Vergor? "On ne pouvait, dit-il, mieux secon-
" der les intentions du général anglais qu'en confiant
" à Vergor la garde de ce poste." Et plus loin: "M.
" Wolfe, averti à temps de la mauvaise garde de ce
" poste et du commandant à qui il avait affaire, dis-
" posa ses troupes." Qui donc dut avertir le général anglais de la *mauvaise garde* du poste de Vergor? Quelque Français assurément. Or, il fallait qu'il fût bien renseigné celui-là. Car si la mauvaise foi ou l'ineptie de Vergor avait été assez universellement connue pour que de simples déserteurs en pussent prévenir l'ennemi, comment supposer que les officiers français le sachant, eussent laissé ce commandement d'une telle importance à un pareil homme? Maintenant, comment s'imaginer que Vergor n'eût pas entendu les coups de fusil que les assaillants échangèrent d'abord avec les hommes du corps de garde situé au bas de la rampe, et ensuite avec ceux de son propre poste, et qu'il fût tellement lent à se lever qu'on le prit dans son lit? Certes, il est permis à un honnête homme d'avoir le sommeil dur, mais pas à ce point-là.

Qu'il y ait eu trahison, l'on n'en peut donc guère douter, et nos historiens qui n'osent l'affirmer ouvertement, le laissent entrevoir assez clairement, outre que la tradition populaire ne semble point entourer le nom de Vergor d'un bien grand respect. Mais d'où le coup partait-il? De Vergor directement? Nous ne le croyons pas. Il n'avait pas assez d'esprit, comme le dit l'auteur du mémoire cité plus haut, pour ourdir une trame aussi habilement conçue. Il fut donc inspiré dans l'invention de ce dessein. Mais par qui? Par quelqu'officier de l'armée française? Non. Ils se battirent tous vaillamment, et leur gloire est assez pure de soupçon, qu'il serait indigne de le supposer un instant. Par les Canadiens? Ah! ceux-là qui assurèrent la victoire de Montmorency, qui continrent, seuls, quelque temps sur les plaines d'Abraham les troupes anglaises victorieuses, alors que les soldats réguliers de l'armée française inondaient le côteau Sainte-Geneviève du ruissellement de leur déroute, les vainqueurs de Sainte-Foye, nos aïeux qui, après tant de sang inutilement versé pour la France oublieuse, ne tombèrent vaincus sous l'Anglais qu'après un an de nouvelles luttes sur un pays en ruines dont ils disputèrent pas à pas les cendres fumantes, les Canadiens des traitres! Celui-là serait infâme qui le pourrait penser. Qui était-ce donc? Qui! Les pillards éhontés qui assurèrent de longue main notre perte par leur criminelle administration. Ceux-là dont c'était le plus grand intérêt. Et à leur tête, Bigot, l'infâme Bigot, dont nous avons prouvé que Vergor était le bien digne ami; Bigot, qui semble n'être venu dans ce pays que pour corrompre ou déshonorer ceux qui l'approchaient de trop près.

étaient encore au Cap-Rouge avec M. de Bougainville, se placent au centre, les milices de Québec et de Montréal à droite, vers le chemin de Sainte-Foye, et celles des Trois-Rivières à gauche sur le chemin Saint-Louis. On jette des pelotons de sauvages et de troupes de royal-marine sur les ailes. Puis, sans donner le temps de reprendre haleine à ses soldats qui viennent de gravir à la course le Rideau ou côteau Sainte-Geneviève, Montcalm fait sonner les clairons.

L'armée s'ébranle sur une seule ligne, sans corps de réserve, et court sus à l'ennemi dont le carré profond s'étend en face des buttes à Neveu.

Six régiments, dont le 78ème des montagnards écossais, fort à lui seul de quinze à seize cents hommes, les grenadiers de Louisbourg et deux pièces de canon forment le côté de l'armée anglaise, qui regarde la ville. L'autre côté fait face au chemin Sainte-Foye et le troisième à Sillery. (1)

Wolfe, qui sent bien que la partie sera décisive et que toute retraite est impossible à ses troupes, si elles sont battues, parcourt lui-même leurs rangs pour aiguillonner l'ardeur de ses soldats.

—Mettez deux balles dans vos fusils, leur crie-t-il, et attendez que l'ennemi ne soit plus qu'à vingt pas. Alors ouvrez le feu tout d'un coup.

Nos troupes, les *réguliers* du centre surtout, essoufflées d'avance, ont rompu leurs rangs dans la charge et accourent sans ordre et sans consistance. Arrivés à quarante pas des masses anglaises, nos soldats du centre commencent à tirer sur l'ennemi, mais sans être appuyés par les autres bataillons distancés et empêchés de faire feu par ceux des leurs qui se trouvent interposés entre eux et l'ennemi.

Les Anglais les attendent et soudain leur feu s'ouvre meurtrier, écrasant, soutenu.

M. de Montcalm avait gardé près de lui Beaulac et Lavigueur dont les chevaux lui étaient en outre d'une grande utilité; Raoul pour transmettre ses ordres, et Lavigueur, afin de lui tenir prête au besoin une monture de rechange.

Le général, voyant que les premières décharges des Anglais semblent jeter l'indécision parmi les troupes du centre, s'y porte aussitôt. Beaulac et Lavigueur le suivent.

En ce moment, Wolfe, déjà blessé au poignet, charge les nôtres à la baïonnette avec ses grenadiers. Il gravit le renflement du côteau, en face de l'endroit où s'élève aujourd'hui la prison neuve, lorsque Lavigueur qui arrivait au galop arrête son cheval, arme sa carabine, couche en joue le général anglais éloigné de deux cents pas, et fait feu.

Au milieu de la fumée des fusillades, le Canadien voit Wolfe qui s'affaisse entre les bras de deux grenadiers anglais.

—Voilà un petit officier qui en a pour son compte, murmure-t-il en rechargeant son arme à la hâte.

A Wolfe qu'on s'empresse de porter en arrière, succède le colonel Carleton. Il est à son tour blessé à la tête. Le chef de brigade Monckton le remplace et continue de charger les nôtres, dont une partie est privée de baïonnettes, et qui commencent à plier.

—Au nom de Dieu et du roi, tenez ferme! leur crie M. de Montcalm, qui se jette avec ses officiers au milieu de la mêlée.

Beaulac et Lavigueur font à côté de lui des prodiges d'audace. Deux fois leurs chevaux ont rompu les rangs des grenadiers anglais. Mais deux fois la force irrésistible de la colonne assaillante les rejette au milieu des leurs. Un nuage de fumée les entoure, la poudre leur noircit le visage, les balles se croisent et sifflent autour d'eux. A leurs pieds retentissent le bruit sourd des coups de crosse, les imprécations des blessés et les cris des mourants qu'on écrase. M. de Montcalm est atteint deux fois, mais légèrement. Raoul reçoit deux balles dans ses habits, puis un coup de baïonnette dans la jambe gauche.

Soudain, Lavigueur, qui le suit partout et le couvre au besoin de son corps sans trop s'occuper de lui-même, voit Monckton coucher Raoul en joue avec la légère carabine que les officiers anglais portaient alors en bandoulière. Jean saisit le seul pistolet d'arçon chargé qui lui reste et ajuste Monckton qui tombe en lâchant son coup de feu. La balle du brigadier blessé dévie et jette à vingt pieds en l'air le chapeau de Beaulac.

—Merci, Jean, lui dit Raoul; sans toi, je l'avais en pleine figure.

—Ce n'est pas la peine, mon lieutenant. M'est avis cependant que nous ferions bien de suivre les autres.

En effet, les nôtres, après avoir plié, cèdent enfin sous le nombre et Beaulac se trouve presque seul avec Lavigueur en face des Anglais qui se lancent, commandés maintenant par Townshend, à la poursuite des Français.

—Deux temps de galop, dit Raoul, et allons rallier les Canadiens en bas du côteau.

Ils tournent bride, piquent des deux, passent entre le centre et l'aile droite de notre armée en désordre, s'arrêtent bientôt et se placent en travers des fuyards en leur criant d'arrêter.

Au même instant des clameurs amies s'élèvent derrière eux. C'est M. de Vaudreuil qui arrive à la tête des Canadiens du camp de Beauport.

D'abord dissuadé de marcher de conserve avec M. de Montcalm *par Cadet et quelques autres qui y avaient un intérêt particulier* (1), le marquis de Vaudreuil, n'écoutant enfin que son courage et sa loyauté, arrivait au secours du général.

M. de Montcalm, qui tâchait de rallier ses troupes, en haut du côteau, vient cependant de tomber de cheval, entre les buttes à Neveu et la porte Saint-Louis. On l'emporte dans la ville, mortellement blessé. La nouvelle s'en répand avec la rapidité de l'éclair et ne fait qu'accélérer la retraite des fuyards.

L'impulsion de la déroute, donnée par les troupes réglées, n'entraîne cependant pas complètement les milices canadiennes, qui, accoutumées à reculer à la façon des sauvages et à

(1) M. Garneau.

(1) *Mémoires sur les affaires du Canada.*

revenir ensuite à la charge, se rallient en plusieurs endroits à la faveur de petits bois. Avec cette habileté de tir, devenue proverbiale, ils entretiennent un feu de tirailleurs si bien nourri, qu'ils forcent à reculer plusieurs corps détachés de l'armée anglaise. Mais enfin, écrasés à leur tour, il leur faut plier sous le nombre et battre en retraite.

M. de Vaudreuil et ses officiers, Beaulac et Lavigueur, tous sont entraînés par le courant dans la vallée.

—Monsieur le gouverneur! crie Raoul au marquis de Vaudreuil découragé, tâchez de rallier le plus grand nombre d'hommes qu'il vous sera possible. Pendant ce temps, je vais remonter le côteau avec quelques gens dévoués pour arrêter un peu l'ennemi en vous attendant.

Se levant sur ses étriers :

—Frères, crie-t-il aux Canadiens en montrant les hauteurs avec son épée ensanglantée, allons venger Montcalm et les nôtres!

Son enthousiasme gagne ceux qui l'entourent. Deux cents braves enfants du sol remontent avec lui le côteau Sainte-Geneviève et tombent avec une incroyable furie sur l'aile gauche ennemie qui reprenait haleine.

—En avant! en avant! criait Raoul.

Ah! qu'il était beau, le jeune chevalier!

Sa noble tête nue, les cheveux au vent, l'œil en feu, le sourire de la vengeance aux lèvres, il lançait son cheval au beau milieu des rangs épais des montagnards. Le noble animal, sans craindre les baïonnettes, y entrait à coups de poitrail. Raoul se baissait, trouait deux ou trois poitrines anglaises avec la pointe de son épée, puis faisait se cabrer son cheval dont les sabots ferrés en se rabattant sur le sol broyaient les crânes qu'ils rencontraient; de sorte qu'il y avait place nette autour du jeune homme.

Surpris par cette attaque brusque et irrésistible, les trois cents montagnards, isolés et séparés des leurs, commencent à reculer à leur tour.

—En avant, les gars! crie Raoul, dont l'arme infatigable plonge et remonte toujours de plus en plus sanglante.

—Tue! tue! hurle Lavigueur enivré de tumulte et de sang.

Rien ne résiste à cette poignée de braves.

Enfin, les montagnards écossais lâchent pied.

—Ils fuient! ils fuient! s'exclame Beaulac.

Mais au même instant, des cris étrangers retentissent, puis un bruit de pas cadencés sur la plaine fumante. Ce sont deux régiments anglais qui accourent à l'aide des montagnards.

—Frères! dit Beaulac en regardant les siens, c'est ici qu'il faut mourir!

Et le noble jeune homme, suivi de ces braves maintenant fort décimés, retombe comme une trombe sur les montagnards qui reculent encore.

Les deux régiments anglais s'approchent au pas de course. Ils font halte, l'arme à l'épaule.

Un cri part, puis un ouragan de flamme et de plomb éclate en bondissant de la gueule de leurs milliers de mousquets, hurle et passe sur les Canadiens dont les rangs sont horriblement troués. Raoul n'est pas touché; mais avant de tomber, il veut au moins tuer encore, et murmurant une dernière fois le nom de Berthe, il guide son cheval sur les masses anglaises.

Une autre décharge tonne. Le cheval de Raoul fait un dernier bond et s'abat.

Quand la fumée s'est dissipée, les Anglais voient Beaulac se débattre en s'efforçant de tirer sa jambe droite prise sous sa monture. Vingt d'entre eux courent sur lui en criant: hourrah!

Beaulac casse la tête du premier qui arrive d'un coup de pistolet et menace les autres de son épée. Mais c'en est fait de lui. Il est seul contre une armée.

Les Anglais font cercle autour de lui et le somment de se rendre.

—Jamais! crie Raoul qui, par une violente secousse, se dégage, se redresse sur pied, pâle, les dents serrées, les lèvres frangées d'écume.

Dans un moment de sublime folie, il prend son élan pour se jeter sur le cercle terrible qui l'environne.

Mais au même instant, arrive un cheval qui décrit une grande courbe en l'air et tombe en hennissant au milieu des Anglais dont quatre ou cinq roulent meurtris sur le sol.

Tandis que les ennemis étonnés hésitent, Lavigueur, qui monte le vaillant coursier, se penche sur le cou de son cheval, empoigne Raoul par la ceinture, le soulève comme un enfant et le jette en travers de sa selle. Puis enlevant à grands coups d'éperons sa monture qui renverse trois montagnards, il revient vers la ville au triple galop.

Des clameurs de rage et des coups de feu partent derrière les fugitifs, qui répondent au sifflement des balles par des cris de défi.

Des deux cents héros qui avaient remonté le côteau une demi-heure auparavant, ils étaient à peu près les seuls survivants à ce conflit suprême. (1)

La bataille était finie et perdue pour nous.

Elle nous coûtait près de deux mille hommes dont deux cent cinquante prisonniers, blessés pour la plupart. Trois officiers généraux, Montcalm qui expira le lendemain, le chef de brigade Sénesergues ainsi que M. de Saint-Ours, lesquels moururent des suites de leurs blessures.

Les pertes des Anglais s'élevaient à presque sept cents hommes, parmi lesquels le général en chef Wolfe, qui rendit le dernier soupir au milieu du combat, et ses principaux officiers. Ce qui prouve que la défense des nôtres fut vigoureuse.

La trop grande précipitation de Montcalm causa notre ruine. Il devait d'abord attendre

---

(1) " L'armée française fuyait; deux cents braves " Canadiens se rallièrent dans la vallée, remon- " tèrent sur le côteau; comme des lions ils se jetèrent " sur l'aile gauche de l'armée anglaise avec une fu- " reur incroyable, arrêtèrent un moment les Anglais, " permirent aux soldats de s'arrêter, et, enfin, après " avoir été eux-mêmes repoussés, disputèrent le ter- " rain pied par pied, depuis le sommet du côteau " jusque dans la vallée. Ces braves gens furent " presque tout tués, mais sauvèrent la vie à une " grande partie de l'armée française. Quelques-uns " se jetèrent dans la ville." M. Ferland.

" Trois cents montagnards écossais qui revenaient " de la poursuite, dit M. Garneau, furent attaqués " par eux sur le côteau de Sainte-Geneviève. et obli- " gés de reculer jusqu'à ce qu'ils eussent été dégagés " par deux régiments qu'on envoya à leur secours."

M. de Vaudreuil avec les réserves laissées à Beauport, puis Bougainville et la Roche-Beaucourt qui avaient l'élite des troupes au Cap-Rouge et qui, comptant bien que le général les attendrait, accoururent en toute hâte, mais ne purent arriver sur le champ de bataille que pour entendre les derniers coups de fusils des vainqueurs. Quel résultat tout différent pouvait avoir le combat, si Bougainville et la Roche-Beaucourt, avec les grenadiers et le corps de cavalerie, fussent tombés sur les derrières de l'armée anglaise, tandis que Montcalm la chargeait de front! On reproche encore au malheureux général de n'avoir pas gardé de réserve, et d'avoir négligé de faire sortir de la ville l'artillerie de campagne qui lui aurait été d'un grand secours.

Mais paix à ses cendres ; car il s'ensevelit noblement drapé de sa défaite, et s'il n'eut pas la gloire de vaincre, il eut celle au moins de montrer aux infâmes pillards qui avaient préparé de longue main nos désastres, comment un homme de cœur sait vivre et mourir pour son pays.

Quand Beaulac et Lavigueur arrivèrent à la porte Saint-Jean, on allait la fermer. Ils s'engouffrèrent sous la sombre voûte et rentrèrent dans la ville.

La désolation régnait partout. Les rues étaient encombrées de blessés qu'on portait sur des civières, et de soldats dont les vêtements étaient déchirés et les figures noircies de poudre avec de grandes balafres sanglantes.

Les cloches sonnaient à toute volée, le canon tonnait sur les remparts pour tenir les Anglais en respect sur les plaines ; et des maisons délabrées par le travail de la bombe, sortaient quelques têtes de femmes effarées qui jetaient les hauts cris.

Lavigueur tourna immédiatement à droite et remonta la rue d'Auteuil, pour s'engager ensuite dans la rue Saint-Louis. Arrivé devant la résidence du chirurgien Arnoux, dont la maison s'élevait sur le site occupé aujourd'hui par l'Hôtel-de-Ville, Lavigueur arrêta son cheval et dit à Raoul :

—Maintenant, allez vous faire panser, mon lieutenant.

Outre le coup de baïonnette qu'il avait reçu dans la jambe gauche, Beaulac avait aussi quelques autres blessures assez légères.

—Bah! ça n'en vaut pas la peine, répondit le jeune homme.

—Allons! allons! il ne faut pas négliger cela, si vous voulez être prêt à prendre part à la prochaine revanche que les Anglais nous doivent.

Raoul descendit de cheval et entra dans la maison qui se remplissait de blessés qu'on apportait à chaque instant.

M. Arnoux, l'aîné, était absent de la ville. Il accompagnait l'armée de Bourlamarque sur les bords du lac Champlain. Mais son jeune frère était resté à Québec.

Lorsque Beaulac arriva chez lui, le jeune Arnoux venait d'examiner la blessure du marquis de Montcalm, et de déclarer quelle était mortelle. Le général avait accueilli la nouvelle de sa mort prochaine avec ce sang-froid inaltérable qui est l'attribut des grandes âmes. (1)

Raoul dut attendre une partie de l'après-midi. Arnoux examina enfin ses blessures, qui n'avaient rien de grave. Seulement, il lui recommanda quelques jours de repos.

Ensuite, Beaulac se dirigea vers son logis, dans la rue Couillard. Il resta quelque temps à s'y reposer. Sur les huit heures, il sortit. L'ombre du soir tombait sur la ville. L'artillerie anglaise tirait de Lévis, et l'on entendait le bruit des bombes et des obus qui éclataient avec fracas dans les rues désertes. Nos batteries ne répondaient que faiblement, vu la rareté des munitions.

Raoul porta ses pas du côté de la rue de Léry (2) ou Sainte-Famille. Il la descendit pour tourner le coin des Remparts, qu'il remonta vers la grande batterie.

Arrivé devant une petite maison en pierre, dont les volets étaient hermétiquement clos, il ressentit soudain une douleur atroce dans la région du cœur.

—Mon Dieu! se dit-il en appuyant la main sur sa poitrine, serait-ce donc le pressentiment d'un nouveau malheur!

CHAPITRE VI.

SOURNOIS.

Avant de constater si le pressentiment de Beaulac était bien fondé, voyons un peu ce qui devait se passer le même soir à Beauport et à Beaumanoir.

Terrifiée par la perte de la bataille, l'armée française s'était réfugiée dans l'ouvrage à corne construit à la tête du pont de bateaux. Durant l'après-midi, le gouverneur, M. de Vaudreuil, avait convoqué un conseil de guerre pour aviser à ce qu'il restait à faire. Tous ceux qui le composaient, à l'exception de M. de Vaudreuil et de Bigot, opinèrent pour la retraite de l'armée à Jacques-Cartier.

Selon nous, il n'est pas étonnant que Bigot fût d'avis de livrer immédiatement une seconde bataille ; car il savait bien quelle influence énorme la défaite du jour aurait sur les troupes françaises, qui se laissent le plus facilement démoraliser par un revers. Ensuite, il connaissait assez le marquis de Vaudreuil pour savoir qu'il n'avait pas les qualités d'un général, et que, M. de Lévis se trouvant absent, on serait très-probablement battu de nouveau, faute d'un commandant habile. Ce qui assurait aux Anglais la possession immédiate de la ville, partant la conquête du pays, et à Bigot la réalisation de ses desseins. Quant au marquis de Vaudreuil, outre qu'il dût se laisser influencer par l'intendant en cette occasion, il n'aurait pas été fâché, sans doute, de tenter, par lui-même, la fortune

(1) Il demanda à Arnoux combien d'heures il avait " à vivre.—Jusqu'à trois heures de cette nuit, répon- " dit celui-ci,—Il se prépara tranquillement à la " mort et avec beaucoup de présence d'esprit. Je " meurs content, dit-il, puisque je laisse les affaires " du roi entre bonnes mains. J'ai toujours eu une " haute idée de l'intelligence et de la capacité de M. " de Lévis." M. Ferland.

(2) On voit encore dans la côte qui porte ce nom, l'ancienne demeure seigneuriale, avec pignon sur la rue, de la famille de Léry.

des armes, afin de pouvoir humilier Montcalm, qu'il n'avait jamais aimé, si la victoire eût toutefois voulu seconder ses efforts.

Mais il fut décidé, par la majorité des officiers présents, que l'on se replierait sur la rivière Jacques-Cartier.

Cette retraite précipitée n'est pas à louer non plus. Car à l'aide des cinq mille hommes de troupes fraîches qui restaient, on pouvait, sans engager une action décisive, harceler l'ennemi, continuer de protéger la ville et veiller à la ravitailler, en attendant le retour de M. de Lévis qui, prévenu de la défaite du treize, descendit de Montréal en toute hâte et arriva le dix-sept septembre au camp de Jacques-Cartier, mais trop tard pour prévenir la capitulation de Québec.

Le soir même de la bataille, alors que les ténèbres purent cacher ses mouvements aux troupes anglaises, l'armée française se mit à défiler en silence par le chemin qui mène à Lorette, pour de là se diriger vers la rivière Jacques-Cartier, en traversant Saint-Augustin et la Pointe-aux-Trembles.

Ils partaient donc les uns après les autres, compagnies, bataillons, régiments, lorsqu'un bouquet de broussailles, avoisinant la route qui monte à Charlesbourg, s'agita presqu'insensiblement au passage d'un groupe d'officiers à cheval, qui s'en allaient au pas de leur monture. Personne ne remarqua ce léger bruit, non plus qu'un homme qui se tenait tapi dans le fourré. Cet homme avança prudemment la tête entre les branches et parut examiner avec le plus vif intérêt les cavaliers qui passaient.

L'un d'eux disait à demi-voix à ses compagnons de route, mais assez haut pour être entendu de l'individu blotti dans les broussailles :

—Savez-vous, messieurs, que je suis inquiet de Sournois, mon pauvre valet de chambre. Il était ce matin à l'intendance, je l'y ai vu avant la bataille, mais depuis il a disparu. Que diable est-il devenu? S'il était brave, je pourrais croire qu'il a voulu prendre sa part du combat et qu'il a succombé. Mais je connais trop mon homme pour penser un instant qu'il aura voulu affronter les balles quand rien ne l'y obligeait.

—Alors, reprit une autre voix, le bruit de la fusillade l'aura peut-être tellement effrayé qu'il se sera réfugié dans les caves de l'intendance.

—Cela se peut, repartit Bigot en riant; car l'ivrogne a toujours eu un faible pour cette partie du palais. A moins, toutefois, qu'il n'ait gagné Beaumanoir.

Les voix devinrent confuses et s'éteignirent peu à peu à mesure que s'éloignaient les cavaliers.

Une autre compagnie passa. C'était la dernière.

Alors l'homme qui se tenait agenouillé dans les broussailles sortit en faisant craquer les branches, et grommela ces mots, tout en s'engageant dans la route qui monte à Charlesbourg.

—Votre dernière pensée est la meilleure, monsieur l'intendant; car si je ne suis pas précisément à Beaumanoir, je m'y en vais du moins. Enfin, le moment attendu depuis longtemps est arrivé. Ouf! je me sens tout rompu d'être resté accroupi une heure dans ce tas de branches. Hâtons le pas pour nous dégourdir un peu.

Et Sournois continua d'avancer vers Charlesbourg.

Epiant dès le matin l'issue de la bataille, le valet avait sellé lui-même un cheval à l'intendance, tandis que Bigot était à la haute ville, d'où il regardait la bataille du haut des remparts de l'ouest. Alors que les premiers fuyards descendirent en courant dans la vallée de la rivière Saint-Charles, Sournois sauta en selle, inaperçu, grâce au tumulte qui régnait partout, et gagna le pont de bateaux.

Deux motifs le poussaient à agir ainsi; d'abord, l'exécution du fameux projet qu'il ruminait depuis longtemps de voler le trésor de son maître dans le souterrain de Beaumanoir; ensuite, l'instinct de la conservation, que le valet possédait à un éminent degré.

Il avait bientôt dépassé les fuyards et s'était rendu à fond de train chez un habitant de Charlesbourg, qu'il connaissait. Après avoir passé là toute l'après-midi, Sournois avait attendu l'obscurité pour descendre à pied vers le pont de bateaux, et s'était caché dans les broussailles, d'où nous l'avons vu sortir.

Son dessein était de se mêler aux soldats pendant la soirée et d'apprendre d'eux si l'armée n'allait pas retraiter, et si, dans ce cas, l'intendant la suivrait immédiatement.

Mais il y avait à peine quelques minutes qu'il était tapi dans le fourré, lorsque les soldats commencèrent à défiler devant lui.

Quelques lambeaux de conversation qu'il surprit par-ci par-là le mirent bientôt au fait du mouvement rétrograde des troupes. Quant à l'intendant, Sournois l'entendit parler sur son propre compte et le vit disparaître avec l'état-major à la suite de l'armée.

Sifflant un air joyeux entre ses dents, il allait maintenant d'un pas leste et rapide et remontait le chemin poudreux de Charlesbourg.

Arrivé à l'une des premières maisons de la paroisse, il s'y arrêta. C'était là qu'il avait passé une partie de l'après-midi. Après avoir glissé un écu dans la main de son hôte, il le pria de l'accompagner à la grange avec un fanal pour l'éclairer et l'aider à seller son cheval.

Le vieillard, dont les deux fils étaient à l'armée et qui les savait sains et saufs pour les avoir vus durant la journée, le suivit à l'instant. Son falot allumé se balançait dans sa main droite à chacun de ses pas et répandait sa lumière sur l'herbe humide où se dessinait fantastiquement l'ombre allongée des deux hommes.

—C'est donc ben vrai que les Anglais nous ont battus? demanda le vieillard à Sournois, qui sanglait les courroies de la selle sur les flancs de son cheval.

—Oui, père.

—Mais nos gens ne laisseront pas ça comme ça. Ils vont ben vite prendre leur revanche, je suppose.

—Pas tout de suite, père. L'armée bat en retraite vers la rivière Jacques-Cartier.

—Plaît-il? fit le vieillard que l'âge avait rendu sourd.

—Notre armée retraite en ce moment vers la rivière Jacques-Cartier.

—Ah ben ! Les Anglais vont donc rester les maîtres ici ?

Sournois, sans répondre, sauta en selle et prit congé de son hôte qui murmura en le voyant s'en aller :

—Oui, ces messieurs-là s'en moquent pas mal, eux autres. Leurs poches sont remplies de beaux écus sonnants qu'ils emportent avec eux. Mais nous autres, pauvres gens, il ne nous restera pas grand'chose quand les Anglais auront brûlé nos maisons, nos granges et nos récoltes !

Sournois avait lancé son cheval au grand trot et continuait à gravir la montée de Charlesbourg. Après avoir passé l'église de cette paroisse, il s'engagea dans cette route qui conduit à la longue avenue de Beaumanoir.

La nuit pesait noire et menaçante sur les grands arbres immobiles, et l'écho dérangé dans son sommeil semblait gronder à chacun des pas du cheval, qui se repercutaient sous les voûtes silencieuses de la forêt. Quelquefois même, il semblait à Sournois qu'il entendait derrière lui le galop d'un autre coursier. Il arrêtait le sien, pressait de la main l'un de ses pistolets d'arçon et regardait derrière lui.

Mais il n'entendait plus rien que les mille bruissements vagues et mornes de la solitude, avec les hurlements lointains de loups en quête de proie. (1)

—Bah ! je suis fou, disait-il, en continuant sa route. Ce n'est que l'écho.

Et pourtant, malgré lui, les gros troncs d'arbre lui faisaient peur, et quand il se retournait sur sa selle pour regarder en arrière, il croyait voir des ombres sinistres embusquées dans le fourré pour épier son passage. Il se sentait encore plus effrayé quand il ramenait ses yeux en avant, car il lui semblait que d'invisibles ennemis allaient sauter en croupe et l'étrangler par derrière.

Il avait honte de ces frayeurs et se disait tout en scrutant le taillis du coin de l'œil :

—C'est étonnant comme je suis tout.... chose quand je n'ai rien pris !

Enfin, il arriva près du château que la régularité des lignes architecturales faisaient ressortir sur le fond du bois sombre. Quelques lumières brillaient aux fenêtres de la façade, Beaumanoir étant habité depuis le commencement du siége par Mme Péan et celles de ses amies qui avaient voulu l'y suivre.

Sournois avait eu soin d'arrêter sa monture à plusieurs arpents de l'habitation. Il s'assura qu'il n'y avait personne qui pût l'épier au dehors, puis sautant à bas de son cheval, il le prit par la bride et le fit entrer dans le bois, à gauche du chemin.

Arrivé à un arpent de la petite tour de l'ouest, il s'arrêta de nouveau après s'être orienté, et attacha les rênes de la bride à un arbre.

Ensuite il se baissa vers le sol, tira l'anneau de cette trappe que nous connaissons, descendit dans l'ouverture béante et r ferma sur lui la pesante porte de chêne recouverte de gazon.

—Brrrroum ! fit-il en allumant une lanterne, il est bien humide ce souterrain. Un petit coup ne me fera pas de mal.

(1) Il y avait encore des loups dans nos forêts en ce temps-là.

Une fois son fanal allumé, il toucha dans la paroi de droite le bouton du ressort qui faisait mouvoir la porte de sa propre cache. Il plongea sa main dans l'ouverture et en retira d'abord une gourde remplie d'un vieux rhum de la Jamaïque, qu'il déboucha en inclinant un peu la tête à gauche tandis que son œil droit à demi-fermé semblait sourire. Puis il pressa le goulot sur ses lèvres dans un gros baiser avec un petit susurrement de langue à chaque gorgée. Enfin, après un long soupir, il rabattit la gourde et la reboucha.

—Hum ! fit-il en s'essuyant la bouche sur sa manche, ça réchauffe !

Ensuite, il tira de son gousset une de ces énormes montres du temps passé.

—Diable ! dit-il, déjà onze heures, dépêchons-nous.

Et ouvrant la cassette qui contenait ses épargnes :

—Pouah ! fit-il en jetant un regard de dédain sur les quelques mille francs qu'elle contenait. Cela valait bien la peine de travailler autant pour si peu. Dans cette seule nuit, je vais en gagner mille et mille fois plus.

Sans toucher à l'argent qui s'y trouvait, il tira plusieurs petits instruments d'acier de la boîte et les mit dans la poche de son justaucorps ; puis enfonçant le bras dans la cache, il en tira un grand sac vide en gros cuir de bœuf, et enfin une pince de fer lourde et forte.

Il jeta le sac à terre, appuya la pince contre la muraille et retourna du côté de la paroi opposée dont deux pas le rapprochèrent.

—Hum ! dit-il, il s'agit maintenant de trouver le secret qui fait ouvrir cette muraille nue. Ici, il y a bien un bouton comme pour le mien de l'autre côté. Mais j'ai souvent pesé dessus sans aucun résultat Prenons d'autres moyens.

A l'aide des petits outils dont il était muni, il se mit à fouiller les crevasses de la pierre, pesant ici, grattant là, cherchant plus loin, mais sans succès. Une demi-heure s'écoula dans ce travail infructueux.

—Diable !—et le valet frappa du pied—pourquoi perdre ainsi mon temps ! A la pince, maintenant que je suis décidé à tout oser.

Sournois saisit la barre de fer à deux mains et sonda le mur, qui rendit un son moins mat en un certain endroit.

—Bon ! c'est par ici qu'il faut travailler. Allons.

Et il frappa horizontalement un grand coup sur la paroi du roc.

Le souterrain gémi sourdement.

Sournois s'arrêta.

—Si l'on allait m'tenendre, pensa-t-il. Mais bah ! qu'est-ce que cela ferait ! Il n'y a que moi qui connaisse l'entrée et la sortie du souterrain.

Alors il se mit à cogner hardiment, à tour de bras. Mais la pierre était dure et c'est à peine si la pince mordant dessus en enlevait quelques petits éclats.

La sueur lui coula bientôt sur le front, et au bout d'un quart d'heure, ses bras lassés retombèrent. C'est à peine s'il y avait dans la muraille un trou de la grosseur d'un œuf.

—Sacrebleu ! que c'est dur ! dit Sournois. Si ça ne va pas plus vite que ça, il me va falloir

recourir à la mine et utiliser la poudre que j'ai eu soin d'apporter. Pourtant, ce serait malheureux si l'explosion allait endommager le coffre-fort. Il vaut mieux jouer encore un peu de la pince. Mais avant, buvons de nouveau à ma santé.

Après avoir donné une seconde accolade à la gourde, Sournois se remit à l'œuvre avec une nouvelle vigueur.

—Cré tonnerre! s'écria-t-il, au bout de quelques minutes, je travaillerais bien deux jours de la sorte que je n'en viendrais pas à bout.

Il laissa retomber l'un des bouts de sa pince dans un accès de mauvaise humeur.

Mais, ô surprise! roulant sur des pivots d'acier, un lourd quartier de roc pivote sur la paroi et découvre une voûte profonde.

La pince de fer en frappant le sol a rencontré et fait jouer le ressort.

—Et moi qui n'avais pas songé à regarder à terre! s'écria Sournois tout joyeux de ce succès inespéré.

Il saisit la lanterne et en dirigea la lumière sur l'ouverture pratiquée horizontalement dans la muraille.

Une grosse caisse de fer en occupait presque tout l'espace.

—Hein! hein! ma mignonne, nous allons voir un peu si tes charmes et ta vertu vont pouvoir résister à mon amour, dit Sournois qui caressa des yeux le coffre-fort. Si pourtant ton corsage discret contenait un stylet pointu comme en portent, dit-on, les brunes Andalouses? Mais bah! c'est seulement pour m'effrayer que le maître a dit cela. Il n'y a personne dans le coffre, je m'imagine. La bonne farce! Il fallait que vous me crussiez bien bête, cher monsieur Bigot. Mais patience, vous reviendrez avant longtemps de ces idées-là! Ah! ah!

Sournois déposa sa lanterne dans la cache, à côté du coffre-fort, afin d'éclairer ses opérations. Puis, comme la boîte se trouvait renfoncée dans l'ouverture et qu'elle était trop lourde pour qu'il la pût remuer aisément, il fit entrer sa tête et son buste dans la voûte, en disant avec ce rire hideux qui grimaçait sur ses dents jaunes:

—Pardon, madame la caisse, si je porte sur vous des mains violentes; mais comme vous ne voulez pas venir à moi, je vais à vous.

Il tira de sa poche de veste une petite clef qu'il introduisit d'une main nerveuse dans le trou de la serrure. Il tourna de gauche à droite. Deux ou trois craquements se firent entendre à l'intérieur du coffre-fort, semblables à ceux d'une batterie de mousquet que l'on arme.

Mais rien ne s'ouvrit.

—Diable! dit Sournois, j'ai pourtant eu assez de mal à faire cette clef sur celle que le maître porte toujours avec lui, et que je lui ai enlevée de son haut de chausse, un soir qu'il dormait. Enfin, ce petit bruit m'indique que la clef n'est pas inutile, bien qu'il reste encore quelque chose à faire.

Douze clous à tête d'acier retenaient la serrure au dehors.

—Voyons un peu ce petit collier de madame, fit le valet, en pressant chacun des clous avec la pointe d'une vrille.

Le septième qu'il toucha était mobile. Sournois pesa fortement dessus. La tête s'enfonça et le lourd couvercle s'ouvrit en tournant lentement.

—Vous vous rendez donc enfin, ma chère! s'écria le voleur en se penchant sur le coffre de fer. Puis avec un hurlement de douleur:

—Sacre!

Une éclair rougit la voûte, une double détonation éclate, et le voleur tombe foudroyé.

Le coffre-fort contenait un pistolet à deux canons et chargé, dont un savant mécanisme faisait armer et partir la détente lorsqu'on ignorait la manière d'ouvrir la caisse, sans courir le danger de recevoir deux balles en pleine poitrine.

Durant quelques secondes, Sournois se tordit sur le sol en blasphémant. Ses mains crispées serraient convulsivement sa poitrine pour arrêter l'effusion du sang qui coulait à gros bouillons entre ses doigts.

Mais il sentit bientôt que ses cris augmentaient l'hémoragie et s'arrêta. Puis, gardant sa main gauche appuyée sur sa double blessure, il s'aida de la droite pour se relever.

Après maints efforts dont chacun dévorait sa vie, il se trouva debout près de la cache béante, les cheveux hérissés, l'œil hagard et les lèvres frangées d'une écume sanglante.

La caisse était toute grande ouverte, et Sournois aperçut sous les canons du pistolet dont la gueule fumait encore, un monceau de pièces d'or rangées en piles.

Il y en avait de toutes sortes, depuis le louis français, la livre sterling anglaise, le florin d'Allemagne et le sequin d'Italie, jusqu'à la pistole et au doublon d'Espagne.

A la vue des reflets dorés qui miroitaient sous la lumière plongeante de la lanterne, Sournois éprouva un tremblement convulsif qui lui arracha des cris de rage et de douleur.

Etre là devant des millions, n'en pouvoir rien emporter et se sentir expirer.

—Oh! sois maudit, Bigot! cria-t-il en grinçant des dents.

Ses forces s'en allaient pourtant avec son sang qui coulait toujours. La terreur envahissait tout son être avec le froid de la mort. Il allait donc périr là, seul avec les araignées noires et les crapauds baveux que le bruit des coups de pinces et des détonations avait fait sortir de maintes crevasses; sans autres témoins de son agonie que ces bêtes hideuses et les murs sombres et humides qui semblaient ricaner d'une façon satanique en répétant ses cris de douleur.

—Non! non! sortons! s'écria le misérable. Mourir, soit; mais à l'air au moins!

Et avec cette dernière lueur d'espérance qui voltige au-dessus des moribonds, tant que leur œil ne s'est pas terni sous le souffle de la mort:

—Qui sait,—damnation que je souffre!—qui sait....si l'on ne viendra pas....à mon secours.

Il jeta un dernier regard sur l'or qui chatoyait sous ses yeux, et chancelant, glissant dans son sang qui coulait sur ses jambes trem-

blantes, il se dirigea vers les marches de pierre en titubant comme un homme ivre.

Il s'appuya un instant sur la muraille; car il s'affaiblissait toujours.

Mais à la pensée qu'il ne pourrait peut-être pas soulever la trappe s'il tardait encore, il fit un appel désespéré à toute son énergie et monta quatre gradins de suite.

Sa tête heurta la trappe. Il courba le cou et gravit une autre marche en essayant de pousser la porte avec son seul bras droit, car il tenait toujours sa main gauche appuyée sur ses blessures, comme s'il eût pu, l'insensé, empêcher son sang de couler! Mais ce poids était trop lourd et son bras trop affaibli.

Il sentit que l'air lui manquait et qu'il allait étouffer. Sans écouter sa douleur et le bruit de son sang qui dégoutait vivement sur les marches, il étendit soudain les deux bras et donna une effroyable secousse à la trappe qui s'ouvrit enfin.

Il fit encore un pas pour sortir du souterrain; mais ses bras impuissants ne purent tenir plus longtemps la lourde porte horizontale, qui retomba de tout son poids sur le corps du malheureux.

Il jeta un cri terrible et voulut se dégager, mais en vain. La trappe, recouverte de terre et de gazon, était trop pesante.

Sournois se trouvait pris comme dans un piége et retenu par la poitrine, le buste au dehors et le reste du corps en-dedans du souterrain.

Sous la pression du poids considérable qui lui pesait sur les épaules, le sang jaillissait avec force par les deux trous de balle qui perforaient sa poitrine.

Le valet devint fou de souffrance et de terreur et se mit à crier au secours d'une voix épouvantable.

Les dames qui veillaient dans la grande salle de Beaumanoir entendirent ces horribles cris. Plutôt mortes que vives à la pensée que c'étaient des malfaiteurs ou des Anglais qui rôdaient autour du château, elles firent défense aux quelques serviteurs qui se trouvaient à Beaumanoir de sortir, craignant que les maraudeurs n'en profitassent pour pénétrer dans l'habitation, si l'on ouvrait tant soit peu les portes. Peu soucieux de risquer peut-être leur vie, les valets se rendirent aisément à cet ordre et ne bougèrent pas de la maison.

Sournois criait toujours, mais avec moins de force. Déjà même ses bronches et sa gorge remplies de sang ne rendaient plus qu'un affreux gargouillement, lorsqu'au milieu de l'affaissement général dans lequel il tombait peu à peu, il crut entendre craquer les broussailles. On venait à lui! O bonheur!

Perçant avec effort le brouillard qui allait toujours s'épaississant devant ses yeux, il regarda dans la direction d'où venait le bruit. Les pousses et les hautes herbes remuaient effectivement à vingt pas. Mais, chose singulière, il ne voyait personne; et pourtant un homme debout aurait dominé le jeune taillis de toute la hauteur du buste.

—A moi! je me meurs! cria le malheureux.

Mais au lieu d'entendre une voix humaine, ce fut un long hurlement qui s'éleva du fourré comme pour lui répondre. Puis au loin, bien loin dans le bois, des plaintes lugubres, comme les échos du premier hurlement.

Au même instant, le cheval de Sournois, attaché à quelques pas de là, hennit en cassant les liens qui le retenaient et s'élança du côté du château.

Puis, ainsi que le bruit du vent d'orage qui accourt après le calme sur la cime des arbres feuillus, la forêt retentit bientôt de sons étranges qui devenaient de plus en plus distincts. C'était la course furieuse d'une bande de bêtes fauves qui bondissaient dans les épais taillis. Les branches craquaient sous leurs pas rapides et les feuilles bruissaient froissées par leur passage.

—Mon Dieu!.... les loups!.... Ce sont les loups!

Et les dents du misérable lui claquèrent dans la bouche qui crachait des caillots de sang noir.

La bande arriva haletante et entoura Sournois anéanti, en se disputant la meilleure place avec des grognements rauques.

Louvetaux aux dents blanches, vieux loups à tête grise, ils étaient une vingtaine, et enveloppaient leur victime d'un cercle infernal tracé par leurs yeux qui brillaient dans l'obscurité comme des tisons ardents.

Sournois ne criait plus. Il était terrifié.

—Si je puis au moins mourir avant qu'ils ne me touchent! pensa-t-il.

Mais, attirés par l'odeur âcre du sang, les loups resserraient de plus en plus leur cercle. Il y en avait un surtout, le premier arrivé, que les autres laissaient approcher davantage de la proie qu'il avait flairée avant eux. Il s'avançait vers la victime en rampant comme s'il eût craint un piége.

Sournois essaya d'une main agonisante de saisir ses pistolets d'arçon qu'il avait passés à sa ceinture en descendant du cheval.

Mais impossible.

Il pesait dessus de tout le poids de son corps et de cette trappe maudite qui l'écrasait comme une montagne.

L'haleine forte et chaude du loup arrivait jusqu'à son front. A travers la brume de l'agonie, il entrevoyait des yeux de flamme.

Le voleur et traître souffrait avec un avant-goût des tortures de l'enfer.

Le loup, qui le voyait immobile, poussa la tête de Sournois d'un coup de museau.

Avec une immense effort, le moribond leva quelque peu le poing pour se garantir.

L'animal fit un saut de côté et jeta un grognement que répétèrent ses compagnons.

Voyant que l'homme ne remuait pas davantage, il bondit la gueule ouverte. Ses mâchoires se refermèrent violemment sur la tête du valet.

Un cri effroyable, surhumain, un hurlement de maudit dans l'abime éternel fit tressaillir la solitude endormie.

Puis ce fut un bruit sec, un craquement sinistre de crâne qui éclatait et d'os écrasés.

Ivre de carnage et de sang, la bande se rua sur le cadavre avec d'horribles claquements de mâchoires....

Quelques minutes plus tard, il ne restait rien du valet infidèle, rien qu'un tronçon de jambe

avec le pied. Les loups avaient tiré le corps à eux, et la trappe, en se refermant à mesure, avait retenu la jambe gauche qu'ils n'avaient pu dégager et qu'ils avaient rongée jusqu'à ce que ce dernier débris, emporté à l'intérieur par le poids du pied, fût retombé au dedans du souterrain.

Quand Bigot revint, quelque temps après, à Beaumanoir pour emporter ses richesses en France, il comprit toute l'horrible scène qui s'y était passée au désordre qu'il remarqua de suite dans le souterrain du château.

Quant au coupable, il le reconnut par la boucle d'argent, marquée à ses armes, des souliers qu'il avait autrefois donnés à son valet de chambre et qu'il trouva près des ossements du pied gauche de Louis Sournois.

CHAPITRE VII.

COUPS DE FOUDRE.

Vous souvient-il, lecteurs, d'une toute vieille maison de pierre, basse, à un seul étage, que l'on voyait, il y a douze ans, sur les remparts, à quelques cents pieds plus bas que la rue Saint-Georges ? Vous rappelez-vous qu'en longeant ses murs séculaires, rongés et affaiblis par le temps, vous reteniez votre haleine, tant vous aviez peur que le moindre souffle ne fournît un prétexte à ses murailles chancelantes et à son toit fatigué par la pesanteur des ans, de s'effondrer sur votre tête ? Et vous passiez bien vite en voyant le trou béant que formait la toiture fuyant certain angle des murailles boiteuses qui lui refusaient leur appui.

Quand vous aviez laissé derrière vous cette ruine croulante, vous vous retourniez en vous demandant par quel phénomène d'équilibre se maintenait cette cheminée si voûtée, si torturée que vous l'eussiez pensée jalouse des paraboles fantastiques décrites par le reste de l'édifice invalide.

Enfin, vous continuiez votre chemin, tout en vous disant que le lendemain l'on verrait assurément la rue encombrée des débris de cette masure écroulée pendant la nuit.

Mais des semaines, des mois et des années s'écoulaient sans donner le coup de grâce à cette charpente vermoulue, tandis que le soleil de chaque jour n'en donnait que plus de vigueur aux touffes de mousse et d'herbe qui trouvaient moyen de croître sur ce toit d'un autre âge.

En 1759, la maison dont nous venons d'esquisser la décrépitude était presque neuve ; M. de Rochebrune l'ayant fait bâtir quelque temps après son arrivée en Canada. Après sa mort, elle avait été abandonnée pendant l'année que Mlle de Rochebrune avait passée chez Lavigueur. Mlle de Longpré l'occupait avec Berthe, après avoir adopté la malheureuse enfant.

Grâce à son peu d'élévation et à son isolement des autres habitations, la petite maison des remparts avait peu souffert des boulets des assiégeants et évité l'incendie qui avait dévoré la plus grande partie de Québec. La cheminée, emportée à moitié par un boulet, avec une longue éraflure creusée dans le mur de pignon, à gauche, par un éclat d'obus, témoignaient seuls du passage des projectiles anglais.

On sait que Mlle de Longpré, désolée de la disparition et de la captivité de Berthe, n'avait pas voulu s'éloigner de la ville avant le retour de la jeune fille. Rien n'avait pu la déterminer à quitter sa demeure, tout exposée qu'elle y fût.

Elle s'était contentée de matelasser les fenêtres qui donnaient sur le fleuve et la Pointe-Lévi, pour se mettre, autant que possible, à l'abri des projectiles.

C'est à la porte de cette maison que nous avons laissé Raoul de Beaulac au moment où il allait frapper pour s'annoncer.

On se rappelle qu'à l'instant où il allait porter la main au lourd marteau de fer, il avait éprouvé au cœur une violente contraction, en se demandant si ce n'était pas un pressentiment qui le prévenait d'un nouveau malheur.

C'était une douleur aiguë, poignante, accompagnée d'un grand affaissement moral, et telle, que le jeune homme, doué d'un tempérament robuste, n'en avait jamais ressentie.

Il fut quelque temps à se remettre, car on ne vint lui ouvrir qu'au bout de quelques minutes, et lorsqu'il eut frappé deux fois.

Il commençait à respirer plus librement quand la porte s'ouvrit.

En le voyant, la servante devint terriblement pâle, et l'émotion qu'elle éprouva fut telle, qu'elle ne put répondre à Raoul lorsqu'il lui demanda si les dames pouvaient le recevoir.

Encore tout énervé lui-même, Beaulac ne prêta qu'une faible attention à la pâleur de la servante et crut que l'altération de ses propres traits avait frappé la jeune fille.

—Mon Dieu ! n'allez pas plus loin, monsieur de Beaulac ! cria celle-ci en l'arrêtant par le bras.

—Mais, qu'y a-t-il donc ? lui dit Raoul d'une voix tremblante et étouffée.

La servante voulut répondre, mais les paroles s'accrochaient dans sa gorge.

Puis, comme si ce qu'elle avait à dire était trop douloureux à prononcer, la pauvre fille se sauva en laissant la porte ouverte.

La commotion que sa robe imprima à l'air en passant devant une porte qui s'ouvrait à gauche sur le salon, apporta jusqu'à Raoul une forte odeur de cierge allumé.

Attiré par une puissance invincible, le jeune homme s'avança dans la direction de la grand'-chambre. Quand il eut fait trois pas—l'intérieur de l'appartement lui était encore caché—il aperçut une lueur rouge qui se reflétait sur le vernis de la porte entr'ouverte.

Arrivé à l'entrée de la chambre, il s'arrêta sur le seuil, les yeux fixes de terreur, stupéfait, pétrifié, anéanti.

De grands draps blancs couvraient les quatre murs et masquaient les fenêtres en arrêtant la lumière du jour.

Au milieu de la chambre s'élevait une estrade noyée sous des flots de mousseline blanche. Deux cierges brûlaient doucement auprès, sur une petite table recouverte de fine toile, et éclairaient de leur lumière froide le pâle visage d'une jeune fille étendue, sans mouvement, sur le lit mortuaire.

Deux vieilles femmes agenouillées égrenaient leur chapelet auprès du corps inanimé.

Raoul se serra la tête avec ses deux mains

en se demandant s'il avait le cauchemar ou s'il était fou.

Mais l'implacable réalité brûlait ses yeux.

Il étendit soudain les bras et vint se jeter sur l'estrade en criant :

—Berthe ! ô mon Dieu ! Mais dis-moi, Berthe, que ce n'est pas vrai ! Non, ma bien-aimée ! tu n'es pas morte ! dis ?

Elle ne répondait pas, la jeune fille. Raoul saisit ses mains qu'elle avait croisées sur la poitrine et les secoua avec frénésie.

Les deux blanches mains se séparèrent et la gauche seule resta dans celles de Raoul. Elle était inerte et froide comme celle d'une statue de marbre.

—Je t'en supplie, Berthe ! poursuivit le malheureux avec des accents de voix déchirants, cesse ce jeu atroce ! je sais bien que tu n'es pas morte, va ! N'étais-tu pas avec moi, ce matin, sur mon cheval noir ! Tu as voulu m'éprouver, n'est-ce pas ? Mais c'est assez ! Car vois-tu, Berthe, je souffre le martyr ! Mais tu veux donc que je meure pour tout de bon, moi ! Mon Dieu ! c'est donc vrai, vous m'avez tué ma fiancée ! Ah ! que trois fois maudit soit le jour où vous m'avez donné la vie !

A ces cris délirants qui remplissaient la maison, d'autres cris répondirent d'une chambre voisine, et Mlle de Longpré, accourant éplorée, vint s'affaisser près de l'estrade. Raoul ne pouvait plus douter de l'immensité du malheur qui s'effondrait sur lui.

Il se releva tout à coup, pâle, muet, les yeux secs. Durant quelques minutes il resta immobile. Taut de sanglots furieux bouillonnaient dans sa poitrine, qu'il crut un moment qu'elle allait éclater sous cette énorme pression. Mais, comme la vapeur qui bondit de la bouilloire surchauffée, lorsqu'on finit par donner une issue à sa fureur, de violents sanglots sortirent enfin de sa gorge, tandis que des flots de larmes jaillissaient de ses yeux égarés.

Ses genoux retombèrent en terre, et sa tête s'affaissa sur l'oreiller de Berthe, où ses cris étouffés se mêlèrent avec les pleurs qui baignaient, de leur chaude amertume, la chevelure noire de sa fiancée, dont les longs anneaux se déroulaient en vagues onduleuses autour de la figure et du cou de la morte.

Seule, sur le lit tout blanc, dans ses vêtements de vierge, la demoiselle de Rochebrune gardait son immobile impassibilité.

Blanche était sa figure, comme les gouttes de cire qui lentement glissaient le long des deux cierges allumés à son chevet, pour venir se figer dans le réservoir des chandeliers d'argent. Ses paupières, qu'on n'avait pu réussir à fermer entièrement, laissaient voir à demi le cercle des noires prunelles sous les longs cils bruns dont l'ombre frangeait les joues pâlies. Ses narrines dilatées semblaient vibrer encore comme au souffle de la colère ou de la terreur, et sa bouche, aux lèvres décolorées, était contractée comme par un transport de haine ou d'effroi.

Malgré sa beauté, elle faisait ainsi mal à voir, tant l'expression tourmentée de sa figure différait de celle des jeunes filles qui se sont endormies dans la paix du Seigneur.

Il fallait que son agonie eût été terrible.

Raoul restait écrasé sous l'énorme poids de son infortune.

Longtemps on entendit le bruit navrant de ses sanglots étouffés à demi dans l'oreiller sur laquelle reposait insensible la tête de son amante.

Quelquefois ses sanglots se changeaient en cris spasmodiques et sa douleur se réveillait plus intense, comme le feu d'un brasier auquel on jette un nouvel aliment. C'est qu'alors il songeait que le matin même, il la pressait contre son cœur, sa belle fiancée qui frémissait sous son étreinte ardente. C'est que les gais rêves d'avenir qu'il faisait alors, revenaient maintenant, par volées, croasser sur son malheur et lui jeter le cri sinistre entendu par un poëte malheureux dans une heure d'amer délaissement :

" Never ! o never more ! "

Une fois, il essaya de relever la tête pour s'assurer si réellement elle était bien morte, celle qui lui disait, à l'aurore si riante de ce funeste jour : Raoul, je t'aime !

Mais à peine l'eut-il envisagée, qu'il fut pris d'une nouvelle crise.

Eperdu de souffrance, exalté par la douleur, il colla ses lèvres brûlantes sur la bouche glacée de la morte. Puis, sentant que le délire lui montait en bouillonnant jusqu'au cerveau, il s'arracha de ce baiser suprême et sortit en courant comme un fou.

Voyons maintenant ce qui était arrivé à Mlle de Rochebrune, après que Raoul l'avait quittée à l'entrée de la rue du Palais.

Quand la déclivité de la côte lui eut caché son fiancé, elle continua de longer la rue Saint-Jean et se dirigea vers la rue Couillard en gagnant les remparts de l'est.

Encore convalescente, énervée par les angoisses et les fatigues de la nuit, brisée par la course à cheval qu'elle venait de faire, Berthe avait ressenti une faiblesse extrême en mettant pied à terre.

Elle entra dans la rue Couillard en se traînant avec peine et demandant à Dieu qu'il lui donnât la force d'atteindre le logis de sa parente.

Le sang bourdonnait dans ses tempes et ses muscles détendus lui refusaient leur secours. Elle sentait ses jambes se dérober sous elle à chaque pas.

Elle allait cependant entrer dans la côte de Léry, qui termine la rue Couillard à angle droit, lorsqu'elle se trouva soudain face à face avec un homme qui descendait en toute hâte.

A peine eut-elle envisagé cet homme, qu'elle jeta un grand cri et s'affaissa mourante au milieu de la rue.

Celui dont la vue seule l'avait ainsi foudroyée, c'était Bigot.

L'intendant, anxieux du résultat de sa trahison, avait passé la nuit dans le logis désert de Mme Péan, qui était absente de la ville avec tous ses serviteurs depuis le commencement du siége. La maison de la dame était située, comme on sait, dans la rue Saint-Louis et dominait de beaucoup les remparts de l'ouest, alors très-peu élevés ; de sorte que de l'étage supé-

rieur l'on avait vue sur la partie des plaines d'Abraham qui avoisine la ville.

Bigot s'était rendu dans l'appartement le plus élevé, du côté de la campagne, et s'était mis en faction, à la fenêtre, dès le milieu de la nuit.

Vers une heure du matin, il avait entendu, venant du Foulon, des coups de feu qui grondaient sourdement à distance. Mais la nuit était encore trop noire pour qu'il y pût voir quelque chose.

Durant plus d'une heure il prêta l'oreille à la fusillade, qui finit par s'éteindre et cesser tout à fait.

Qui saura jamais les angoisses honteuses du traitre tandis que sa face blême, sortie de la fenêtre ouverte se penchait dans l'ombre pour aspirer, avec l'air frais de la nuit, les premières effluves du malheur qu'il préparait au pays depuis si longtemps? Qui nous dira les tempêtes qui soulevèrent sa poitrine pendant les trois heures que ses yeux hagards voulurent percer les ténèbres pour y trouver l'indice de notre honte et du succès de son infamie?

La nuit, cependant, fuyait peu à peu devant l'aurore qui, victorieuse, envahissait la campagne en refoulant l'obscurité.

Dès le premier reflet de jour pâle qui vint éclairer la plaine, Bigot la scruta d'un regard avide. Mais il ne vit rien; car le renflement de la colline qui s'élève à quelques arpents de la porte Saint-Louis s'interposait entre lui et l'armée anglaise, dès lors rangée en bataille au pied de la déclivité qui commence auprès de la prison neuve. Bigot, qui s'était imaginé que les ennemis tenteraient de surprendre la ville s'ils réussissaient à s'emparer des hauteurs de la falaise du Foulon, fut consterné de ne point voir les Anglais apparaitre près des murs.

Pendant plus d'une heure, son œil terne resta fixé sur le mamelon de verdure qui traçait sa ligne onduleuse sur le ciel rosé du matin, mais vainement. L'Anglais ne se montrait pas.

—Auraient-ils été repoussés? se dit l'infâme, qui déplorait déjà l'inutilité de sa trahison.

Il était quatre heures.

Tout à coup, il entendit le son des clairons qui donnaient l'alarme. Ces cris stridents du cuivre venaient de la porte Saint-Jean.

Il bondit sur ses pieds et descendit les escaliers quatre à quatre pour aller voir ce qui se passait au dehors.

Après avoir fait quelques pas dans la rue Saint-Louis, il la quitta aussitôt pour s'engager dans les rues Sainte-Anne et du Trésor. Il déboucha en courant dans la rue Buade, longea la cathédrale et traversa la grande place de l'église.

Mais il ne rencontrait personne.

Son excitation était si grande qu'au lieu de descendre la rue de la Fabrique, ainsi qu'il en avait d'abord l'intention, il continua d'avancer tout droit dans la rue de Léry.

Quand il reconnut son erreur, il avait descendu la moitié de la côte.

Il s'arrêta une seconde.

—Bah! pensa-t-il, ce n'est pas la peine de remonter. Continuons. Je vais prendre la rue Couillard.

C'était la fatalité qui le poussait ainsi.

Comme il tournait le second coin de rue qui s'offrit à sa gauche, il aperçut Mlle de Rochebrune à dix pas de lui.

—Mordieu! s'écria-t-il, comment se fait-il que les Anglais l'aient laissée s'envoler sans m'en prévenir!

Il fit deux pas au-devant de la pauvre enfant, qui s'affaissa morte d'effroi.

Elle le redoutait et le haïssait tant cet homme, que sa présence inattendue avait arraché soudain à Berthe le peu de force et de vie qui lui restait encore.

Bigot s'arrêta près de la jeune fille étendue sans mouvement au milieu de la rue.

—Que faire? dit-il en se frappant le front.

Mais il n'eut pas le temps de délibérer davantage, car l'alarme jetée dans la ville y courait comme une trainée de poudre à laquelle on met le feu.

Déjà les miliciens et les bourgeois sortaient de leurs maisons, et de toutes parts des clameurs confuses s'élevaient.

—Filons! pensa Bigot. On ne doit pas me voir ici, et d'ailleurs, la belle n'étant qu'évanouie, je la retrouverai bientôt.

Il venait à peine de disparaitre au premier détour de la rue qu'un petit groupe de miliciens qui s'étaient habillés et armés à la hâte, vint se heurter sur le corps de Berthe en criant:

—Aïe!

—Holà!

—Qu'est cela?

—Une femme!

—Evanouie.

—Morte!

—Attends donc que l'on voie!

—Diable! mais c'est........ Mlle Rochebrune, la cousine à la vieille demoiselle Longpré qui demeure sur les remparts. On disait pourtant qu'elle était prisonnière des Anglais.

—On ne la laissera pas dans la rue?

—On a ben le temps de faire revenir cette demoiselle....

—Tut! tut! interrompit un sergent qui se trouvait avec eux, que deux d'entre vous la portent chez sa parente. Allons, Pierre et Jacques, vite, et venez nous rejoindre ensuite à la porte Saint-Jean.

Les deux hommes désignés s'exécutèrent.

Au bout de quelques minutes, ils frappaient à coups de crosse dans la porte de l'habitation de la vieille dame.

Nous renonçons à peindre la douloureuse surprise qui saisit Mlle de Longpré à la vue du corps inanimé de sa parente.

D'abord, elle voulut croire que la jeune fille n'était qu'évanouie. Mais quand on eut essayé tous les moyens imaginables pour la faire revenir, et qu'on eut constaté que la malheureuse enfant ne donnait aucun signe de vie, Mlle de Longpré perdit connaissance.

Quelques voisines charitables se chargèrent d'ensevelir Berthe, qu'elles placèrent dans le salon, ou la grand'chambre, comme on disait alors.

Un tel état de torpeur suivit l'évanouissement de Mlle de Longpré qu'elle ne songea nullement à faire parvenir cette fatale nouvelle chez Raoul, que, d'ailleurs, elle devait croire

absent. Voilà pourquoi Beaulac était venu se heurter si brusquement contre le cadavre de sa fiancée.

Meurtri, broyé par la main d'airain du malheur qui l'étreignait avec une fureur toujours croissante depuis quelques mois, Raoul passa une horrible nuit.

Parfois, dans le paroxisme de sa douleur, il maudissait le ciel qui l'avait fait si malheureux. Ramené tantôt à de meilleurs sentiments par les bons principes qu'il devait à sa pieuse mère, morte depuis plusieurs années, il demandait pardon à Dieu des blasphêmes que lui arrachait le délire. Puis son imagination surchauffée, exaltée, lui soufflait d'ardentes prières. Alors il implorait à grands cris le Seigneur et la Vierge de rendre par un miracle la vie à sa fiancée.

Durant cette interminable nuit, dont chaque seconde enfonçait son dard dans le cœur endolori du jeune homme, Raoul pleura toutes les larmes de ses yeux. Si, au moins il eut eu à sa portée l'affection d'un parent ou d'un ami pour caresser et calmer sa souffrance. Mais il était seul, le pauvre orphelin, le triste abandonné. L'état d'agitation extrême dans lequel se trouvait la ville avait plongé chacun dans une situation analogue à la sienne. Car les victimes de la bataille comptaient bien des amis et des parents dans la capitale en deuil.

Sur le matin cependant, comme Beaulac épuisé gisait sur sa couche, abruti par la souffrance morale, il entendit des pas pesants auprès de lui. Mais il ne bougea pas.

Il sentit qu'une main rude se posait sur son épaule. Il put lever enfin la tête.

Lavigueur se tenait debout devant lui et le regardait avec une profonde commisération.

Le contact de la main loyale du seul homme qui lui fût dévoué dans le malheur, eut un effet terrible sur son organisation énervée. Si la source de ses larmes n'eût pas été tarie, Raoul aurait fondu en pleurs. Mais ses yeux, brûlés par l'insomnie et la fièvre, restèrent secs. Sa poitrine se souleva comme pour sangloter. Et cependant, ses lèvres firent vibrer un rire nerveux et strident.

—Mon Dieu! il est fou! pensa Lavigueur qui, avec un puissant effort, parvint à étouffer un sanglot convulsif.

A la dérobée, il essuya deux grosses larmes qui roulaient sur ses joues hâlées. Il comprit que pour opérer une diversion salutaire à l'exaltation douloureuse de Beaulac, il fallait donner un autre cours à l'emportement de sa passion.

—Monsieur Raoul, dit-il d'une voix tremblante.

Beaulac riait toujours, mais d'un rire épouvantable.

—Monsieur Raoul, il vous faut vivre pourtant.

Le jeune homme ne semblait pas entendre.

—Savez-vous pourquoi, mon lieutenant?

Le brave Canadien serrait affectueusement la main de Beaulac dans sa grosse main calleuse.

—C'est qu'il vous reste à vous venger!

Raoul ne riait plus et semblait écouter cette voix qui lui parlait, comme si elle fût venue de loin, de bien loin.

—Me venger? murmura-t-il.

—Oui, mon lieutenant, vous venger de Bigot.

—Bigot! cria Raoul.

Son œil éteint se ranima. Il grinça des dents.

—O l'être exécrable, cause de tous mes maux! s'écria-t-il.

—Cause surtout de la mort de mademoiselle Berthe, reprit Lavigueur dont la voix trembla.

—Que dis-tu, Jean?

—La vérité. Ma sœur qui est mariée avec Pierre Couture, le menuisier qui demeure à côté d'ici, dans votre rue, ayant été éveillée ce matin en sursaut par les cris d'alarme que jetaient les clairons du corps de garde de la porte Saint-Jean, sauta à bas du lit pour aller regarder ce qui se passait dans la rue. Elle aperçut de la fenêtre une femme étendue sans vie devant la porte, tandis qu'un homme s'enfuyait à toutes jambes après s'être penché un instant vers la jeune femme. Cet homme, elle eut le temps de le reconnaître. C'était l'intendant. La jeune femme, mademoiselle Berthe.

Raoul poussa un cri de rage, un hurlement de bête féroce.

Il ne pouvait pas parler, il suffoquait, et tournait autour de sa chambre comme dans sa cage un lion furieux.

—Qu'ai-je fait, mon Dieu! pensa Lavigueur. Sa folie va le reprendre, pire que tantôt. Il va se tuer peut-être!

Mais Beaulac s'appaisa bientôt, et venant s'arrêter en face de Lavigueur étonné de ce changement brusque, il lui dit d'une voix calme, terriblement calme:

—Oui, Jean! il faut vivre pour qu'il meure, cet homme maudit! Vois-tu, Jean, c'est cette main-ci qui le tuera!

La menace était si fortement accentuée, que Lavigueur en frissonna.

—Mais, ajouta Raoul, quand j'aurai vengé Berthe, je ne vivrai pas longtemps.

Lavigueur n'osa point relever ces dernières paroles.

Il était trop content du résultat obtenu.

Il passa le reste du jour avec Raoul, de peur qu'une nouvelle crise venant à s'emparer du jeune homme, ce dernier n'attentât à ses jours dans un moment de délire.

Mais, ainsi que l'avait prévu le Canadien, les idées de vengeance qu'il avait infiltrées en Beaulac avaient appaisé la frénésie de la douleur de Raoul.

Maintenant, bien qu'il fût sombre comme la pierre d'un tombeau dans une pluvieuse nuit d'automne, et qu'il ne dit pas une parole à Lavigueur pendant tout le jour que celui-ci s'astreignit à passer à côté de lui, un grand calme, voisin il est vrai d'un profond abattement, succéda à l'excitation febrile qui l'avait précédé.

Et pourtant, comme il le retournait dans son cœur ce dard atroce que la main de l'infortune y avait enfoncé! Comme il se complaisait, durant cette lente journée, a envenimer sa blessure en la froissant sans relâche au contact de la mémoire de ses joies passées!

Enfin, quand chacune des minutes de cet in-

terminable jour eut déchiré son âme de ses soixante aiguillons, quand la lumière du soleil eut été lassée d'éclairer son supplice, la nuit vint se pencher à son tour sur l'infortuné pour le bercer encore de la plainte irritante du souvenir.

Déjà l'obscurité descendait jusqu'au pavé des rues, lorsque Raoul se leva soudain.

—Il faut que je sorte, dit-il à Lavigueur.

—Pardonnez-moi, mon lieutenant, mais où allez-vous donc?

—La voir.

—Me permettez-vous, monsieur Raoul, de la revoir aussi? N'a-t-elle pas été mon enfant durant toute une année?

Beaulac tendit la main au Canadien.

—Viens, dit-il.

Ils sortirent tous deux, et se dirigèrent silencieux du côté de la petite maison des remparts.

Ils entrèrent chez Mlle de Longpré.

Rien n'était changé dans la grand'chambre. Les draps blancs pendaient toujours le long des murailles comme de larges pans de marbres funéraires. Deux cierges brûlaient encore à la tête du lit sur lequel la blanche morte dormait dans la suprême immobilité. A côté d'elle, deux vieilles femmes priaient à genoux. Seulement, à gauche de l'estrade, appuyé sur deux chaises, s'étalait un cercueil béant et noir.

Beaulac s'avança lentement, mais d'un pas ferme. Lavigueur le suivait; ses jambes tremblaient sous lui.

Arrivé à côté du lit, Raoul inclina ses deux genoux vers la terre et contempla l'être adoré que la tombe allait engloutir.

Derrière lui, Lavigueur, aussi à genoux, pleurait la figure perdue dans ses deux mains.

Pas une larme ne mouillait l'œil fixe de Raoul. Aucun muscle ne tressaillait dans son visage immobile et pâle comme une figure de cire.

Les deux vieilles femmes avaient cessé de murmurer leurs prières, et l'on n'entendait plus que les sanglots étouffés de Lavigueur, avec, au dehors, les tintements lugubres d'une cloche qui sonnait les glas d'un mort.

Soudain, Raoul étendit le bras droit au-dessus du front de son amante, et d'une voix creuse, sépulcrale:

—Berthe de Rochebrune, dit-il, ma fiancée devant les hommes et devant Dieu, je jure, moi, Raoul de Beaulac, que tant qu'un souffle de vie m'animera, je n'aurai d'autre désir, d'autre but que de châtier de mort l'infâme qui a causé la tienne. Alors, et seulement quand j'aurai tué cet homme, comme il ne me restera plus qu'à te rejoindre au ciel, je supplierai Dieu de m'envoyer au cœur la première balle du combat où j'accourrai au-devant de cette mort aimée, qui seule peut maintenant nous réunir!

Il dit et pencha sa figure sur le visage froid de la trépassée.

Quand ses lèvres touchèrent dans le baiser d'adieu le front de son amante, Raoul crut que son cœur allait éclater dans sa poitrine. Pendant un instant, il se sentit mourir.

Mais les dernières paroles du serment qu'il venait de proférer bruissaient encore à son oreille. Aussi comprima-t-il sa douleur en lui-même comme dans un réseau d'airain.

Pour venger Berthe, il fallait vivre, et pour vivre, il devait vaincre la souffrance.

Il se releva, fit deux pas vers la porte, se retourna, revint vers Berthe, la baisa une seconde fois au front avec autant de respect qu'il eût porté aux reliques d'un martyr, et sortit brusquement.

Lavigueur le suivit en s'appuyant aux murailles pour ne point tomber. Lui, dont la force physique était double de celle du gentilhomme, était pourtant plus faible dans une lutte corps à corps avec la douleur morale.

La cloche tintait toujours au-dessus de la ville, et ses vibrations funèbres se traînaient lentement sur la brise nocturne.

—Mon Dieu! que cette cloche me fait mal! murmura Raoul en reprenant d'un pas fiévreux le chemin de son logis.

—Elle sonne les funérailles du général Montcalm, dit Lavigueur pour changer le cours des pensées de Beaulac.

—Quoi, le général est mort!

—Oui, la nuit passée, monsieur Raoul. On l'enterre ce soir aux Ursulines.

—Il est bien heureux, lui! repartit Beaulac d'une voix sourde. (1)

Le sang-froid dont Raoul avait fait preuve en présence du corps inanimé de son amante, commençait pourtant à se fondre au contact du feu de sa douleur. La réaction se faisait déjà et le sang bourdonnait dans ses tempes, surchauffé par la fièvre.

Quand ils arrivèrent devant la demeure du lieutenant, Lavigueur s'arrêta pour le laisser entrer.

—Non! non! j'étoufferais! cria Raoul. Il me faut de l'air! Et comme l'insensé qui semble chercher instinctivement partout sa raison absente, Beaulac continua d'errer par les rues sombres et désertes sans savoir où il allait.

La cloche du monastère pleurait toujours et le vent de la nuit balançait sa plainte monotone au-dessus de la ville silencieuse et morne.

Raoul tourna le coin de la rue Couillard et remonta la rue de la Fabrique.

Au fond de la grande place se dressaient les hautes murailles de la cathédrale en ruine. Le toit s'étant effondré dans les flammes, le ciel apparaissait librement à travers les vitraux du portail et les fenêtres défoncées de la nef. De clocher élevé, il ne restait plus que la lourde tour du beffroi, au-dessus de laquelle se levait en ce moment le disque de la lune, si brillant, si mystérieux et si grand, qu'on aurait cru voir l'œil de Dieu errer sur les décombres de son temple dévasté.

La cloche des Ursulines laissait cependant tomber sans relâche ses sanglots dans la nuit.

A mesure que Raoul avançait, il se heurtait de plus en plus contre mille débris de poutres noircies et de pierres calcinées qui encombraient la rue. Car toute la partie de la haute-

---

(1) "Montcalm rendit le dernier soupir le matin du quatorze septembre, et fut enterré le soir du même jour, à la lueur des flambeaux, dans l'église des religieuses ursulines, en présence de quelques officiers, dans une fosse faite le long du mur par le travail de la bombe." M. Garneau.

ville qui s'étendait depuis la rue de la Fabrique jusqu'au Château-du-Fort, se trouvant la plus élevée, avait souffert davantage de la bombe que le reste de la cité qui descend avec le terrain en gagnant les faubourgs.

La lumière blanche de la lune donnait en plein sur l'église (1) et la façade du collége des jésuites. Sur leurs murs éclairés se voyaient partout de grosses taches étoilées, tandis que sur les toits s'étendaient comme des flaques de sang. C'étaient les trous béants creusés par la bombe et les boulets anglais.

Raoul traversa la grande place et s'engagea dans la rue Buade, où plus grande encore était la désolation.

Outre les murs élevés de la cathédrale qui dressaient à gauche leurs pans noircis et à demi-écroulés, on ne voyait que des ruines à droite. Le feu et la bombe n'avaient rien épargné. Les toits embrasés s'étaient écroulés dans les caves, et les fenêtres crevées fixaient sur le passant leurs regards creux comme les orbites d'une tête de mort.

Enervé de plus en plus par ces scènes de poignante destruction, Raoul tourna brusquement le coin de la rue du Trésor, dans laquelle il entra comme pour fuir ce navrant spectacle.

La cloche du couvent se lamentait encore, et sa voix aérienne prenait des accents de plus en plus éplorés à mesure que Raoul se rapprochait du monastère.

Quand il déboucha sur la Place-d'Armes qui s'étendait devant le château Saint-Louis, le premier objet qui frappa les yeux de Beaulac fut le couvent avec la chapelle des Récollets, dont les projectiles avaient respecté le petit clocher pointu. (2)

Le monastère et la chapelle étaient encore debout, mais leurs murs crevassés et leur toiture en maints endroits défoncée, indiquaient encore l'œuvre infernale des projectiles anglais.

Raoul, que Lavigueur suivait comme son ombre, traversa la Place-d'Armes en inclinant à gauche vers le château Saint-Louis dont la masse imposante, entourée d'un épais mur d'enceinte et arrêtée sur le sommet du roc, dominait fièrement la capitale.

Comme il arrivait en face du château, ses yeux, s'étant machinalement tournés à droite, au côté opposé, s'arrêtèrent sur le portail de l'église des Récollets. La grande porte en était ouverte et laissait entrevoir la faible lumière de la lampe du sanctuaire, qui dormait sous les noires profondeurs de la voûte.

L'infortuné ressentit le besoin de prier, et coupant sa marche à angle droit, il se dirigea vers la chapelle. Quand il y entra, un bien triste spectacle s'offrit à ses yeux. Mille débris de planches, de poutres et de ferrailles jonchaient le pavé effondré en beaucoup d'endroits. Tous provenaient de la voûte percée à jour par les bombes et les obus dont le violent passage avait laissé en de certaines places la charpente de la toiture à nu comme les vertèbres d'un squelette, tandis qu'ailleurs où tout avait cédé sous le poids des projectiles, on apercevait librement, à travers les déchirures du toit, quelques coins du ciel et surtout une grande gerbe de lumière blanche provenant de la lune et descendant jusqu'au parquet. (1) Dans un coin de la chapelle, un vieux moine, agenouillé sur les dalles en désordre, priait dans l'ombre. Sa tête grise, dont le sommet dénudé reluisait sous la lumière de la lampe et sous les pâles rayons de lune qui tombaient de la voûte, regardait vers le ciel, tandis que ses bras étendus s'élevaient en suppliant. A sa figure ascétique où les privations et les ans avaient creusé leurs rides, à l'ardeur de sa prière qui s'exhalait de sa bouche entr'ouverte par l'extase et de son œil inspiré, grâce aussi au jeu de la lumière qui tombait en plein sur la partie supérieure de sa figure, tandis que le reste de la tête et le corps entier se noyaient dans l'ombre, on aurait cru voir le moine en prière, qui posa devant Zurbaran. (2)

Raoul s'agenouilla près de lui et, courbant le front sous la douleur et devant Dieu qui l'affligeait si durement, il pria.

—Ste. Anne, heureuse mère de la Vierge, murmura-t-il d'un ton pénétré, écoutez, je vous prie, la prière d'un malheureux. Rendez la vie à ma chère fiancée, et je fais vœu d'aller, pieds nus, en pélerinage au temple que la piété de ceux qui sont vos obligés vous a élevé sur les bords du grand fleuve. J'y porterai, pour célébrer votre puissante intercession, une lampe d'or dont la lumière témoignera nuit et jour de ma reconnaissance.

Comme il achevait ces mots, la cloche des Ursulines, qui n'avait cessé de sanglotter dans la nuit, finit de se plaindre, et ses dernières vibrations vinrent mourir sous la voûte silencieuse de la chapelle, en se mêlant avec un soupir sourd et profond poussé par le vieux moine en prière. Raoul crut entendre le râle suprême d'un agonisant.

Il frissonna, se leva et sortit.

A l'instant où il remettait, suivi de Lavigueur, les pieds hors de la chapelle, une lueur sanglante empourpra soudain le ciel, et la foudre du canon tonna sur les hauteurs de la Pointe-Lévi, tandis que de rauques miaulements déchiraient l'air en traversant le fleuve, et s'arrêtaient brusquement au milieu de la ville avec un bruit sourd de murailles qui s'écroulaient.

Les Anglais ouvraient de nouveau leur feu sur la place, afin, sans doute, d'anéantir même jusqu'aux ruines.

Raoul se sentit repris aussitôt par la manie de la locomotion. Insensible au fracas des bombes et des obus qui éclataient parfois à quelques pieds de lui, il revint sur ses pas vers la rue Buade, retraversa la grande place et descendit la côte de Léry qui s'offrait droit devant lui.

---

(1) L'église du collége des jésuites a disparu; elle occupait l'endroit où s'étend aujourd'hui la disgracieuse halle du marché de la haute-ville.

(2) Le monastère et l'église des Récollets n'existent plus depuis 1796, que le feu les a dévorés.

(1) La description de la ruine des principaux édifices de Québec, telle que donnée ici, est exacte. Je me suis guidé sur les vues de Québec dessinées après le siége de 1759 par un officier anglais, Richard Short.

(2) On peut voir l'original de ce tableau du peintre espagnol, au couvent de l'Hôtel-Dieu, à Québec. Mon ami Eugène Hamel vient d'en terminer une fort belle copie pour M. l'abbé H. R. Casgrain.

Arrivé vis-à-vis de la ruelle qui porte le nom de l'ancienne et nombreuse famille Couillard, il eut un moment d'hésitation comme pour regagner son logis. Mais l'attraction magnétique qui l'entraînait ailleurs étant plus forte, il continua de descendre la côte qu'il tourna à droite et, tout en rallentissant le pas, se dirigea vers la petite maison des remparts. (1)

Arrivé devant l'habitation de Mlle de Longpré, il s'arrêta. Mais il ne put se décider à entrer et alla s'appuyer sur la palissade qui passait à trente pieds en face de la maison et bordait la cime du roc en descendant vers l'intendance.

Lavigueur emboîtait toujours le pas derrière Beaulac, comme l'ombre qui partout suit le corps.

Son front brûlant appuyé entre deux palissades, Raoul laissa ses tristes pensées errer avec ses regards sur la scène grandiose et sombre qui se déployait devant lui.

Le feu des assiégeants était si bien nourri que le sommet des falaises de la Pointe-Lévi, toujours éclairé par le feu de quelque pièce de canon, ressemblait au cratère d'un volcan embrasé par l'éruption. L'éclair était continuel, et continuels les hurlements des obus et des bombes, dont la fusée traçait dans l'air une ellipse lumineuse, tandis que sur les flots noirs du fleuve qui sépare Lévi de Québec, se voyait aussi, comme un mouvant sillon de feu, la réflexion de cette même traînée de flamme.

Immédiatement, à cent pieds au-dessous de lui, s'étendait une partie de la basse-ville, où l'incendie n'avait rien épargné. On n'y voyait que des pans de murs écroulés à moitié, et de hautes cheminées qui élevaient vers le ciel leurs grands bras de squelettes, comme dans le commun élan d'un muet désespoir.

En de certains endroits, le feu, ranimé par de nouveaux obus, se réveillait dans les décombres et rougissait de lueurs intermittentes quelques-uns de ces murs dénudés.

—Tel est l'état de mon cœur, pensa Raoul. Il n'est jonché que de ruines, et si quelque lumière y brille encore, ce n'est que la lueur du feu de ma souffrance, réveillée par le souffle infatigable du souvenir. Ah! plût à Dieu que ce projectile me fût destiné!

Et son œil, qui s'était relevé, suivait une bombe qui venait de bondir de la gueule embrasée d'un mortier anglais. Elle montait, montait dans l'air et se rapprochait de la ville avec un rugissement de plus en plus rauque. Arrivée à l'apogée de son ascension, elle se mit à redescendre en venant droit vers le lieu où se tenait Beaulac.

—Ce serait bien drôle! murmura Raoul avec un sourire amer, tandis que Lavigueur suivait, stupéfait, la marche du projectile.

La bombe arriva jusqu'à eux, en passant toutefois à vingt pieds au-dessus de leur tête, et s'abattit avec fracas sur la demeure de Mlle de Longpré.

Une forte explosion suivit aussitôt l'écroulement d'une partie du toit, tandis que d'horribles clameurs de femmes sortaient de la maison.

—Vite! sauvons-les! s'écria Lavigueur en bondissant vers l'habitation.

D'abord frappé de stupeur, Raoul s'élance derrière le Canadien, qui enfonce la porte d'un coup d'épaule. Déjà le feu prend à l'intérieur de la maison, bouleversée et remplie de fumée et de débris qui volent en éclats.

En deux bonds, Lavigueur saute dans la chambre de Mlle de Longpré, d'où sortent des cris affreux. Raoul court à la grand'chambre déjà toute embrasée, à l'exception du lit de la morte, placé au milieu de l'appartement, et dont les tentures commencent seulement à prendre feu. Raoul enjambe par-dessus les cadavres des deux vieilles femmes qui veillaient auprès du corps et qui ont été frappées à mort par les éclats de la bombe. Il se penche sur son amante et l'enlève dans ses bras.

A la lueur des flammes rouges qui courent en serpentant sur les tentures des murailles, il semble à Beaulac que la figure de sa fiancée s'anime et prend les tons chauds de la vie. Il croit même que les yeux de la morte ont remué. Mais ce ne sont que des illusions produites, sans doute, par la réflexion du feu.

Serrant sur son cœur le corps inanimé de sa fiancée, Raoul s'élance hors de la chambre, mais pas assez tôt, cependant, pour empêcher le feu de se communiquer aux légers vêtements de Berthe.

Tandis qu'il retraverse l'antichambre à la course, et s'efforce, avec une main restée libre, d'éteindre le feu qui mord les bras inertes de la morte, il sent que celle-ci l'étreint convulsivement par le cou.

Surpris, terrifié, il bondit hors de la maison en jetant un cri d'effroi.

Au même instant, Lavigueur sortait aussi en toute hâte, emportant dans ses bras Mlle de Longpré, saine et sauve, tandis que la servante les suivait affolée.

Voyant que la flamme, qui courait sur les manches de Berthe, menaçait de se communiquer aux vêtements de Raoul, Lavigueur déposa Mlle de Longpré à terre et se mit à étouffer le feu en serrant dans ses mains épaisses les bras de Mlle de Rochebrune.

Mais, à son tour, il ne put retenir une exclamation de terreur.

L'incendie, qui se répandait par toute la maison, éclairait maintenant à l'extérieur en jetant ses lueurs sanglantes à travers les fenêtres.

Lavigueur put donc voir la jeune fille frissonner par tout son corps.

Raoul, qui la sentait frémir entre ses bras, la regardait avec les yeux hagards d'un homme qui se sent devenir fou.

Soudain, Berthe étendit les deux bras, ouvrit les yeux et poussa un profond soupir en murmurant ces mots :

—Mon Dieu! où suis-je donc?

—Elle n'est pas morte!

—Elle vit encore! s'écrièrent les spectateurs de cette scène étrange.

---

(1) La rue Saint-Georges n'était pas encore percée alors, et la batterie de canons qui défendait le cap, au-dessus de la rue Sault-au-Matelot, se trouvait dans l'enceinte des jardins du Séminaire ; de sorte qu'on arrivait à la maison de Mlle de Longpré, ou de la roche, qu'en tournant à droite le bas de la côte de Léry.

Raoul était tombé à terre sur son genou droit, tandis que sur l'autre, à demi soulevé, reposait la tête de Mlle de Rochebrune, dont le corps était étendu sur le sol. Avec une anxiété impossible à décrire, Beaulac suivait, sur la figure de son amante, les progrès de la vie qui revenait.

—Berthe! c'est moi, Raoul, ton fiancé, disait-il à demi-voix, en berçant doucement la jeune fille, comme pour ne point l'effrayer par un trop brusque réveil.

—Raoul! murmura d'une voix si faible que ce n'était qu'un souffle, la jeune fille en se soulevant un peu la tête. Raoul! oh! merci, Seigneur!.... Et lui, cet homme .... Bigot .... est-il parti?

—Est-ce donc vrai? mon Dieu! vous me l'avez rendue! s'écria Beaulac en levant les yeux au ciel. Puis inclinant son visage rayonnant sur celui de sa fiancée !

—Ne crains rien, mon ange, tu ne cours aucun danger. Cet homme n'est plus ici.

—Je t'aime, ô mon Raoul! disait Berthe, qui se soulevait en le regardant avec des yeux étranges.

—Et moi donc! Oh! si tu savais.... Berthe!

Sur les joues brunies du jeune homme roulaient de grosses larmes.

Mlle de Longpré ne savait si elle devait s'évanouir.

La servante frappait dans les mains de Berthe et l'appelait joyeusement par son nom.

Lavigueur, qui croyait dormir, se donnait de grands coups de poing dans l'estomac pour se réveiller.

L'incendie, cependant, étendait ses ravages et de longues traînées de flamme passaient au travers du toit, qu'elles léchaient de leurs langues altérées de destruction.

La maison ne fut bientôt plus qu'un brasier.

Berthe, qui n'avait eu conscience de rien depuis qu'elle avait perdu connaissance dans la rue Couillard, ne comprenait rien à ce désastre qu'elle contemplait avec un étonnement intraduisible.

Craignant que ces émotions diverses n'amenassent une catastrophe chez la jeune fille, si faible qu'elle ne pouvait se soutenir seule, Raoul se hâta de dire à Mlle de Longpré :

—Venez chez moi; je vous abandonne ma maison. Je trouverai facilement ailleurs un logement.

Puis à Berthe, qui lui montrait la maison en feu, et l'interrogeait de son grand œil noir, il ferma la bouche avec un baiser en lui disant :

—Pas maintenant, mon ange. Demain, je te dirai tout, quand tu seras plus forte.

Et soutenant dans ses bras Mlle de Rochebrune, fléchissante à chaque pas, Raoul, suivi des autres acteurs de cette scène palpitante, reprit le chemin de sa maison, aux lueurs de l'incendie qui montaient jusqu'au ciel.

Dans la ville, le tocsin sonnait partout, car le feu prenait en maints endroits.

Au lecteur étonné, pour le moins autant que Lavigueur et Mlle de Longpré, nous devons maintenant une explication de la brusque résurrection de notre héroïne.

Sortant à peine d'une longue maladie, lorsqu'elle s'était échappée du vaisseau anglais, Berthe, encore bien faible, avait eu à surmonter trop d'émotions et de fatigues, dans la nuit de son évasion, pour que son organisation, extrêmement nerveuse, n'en ressentît pas un terrible contre-coup.

Brisée en outre par la course à franc-étrier qu'elle venait de faire sur le cheval de Beaulac, elle se trouvait dans un état de prostration extraordinaire, lorsque, pour comble de malheur, elle avait inopinément rencontré Bigot dans la rue Couillard. La vue inattendue de cet homme, qu'elle avait tant de raisons de haïr et de craindre, avait produit sur elle l'effet d'un coup de foudre.

La commotion nerveuse fut telle que sans perdre toutefois la vie, elle fut instantanément saisie de cette torpeur de tout son être qui ressemble tant à la mort et connue sous le nom de catalepsie.

Dans les attaques très-fortes de cette affection apyrétique, disent les médecins, le malade perd tout à fait le sentiment et l'entendement, tandis qu'une roideur, comme tétanique générale du système musculaire, empêche tout mouvement. En ce cas encore, la circulation et la respiration sont presqu'insensibles, ce qui explique, dit Grisolle dans son traité de pathologie interne, que quelques cataleptiques ont pu être enterrés vivants.

On sait que la catalepsie éclate surtout à la suite d'une vive émotion de peine, de haine et de frayeur, ou après des fatigues produites par des excès de travail.

L'attaque, qui dure quelquefois plusieurs jours, se manifeste plus souvent chez les femmes que chez les hommes, et les personnes extrêmement nerveuses y sont plutôt sujettes.

Il n'y a donc rien d'étonnant que, ramenée ainsi chez elle dans une condition si semblable à la mort, Berthe eût été considérée comme trépassée par Mlle de Longpré et les bonnes vieilles femmes qui avaient enseveli la jeune fille.

La malheureuse enfant, dont les funérailles devaient avoir lieu le lendemain matin, allait donc être enterrée vivante, lorsqu'une bombe était venue miraculeusement tomber sur la petite maison des remparts. Le choc nerveux produit chez Mlle de Rochebrune par l'explosion soudaine du projectile, avec l'action irritante, sur ses bras et ses épaules, du feu qui avait produit l'effet d'un puissant sinapisme en réveillant la sensibilité engourdie, avaient enfin tiré la jeune personne de cet affreux sommeil cataleptique.

Le lendemain soir, 15 septembre, dans le boudoir d'une maison de la rue Couillard, une pâle jeune fille, à demi couchée sur un canapé, causait avec une vieille dame ; celle-ci se chauffant les pieds sur les chenets, près d'un bon feu qui flambait joyeusement sous le manteau d'une immense cheminée.

Il y avait déjà quelque temps que ces deux dames conversaient entre elles, lorsqu'un jeune officier entra après s'être fait annoncer.

A la vue du nouvel arrivant qui, botté et éperonné, portait en outre une forte épée de combat dont le bout traînait lourdement sur le parquet, la jeune fille ne put retenir un petit cri de surprise douloureuse.

—Mon Dieu ! Raoul, où allez-vous donc ainsi armé en guerre ? s'écria-t-elle.

Beaulac s'inclina d'abord devant Mlle de Longpré, puis vint s'asseoir auprès de Berthe dont il baisa respectueusement la main amaigrie.

—Mais répondez-moi donc ! reprit Mlle de Rochebrune avec un accent anxieux.

—Berthe, dit le jeune homme, qui sentait une larme trembler sur ses paupières, soyez courageuse. Sachons tous deux accomplir un nouveau sacrifice afin de bien mériter le bonheur qui nous attend sans doute, après tant d'épreuves.

—Que voulez-vous donc dire, Raoul ? Mais n'en avons-nous pas assez fait déjà de sacrifices ? A quelle autre épreuve nous faut-il donc être soumis maintenant ?

—Nous devons nous séparer pour quelque temps encore.

—Vous voulez m'éprouver, n'est-ce pas, Raoul ? Ne prolongez pas plus longtemps, je vous prie, cette plaisanterie cruelle. Je ne suis pas encore bien forte, voyez-vous.

Et la pauvre enfant lui jetait un regard triste comme celui de la dernière rose blanche au dernier jour d'été.

—Une telle plaisanterie, Berthe, serait trop déplacée pour que j'en eusse un instant conçu l'idée. Pauvre ange, le fait est malheureusement trop vrai ! Je dois vous quitter ce soir pour rejoindre ma compagnie.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! Raoul !

Et Berthe se mit à pleurer.

Beaulac s'agenouilla devant elle, prit ses deux petites mains dans les siennes, et d'une voix caressante comme celle de la jeune mère à son enfant :

—Voyons, mon amour, soyez raisonnable. Je me trouve éloigné de ma compagnie sans congé d'absence et sans qu'il soit possible d'en obtenir un. D'ailleurs, ce n'est pas dans des circonstances aussi graves que celles où nous sommes qu'un homme d'honneur doit déserter son poste. Je ne m'étais décidé à rester dans la ville que pour vous accompagner à cette dernière demeure dont, grâce en soit rendue au ciel, un miracle vous a tirée. Maintenant que vous m'êtes rendue, il me faut songer au devoir et retourner immédiatement au poste où mon pays et mon roi m'appellent. J'ai dit immédiatement ; car dans un jour ou deux, il me serait impossible de quitter la ville que les Anglais cerneront sans doute complètement.

Berthe lui avait retiré ses mains et sanglottait entre ses doigts blancs qui cachaient à moitié son visage.

—Mais qu'allons-nous donc devenir, seules ici ? dit-elle au milieu de ses larmes. Pourquoi ne pas nous amener avec vous ?

—L'état de faiblesse dans lequel vous êtes encore, ma chère Berthe, rend la chose impraticable. Il me va falloir endurer bien des fatigues avant de rejoindre l'armée.

—Et affronter bien des périls, Raoul. S'il allait vous arriver malheur ! Mon Dieu !

—Ecoutez, Berthe, il me semble que le ciel doit être lassé de nous éprouver par la souffrance et que ce sacrifice est le dernier qu'il nous demande. Je crois aux pressentiments, et tout me dit, cette fois, que nous nous reverrons bientôt, et pour ne plus nous séparer.

Mlle de Rochebrune écarta ses jolis doigts de devant son visage et essaya de sourire.

Mais soudain, la pensée d'un nouveau malheur venant l'obséder encore, son front se rembrunit et d'une voix tremblante elle s'écria :

—Qui, donc en votre absence, Raoul, me défendra contre les horribles obsessions de cet homme, vous savez qui ?

—Bigot ! Rassurez-vous, Berthe ; il est rendu à Jacques-Cartier avec l'armée. Si, cependant, il avait laissé des instructions à ses gens pour vous molester en mon absence, vous seriez vaillamment défendue par un brave milicien qu'une jambe de bois dispense de service actif et qui a cependant encore assez bon bras et bon œil pour vous protéger contre toute la valetaille de l'intendant. Cet homme, qui m'est tout dévoué, se tiendra continuellement armé dans l'antichambre, à côté d'ici. On lui va dresser un lit, et il devra veiller sur vous, nuit et jour, comme sur la prunelle de son œil. Quant à Bigot lui-même, je l'observerai de près au camp, et je suis asssez dans les bonnes grâces de mon commandant, M. de la Roche-Beaucourt, pour être chargé d'une mission quelconque afin de suivre Bigot s'il vient jusqu'ici.

—Mais que deviendrons-nous, Raoul, si la ville vient à être prise d'assaut ?

—C'est impossible, ma chère Berthe. Québec ne peut plus tenir et capitulerait plutôt sans combat ; son petit nombre de défenseurs, le manque de vivres et de munitions rendent toute résistance inutile si la ville n'est pas immédiatement secourue. Une capitulation honorable mettrait les habitants à l'abri de toute injure de la part des assiégeants. Mais je suis convaincu que M. de Lévis va venir sous peu de jours, avec l'armée, à la rescousse de la capitale. Maintenant, quant à ce qui est des vivres, j'avais eu soin d'en pourvoir ma demeure avant le siége. Vous trouverez des provisions de toutes sortes dans ma cave pour au moins deux mois. Seulement, vous voudrez bien excuser le peu de variété dans les mêts que vous fournissent les provisions d'un pauvre assiégé. Comme vous avez tout perdu, Mlle de Longpré et vous, dans l'incendie qui a dévoré votre maison, et que désormais nous ne devons plus faire qu'une seule et même famille, vous trouverez dans mon secrétaire quelques milliers de francs qui vous aideront à subsister, si mon absence se prolonge plus longtemps que je ne le désire. Enfin, quand je serai de retour, nous ferons reconstruire, si vous le désirez, votre maison des remparts.

En ce disant avec un sourire, Raoul écarta doucement les petites mains qui lui cachaient la figure de sa fiancée, et l'embrassa tendrement sur le front en murmurant à son oreille :

—Allons, sèche bien vite ces méchantes grosses larmes, ou je vais les boire, là, sur tes beaux yeux

Assise à l'écart, Mlle de Longpré se gardait bien de troubler le délicieux babil des deux pauvres amants et souriait silencieusement à leur bonheur.

La noble jeune fille, habituée depuis longtemps aux grands sacrifices dont son père lui

avait donné un si héroïque exemple, ne proféra plus aucune plainte.

Le reste de la soirée s'écoula comme un éclair.

Sur les dix heures, Raoul se leva, pressa sa fiancée sur son cœur et sortit en se demandant avec angoisse s'ils se reverraient jamais.

Une heure après, il parvenait à s'échapper avec Lavigueur et galoppait, avec un nouveau cheval, sur la route de Charlesbourg pour gagner Jacques-Cartier en passant par Lorette afin d'éviter les ennemis.

Deux jours plus tard, M. de Ramesay rendait Québec aux Anglais.

S'il avait attendu seulement deux journées encore, la ville était secourue par M. de Lévis, qui était descendu de Montréal en toute hâte et avait rejoint l'armée campée à Jacques-Cartier.

CHAPITRE VIII.

ENFIN !

On conçoit aisément de quelle douleur fut saisi le général Lévis, en apprenant la reddition de Québec qu'il allait précisément secourir.

Mais le mal était sans remède, pour le moment du moins, et il fit aussitôt commencer un fort sur la droite de la rivière Jacques-Cartier, afin d'en défendre le passage à l'armée anglaise, si elle tentait de marcher sur Montréal.

La saison était cependant avancée, et l'hiver approchait rapidement, ce qui allait mettre fin à la campagne. Il fallait donc bientôt songer à faire rentrer les troupes dans leurs quartiers d'hiver. On permit aux Canadiens de regagner, à la fin d'octobre, leurs foyers dévastés ; quant aux troupes, elles se replièrent sur Trois-Rivières et Montréal, vers le milieu de novembre. M. Dumas, major-général des troupes de la marine, restait avec six cents hommes pour garder le fort de la rivière Jacques-Cartier.

M. de Lévis rejoignit alors le gouverneur Vaudreuil à Montréal, où le siége du gouvernement avait été transporté après les désastres du treize septembre.

Les Anglais ne désirant point pousser plus loin leurs succès cette année-là, et se tenant [illegible] Québec qu'ils s'occupèrent à fortifier durant la mauvaise saison, l'hiver s'écoula sans qu'aucun engagement sérieux prit place entre les deux partis. Il y eut bien, il est vrai, de ci et de là, quelques escarmouches que les généraux permirent à de petits détachements d'engager. Mais c'était plutôt pour tenir, des deux côtés, le soldat en haleine qu'en vue d'amener une action décisive.

Le général Lévis s'était hâté d'envoyer en France, après la chute de Québec, le commandant d'artillerie, M. Le Mercier, afin de demander des secours. Mais la France était trop éloignée pour entendre les cris de détresse de ses enfants, ou plutôt elle fermait les oreilles aux plaintes de leur agonie.

De sorte qu'au retour du printemps, nous nous trouvions encore dans une plus grande pénurie de troupes, d'approvisionnements et de munitions, que l'année précédente.

Il était, pour le moins téméraire d'oser continuer la lutte. Pourtant M. de Lévis, aidé par la bravoure des troupes françaises et le sublime dévouement des Canadiens, qui ne se pouvaient décider à se séparer de cette cruelle mère-patrie qui tournait le dos à ses enfants, afin de ne les voir pas expirer pour elle, M. de Lévis voulut tenter un suprême effort pour reprendre Québec.

L'hiver était à peine fini, et le fleuve charriait encore d'épais glaçons, que, le 20 avril 1760, les glorieux restes de la milice et de l'armée s'ébranlaient de nouveau pour la victoire ou la mort.

C'est à peine si cette armée chevaleresque s'élevait à sept mille combattants, dont trois mille cinq cents hommes de troupes, trois mille miliciens et quelques centaines de Sauvages, qui ne furent d'aucune utilité lors de la seconde bataille d'Abraham. (1)

Chacun connait les résultats, si glorieux pour nous, de la bataille de Sainte-Foye, livrée sous les murs de Québec par nos troupes, contre celles du général anglais Murray. Sur le champ même où le combat eut lieu, s'élève un monument d'airain, couronné d'une Bellone qui porte haut la tête et regarde fièrement au loin, vers Montréal, étendant au-dessus de la plaine la couronne de laurier destinée aux vainqueurs ; car elle sait que si les ombres des Montagnards écossais sortaient de terre pour jeter au vent les cris de triomphe de la première bataille d'Abraham, les ossements blanchis des soldats canadiens et français, qui dorment à ses pieds, secoueraient aussi leur poussière pour dire à leurs vieux ennemis comment les Grenadiers anglais de Murray s'enfuirent, le 28 avril 1760 devant les bataillons triomphants de Lévis

Obligé de se renfermer dans la ville après sa défaite, Murray attendit patiemment les secours qu'on lui envoyait d'Angleterre : M. de Lévis, qui attaquait la ville à son tour, étant tout à fait dépourvu d'un matériel de siége.

Depuis sa victoire, Lévis interrogeait l'horizon d'un œil anxieux, pour apercevoir une voile amie qui lui apportât l'espérance avec l'aide. S'il était secouru, les désastres de l'année précédente pouvaient se réparer en replantant la hampe du drapeau fleurdelisé sur le vieux roc de Québec.

Le 9 et le 15 de mai, trois frégates apparurent en vue du port. Du plus loin qu'on les entrevit, Anglais et Français sentirent battre leur cœur de crainte et d'espérance. Quand, enfin, les couleurs hissées au grand mât se purent distinguer, un long hourra d'enthousiasme s'éleva des remparts de la ville. Les trois frégates étaient [illegible] ises.

Alors, Lévis consterné, manquant de tout Lévis, qui était [illegible] mort parce que les balles anglaises en avaient eu peur : Lévis, le brave mais clairvoyant général, sentit que tout était perdu.

---

(1) "Les Sauvages qui s'étaient presque tous tenus dans les bois en arrière, pendant le combat, se répandirent sur le champ de bataille, lorsque les Français se furent éloignés à la poursuite des fuyards : ils assommèrent quantité de blessés anglais, dont l'on trouva ensuite les chevelures étendues sur les buissons voisins. Aussitôt que le général Lévis fût informé de ces massacres, il prit les mesures les plus rigoureuses pour les faire cesser." M. Garneau.

Il se replia sur Montréal, en disséminant dans les campagnes ses troupes qu'il ne pouvait plus tenir réunies faute de vivres. C'étaient les derniers lambeaux de notre gloire que la fatalité dispersait.

Ensuite, nous ne marchâmes que de malheurs en désastres; tant qu'enfin, le 8 septembre 1760, Montréal, défendu seulement par 3,000 hommes et douze pièces de canons, et dépourvu de fortifications, se vit entouré par les trois corps d'armée des généraux Amherst et Murray, et du brigadier Haviland, qui disposaient de plus de 17,000 hommes et d'une artillerie considérable.

Il ne nous restait plus de vivres que pour quinze jours et de poudre que pour un combat.

M. de Vaudreuil assembla le conseil de guerre, auquel Bigot soumit un projet de capitulation. La situation était si désespérée que les officiers furent de l'avis de l'intendant, dont les plans diaboliques réussissaient enfin; à l'exception de M. de Lévis, qui voulait se retirer dans l'île Sainte-Hélène et s'y défendre jusqu'à la mort.

M de Vaudreuil s'opposa à cette folie sublime, et l'on capitula

C'est ainsi que se termina cette lutte de cent cinquante ans pour la possession de la Nouvelle-France, qui tombait enfin sous la puissance de l'Angleterre par la capitulation du 8 septembre 1760.

En inscrivant ce traité, là-haut, l'ange qui tient les registres de Dieu laissa tomber une larme sur une malheureuse colonie si croyante et si dévouée à la mère-patrie. Ce céleste pleur descendit sur le front de nos pères comme la rosée d'un nouveau baptême dont la vertu surnaturelle devait les aider, ainsi que leur postérité, à braver impunément les sentiments hostiles de races étrangères au milieu desquelles nous jetait, sans défense aucune, l'abandon de la France. Et voilà comment il se fait que nous marchons aujourd'hui la tête haute à côté des vainqueurs, qui n'ont pu réussir à arracher de notre diadème ces deux joyaux indispensables à la couronne d'un peuple, la langue et la religion de ses aïeux.

Par une fraiche et radieuse matinée du mois d'octobre 1760, un assez grand concours de commères et de flâneurs se portait à la petite église des Ursulines, qui était la seule, à Québec, où l'on pouvait faire l'office, les autres ayant été complètement ou en partie détruites par le bombardement. (1)

Tous les regards étaient tournés vers la grande porte, bien lente à s'ouvrir au gré des curieuses qui, le nez en l'air et le poing sur la hanche, n'en perdaient cependant pas un coup de langue.

—Est-elle belle, la chère demoiselle! s'écriait l'une des vieilles femmes, dont l'aigre voix planait au-dessus du caquetage de ses voisines. Est-ce que vous l'avez vue quand elle est entrée dans l'église?

—Et le marié, donc, disait une autre, a-t-il bonne mine un peu? Ce beau regard qu'il nous a jeté. Et cette grande épée dorée qui lui bat sur une jambe faite comme au tour!

—Quel beau petit couple! reprenait la première, en montant encore d'un demi-ton. Et dire qu'il y aura quarante ans à la Saint-Michel que mon pauvre défunt Thomas me menait aussi à l'autel! Jésus-Seigneur, que le temps passe vite.... et le bonheur aussi!

—Dites-donc, la mère, fit un boiteux qui aimait à rire, vous ne deviez pas être mal, il y a quarante ans?

—Non, blanc-bec, je n'étais pas mal, en effet. Quand Julie Chevrette sortait endimanchée de la grand'messe, entre deux rangées d'amoureux, qui attendaient à la porte une chance de la reconduire, ce n'est pas sur toi, mal bâti, qu'elle aurait jeté les yeux!

Et la vieille se redressait comme si les rides semi-séculaires que le temps avait creusées dans sa figure n'avaient pas remplacé le velouté de ses joues roses de quinze ans.

Les voisines rirent aux éclats, et le boiteux confus allait s'éloigner clopin-clopant, lorsqu'un frémissement passa sur la foule avec ce murmure unanime:

—La voilà!

Les cous ridés s'allongèrent, et pour un moment les langues s'arrêtèrent dans les bouches entr'ouvertes, pour ne laisser rien perdre de la scène aux yeux qui se fixaient impatients sur l'entrée de la petite église.

M. le bedeau, avec sa longue robe noire, à parements et à retroussis de couleur écarlate et sa baguette d'ébène cerclée d'argent, venait d'ouvrir la grande porte pour laisser passer un cortége nuptial.

Radieux et donnant le bras à la mariée, Raoul de Beaulac marchait en tête. Les commères avaient raison. Il portait galamment son brillant costume d'officier, notre héros. Et plus d'une vieille qui sentait à sa vue renaître en elle l'ardeur de sa jeunesse, depuis maintes années envolée sur les ailes du temps, enviait le sort de la jeune femme qui, tendrement suspendue au bras de son nouvel époux, tenait baissées ses noires prunelles dont les longs cils bruns projetaient leur ombre sur ses joues colorées du plus vif incarnat.

Suivaient M. de la Roche-Beaucourt qui avait accompagné Raoul à l'autel, et Lavigueur dont les galons de sergent de cavalerie couraient sur un habit tout reluisant et constataient son nouveau grade. Dans sa gratitude envers le brave homme qui l'avait adoptée mourante, par une froide nuit d'hiver, sur le seuil de l'intendance, Berthe avait voulu que Jean Lavigueur lui servît encore une fois de père. Raoul ne s'était certes pas refusé à cette délicate attention. Aussi, Lavigueur ne se sentait-il pas d'orgueil et de joie; et sa femme, qui avait assisté à la cérémonie dans un coin de la chapelle, avait pleuré de bonheur, tout le temps qu'avait duré la messe nuptiale, en contemplant tour à tour la belle mariée, sa fille d'adoption, et Jean, son

(1) " L'église cathédrale a été entièrement consumée. Dans le Séminaire, il ne reste de logeable " que la cuisine, où se retire le curé avec son vicaire. " L'église de la basse-ville est entièrement détruite; " celles des Récollets, des Jésuites et du Séminaire " sont hors d'état de servir sans de très-grosses réparations. Il n'y a que celle des Ursulines où l'on " peut faire l'office avec quelque décence." Lettre de Mgr de Pontbriand au ministre.

époux, si vaillant dans son bel uniforme et dans sa dignité.

Après avoir quitté Québec, l'automne précédent, Raoul avait suivi partout M. de Lévis, qui se l'était attaché comme aide-de-camp, tout en lui conférant le grade de capitaine, pour le récompenser de sa belle conduite à la première bataille d'Abraham. Beaulac s'était encore couvert de gloire à la bataille de Sainte-Foye, à laquelle il assista en sa qualité d'aide-de-camp; car le corps de cavalerie commandé par M. de la Roche-Beaucourt ne prit aucune part à l'action. Enfin, après la capitulation de Montréal, rien ne le retenant plus sous les drapeaux, Beaulac s'était empressé de descendre à Québec pour y rejoindre sa fiancée, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis le mois de septembre de l'année précédente.

Forcées de sortir de Québec avec tous les citoyens que Murray avait expulsés de la ville avant la bataille de Sainte-Foye, Berthe et Mlle de Longpré s'étaient réfugiées à Charlesbourg chez la sœur de l'ancienne servante Marthe, où la jeune fille avait passé de si heureux jours lorsqu'elle était enfant.

Raoul l'y retrouva plus charmante et fidèle que jamais. Maintenant qu'il avait rempli son devoir envers la patrie, il ne restait plus à Beaulac qu'à faire le bonheur de la noble jeune femme qui voulait bien nouer son âme à la sienne.

Avant de la conduire à l'autel, il eut soin, toutefois, de se rendre en pèlerinage à Ste. Anne-du-Nord, qu'il avait invoquée dans cette nuit terrible qui l'avait vu tour à tour plongé au fond d'un abîme d'angoisse, et emporté, soudain, sur les cimes les plus hautes de la félicité humaine.

Comme la foule se fendait au devant des nouveaux époux, le roulement d'une voiture qui arrivait avec grand fracas de la rue Saint-Louis par la rue des Jardins, fit reculer les spectateurs qui se rangèrent pour n'être point broyés sous les roues du pompeux équipage.

A peine Berthe, maintenant Mme de Beaulac, eut-elle jeté un coup d'œil distrait dans la voiture qui rallentissait un peu sa course, que la jeune femme poussa un cri en se serrant contre Raoul.

—Mon Dieu! encore cet homme! dit-elle en pâlissant.

Beaulac aperçut aussitôt l'intendant Bigot et Mme Péan qui se prélassaient dans le carrosse armorié.

De son côté, l'intendant promenait sur la foule un regard arrogant et froid. Il blêmit soudain et ne put retenir un mouvement nerveux qui n'échappa point à Mme Péan.

—Tiens! dit-elle, n'est-ce pas là cette charmante personne que j'ai par hasard, un jour, ou plutôt un soir, rencontrée à votre maison de Beaumanoir? Mais on dirait qu'elle vient de se marier.

Et la cruelle lança une œillade moqueuse à l'intendant. Furieux, celui-ci fit fouetter ses chevaux, qui partirent au grand trot, quitte à écraser quelque manant.

Des cris d'indignation et des huées s'élevèrent de la foule. Car si Bigot avait autrefois été populaire, il était maintenant en grande défaveur auprès des Canadiens, auxquels ses malversations et ses opérations financières faisaient perdre, le fait était maintenant public, quarante-un millions de francs. (1)

—Ah! le pendard! criaient les uns en lui montrant le poing. Non content de nous voler, il nous écrase!

Et les autres:

—Voyez un peu cette catin qui se carre dans la soie dont nous payons les frais!

—C'est cela, bêlez, mes agneaux, murmura l'intendant, que ses chevaux entraînaient vers la basse-ville dans un tourbillon de poussière; je pars escorté de vos malédictions, mais j'emporte votre argent pour m'en consoler!

Berthe tremblait encore et disait à son mari d'une voix émue:

—Plaise au ciel, Raoul, que ce ne soit pas derechef un mauvais présage qui traverse notre bonheur!

—Rassure-toi, mon ange! répondit Beaulac en pressant sous le sien le bras de la jeune femme. Nous ne reverrons probablement jamais l'intendant. Ne sais-tu pas qu'il s'embarque ce matin sur le *James* pour la France? (2) Ainsi, loin que ce soit un mauvais pronostic, j'estime, au contraire, que c'est un dernier nuage qui disparaît de notre ciel.

Les Anglais, qui avaient intérêt de se débarrasser des hommes les plus influents de la colonie conquise, s'étaient hâtés de renvoyer en France les principaux fonctionnaires du gouvernement canadien, ainsi que les troupes et les familles les plus nobles et les plus riches. Avec tous ceux-là s'étaient trouvés compris les escrocs et les folles galantes qui ont figuré dans ce livre et dont la vie désordonnée avait jeté, durant quelques années, le scandale par toute la colonie. Le dernier de cette bande de corbeaux maintenant repus, Bigot quittait enfin le sol sur lequel il ne voyait plus rien à piller, et s'envolait à son tour en jetant son sinistre croassement sur ce pays jonché de ruines, qu'il avait trouvé si florissant, lorsqu'il s'y était abattu tout affamé.

Le départ précipité de tous ces roués fut cause que le Canada conserva ses anciennes mœurs si pures qui font encore aujourd'hui l'honneur de notre population; car le contact de cette corruption étrangère et partielle n'avait pas assez longtemps duré pour gagner la société canadienne, dont l'honnêteté a toujours été si proverbiale qu'on se refuse, maintenant encore, lorsqu'on feuillette les vieux mémoires,

---

(1) "Il restait dû par l'Etat, aux Canadiens, 41 millions en ordonnances et 7 millions en lettres de change. La créance des Canadiens, immense pour le temps, fut presqu'entièrement perdue pour eux. Des marchands et des officiers anglais achetèrent à vil prix une partie de ces papiers et en revendirent une portion à des facteurs français sur la place de Londres, pour de l'argent comptant."

(2) Le marquis de Vaudreuil, M. de Lévis et l'intendant laissèrent Québec le 18 octobre 1760; le gouverneur sur l'*Aventure*, M. de Lévis sur la *Marie* et Bigot sur le *James*. Les troupes avaient été embarquées sur plusieurs autres vaisseaux qui firent voile de Québec pour la France depuis le 3 octobre jusqu'au 28.

Ceci est tiré de "l'état de l'embarquement des troupes à Québec," que l'on peut voir dans les manuscrits de la Société Littéraire et Historique de Québec. *Archives de Paris*, 1760 à 1763.

à croire aux roueries de l'intendant Bigot et de son fastueux entourage.

Raoul et Berthe restèrent au pays, où les retenaient d'ailleurs leurs intérêts et leurs souvenirs.

—Furent-ils heureux?

Comme celle du dramaturge, la main de l'auteur se refuse de soulever la toile qu'il a prudemment laissé retomber sur les époux; car derrière ce voile, il a pu entrevoir l'escorte de soucis et de souffrances bien souvent, qui se joignent au cortége des nouveaux mariés, et les tirent bientôt de leur extase d'un moment, pour les pousser dans l'âpre chemin de la vie réelle, où leurs pieds saignent avant longtemps, ainsi que les nôtres, en se heurtant contre les pierres de la route.

EPILOGUE.

Malgré son infernal génie et ses combinaisons savamment rusées, il était une chose que Bigot n'avait pas prévue et qui devait pourtant grandement contribuer à causer sa perte. C'était la venue au Canada d'un commissaire chargé de s'enquérir secrètement de l'administration de l'intendant et de ses affidés. Cet homme, M. le Trémis, avait été envoyé ici comme la guerre tirait à sa fin, entre la chute de Québec et la capitulation de Montréal.

"Homme d'esprit et de pénétration, dit M. Ferland, le commissaire découvrit beaucoup de spéculations qui avaient eu lieu, et dans ses observations au ministre, il détailla les circonstances qui confirmaient les inexactitudes dont la compagnie avait si souvent été accusée."

Aussi Bigot se vit-il menacé d'une disgrâce et d'une ruine complètes, dès son arrivée en France. "C'est vous qui avez perdu la colonie, lui dit M. Berryer, lorsque l'intendant se présenta à Versailles. Vous y avez fait des dépenses énormes; vous vous êtes permis le commerce, votre fortune est immense.... votre administration a été infidèle, elle est coupable." (1)

Bigot, atterré, se retira à Bordeaux, d'où il tâcha de mettre en jeu les influences qu'il avait à la cour, entre autres celle d'un M. de la Porte, bien en place à Versailles, afin qu'elles l'aidassent à éviter l'orage. Mais ce fut en vain; la mesure était comble, et la moindre circonstance qui la devait faire déborder ne fut pas longue à venir. Pour éviter le mécontentement, l'indignation que le peuple avait ressentis de la perte de la plus belle colonie française, le gouvernement pensa qu'il était de bonne politique de jeter en pâture à la vengeance populaire les principaux fonctionnaires que la rumeur publique accusait d'avoir hâté par leurs prévarications la perte de la Nouvelle-France.

Bigot vivait depuis quelques mois à Bordeaux dans une anxiété facile à comprendre, lorsqu'il fut averti qu'il était question de l'arrêter. Que faire? Fuir, c'était se reconnaître coupable. Mieux valait rester et tâcher de conjurer l'orage en achetant ses juges; car il était assez riche pour le faire.

Il se rendit en conséquence à Paris pour gagner les ministres. Mais à son grand désespoir, aucun d'eux ne consentit à le recevoir. Et à peine y avait-il quatre jours qu'il était arrivé à la capitale, qu'il fut arrêté et jeté à la Bastille, le 17 novembre 1761, en même temps que vingt autres prévenus accusés d'être ses complices, parmi lesquels Péan, Cadet, Corpron, Bréard, Estèbe et Pénissault, dont les noms ont plus ou moins figuré dans ce récit.

Trente autres complices ou prétendus tels, furent aussi décrétés de prise de corps comme contumaces. Parmi ces absents qui avaient eu soin de se tenir hors des atteintes de la justice à venir, se trouvait le rusé Deschenaux, ex-secrétaire de l'intendant.

Une commission présidée par le lieutenant-général de police, M. de Sartine, et composée de vingt-sept juges au Châtelet, fut chargée de juger l'affaire en dernier ressort.

Bigot avait été immédiatement mis au secret. Il resta ainsi onze mois entiers sans communiquer avec personne, seul avec ses pensées sombres, le criminel intendant, jusqu'au mois d'octobre 1762, où les accusés obtinrent des conseils pour préparer leur défense.

L'instruction, qui dura jusqu'à la fin de mars 1763, mit enfin à nu toutes les hontes et les turpitudes de l'administration de Bigot. Quand il vit que les charges étaient si lourdes et les preuves si écrasantes, le misérable voulut entraîner au moins, dans sa chute, tous ceux qui avaient pris part à ses pilleries. C'est alors que l'on vit ces escrocs aux abois tourner les uns contre les autres des armes dont les blessures devaient causer leur perte, et qu'ils achevèrent ainsi eux-mêmes de convaincre les juges de leur culpabilité déjà très-évidente.

Enfin, le onze janvier 1764, en place de Grève, à Paris, et dans les principales villes du royaume, notamment à Bordeaux, à la Rochelle et à Montauban, le jugement rendu par la commission fut "lu et publié à haute et intelli-
" gible voix, à son de trompe et cri public, en
" tous les lieux et endroits ordinaires, par
" Philippe Rouveau, Huissier à Verge et de
" Police au Châtelet de Paris, accompagné de
" Louis-François Ambezar, Claude-Louis Am-
" bezar, Jurés-Trompettes, à ce que personne
" n'en prétendit cause d'ignorance?" (1)

Voici le résumé de ce jugement concernant quelques-uns des acteurs de ce drame:

D'abord, François Bigot était "dûment at-
" teint et convaincu d'avoir, pendant le temps
" de son administration dans la colonie fran-
" çaise du Canada, en l'Amérique septentrio-
" nale, toléré, favorisé et commis lui-même les
" abus, malversations, prévarications et infidé-
" lités mentionnés au procès, dans la partie des
" finances, l'une des plus importantes de celles
" dont il était chargé, lesquelles sont princi-
" palement quant à l'*approvisionnement des Ma-*
" *gasins-du-Roy en marchandises, etc.*" (2)

---

(1) Ce passage est cité par M. Garneau.

(1) *Jugement rendu souverainement et en dernier ressort dans l'affaire du Canada, etc.*, à *Paris*. Ce volume se trouve à la bibliothèque du Ministère de l'Instruction Publique.

(2) Voyez encore le jugement plus haut cité.

Aussi était-il banni à perpétuité du royaume ; ses biens étaient confisqués, et on le condamnait à 1,000 livres d'amende ainsi qu'à 1,500,000 livres de restitution.

Quant à ses complices, voici quelle était la teneur du jugement rendu contre les principaux d'entre eux :

Cadet, banni pour neuf ans de Paris, 500 livres d'amende, 6 millions ! de restitution ;

Penissault, banni pour neuf ans de Paris, 500 livres d'amende, 600,000 de restitution ;

Corpron, condamné à être admonesté en la chambre, 6 livres d'aumône et 600,000 livres de restitution ;

Bréard, banni pour neuf ans de Paris, 500 livres d'amende et 300,000 livres de restitution ;

Estèbe, condamné à être admonesté en la chambre, 6 livres d'aumône, 30,000 livres de restitution ; et quelques autres dont les noms n'ont point paru dans ce récit.

Bien que Péan fût mis hors de cour, attendu cependant les gains illégitimes faits par lui dans les différentes sociétés auxquelles il avait appartenu, il fut condamné, le 25 juin 1764, à restituer à S. M. la somme de 600,000 livres et à garder prison au château de la Bastille jusqu'à la dite restitution.

Quant au contumace Deschenaux, il fut banni pour cinq ans de Paris et condamné à 50 livres d'amende et à 300,000 livres de restitution. (1)

Par une froide soirée de la fin de mars 1764, un homme remontait du port de la Lune, à Bordeaux, et se dirigeait en grande hâte vers le centre de la ville. Enveloppé soigneusement dans un large manteau noir, dont le collet relevé lui montait jusqu'aux oreilles, tandis qu'un feutre à large bord, tiré sur les sourcils, cachait ses traits aux passants, cet homme avançait rapidement et sans jamais regarder en face ceux qui se rencontraient sur son passage.

Après avoir ainsi marché quelque temps, les pieds trempés par la neige boueuse, il profita d'un moment où il se trouvait seul pour relever la tête et s'orienter. Apercevant à sa gauche les trois tours de l'église métropolitaine de St. André, lesquelles ressortaient à peine du brouillard, il se dirigea de ce côté.

Arrivé en face de la cathédrale, il tourna à droite et s'engagea dans une petite rue sombre et déserte.

Au bout de cinquante pas, il s'arrêta près d'une maison à deux étages, et dont la façade n'était pas plus éclairée que la rue.

—Dieu me damne ! grommela-t-il en levant les yeux jusqu'à l'étage supérieur, tout le monde doit dormir ici. Eh bien ! réveillons-les.

Et sans plus tarder, il monta les degrés, souleva le lourd marteau de fer et frappa brusquement trois coups, dont le son se prolongea sourdement à l'intérieur de la maison.

Il attendit quelques minutes avec assez de patience, mais n'entendant aucun bruit au dedans, il saisit de nouveau le heurtoir d'une main nerveuse et frappa à plein bras.

Une minute s'écoula bien encore sans qu'on eût paru l'entendre.

(1) Voyez, outre le jugement déjà cité, l'*Histoire du Canada* de M. Dussieux.

Notre homme allait réitérer son appel et se disposait à l'accentuer d'une façon plus vigoureuse encore, lorsqu'un bruissement de pas, qui venait s'approchant, à l'intérieur, frappa son oreille.

Un petit guichet, pratiqué dans la porte, s'ouvrit bientôt, et quelqu'un demanda d'une voix grondeuse et endormie :

—Qui est là ?

—Un ami de madame et qui veut lui parler à l'instant, répondit l'homme du dehors en déguisant sa voix.

—Madame ne reçoit pas à cette heure, reprit le verbe de plus en plus aigre du portier.

Et il allait refermer le guichet, lorsque l'autre lui tendit une pièce d'or, laquelle brilla à la lumière du flambeau, qui éclairait aussi, par l'ouverture, la figure rechignée du concierge.

Le visage du portier s'adoucit, quand il eut pris entre ses doigts la pièce d'or dont le poids acheva de le dérider.

—Faites-moi le plaisir de porter ce billet à madame, lui dit l'inconnu. Si elle n'est pas au lit, elle me recevra sans doute.

—Que monsieur veuille m'attendre.

Et le concierge s'éloigna, après avoir toutefois soigneusement refermé le guichet.

Dix minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles l'homme au manteau mâchonna maints jurons tout en frappant le seuil de ses pieds refroidis.

Enfin le bruit de pas résonna de nouveau dans le vestibule, suivi cette fois d'un grincement de verrous. La porte s'ouvrit.

—Entrez, monsieur, dit le concierge.

En homme qui savait les êtres de la maison, l'inconnu traversa rapidement le vestibule et pénétra dans une grande salle du rez-de-chaussée.

Une seule bougie, qu'on venait évidemment d'allumer, éclairait l'appartement, dont les murailles étaient revêtues d'une tapisserie de haute lisse à personnages qui, dans la demi obscurité où se trouvait la salle, semblaient des êtres vivants enveloppés des ombres silencieuses du sommeil ou des fantômes évoqués par l'approche de minuit.

Le concierge referma la porte et l'inconnu se trouva seul.

Il ôta son feutre qui dégoûtait la pluie et le jeta sur un meuble. Ensuite il rabattit le collet de son manteau dont il finit par se débarrasser entièrement, et se laissa tomber dans un fauteuil.

La lumière de la bougie, qui s'épendait en plein sur sa figure, éclaira les traits de François Bigot.

Mais qu'il était changé, l'ex-intendant !

Au lieu de ce teint rosé que nous lui connaissions, ses joues étaient maintenant flasques et pâles, et toutes sillonnées de rides ; tandis que sous la poudre perçaient quelques mèches de cheveux grisonnants. Son front soucieux s'était creusé sous la griffe du malheur et de l'infamie, et sur son dos courbé semblaient peser encore les voûtes du cachot de la Bastille.

—Comment va-t-elle me recevoir ? pensa Bigot.

Il passait fiévreusement la main sur son front, comme pour en effacer la tache d'infamie que la justice y avait apposée, quand une porte

s'ouvrit au fond de l'appartement pour laisser entrer une femme, dont la figure était cachée par un loup de velours noir.

Bigot l'avait reconnue à sa démarche onduleuse ainsi qu'à sa taille de reine. Il se leva vivement et fit trois pas au-devant d'elle.

Mais la dame s'arrêta, et lui faisant une froide révérence, elle lui enjoignit du geste de reprendre son siége, tout en s'asseyant elle-même à une bonne distance de Bigot.

—Ah! madame! s'écria celui-ci, je vois bien à cet accueil glacial que votre amitié n'a pu survivre à ma prospérité disparue!

La dame voilée ne répondit point.

—Je m'en doutais! poursuivit Bigot d'une voix amère. Aussi m'en a-t-il coûté de venir ici. Mais en me rappelant vos serments passés, j'ai osé compter sur l'avenir en me disant que tout n'était pas perdu pour moi, puisque vous me restiez encore.

Bigot s'arrêta, pensant que Mme Péan lui répondrait. Mais elle restait muette.

La honte et la rage transportèrent Bigot, qui s'écria d'une voix où perçait la colère:

—Il est une chose, madame, à laquelle je n'avais certes pas raison de m'attendre, c'est ce dédain superbe avec lequel vous m'accueillez. Je suis, il est vrai, ruiné, flétri, taré. Mais enfin, vous le savez, qu'ai-je fait de plus que M. le major Péan, qui attend encore son procès à la Bastille? Le même malheur ne peut-il pas lui arriver qu'à moi?

La jeune femme se redressa sous le coup de cette mordante vérité, puis elle s'écria, mais d'une voix étrange, sourde, et que Bigot reconnut à peine:

—D'abord, monsieur, n'insultez pas d'avance le mari dont j'ai très-indignement porté le nom et à l'honneur duquel vous avez fait un si grand tort; car il n'a pas encore été condamné, lui. (1) Ensuite, laissez-moi vous dire que c'est bien mal à vous de me supposer d'aussi sordides sentiments que ceux que vous me prêtez. Fussiez-vous encore plus malheureux que vous n'êtes, je voudrais partager vos souffrances comme j'ai pris part à votre prospérité, si les plus sérieux motifs ne me faisaient maintenant un devoir de vous dire:—Monsieur Bigot, tout rapport doit immédiatement cesser entre nous.

—C'est fort bien parlé, madame, répliqua l'autre avec ironie. Et je conçois que l'occasion est bien choisie pour me tourner le dos, sous prétexte de revenir à ce mari, que vous avez pourtant bien négligé jusqu'à ce jour!

—Je ne relèverai pas cette insulte, monsieur Bigot. La colère qui vous aveugle vous empêche de voir l'inconvenance de vos procédés. Je vous dirai plutôt: Oubliez-moi, et tandis qu'il en est temps encore, repentez-vous des fautes de votre vie passée. Car la patience de Dieu s'est lassée de nos crimes et sa colère s'appesantit maintenant sur nous.

—Bon! il ne me manquait plus qu'un sermon de vous pour couronner la sentence de messieurs les juges du Châtelet. Continuez, madame, j'ai acquis énormément de patience durant dix-huit mois de captivité, et j'en ai subi bien d'autres que vos pieuses considérations sur les châtiments de la Providence.

—Ne raillez pas la divinité, monsieur; car moi, qui vais bientôt mourir, je vous dis que les vengeances de Dieu sont épouvantables!

Cette voix qui lui parlait avait quelque chose de si navrant, que Bigot en ressentit un malaise indéfinissable.

—Que dites-vous, madame? s'écria-t-il. Vous, mourir?

—Oui, monsieur. Un mal horrible me consume, et dans quelques mois, dans quelques semaines peut-être, j'irai rendre compte à Dieu de ma coupable vie.

—Ah! vous voulez me tromper, Angélique! s'écria Bigot en se jetant à genoux aux pieds de la dame. Je vous en supplie au nom de votre amour passé, ne rejetez pas un infortuné qui n'a plus d'espoir qu'en votre affection! Ne méprisez pas trop celui qui, pour vous plaire, pour satisfaire vos moindres caprices, a tout outragé, devoir, honneur et patrie. Angélique, écoutez. Je pars demain pour l'Amérique. Prenez passage avec moi sur la *Fortune*. Nous donnant pour Huguenots, nous trouverons facilement un asile dans les colonies anglaises. Là, sur un coin de terre isolée, nous vivrons ignorés des hommes et pourrons encore couler d'heureux jours avec les lambeaux de ma fortune, arrachés aux griffes des recors du Châtelet. Oh! n'est-ce pas que vous ne me refuserez point, Angélique? Dites! vous avez voulu m'éprouver, n'est-ce pas? Et ce masque, qui voile encore votre figure, vous ne l'avez mis que pour me cacher les impressions de votre visage et me surprendre plus agréablement ensuite. Enlevez-le, je vous en prie, que je voie encore ces traits chéris, dont le divin rayonnement réchauffera mon cœur!

—Il ne sera pas dit, monsieur, que je vous aurai refusé ce dernier sacrifice! repartit douloureusement la jeune femme. Mais puisse, au moins, l'horrible impression que je vais vous causer vous faire croire à la justice de ce Dieu dont vous niez l'existence et qui m'a si cruellement punie!

D'un geste nerveux elle arracha le loup de velours qui lui descendait du front jusqu'au menton.

Bigot jeta un cri affreux et se rejeta en arrière, tandis que Mme Péan, frappée de la terreur qu'éprouvait son ancien amant en apercevant sa figure, s'affaissait évanouie sur le parquet.

Un hideux cancer dévorait le visage naguère si ravissant de la coquette, qui passait encore pour une perle de beauté la dernière fois que Bigot l'avait vue avant d'entrer à la Bastille. Les horribles pattes de crabe de la tumeur s'étaient enfoncées dans cette peau satinée, dans ces chairs luxuriantes, et s'étendaient maintenant presque jusqu'au front, à partir de la bouche. Les cartilages du nez avaient disparu, mettant à nu des cavités sanguinolantes et noires, tandis que la lèvre superieure, à demi-rongée, laissait à découvert la gencive et les dents.

C'était quelque chose d'effroyable à voir; une tête de morte exhumée du sépulcre quand la putréfaction a commencé.

(1) Péan ne fut, en effet, définitivement jugé que le 25 juin 1764.

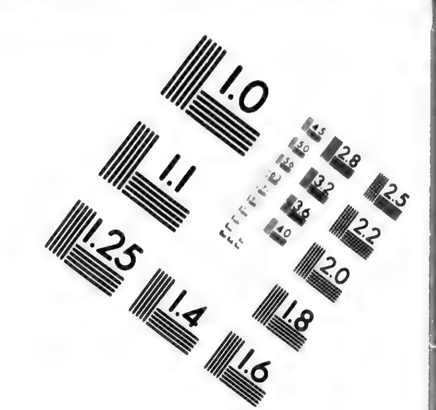
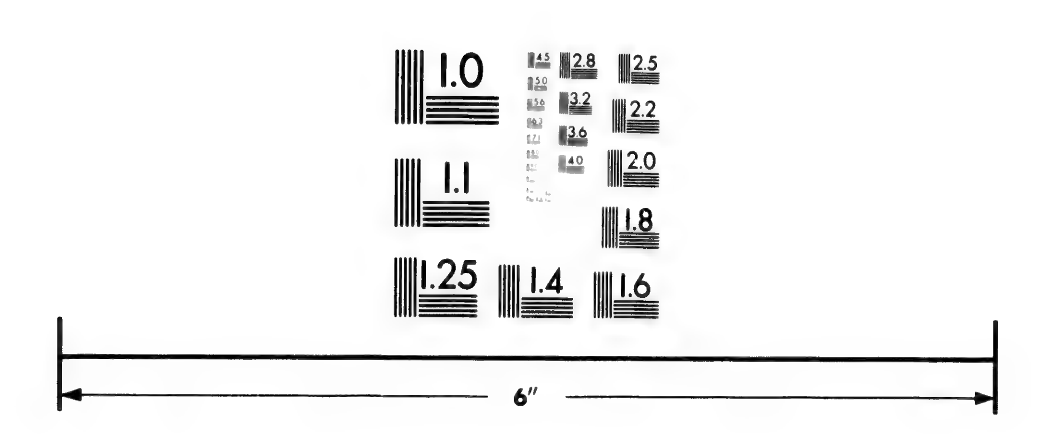


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

Bigot ne put supporter plus longtemps cette horrible apparition et s'enfuit épouvanté.

Le lendemain, il s'embarquait sur la *Fortune*.

Le commencement de la traversée fut des plus heureux, et le vaisseau cinglait rapidement vers les pays d'Amérique.

Après toutes les angoisses des cachots de la Bastille, et les hontes du procès, Bigot ressentait un bien-être extrême du grand calme qui se faisait dans sa vie. A part le capitaine qui savait son histoire, personne ne le connaissait à bord.

Déjà même il faisait des rêves d'avenir et l'horizon d'occident, vers lequel tendaient sa course et ses désirs, se parait à ses yeux des couleurs les plus roses.

Il avait une assez forte somme en or qu'il portait sur lui dans une ceinture de cuir. A l'aide de cet argent, il pourrait facilement reconstruire sa fortune dans les colonies anglaises où il serait complètement inconnu.

Une nuit qu'il avait regagné son cadre et rêvait à sa prochaine arrivée en Amérique, il fut soudain tiré de ses réflexions par un cri sinistre qui retentit sur le pont et que suivit un grand tumulte. Il s'habilla en un clin-d'œil, passa sa ceinture autour de son corps et monta sur le tillac.

—Le feu! le feu! criaient les marins en courant éperdus sur le pont.

A la lumière des étoiles, Bigot entrevit en effet une épaisse fumée qui sortait par les écoutilles. Il s'approcha et aperçut une grande lueur qui tranchait sur les ténèbres épaisses du fond de cale.

Un matelot imprudent avait déposé une chandelle allumée au-dessus d'un baril de goudron, qu'on avait ouvert dans la journée pour faire quelque réparation au navire. Appelé subitement sur le pont, le marin avait oublié sa chandelle qu'un coup de tangage avait jetée tout allumée dans le goudron qui avait pris feu.

Le capitaine arriva sur le tillac au moment que Bigot y mettait le pied. Il voulut d'abord essayer de faire éteindre la flamme qui déroulait ses longs anneaux dans les flancs du navire comme un serpent qui voudrait bondir hors de sa cage. Mais il reconnut bientôt l'inutilité des efforts de tout son équipage réuni. Le foyer en était déjà trop étendu pour qu'on pût éteindre l'incendie.

—Fermez les écoutilles, et qu'on mette les chaloupes à la mer! commanda le capitaine.

C'était tout ce qu'il restait à faire. En privant ainsi le feu de l'air extérieur, on arrêtait un peu son action dévorante et l'on retardait d'autant le désastre.

On jeta en grande hâte une boussole et quelques provisions dans chacune des deux chaloupes du bord.

Mais l'effroi s'était emparé de tous; car on entendait sous le pont les grondements sourds de l'incendie qui dévorait avec rage les parois intérieurs du vaisseau.

Aussi s'y prit-on avec tant de précipitation pour mettre la première chaloupe à l'eau que les amarres qui la retenaient ayant été mal attachées, l'embarcation tomba lorsqu'elle n'était encore qu'à moitié chemin, et s'en alla frapper contre le flanc du navire où elle s'ouvrit en deux.

Un long cri de désespoir s'éleva sur le pont et chacun se précipita vers le dernier canot.

—Attendez! cria le capitaine.

Mais déjà matelots et passagers, pendus aux cables, faisaient glisser l'embarcation jusqu'à l'eau.

Comme elle touchait la mer, un craquement sinistre se fit entendre sous les pieds de tous.

Une partie du pont s'écroula par le milieu; puis une longue et pétillante gerbe de feu monta en rugissant jusqu'à la grande hune.

La terreur se saisit de tous, et sans écouter la voix du capitaine et du second qui seuls avaient gardé leur sang-froid, chacun se précipita dans le canot.

Alors ce fut une lutte horrible pour entrer dans la chaloupe. Les premiers arrivés, s'apercevant qu'elle était déjà trop chargée, voulaient repousser les autres qui se jetaient sur eux en blasphémant et disputaient leur part de vie avec l'acharnement du désespoir.

Cet affreux tableau était éclairé par l'incendie qui, après avoir léché le grand mât, prenait maintenant aux voiles dont les lambeaux enflammés s'envolaient en pétillant au vent de la nuit.

Bigot, le capitaine et son second étaient seuls restés sur le pont et s'étaient réfugiés sur le gaillard d'arrière encore à l'abri du feu.

Ils jetèrent un regard d'épouvante et d'angoisse sur la chaloupe encombrée, où se voyait un terrible fourmillement d'hommes sinistrement éclairés d'en haut.

—Les malheureux n'iront pas loin, dit le capitaine. Laissons-les s'entr'égorger pour se noyer ensuite et tâchons de couper le gui d'artimon afin de nous y soutenir après l'avoir jeté à la mer.

Avisant une hache qui se trouvait à portée de main, il s'en saisit et se mit à attaquer la pièce de bois retenue au mât d'artimon.

Il en avait à peine coupé la moitié qu'une clameur profonde s'éleva sous l'arrière du vaisseau.

Bigot se pencha sur le bastingage.

Chargée outre mesure et violemment balancée par la lutte acharnée dont elle était le théâtre, la chaloupe s'était emplie d'eau et sombrait. Le grand nombre de ceux qui la montaient, et qu'un combat corps à corps tenait enchevêtrés, s'abîma du même coup que le canot. Les quelques survivants essayèrent de regagner le vaisseau à la nage. Mais le vent gonflait toujours les voiles de misaine et d'artimon, et le navire allait plus vite que les nageurs; tous, l'un après l'autre, disparurent sous la vague après avoir jeté un lugubre et dernier cri d'appel.

Maintenant, le feu gagnait la poupe du vaisseau. Le second prit la hache d'entre les mains fatiguées du capitaine et parvint à détacher le gui du mât.

Après avoir tranché les cordages qui le retenaient encore, les trois hommes réunirent leurs forces et poussèrent la pièce de bois sur le bord.

Il était temps, car la chaleur devenait telle-

ment intense qu'il était impossible de rester deux minutes de plus sur le vaisseau.

Tous trois donnèrent donc une dernière poussée au gui qui, en tombant à la mer, y plongea d'abord pour surnager ensuite.

Bigot, le capitaine et le second s'y précipitèrent après l'épave et se cramponnèrent heureusement à ce bois protecteur.

Des cinquante hommes, pleins d'espérance et de vie, qui, deux heures auparavant, montaient le vaisseau, il ne restait plus que ces trois malheureux accrochés sur une pièce de bois perdue sur l'océan.

Le navire en feu s'éloignait d'eux, promenant sa trombe de flamme sous le ciel noir.

Un moment vint où le vaisseau apparut embrasé depuis la ligne de flottaison jusques aux hunes. Puis soudain, il s'enfonça sous les flots et tout redevint ténèbres.

Énervés, grelottants, les trois survivants à ce désastre passèrent la nuit sans dire un mot. Tenant embrassée l'épave protectrice, ils attendaient le jour avec anxiété, espérant d'être secourus.

Elle vint enfin cette aurore si désirée. Mais le soleil se leva derrière les nuages et le jour apparut terne et sombre comme les pensées des trois naufragés.

Longtemps, l'un après l'autre, ils se soulevèrent sur l'épave flottante pour regarder au loin s'ils n'apercevraient pas quelque voile. Mais ils ne virent rien, rien que les sillons innombrables et agités des vagues verdâtres, et au-dessus la grande coupole du ciel gris.

Après avoir proféré quelques plaintes, ils se turent en hommes qui les savaient inutiles.

Vouloir analyser leurs souffrances durant la longue journée qui suivit, serait marcher sur les brisées du Dante et décrire des supplices de damnés.

Enfin, quand les douze heures du jour eurent égrené chacune de leurs minutes séculaires sur les infortunés, la nuit revint encore augmenter leur détresse, la nuit pleine d'horreur, la nuit épaisse où les yeux cessant de voir, l'âme semble perdre alors le seul vrai don que Dieu voulut bien laisser à l'homme après la chute d'Adam, la divine espérance.

Trempés par l'eau de mer, transis par le vent glacial de la saison, haletants de soif et de faim, ballottés par les vagues, toujours en danger d'être submergés, perdant tout espoir d'être secourus, ils pouvaient se faire une idée de l'éternité des démons durant cette interminable nuit.

Moins habitué à la misère que ses deux compagnons, Bigot souffrait davantage. La faim, ce vautour qui fait un nouveau Prométhée de chacun des malheureux qu'elle assaille, la faim mordait ses entrailles. Sa bouche altérée soufflait la fièvre ardente qui dévorait sa poitrine aussi mise en feu par l'action de l'eau salée qu'il avait avalée pour tromper sa soif.

Alors, il se mit à blasphémer contre Dieu, ce Dieu qu'il avait tant outragé, dont il niait l'existence, alors qu'il était heureux et vers lequel, maintenant qu'il se sentait écrasé par sa main puissante, il crachait une dernière insulte.

—Honte à vous! lui dirent les deux autres, d'outrager ainsi celui qui seul peut nous sauver.

Et comme Bigot continuait de vômir ses imprécations, le capitaine et le second lui crièrent de mettre fin à ses blasphêmes ou qu'ils le jetteraient à l'eau.

Bigot se tut enfin.

Or, il advint ensuite une étrange chose.

Le délire de la faim ayant envahi le cerveau de l'ex-intendant, il eut une vision terrible.

Il lui sembla voir le spectre du baron de Rochebrune planer sur les eaux. C'était bien lui, le vieil officier, avec son visage décharné, ses grands yeux creusés par la misère et les larmes, et ce sombre regard qu'il lançait sur l'assemblée brillante qui frémissait à ses lugubres prédictions dans la nuit de Noël mil sept cent cinquante-cinq; alors qu'il jetait à Bigot et à ses complices, avec son dernier souffle, cette malédiction suprême: "Puisse mon spectre funèbre escorter votre agonie au passage de l'éternité!"

—Rochebrune! cria Bigot.... Encore toi!.. Que me veux-tu donc, vieillard trois fois maudit?.... Que t'ai-je fait pour que tu me poursuives ainsi depuis le Canada jusqu'au donjon de la Bastille et en pleine mer?.... Tu me montres ta poitrine.... c'est vrai.... On dit que tu mourus de faim par la faute de mes employés.... Mais je n'en savais rien.... Tu ris. Oh! tu es bien vengé, va, car je souffre les mêmes tortures, à mon tour.... Combien de jours mis-tu donc à mourir?.... Il y en a deux que j'expire, moi, et je suis encore vivant.. Tu t'approches!....Oh! ne me touche pas! Va-t'en!! Va-t'en!!!

Et le misérable criait d'une voix tellement épouvantable que les deux hommes, qui se tenaient cramponnés à l'autre extrémité et au milieu du gui, oubliaient leur propre misère et sentaient leurs cheveux se dresser sur leur tête.

—Cet homme doit être un bien grand criminel, dit le second.

—Oui, plus encore que je ne le croyais, répondit le capitaine; et c'est lui qui a, sans doute, attiré sur notre bord les malédictions du ciel.

La nuit se passa dans ces terreurs sans nom.

Quand la seconde aurore vint éclairer l'épave, la position des trois naufragés était désespérée. Ils sentaient leurs forces s'en aller rapidement. Par surcroît de malheur, la mer se faisait tellement grosse qu'il leur fallait d'immenses efforts pour n'être pas arrachés du gui par les vagues furieuses.

Le capitaine, qui était le moins abattu de tous, se souleva à demi sur l'épave et promena ses regards autour de lui. A peine se furent-ils arrêtés sur l'ouest qu'il jeta un grand cri:

—Une voile!

Le second regarda à son tour.

—Elle vient sur nous! dit-il.

Bigot voulut imiter ses compagnons. Mais ses forces le trahirent et il s'affaissa lourdement sur le gui, qu'il embrassa avec la frénésie de gens qui se noient.

Le navire voguait effectivement de leur côté. Si, par bonheur, il venait en droite ligne, il les atteindrait en deux heures.

Ballottés entre l'espérance et la crainte, les deux marins se soulevaient à chaque instant hors de l'eau pour constater les progrès et la direction de la course du navire en vue.

—Il vient! il vient sur nous! répétaient-ils avec ces transports de joie d'hommes pleins de vie, mis par un accident subit aux portes du tombeau et qui se voient tout à coup miraculeusement sauvés.

Ranimé par leurs cris, Bigot recouvra quelque peu de force.

—Nous allons donc être sauvés, dit-il. Et malgré que j'attire sur vous, à votre dire du moins, les malédictions du ciel, je ne crois pas que ce Dieu que vous craignez tant m'excepte de votre délivrance.

—Ecoutez! s'écria le capitaine, si vous continuez vos railleries impies, foi de Breton, je vous pousse à l'eau tout de suite.

La menace était si bien accentuée que Bigot n'osa pas l'affronter.

Plus d'une heure s'était écoulée depuis que le navire était en vue, et ses voiles, qui d'abord n'en paraissaient faire qu'une seule et n'étaient pas plus grandes à l'horizon que la blanche aile d'une mouette, se dessinaient clairement maintenant entre le ciel et l'eau.

—S'il ne peut pas changer son allure! disait le capitaine avec un regard d'angoisse, dans une demi-heure nous serons sains et saufs!

Le cœur battait bien fort aux trois naufragés. La minute suprême où ils pourraient être aperçus approchait.

Le navire venait toujours en plein sur l'épave. Avant même qu'il fût à portée de voix, les malheureux se mirent à crier de toute la force de leurs poumons affaiblis.

Longtemps leur appel courut sur les flots, sans être entendu de ceux qui montaient le bâtiment.

Mais comme le navire n'était plus qu'à deux cents pieds du gui flottant, la figure d'un matelot se pencha sur le bastingage, puis successivement plusieurs autres qui se mirent à crier de leur côté.

On les avait aperçus.

Il était temps, car les naufragés n'avaient plus de souffle.

On arrête le navire, une chaloupe est mise à la mer et fait force de rames à leur secours.

—Si Dieu existe, dit Bigot, après tout, c'est un brave homme!

Le capitaine va se jeter sur lui.

Mais la chaloupe arrive.

—Dépêchez-vous! crient les matelots de l'embarcation. Un requin suit le sillage du vaisseau depuis deux jours, et dans un clin-d'œil il peut être ici.

La mer est si grosse qu'il est impossible de longer de trop près l'épave contre laquelle la chaloupe pourrait se briser. Aussi, le capitaine et le second se jettent-ils à la nage. Ils gagnent en dix brassées l'embarcation à bord de laquelle ils sont hissés par des bras empressés.

Bigot veut les imiter; mais il a compté sans ses forces épuisées et sans le poids de sa ceinture bourrée d'or, dont il ne s'était pas séparé.

A peine a-t-il lâché l'épave qu'il enfonce sous la vague.

Il veut crier, mais sa voix se perd sous l'eau.

—Le requin! s'écrie l'un des matelots, voici le requin!

On se penche sur les rames pour voler au secours du malheureux, quitte à heurter le gui flottant.

Bigot a pu entendre le cri d'alarme.

La terreur lui donne comme un choc électrique et communique à ses muscles une vigueur inattendue.

Ses bras frappent vigoureusement la lame et sa tête remonte hors de l'eau.

Encore deux brassées, deux secondes et il atteindra l'embarcation.

Mais les matelots poussent une exclamation de terreur et leurs rames s'arrêtent immobiles.

Une éclair argenté sillonne l'eau verte à trois pieds de Bigot.

Puis une grande gueule rouge bordée de dents longues et blanches jaillit hors de la mer, s'élance encore, s'ouvre et se referme avec un bruit mat sur le corps du misérable nageur.

Un seul cri, mais horrible, épouvantable, retentit. Le monstre marin rentre sous les vagues. L'eau se teint de sang et ballotte un instant quelques débris humains qui, eux aussi, finissent par disparaître sous les flots ....

....

Après le châtiment des hommes, était enfin venue la ~~vengeance~~ de Dieu.

justice

FIN.